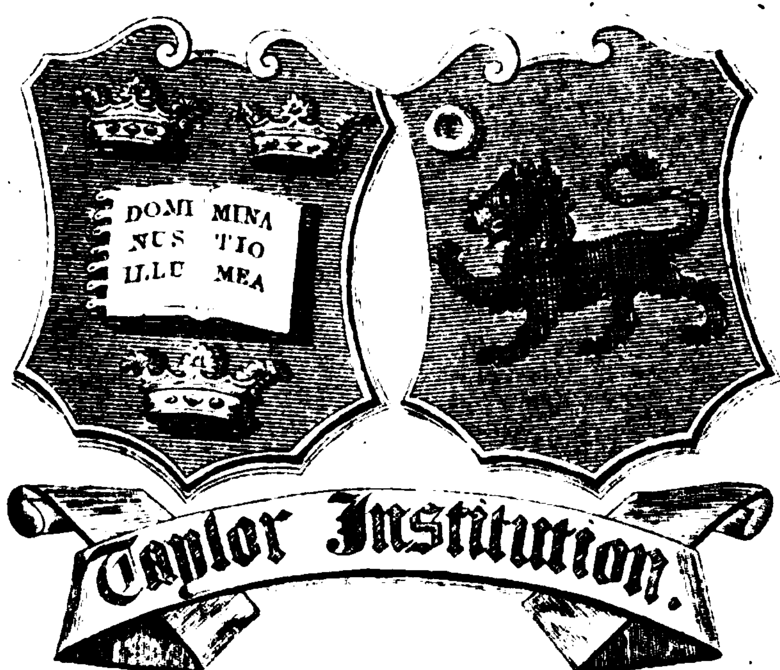



DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.



LES

BARDES BRETONS

POÈMES DU VIe SIÈCLE.

DU MÊME AUTEUR :

Barzaz Breiz, Chants populaires de la Bretagne, recueillis et publiés avec une traduction française, une introduction, une conclusion, des éclaircissements et les mélodies originales. Quatrième édition, couronnée par l'Académie française. 2 vol. in-18. Paris, A. Franck.

Les Romans de la Table ronde et les Contes des anciens Bretons. Troisième édition, revue et considérablement modifiée. 1 volume in-18. Paris, Didier et Cie.

La Légende Celtique, en Irlande, en Cambrie et en Bretagne, suivie de textes originaux irlandais, gallois et bretons, rares ou inédits. 1 vol. in-18. Paris, A. Durand.

Notices des principaux Manuscrits des anciens Bretons. 1 vol. in-8. Paris, Dumoulin, quai des Augustins, 13. — (Il reste seulement quelques exemplaires.)

Rennes. — Imprimerie de H. Vatar.

LES
BARDES BRETONS
POÈMES DU VIᵉ SIÈCLE

TRADUITS POUR LA PREMIÈRE FOIS
EN FRANÇAIS

AVEC LE TEXTE EN REGARD REVU SUR LES MANUSCRITS
ET ACCOMPAGNÉS D'UN FAC-SIMILE

PAR LE VICOMTE
HERSART DE LA VILLEMARQUÉ
MEMBRE DE L'INSTITUT.

Nouvelle Édition.



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cᵉ, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS.

1860



PRÉFACE

DE

CETTE NOUVELLE ÉDITION.

Ce livre a trouvé près des amis des études celtiques le même accueil bienveillant que les précédents ouvrages de l'auteur ; plus d'éloges que de critiques lui ont été adressés ; si les uns, venant de personnes qui m'ont loué sans me connaître,

Caressent de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse ;

les autres, inspirées par le seul amour de la science, loin d'avoir besoin que je les pardonne, ont droit au contraire à mes remercîments. Je ne sépare donc pas, dans ma reconnaissance, ceux dont j'ai eu l'approbation entière de ceux qui ne m'ont approuvé qu'avec une réserve bien naturelle ; et, en leur offrant à tous indistinctement l'expression publique de mes sentiments, je serais ingrat de ne point avouer que je suis peut-être moins redevable aux encouragements des premiers, qu'à l'aiguillon vif des seconds.

Le choix des textes réunis dans ce volume, la méthode orthographique qu'on leur a appliquée, leur interprétation, les commentaires dont ils sont l'objet ; tout, jusqu'à la question de savoir préalablement si un autre qu'un Gallois avait qualité pour entreprendre un pareil ouvrage, a

été débattu par la critique. Hésiode et Pindare, traduits pour la première fois, n'auraient pas été plus curieusement examinés que les poèmes des bardes bretons et le travail de leur éditeur.

Pour ce qui est de la question de compétence soulevée par une Revue française, voici la réponse trop aimable d'une Revue anglaise importante :

« L'éditeur n'est point du tout un guide incompétent. Il est déjà favorablement connu dans ce pays par la publication des *Chants bretons*. Il entreprend aujourd'hui des études sur un terrain qui, pour être moins immédiatement le sien, est cependant celui d'un peuple frère; et, quoique versé peut-être moins profondément dans la science de nos Bretons insulaires qu'un petit nombre d'hommes spéciaux,... il est au moins aussi bien qualifié que la généralité même des littérateurs gallois pour formuler une opinion sur nos plus anciens poèmes bretons, et beaucoup mieux doué qu'eux pour cette œuvre générale qui rend le critique capable d'agir en même temps comme interprète. » [1]

De son côté, M. Adolphe Pictet a bien voulu croire que l'auteur a eu raison « de ne pas reculer devant ce problème redoutable, pour la solution duquel il était, à vrai dire, mieux préparé que tout autre. » [2]

Mais pourquoi rappeler une question aban-

[1] *The Quaterly-Review*, vol. XCI, nº CLXXXII, p. 277. — 1852.
[2] *Bibliothèque universelle de Genève*, t. XXXIV de la 4e série, nº 93, p. 12. — 1853.

donnée d'ailleurs spontanément, dans une nouvelle rédaction de son article, [1] par celui-là même qui l'avait posée? — Les autres sont plus sérieuses.

En jetant les yeux sur la table des matières contenues dans ce volume, on s'est demandé le motif d'un choix aussi restreint parmi tant de pièces de divers genres de l'*Archéologie galloise.* Assurément, il ne serait pas difficile au nouvel éditeur de donner de bonnes raisons de son triage; on les lira dans l'avant propos; ici encore il aime mieux laisser au bienveillant critique anglais le soin de sa défense :

« Il a sagement agi, dit la *Quaterly-Review*, en limitant le champ de ses présentes opérations, et en se bornant aux pièces des bardes du VI[e] siècle dont l'authenticité ne peut être contestée plus longtemps.... Dans notre opinion, ajoute l'auteur, s'il s'est trompé, c'est plutôt par circonspection que par crédulité. »

Cette critique, je l'avoue, m'a plus flatté qu'un compliment, et je n'ai pas cru devoir élargir le cercle que je m'étais tracé pour y introduire des pièces d'une antiquité contestable.

Une controverse bien autrement grave s'est élevée au sujet de l'orthographe qui convient aux textes des bardes du VI[e] siècle, qui, on le sait, ne nous sont point parvenus sous leurs formes idiomatiques et orthographiques primitives, assez

[1] Cf. les *Essais de morale et de critique* de M. Renan, p. 429, — 1859 — et la *Revue des Deux-Mondes,* t. V, p. 496. — 1854.

différentes de celles qu'on leur a imposées au moyen-âge dans le pays de Galles.

Tout en observant que « c'est là évidemment une question purement galloise, et dont nul étranger ne saurait se faire juge, » l'éminent philologue génevois l'a tranchée. N'était-ce pas aller un peu vite en besogne? A d'autres philologues non moins compétents la question n'a point paru aussi facile à résoudre. J'en ai trouvé de fort hésitants ; à plus forte raison ai-je hésité moi-même.

Il n'y avait que trois partis à prendre ;

Ou extraire de l'ouvrage imprimé de Myvyr les textes rajeunis des Bardes, et se borner à en donner une nouvelle édition expurgée des fautes grossières dont elle fourmille, — travail de copiste que le premier venu pouvait entreprendre ; —

Ou choisir le manuscrit le plus ancien du moyen-âge de chacun des grands poètes du VI[e] siècle, et le reproduire fidèlement, en l'éclairant à l'aide de variantes fournies par d'autres manuscrits. Telle avait été naturellement ma première idée, et j'avais copié dans ce but les poèmes contenus dans ce volume. Si j'y ai renoncé, c'est qu'à la réflexion il m'a paru que des copies postérieures de sept, huit et même neuf cents ans aux œuvres originales ; des copies où la vieille orthographe et le style primitif ont été plus ou moins défigurés par un système arbitraire de l'invention des Gallois, ne pouvaient former la base légitime d'une édition vraiment historique des Bardes.

Restait une dernière combinaison, consistant à

rétablir scientifiquement les textes sous leur forme première, d'après les modèles que nous avons encore, et à leur rendre ainsi, avec leur couleur et leur physionomie propres, la place qui leur convient parmi les monuments du premier âge de la langue des anciens Bretons.

En suivant hardiment cette méthode logique, je devais trouver des contradicteurs. Je m'y attendais. Mais, chose très-remarquable, ils ne devaient venir ni des pays celtiques, ni des juges naturels. Il y a mieux : le présent essai, tout imparfait qu'il est, a eu des imitateurs parmi les Gallois eux-mêmes ; je citerai entre autres le vénérable et savant archidiacre Williams, dont le suffrage m'a été précieux; il en a eu parmi les premiers celtistes d'Allemagne, et Zeuss n'a pas craint, lui aussi, de braver les foudres de l'école routinière, en reconstituant, d'après la langue des Bretons du VI[e] siècle, des textes rajeunis par des mains galloises du XIII[e]. Ajouterai-je que ce qui a le plus contribué à me donner confiance dans la méthode que j'ai adoptée, c'est l'approbation de celui des membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres qui représente avec le plus d'autorité, en Europe, l'étude comparative des langues écrites ou parlées dans l'occident de l'Ancien-Monde? Mon illustre ami et maître Jacob Grimm a trouvé à cette méthode, indépendamment de ses mérites scientifiques, l'avantage de faciliter aux étrangers l'étude des idiomes celtiques, si étrangement écrits pour eux d'ordinaire, et particulièrement de l'ancien breton, rendu parfois

méconnaissable à l'œil sous son travestissement gallois. Déjà, précédemment, notre Eugène Burnouf m'avait exprimé la même opinion; seulement, il m'avait suggéré une idée heureuse que j'ai exécutée : je lui dois la pensée de mon double texte; le texte courant, avec l'orthographe primitive rétablie autant que possible; le texte du bas des pages, avec celle des manuscrits du moyen-âge.

Dois-je aujourd'hui changer de méthode? Je n'hésiterais pas si je n'avais lieu d'espérer que le premier et le plus éminent de mes contradicteurs a changé lui-même d'avis, après une étude plus approfondie des sources, et que la simple vue du *fac-simile* que j'ai publié des anciens manuscrits bretons aura porté dans son esprit une lumière supérieure à la démonstration la plus convaincante. Il ne dira plus, j'aime à le croire, que j'ai eu pour but de ramener au bas-breton moderne l'ancien gallois; [1] que « nous ne connaissons pas l'orthographe employée antérieurement à l'an 1000, et qu'il est évident que la forme première des poèmes du VIe siècle nous reste et nous restera probablement toujours inconnue. » Il n'insinuera plus qu'ils ne furent point écrits dès le début avec l'alphabet romain; il y regardera de près avant de donner sa confiance à l'alphabet prétendu drui-

[1] Singulière méprise du savant critique! comme si j'étais cause que le breton de nos jours est, de tous les dialectes celtiques, celui qui a le plus de rapports de style et d'orthographe avec l'ancien gallois, précisément parce qu'il a été moins cultivé que le gallois nouveau!

dique des poètes Gallois du XVIe siècle, au fameux *Coelbren y beirdd;* car le *Coelbren* a juste le degré d'authenticité de ce *Kyvrynac'h*, ou *Mystère des Bardes*, dont il s'est épris bien malheureusement.

J'ai éprouvé, je l'avoue, un vrai soulagement en voyant un philologue que personne n'honore autant que moi, traiter plus favorablement ma traduction des Bardes. Ici, en effet, ce n'est pas de la forme, c'est du fond même qu'il s'agit, c'est-à-dire de la vie ou de la mort du livre.

Je ne puis résister au plaisir de citer les paroles de M. Pictet. Si on les trouve trop flatteuses, qu'on y voie son désir de tempérer par l'indulgence les sévérités de ses critiques :

« Dans la traduction, dit-il, il y a beaucoup plus à louer qu'à critiquer, vu la grande difficulté de l'entreprise. Profondément initié par ses travaux antérieurs et ses prédilections au génie de la poésie celtique, le traducteur a su s'inspirer très-heureusement de la rude simplicité des vieux Bardes, sans s'abandonner comme les Gallois à cet enthousiasme aveugle qui s'efforce de dissimuler par des artifices de traduction les aspérités un peu barbares de cette sombre muse, et qui cherche des allusions profondes là où il n'y a bien souvent que de l'obscurité. Sa version est constamment simple, claire, concise, poétique aussi, par cela même qu'elle est simple et sans prétentions académiques. Elle laisse bien loin derrière elle, sous ce rapport, les traductions anglaises qui l'ont précédée. Quant à l'exactitude, elle leur est assurément très-supérieure. »

Le critique de la *Quaterly-Review* veut bien rendre le même jugement; seulement, il trouve la traduction encore trop élégante telle qu'elle est. « Le traducteur, dit-il, laisse voir peut-être des traces d'un certain amour français pour l'élégance qui dépasse parfois la mesure de la simple exactitude; mais, en général, son interprétation, autant que nous avons pu la contrôler, nous a paru substantiellement correcte. » D'autres autorités, soit galloises, soit anglaises, deux critiques surtout, d'autant plus respectables qu'ils se sont eux-mêmes attaqués courageusement aux poèmes des Bardes, M. Stephens et M. Nash, ont adhéré aux sentiments de la *Bibliothèque universelle de Genève* et de la *Quaterly-Review*. Mais l'unanimité des suffrages ne peut me faire illusion sur les parties défectueuses de ma traduction : d'une part, la subtilité de l'esprit bardique, de l'autre, l'altération des textes, y ont multiplié les obscurités. Je sais mieux que personne tout ce qu'elle laisse à désirer, et je me joins de grand cœur à M. Pictet pour souhaiter aux études celtiques un Jacob Grimm qui vienne défricher le champ inculte des vieux Bardes, et lui rende toutes ses fleurs.

Ce que je dis de ma traduction, je ne fais nulle difficulté pour l'avouer de mes commentaires. Si des historiens de la valeur d'Augustin Thierry, de Henri Martin et de Beale-Poste; si des critiques comme celui du recueil génevois ou de la principale Revue anglaise ont admis mes hypothèses géographiques, chronologiques et histori-

ques, et trouvé que j'avais « éclairci beaucoup d'obscurités de noms d'hommes, de lieux, d'événements et de dates, » je les remercie sincèrement de leur confiance; mais plusieurs de ces hypothèses n'en restent pas moins pour moi ce qu'elles sont en réalité; et contrairement à l'opinion de M. Pictet, qui trouve « la critique du commentateur toujours pleine de mesure et de sagacité, » je me range humblement à l'avis de mon savant confrère, M. Renan, qui la juge « loin d'être à l'abri de tout reproche. » Je n'ai pas la prétention qu'on accepte tous mes commentaires sans contrôle, et j'admets volontiers que la confiance absolue avec laquelle on les a cités a pu avoir des inconvénients. Il faut se garder d'introduire dans l'austère domaine de l'histoire des données qui pourraient fort bien n'être que des chimères. Quel tort a fait à la vérité historique et philosophique l'adoption pure et simple, que dis-je, l'amplification éclatante des commentaires sur le *Mystère des Bardes*, misérable rapsodie moderne où il n'y a d'ancien que trois lignes, et qui contient les doctrines religieuses, non pas des Druides, mais de quelques poètes chrétiens hétérodoxes du pays de Galles, des premiers temps de la Réforme!

Pour qu'un commentaire fût adopté par l'histoire ou la philosophie, je voudrais le voir démontré presque mathématiquement; je voudrais que les fouilles de l'archéologue vinssent en aide aux assertions du philologue, comme cela est précisément arrivé un an après la publication de ce livre. Le fait vaut la peine d'être cité; je l'em-

prunte à un estimable recueil gallois, l'*Archeologia Cambrensis* (janvier 1851).

On lira dans les poèmes de Liwarc'h-Henn qu'un de ses fils, appelé Gwenn, fut tué par les Anglo-Saxons en faisant le guet au bord du Morlaz, qu'il l'enterra lui-même non loin de la rivière, sous un poirier, et que, pendant la cérémonie funèbre, sur la plus haute branche de l'arbre, un oiseau chantait dont la voix joyeuse lui brisa le cœur.

J'avais remarqué dans les environs d'Oswestry, à peu de distance du Morlaz, un tumulus appelé *Gorsedd-Gwenn*, c'est-à-dire le Tertre de Gwenn, et j'aurais voulu le voir fouiller, espérant qu'il contiendrait les restes du fils de Liwarc'h-Henn.

Ce désir devait être réalisé : quelques-uns de mes savants confrères de la *Société cambrienne* ont fouillé le tumulus, et ils y ont trouvé le squelette d'un homme de six pieds. « Le nom de Gwenn, remarque la *Quaterly-Review*, à propos de ce fait intéressant, répond bien à celui du fils de Liwarc'h-Henn; la position géographique du tombeau est justement celle qu'on peut désirer, et la taille du squelette s'accorde avec la description que fait le barde de la stature de son fils. Jamais peut-être aucun poète jusqu'ici n'avait reçu des événements une confirmation plus éclatante de sa véracité. Hé bien! poursuit le critique anglais, avec un grand bonheur de rapprochement, nous ne savons si ce témoignage sorti de la tombe est plus remarquable que la vie extraordinaire qui respire dans les poèmes du vieux barde et de ses frères en poésie. Après

un sommeil peu interrompu pendant des siècles, leur voix se fait de nouveau entendre au milieu de notre civilisation moderne, et leurs ouvrages ont été jugés dignes du grand jour de la publicité dans le Paris de 1850. »

Les dix années qui se sont écoulées depuis cette époque, et l'examen à froid de mon œuvre, ne m'y ont fait rien remarquer d'assez grave pour nécessiter des changements notables. La découverte de manuscrits antérieurs à ceux que nous avons m'aurait seule forcé de publier une édition nouvelle avec un autre texte et, par suite, une traduction plus ou moins modifiée. Jusqu'à cette découverte, je crois devoir maintenir en général la version que j'ai suivie et mon interprétation. Mais, ai-je besoin de dire combien c'est à contre-cœur, combien je serais heureux de refaire mon livre pour l'améliorer !

J'ai voulu du moins, aujourd'hui, donner une idée de ce qu'il serait s'il était tout composé de textes archaïques, et l'un d'eux, conservé à Cambridge, me l'a permis. Il ne porte aucune trace de la grande réforme littéraire accomplie dans le pays de Galles, au XIIe siècle; nulle complication, nulle subtilité, nul raffinement dans la reproduction du système phonétique par l'écriture; c'est la simplicité même, l'indigence primitive, la barbarie, si l'on veut, telle qu'elle a persisté chez les peuples littérairement attardés du Cornwall et de l'Armorique; c'est du vieux breton, enfin, du *brythonek*, comme l'appelait dès l'année 1140 Geoffroi de Monmouth, pour

le distinguer du gallois de son temps, qu'il nommait et qu'on nomme encore *kymraek*.

Je le place au frontispice de ce livre comme un diamant respecté du ciseau, et couvert encore de sa poussière vénérable; à la dernière page, je le traduis et le commente après les poésies de de Liwarc'h, d'Aneurin et de Taliésin, qu'il éclaire et couronne. Puisse-t-il, en montrant sous son véritable costume historique un poème des anciens Bardes bretons, faire juger du travestissement qu'ils ont subi au moyen-âge et justifier du même coup l'œuvre de restauration que j'ai tentée. De pareils textes, multipliés, l'auraient rendue heureusement inutile, et je ne désespère pas qu'elle le devienne un jour.

AVANT-PROPOS.

J'ai recueilli et publié, d'après la tradition orale, les chants populaires de la Bretagne armoricaine. Encouragé par une distinction flatteuse de l'Académie française, je traduis aujourd'hui les poèmes des bardes bretons insulaires, tels que je les trouve dans des recueils déjà qualifiés d'anciens au XII[e] siècle. [1]

Longtemps enfouis dans la poussière des bibliothèques, et connus seulement par le catalogue des documents gallois inédits que l'antiquaire Lhuyd fit paraître, en 1707, sous le titre d'*Archæologia britannica*,[2] ces manuscrits semblaient être destinés à ne jamais être imprimés, quand une pensée généreuse résolut de les mettre au jour pour la gloire du pays de Galles.

On croira peut-être qu'un aussi beau trait de patriotisme fut l'œuvre de la famille royale d'Angleterre, dont l'héritier présomptif porte le nom de prince de Galles : rien n'eût été plus naturel assurément ; les Pisistratides sauvèrent de l'oubli les poèmes d'Homère, et Charlemagne recueillit et copia les antiques chants des Germains. Du moins pensera-t-on que cette entreprise a été exécutée par quelque descendant des anciens chefs gallois jaloux de la gloire de ses ancêtres, *gloriæ majorum* : par quelque lord, quelque noble, quelque gentilhomme libéral, quelque membre savant du clergé britanni-

[1] Bardi Cambrenses in eorum LIBRIS ANTIQUIS ET AUTHENTICIS. (Giraldus Cambrensis natus A. D. 1150. *Cambriæ Descriptio*, éd. de Gale, p. 883.)

[2] *Antiqua Britanniæ lingua scriptorum quæ non impressa sunt catalogus* ; Oxford, in-folio.

que, ou enfin par quelque riche bourgeois de Galles. Il n'en est rien. L'auteur de la publication littéraire qui fait le plus d'honneur au pays de Galles et qui est incontestablement l'une des plus importantes des temps modernes, n'était ni roi, ni prêtre, ni noble, ni bourgeois, c'était un paysan.

Il s'appelait Owen Jones, et naquit en 1741, au comté de Denbigh, dans la vallée de Myvyr, dont il prit le nom plus tard, suivant une coutume des bardes gallois.

Tout enfant, en gardant ses vaches, il pouvait voir de loin s'élever dans les airs le pic couvert de neiges du Snowdon, ce Parnasse celtique où l'on ne s'endort jamais sans se réveiller inspiré. Il le gravit même plus d'une fois, et son heureuse inspiration ferait croire qu'il y a dormi.

Devenu grand, il fut souvent témoin de joutes poétiques sur cette montagne, entre les bardes et les joueurs de harpe des divers cantons du pays : il fut initié par eux à la poésie, à la musique, à toutes les traditions nationales et littéraires de la race celtique, traditions dont l'amour naît pour ainsi dire avec la vie dans le cœur de tous les Gallois ; il apprit des bardes quels dépôts, plus fidèles, plus sûrs et plus complets que leur mémoire fugitive, recélaient les monuments littéraires des anciens Bretons ; et, passant au pied des vieux donjons possesseurs du trésor poétique de sa race, il conçut le hardi projet de le faire connaître au monde.

Par malheur, ces jardins des Hespérides celtiques, si gracieusement ouverts aujourd'hui à quiconque sait toucher aux fruits sans les gâter, avaient alors des gardiens non moins farouches que les dragons de la fable : l'entrée, plus d'une fois promise au savant auteur de l'*Archæologia britannica* lui-même, lui avait toujours été interdite ; [1] quelle chance de succès pouvait donc avoir un pauvre paysan ?

Comprenant que la fortune seule lui fournirait le rameau

1 Haud semel pollicitus est possessor; at postea a quibusdam

d'or qui conjure tous les dragons, il dit adieu à son pays par amour pour ce pays même : il se rendit à Londres (1760), il entra comme employé dans le magasin d'un marchand de fourrures de Tames's street, et, après être devenu d'homme de peine commis, de commis associé, et enfin chef de l'établissement, à la mort du propriétaire, après avoir, durant quarante ans, prélevé, jour par jour, shelling par shelling, sur ses économies, la somme nécessaire pour faire copier, puis imprimer les textes des anciens poèmes bretons ; encouragé par quelques amis exilés avec lui du sol de la patrie, avec lui pleurant bien souvent au souvenir du pays natal, soutenu même et provoqué par les injustes préventions, les doutes injurieux, et les grossières railleries des étrangers contre les bardes, il les publia, en 1801, sous le titre d'*Archéologie galloise de Myvyr* ou MYVYRIAN ARCHAIOLOGY OF WALES.[1]

L'épigraphe du recueil : *Toute chose inconnue est mise en doute,* paroles empruntées aux maximes des bardes, fut une réponse aux préjugés dont ils étaient l'objet.

Afin de détruire jusqu'à l'ombre d'un soupçon sur l'existence des manuscrits originaux, l'éditeur poussa, on peut le dire, à l'excès la réserve et le scrupule, en les livrant à l'impression. Il les reproduisit tels quels, sans altération, sans changement d'aucune espèce, pas même pour corriger les erreurs de copie les plus manifestes. Malgré ces précautions prescrites en quelque sorte par l'incrédulité régnante, le recueil des anciens bardes ne reçut point d'abord l'accueil que méritaient le désintéressement patriotique, les vues élevées

magis pseudopoliticis, ut opinor, quam litteratis dissuasus promissum revocavit. (E. Lhuyd, *Archæologia britannica*, p. 261.)

[1] Trois volumes de cette collection, qui devait en avoir davantage, ont seuls paru. (London, 1801-1807, in-8°, édition épuisée.) Owen Jones Myvyr s'associa pour l'éditer à Edward Williams et à Williams Owen, père du savant traducteur des lois galloises.

et le long et aride travail de l'éditeur. Au lieu d'examiner avec scrupule, comme cela devenait possible, dit M. Fauriel, des productions dont on n'avait pu jusque là raisonner que sur parole, on persista à dire, sans les avoir lues, qu'il fallait être Gallois pour se faire illusion à leur égard.

L'opinion ne changea qu'à l'apparition d'un ouvrage de M. Turner où l'auteur de l'*Histoire des Anglo-Saxons* se constitua le défenseur des Bardes. Sous le titre de *Vindication of genuiness of the ancient british bards,* continue M. Fauriel, il publia sur les poètes bretons du VIe siècle une dissertation des plus curieuses par son objet, et qui mérite d'être citée comme un modèle de méthode, de raisonnement et de goût : et depuis qu'elle a paru, des hommes amis de la vérité et d'un jugement difficile n'ont pas hésité à en adopter les conclusions.

M. Fauriel, en rendant compte du *Myvyrian,* dans l'article des *Annales littéraires et philosophiques,* auquel j'emprunte ces paroles, ajoutait : « Des différents ouvrages publiés dans le *Myvyrian,* il n'en est aucun qui ne soit intéressant sous plus d'un rapport, et plusieurs sont faits pour exciter la curiosité la plus vive et la plus sérieuse. [1] »

Un autre critique français, M. Ampère, dont l'autorité n'est pas moindre que celle de M. Fauriel, ayant eu occasion lui-même d'examiner les poèmes des bardes dans le premier volume de son excellente histoire littéraire de France, en parle de la même manière; et naguère un de ses collègues de l'Institut, M. Charles Magnin, auquel il appartenait si bien de recueillir les voix de la science, et de prononcer en dernier ressort, a résumé et clos la discussion.

Ainsi ont été vengés à la fois les bardes et leur généreux éditeur.

Toutefois, après la publication des textes faite par Myvyr et la dissertation de M. Turner, n'y a-t-il plus rien à faire ?

[1] 1818, t. 3, p. 88.

Ce serait se tromper que de le croire. La mine est ouverte, de précieux lingots en ont été extraits; leur valeur générale est constatée; il s'agit maintenant de les soumettre au creuset de la discussion, de les classer selon leur *titre*. Voilà où en est la question. M. Magnin l'a parfaitement posée en ces termes :

« La critique, dit-il, est aujourd'hui à peu près unanime : il n'y a plus guère de controverse que sur la plus ou moins grande pureté des textes. »[1]

Or, envisagés sous ce rapport, les documents les plus importants contenus dans le MYVYRIAN, qui sont, comme on sait, les poèmes d'Aneurin, de Liwarc'h-Henn, de Taliésin et de Merzin, donnent le résultat suivant :

Les œuvres de Liwarc'h-Henn et d'Aneurin offrent peu de traces d'interpolations, et ne paraissent point avoir été altérées, au moins à dessein. Leurs imperfections, tout accidentelles, sont généralement le fait des copistes.

Une portion seulement des poésies de Taliésin, et, par malheur, la moins considérable, a conservé le cachet original. La majeure partie a été retouchée, remaniée, rajeunie, arrangée systématiquement, avant le XIIe siècle, et, quant à cette dernière, il ne faut tenir pour certaine que la date des manuscrits.

Ce qui est vrai pour Taliésin, l'est encore davantage pour Merzin ou Merlin : on ne peut pas citer une seule pièce, une seule strophe originale de ce barde : toutes portent des traces nombreuses de remaniements. Si j'ai cru le contraire dans un temps avec M. Turner, et fait une exception comme lui, je me suis trompé. La raison de ces retouches, ou plutôt de ces refontes complètes de toutes les œuvres de Merzin et d'une partie de celles de Taliésin est que l'un et l'autre étaient re-

[1] JOURNAL DES SAVANTS, mai 1847, article sur le *Barzaz-Breiz*, Chants populaires de la Bretagne, recueil couronné par l'Académie française, p. 262.

gardés comme prophètes, et l'autorité de leur nom invoquée pour donner cours à certaines opinions politiques, pour faire naître, au gré des parties intéressées, certains événements que l'on regardait ensuite comme l'accomplissement de prédictions bardiques.

Dès le XII[e] siècle, un critique gallois, mentionnant les poèmes de Merlin, se plaignait de ce que les bardes avaient corrompu, en y mettant beaucoup du leur, les œuvres des anciens poètes bretons auxquels ils prêtaient, dit-il, des compositions écrites dans l'idiôme moderne bien différent de l'antique, simple et rude langage des ancêtres. [1]

La critique moderne ne s'exprimerait pas avec plus de mesure et de solidité.

J'ai donc écarté, sans hésiter, les œuvres apocryphes de Merlin, pour ne donner place qu'aux poésies de Liwarc'h-Henn, d'Aneurin et de Taliésin; encore me suis-je borné à celles dont ils sont le plus incontestablement les auteurs : on en peut voir la liste à la table des matières.

De plus, je ne me suis pas contenté des textes publiés par Myvyr : si ce dernier les a imprimés tels que l'exigeait l'état de la question et des esprits en 1801, laissant aux judicieux et candides philologues, comme il dit, le soin de les purger de leurs erreurs de tout genre, ils ne suffiraient plus aujourd'hui : il ne serait plus permis de présenter jointes ensemble des pièces qui devaient être séparées, ou séparées celles qui devaient être réunies; des variantes comme partie du texte; des stances transposées; des vers boîteux qu'on eût pu redresser; des mots brisés dont une moitié s'attache à celui qui précède, l'autre à celui qui suit; des expressions identiques

[1] Bardorum ars invida naturam adulterans multa de suis... adjecit, cunctis moderni sermonis compositionem redolentibus... (Giraldus Cambrensis, *Veterum epistolarum hibernicarum sylloge.* Apud Usser, p. 117.)

orthographiées de plusieurs manières différentes, dont aucune n'est légitime; enfin, des phrases sans ponctuation. Afin de remédier autant que possible à tous ces défauts, l'auteur de cette édition, chargé, il y a quelques années, d'une mission littéraire en Angleterre, a consulté et comparé ensemble le plus grand nombre possible de textes manuscrits.

Les collections principales sont celle d'Hengurt, appartenant à la famille Vaughan, maintenant transportée à Rug, près Corwen, dans le Merionethshire; celle du collége de Jésus, à Oxford; celle du comte de Macclesfield, voisin de cette ville, qui a hérité des documents gallois réunis par le père du célèbre sir Williams Jones; celle des Mostyn de Gloddaith; des Panton de Plas Gwyn, dans l'île d'Anglesea; de sir Watkin William Wynn, de Wynestay; sans parler de plusieurs autres moins importantes, telle que celle de feu M. Bosanquet et du musée britannique de Londres.

De tous ces manuscrits, dont le nombre s'élève à plusieurs centaines de volumes sur vélin, il en est trois qu'on cite généralement pour leur antiquité : Ce sont, 1° LE LIVRE NOIR DE KERVERZIN; 2° LE LIVRE D'ANEURIN; 3° LE LIVRE DE TALIÉSIN.

Le LIVRE NOIR passe pour avoir été copié par les moines d'un prieuré voisin de la ville de Kaermarthen ou Kerverzin. Après avoir appartenu au trésor de l'église de Saint-David et à l'antiquaire sir John Prys, il passa dans la bibliothèque d'Hengurt : c'est un volume in-4° de cinquante-quatre folios : il contient, entre autres morceaux, plusieurs poèmes de Liwarc'h-Henn et diverses pièces apocryphes de Taliésin et de Merzin.

D'après l'antiquaire Lhuyd, la première moitié de ce volume (il aurait dû dire les quarante-cinq premiers folios,) semble très-antérieure au XIIe siècle; selon le docteur Owen, elle serait du IXe siècle; suivant M. Turner, le recueil aurait été commencé au Xe siècle, ou à peu près, et terminé dans

le courant du XIIe. Enfin, si l'on en croit le modeste et savant M. Aneurin Owen, juge encore plus compétent, le volume serait tout entier de cette dernière époque et de la même main.

La preuve, observe-t-il avec infiniment de raison, c'est que dans la première partie, regardée par Lhuyd comme la plus ancienne, on trouve une élégie sur la mort d'Howel, arrière-petit-fils du Législateur gallois du Xe siècle, qui périt en l'année 1104.

Le Livre d'Aneurin et le Livre de Taliésin, deux volumes in-8o de la collection d'Hengurt, dont les titres indiquent assez le contenu, ont été écrits à la fin du XIe siècle, à ce que pense le docteur Owen; au XIIe, suivant M. Turner.

Malheureusement, le premier qui a été consulté et décrit par Lhuyd, a disparu il y a quelques années, et l'on ne saurait maintenant vérifier l'âge qu'on lui attribue. Quant aux pièces qu'il renfermait, elles ont été transcrites, et nous les retrouvons dans différents recueils tant anciens que modernes; j'indiquerai, entre autres copies, celle de feu mon ami, le révérend Thomas Price de Crickhowel, laquelle semble du XIIIe siècle; celle de M. Théophile Jones, le savant auteur de l'histoire du Brecknockshire, à peu près de la même époque, dit-on, mais que je n'ai pas vue; et celle des Panton de Plas Gwyn, qu'on croit du XIVe siècle.

Aux trois recueils d'Hengurt dont nous venons de parler, il faut joindre, comme le plus volumineux et le plus complet de cette collection, une copie sur vélin des poëmes de Liwarc'h-Henn, d'Aneurin et de Taliésin, faite seulement du temps de Charles Ier, mais d'après de très anciens manuscrits détruits depuis lors dans un incendie. Ce fut le noble propriétaire d'Hengurt lui-même, le savant Robert Vaughan, qui le transcrivit de sa propre main. Il est intitulé : Les Bardes primitifs gallois.

Nous ne passerons point en revue les autres compilations

des poëmes de ces bardes, que le moyen-âge nous a léguées et qui se trouvent dans les bibliothèques indiquées plus haut; mais il en est une qui mérite une mention spéciale.

Elle appartient à la bibliothèque du collége de Jésus à Oxford, et porte le titre de LIVRE ROUGE DE HERGHEST : c'est un gros volume in-folio vélin, dont la plus grande partie, qui est de la fin du XIVe siècle, comme l'a fait justement observer Lhuyd, a été copiée sur différents manuscrits beaucoup plus anciens. Il contient, indépendamment d'une foule d'ouvrages en prose et en vers, toutes les œuvres de Liwarc'h-Henn, et quelques-uns des poëmes de Taliésin. On peut voir un fac-simile de l'écriture à la tête de l'inappréciable recueil des *Mabinoghion*, traduits pour la première fois, et annotés avec un si rare talent par lady Charlotte Guest.

Les plus anciens des manuscrits qu'on vient d'énumérer, éclairés, rectifiés les uns par les autres, ont servi de base au texte de la présente édition. Les variantes placées au bas des pages ont été fournies par différentes copies de différentes dates, depuis le XIVe siècle.

Inutile d'ajouter que l'édition du *Myvyrian* a été aussi consultée avec fruit, quoique faite en général d'après des manuscrits modernes, au grand regret du patriotique éditeur, impuissant, disait-il, à vaincre certaines résistances systématiques.

Après le travail de collation, il restait à reproduire les textes avec l'orthographe convenable; mais laquelle suivre? celle des manuscrits? elle est on ne peut plus variable, toute remplie de contradictions, et relativement moderne. Celle des lexicographes gallois? Ils ne sont pas d'accord entre eux : Jean Davies a écrit d'une façon; Edward Lhuyd d'une autre; le docteur Owen de deux manières; et, si j'en juge par les très savantes et très judicieuses *Remarques* du révérend John Jones (Tegid) sur l'*orthographe galloise*, elle ne serait pas encore fixée. Celle des Bretons d'Armorique l'est désormais,

grâce aux travaux de Le Gonidec, le Jhonson de la péninsule, qui en a puisé les éléments aux diverses sources bretonnes comparées de l'île et du continent. [1] J'ai donc suivi, pour le texte, l'orthographe historique, méthodiquement restaurée par lui, d'après elles. Quant aux variantes, j'ai dû suivre les manuscrits gallois, et les ai données d'ordinaire *in extenso*, presque comme un second texte, afin de satisfaire toutes les exigences de la critique.

Ainsi, j'aurai mis le lecteur à même non seulement de confronter les plus importantes leçons des poèmes, mais encore de comparer l'orthographe relativement moderne des manuscrits avec l'orthographe primitive, l'une pleine de raffinements, de permutations de lettres et d'euphonismes, l'autre de rudesse et de simplicité, *rudis et plana simplicitas*, comme disait Giraud de Barry. [2]

Les textes une fois reproduits sous leur couleur naturelle, il fallait les traduire. Myvyr et ses collaborateurs expriment

[1] L'examen de ces éléments fait le sujet d'une partie du discours préliminaire que j'ai placé à la tête du DICTIONNAIRE FRANÇAIS-BRETON de Le Gonidec, complété et publié par moi en 1847. J'ai essayé d'y faire l'*histoire de la langue bretonne depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*. (1 vol. in-4°, à Paris, chez Franck, rue Richelieu, 69; à Saint-Brieuc, chez Prudhomme.)

[2] Avant le Xe siècle, les permutations de lettres avaient lieu seulement dans la langue parlée. Ce n'est que postérieurement que les auteurs bretons ont eu l'heureuse idée de reproduire pour les yeux, dans la langue écrite, les altérations subies par les consonnes initiales, en vertu des lois grammaticales ou euphoniques : les anciens écrivains donnaient les mots sous leur forme radicale, laissant au lecteur instruit à faire les permutations, s'il lisait tout haut. Quelque bizarre que semble aujourd'hui la méthode de ces derniers, la critique historique m'a fait un devoir de m'y conformer, contrairement à l'éditeur de l'*Archéologie galloise*.

ce vœu dans leur préface, laissant, disent-ils, à ceux qui en sont capables, le soin de l'accomplir.

L'ingénieux auteur de *Britannia after the Romans*, l'a aussi exprimé en 1836 :

« Le public, observe-t-il, n'a que faire d'extraits et de spécimens ; il veut une édition critique de ces poèmes curieux. Une complète et classique édition des anciens bardes avec des variantes, une traduction et des notes, exécutée avec le soin qu'on mettrait à publier Pindare ou Eschyle, serait un ouvrage très désirable, et il y a longtemps qu'il aurait dû être fait. »

Enfin, il y a peu d'années, la curiosité du monde savant fut éveillée au plus haut point par une annonce ainsi conçue, publiée dans les journaux anglais :

« Voilà longtemps qu'on regrette vivement que les trésors de l'ancienne littérature bretonne, recueillis par M. Owen Jones, de la vallée de Myvyr, sous le titre de MYVYRIAN ARCHAIOLOGY, n'aient pas encore été rendus accessibles aux littérateurs modernes de l'Europe.

» Le premier volume, contenant les débris bardiques des plus anciens poèmes bretons, présente des matériaux très intéressants et de nature à jeter le plus grand jour sur l'histoire, les coutumes, la littérature, la philosophie, et la mythologie des Bretons nos ancêtres.

» On propose donc de publier par souscription une traduction de la portion la plus précieuse de ces anciens monuments du génie celtique.

« Le traducteur est le révérend John Williams, M. A. F. R. S. C. archidiacre de Cardigan et recteur de l'académie d'Edimburgh. »

Certes aucun nom n'était mieux fait pour attirer les souscripteurs, et cependant l'ouvrage n'a point paru !

Personne ne le regrette plus que celui qui écrit ces lignes, il le dit du fond de son âme : c'était au respectable M. Wil-

liams, c'était aux Charlotte Guest, aux Prichard, aux Aneurin Owen, aux Tegid, aux Williams Rees, aux Stephens, aux Robert Williams, à tant de Gallois si capables, qu'il appartenait d'interpréter dignement les anciens bardes bretons.

Quant au présent traducteur, la tâche qu'il s'est imposée a failli excéder ses forces et sa patience, et il ne l'aurait jamais entreprise, s'il en eût aperçu d'abord toutes les difficultés.

Du reste, un Gallois fort instruit du dernier siècle, le révérend Evan Evans, faisait le même aveu sur la difficulté de traduire les anciens bardes :

« Plusieurs des poèmes de Taliésin, à cause de leur grande antiquité, dit-il, sont très obscurs; il en est de même de ceux des poètes ses contemporains. »

Evans insiste particulièrement, et avec beaucoup de raison, sur la difficulté de traduire le grand poème d'Aneurin, écrit, comme il le remarque, dans le dialecte des Bretons septentrionaux, et, pour cela, peu intelligible aux Bretons gallois; puis, revenant à Taliésin, il ajoute que « les meilleurs antiquaires et critiques de son temps confessent tous qu'ils ne peuvent entendre plus de la moitié d'aucun des poèmes de ce barde ou des autres. »

Un pareil langage aujourd'hui serait un peu exagéré, après les nombreux travaux de la philologie contemporaine; cependant il suffit d'ouvrir l'histoire du pays de Galles, écrite en gallois par le révérend Thomas Price, où l'on trouve le vieux texte breton de quelques poèmes des bardes, avec une traduction galloise de ces poèmes en regard, pour se convaincre que la langue des pères n'est pas toujours claire pour les enfants.

En face de tant de difficultés, je n'ai pas la prétention de ne m'être jamais trompé : de pareilles bonnes fortunes sont le privilége des Swedenborg. A la révision de mon travail, il m'est arrivé de corriger plusieurs contre-sens; et j'ai hésité longtemps sur certains passages dont le sens m'a paru dou-

teux. Dans ce dernier cas, et en général toutes les fois que j'ai été embarrassé, le secours des divers dialectes comparés de la langue celtique, savoir : le gallois, le cornique, l'armoricain, le gaël d'Écosse et le gaël d'Irlande, m'a été de la plus grande utilité. La connaissance du dialecte gallois est sans doute le phare le plus sûr qui puisse guider un traducteur parmi tant de ténèbres et d'écueils, mais elle ne suffirait pas toujours pour l'empêcher de sombrer.

J'ai aussi profité de quelques traductions partielles soit anglaises, soit galloises, d'un petit nombre de poèmes ou fragments des bardes, entre autres de celles de MM. Sharon Turner, Evans, Owen et Price, dans lesquelles certains passages obscurs et difficiles ont été éclaircis avec succès; mais presque toutes sont de *belles infidèles*, pour parler comme d'Ablancourt, témoins celles d'Edward Davies; ou même des infidèles assez laides, comme l'essai de M. Probert : l'inadvertance du dernier est d'autant plus étrange qu'il a visé à la fidélité, et que sa traduction d'Aneurin est presque mot à mot.

Toutefois, un mauvais portrait peut servir à en faire un bon.

Celui que j'ai peint des vieux bardes est-il ressemblant ? Les connaisseurs en décideront; du moins, j'ose croire qu'à défaut d'autre mérite, ils ne lui refuseront pas les traits rudes, farouches et sans fard des modèles.

Qu'on traduise avec élégance les élégants poètes classiques; les bardes sont des barbares.

L'interprétation de la lettre des textes avait besoin d'être accompagnée d'expositions, de commentaires, d'éclaircissements sur l'esprit de chaque poème, sur leurs obscurités et difficultés sans nombre, sur les personnes, les localités, les mœurs, les coutumes, les croyances qu'on y trouve, et, avant tout, sur leurs dates probables. Une chronologie des poèmes des bardes manquait jusqu'à ce jour; on s'était con-

tenté de fixer arbitrairement dans la table du ***Myvyrian***, l'époque où chacun d'eux vécut : j'ai essayé, dans cette édition, de l'établir preuves en main, au moyen de données précises, de rapprochements concernant les dates, d'allusions se rapportant aux événements ou aux faits contemporains.

Enfin, j'ai esquissé l'histoire des anciens bardes, de leur institution, de leurs ouvrages et de leur siècle ; histoire peu connue jusqu'ici et de nature peut-être à éclairer d'un jour nouveau l'étude de la civilisation en Europe.

Les premières recherches que je viens d'indiquer sont l'objet des arguments et des notes et éclaircissements ; les autres de l'introduction générale de ce recueil.

Il ne me reste plus qu'à offrir mes remercîments aux personnes qui, par leurs travaux, m'ont rendu le mien plus facile, et à tous ceux qui ont bien voulu me communiquer leurs manuscrits, ou les faire transcrire pour moi :

A lady Charlotte Guest, dont les ouvrages sont des meilleurs qu'ait jamais produits la littérature galloise, et la plus belle gloire actuelle de cette littérature ;

A M. Sharon Turner, l'illustre défenseur des bardes ;

A M. Aneurin Owen qui a si bien justifié la confiance de l'ancien propriétaire des manuscrits d'Hengurt, et que sa traduction des lois anciennes du pays de Galles recommande particulièrement à l'estime des vrais savants ;

A M. Thomas Stephens, l'ingénieux auteur couronné de l'ouvrage intitulé : *Literature of the Kymry during the twelfth and two succeeding centuries ;*

Au révérend John Jones (Tegid), le docte éditeur des poèmes du barde Lewis Glyn Cothy, qui prépare une histoire très intéressante des guerres des deux Roses ;

Au vénérable docteur Foulques, principal du collège de Jésus, à Oxford, dont la bienveillance égale le savoir ;

A la mémoire du colonel Vaughan, ce type de politesse et

de complaisance, si dignement représenté par son fils, sir Robert Vaughan;

A la mémoire du révérend Thomas Price de Crickhowel, trop tôt enlevé aux lettres galloises et à ses amis;

A celle de M. Taliésin Williams, fils d'un des éditeurs du *Myvyrian ;*

A celle de M. Bosanquet, aux neveux duquel je suis heureux d'offrir aussi l'expression de ma reconnaissance ;

Enfin à celle des lexicographes gallois, bretons, écossais et irlandais, Owen Pugbe, Le Gonidec, Amstrong, et O'brien;

Mais, par dessus tout, à la mémoire du noble paysan dont le nom sera l'éternel honneur de la race celtique, à Owen Jones, de Myvyr.

Dans un cimetière, au bord de la Tamise, on voit une pierre noircie par le temps, les vents et la brume, adossée contre la muraille : elle n'a rien de remarquable, tandis qu'autour d'elle maint somptueux monument *semble vouloir porter jusqu'au ciel,* comme dit admirablement Bossuet, *le magnifique témoignage de notre néant ;* seulement, elle se tient debout, et regarde vers l'Orient. C'est la tombe d'Owen Jones; l'attitude de son granit funèbre, dans le cimetière d'Allhallows, fut la sienne durant toute sa vie. Inébranlable en ses desseins, alors même qu'il était pauvre et que le vent de l'adversité l'assaillait le plus violemment, il eut toujours les yeux tournés vers l'œuvre de lumières et de progrès que l'amour sacré du pays faisait briller pour lui, à l'horison, comme le lever d'une nouvelle aurore.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

LES BARDES

CHEZ

LES ANCIENS BRETONS.

Les Bardes étaient les poètes de ces peuples, frères de sang et de langage, desquels devaient sortir un jour les deux nations les plus civilisées du monde : la France et l'Angleterre.

C'est donc, en quelque sorte, un héritage de famille pour nous, fils des Gaulois ou des Bretons, que le trésor poétique des hommes inspirés dont le génie fut l'interprète harmonieux des sentiments de nos ancêtres.

Méconnue longtemps par une critique frivole, dédaigneuse ou prévenue, longtemps exagérée par un patriotisme étroit et peu intelligent, la valeur du trésor des bardes celtiques est aujourd'hui appréciée. Nul aussi n'en fait plus la propriété exclusive d'un pays ou d'un peuple ; il entre dans le domaine commun de la littérature européenne et ajoute un diamant de plus à sa couronne intellectuelle. Quand différentes rivières ont confondu leurs eaux pour former un grand fleuve, les herbes et les fleurs, les rochers, les coteaux, les bois, le soleil, tout ce qui égaie, ombrage, éclaire ou fleurit ses rivages n'appartient-il pas pour jamais à chacun des courants unis? Ainsi de la littérature européenne; les chants des Scaldes scandinaves, des Minnésingers allemands, des Troubadours du Midi, des Trouvères du Nord et des Bardes celtiques s'y

croisent et s'y répondent pour ne former qu'un hymne en l'honneur de l'esprit humain.

Interpréter une des strophes les plus obscures de cet hymne, mettre en lumière des vérités laissées dans l'ombre par l'histoire qui trop souvent néglige les petits, les malheureux, les vaincus, pour adorer les grands, les heureux, les vainqueurs, proclamer des noms oubliés qui revendiquent leurs droits, des noms qui feront battre le cœur de l'homme aussi longtemps que la religion, la justice, la patrie et la liberté auront des autels sur la terre, voilà toute mon ambition et tout l'objet de ce discours.

II.

Un soir d'hiver, il y a deux siècles, un vieillard aveugle était assis près du feu dans un manoir du pays de Galles. Sa tête blanchie par les années, que couronnaient, comme une auréole, les rayons d'une lampe de fer suspendue au plafond, se penchait sur les cordes d'une harpe placée entre ses genoux: en face de lui, un jeune homme, le cou tendu en avant, prêtait avidement l'oreille à d'anciennes poésies avec peine obtenues du vieillard qui les chantait de mémoire, d'un air mystérieux, en s'accompagnant de la harpe et non sans un certain plaisir élégant, tandis que la flamme pétillait dans l'âtre et qu'au dehors le vent des montagnes, gémissant de concert, faisait tourbillonner les feuilles. Craignant sans doute de n'avoir plus jamais peut-être l'occasion d'entendre ces chants d'autrefois si religieusement conservés, et rendu audacieux par l'infirmité du vieillard qui ne le pouvait voir, le jeune homme tira furtivement ses tablettes, et, sans que le barde s'aperçût de l'indiscrétion, il lui déroba et confia au papier plusieurs poëmes alors enfouis dans la poussière des bibliothèques, et connus seulement de quelques initiés. [1]

[1] Davies Rhes, *Institutiones linguæ Cymraecæ*, p. 182, éd. de 1590.

Rien ne peint mieux que cette histoire arrivée, dans sa jeunesse, au grammairien gallois Davies Rhes, le voile dont s'enveloppa toujours la poésie bardique et les moyens détournés qu'on employait pour l'écarter : si, à la fin du XVI[e] siècle il était encore aussi épais, qu'était-ce donc primitivement? Comme le chantre de Tibur, les anciens bardes haïssaient les regards indiscrets du vulgaire, et le tenaient à l'écart. Ils aimaient les sentiers couverts, la solitude, les retraites ignorées, les forêts profondes ; et l'on ne connaissait guère de leur institution que ce qui avait pu transpirer au dehors. [1]

Nous savons donc fort peu de chose sur sa nature, sa naissance et ses développements : quand les données deviennent plus nombreuses, elle était déjà en décadence, ou, si l'on veut, elle se transformait. Toutefois, le peu de renseignements que nous offrent, sur son histoire primitive, les récits plus ou moins fondés des écrivains étrangers ne manquent pas d'intérêt, et cet intérêt croît à mesure que la transformation s'opère.

D'après les auteurs grecs et latins, on donnait, en langue celtique, le nom de Bardes aux membres de la caste bardique, qui avaient pour office, entre autres fonctions, de chanter les louanges des guerriers vaillants. [2]

Ils étaient tellement vénérés qu'on les mettait, avec les druides et les augures, au nombre des trois classes les plus honorables de la nation gauloise. Mais le respect dont ils étaient l'objet ne provenait pas uniquement de l'excellence de leur caste et de leur caractère poétique et national : il prenait principalement sa source dans les fonctions reli-

[1] Docent... *clam*... in *specu*... aut in abditis saltibus... Unum ex iis quæ præcipiunt *in vulgus effluxit*. (Mela, *De situ orbis*.)

[2] Bardus gallice cantor appellatur, qui virorum fortium laudes canit, *a gente bardorum*. (Sextus Pompeius Festus, *Glossar*., lib. 3.)

gieuses dont les hauts dignitaires de l'ordre étaient héréditairement investis.

Chaque sanctuaire avait son barde, comme chaque cour, comme chaque tribu; le barde de tel ou tel dieu devenait son prêtre, et occupait naturellement la première place dans la hiérarchie. C'est ce qu'atteste un écrivain grec antérieur de deux siècles et demi à l'ère chrétienne, Hécatée, cité par Diodore de Sicile. Du temps où il vivait, existait dans une île située en face de la Gaule celtique une caste de bardes prêtres du soleil, dont les fonctions étaient héréditaires et consistaient à chanter sur la harpe les actions glorieuses du dieu, à garder son temple et à donner des lois à une ville voisine de ce temple. [1]

Six cents ans plus tard, la Gaule avait encore sa caste sacerdotale de bardes ministres du soleil. Ausone parle de l'un d'eux nommé Phœbitius, qui était, dit-il, barde de Bélen, et sortait de la caste druidique armoricaine.

Par cette confusion remarquable de la caste des bardes et de celle des druides, que d'autres écrivains anciens distinguent, tout en les associant, Ausone semble attribuer aux premiers la science augurale, prophétique, divinatoire et presque universelle des seconds : les principaux d'entre eux auraient donc réuni le caractère de poète, de prêtre, de prophète et de savant, et la triade celtique des trois classes les plus vénérées de la nation gauloise, citée par Strabon, aurait eu raison de les placer avant les druides et les devins.

Si les degrés supérieurs de la hiérarchie bardique appartenaient aux prêtres de la caste, les degrés inférieurs étaient occupés par des espèces de lévites, qu'on me passe le mot, affiliés à l'ordre, mais probablement sans caractère religieux, et simples poètes.

Tandis que les bardes-prêtres chantaient les dieux dans les

[1] Diodore de Sicile, édit. Petr. Wess, t. 1, lib. 2, p. 159.

temples, ceux-ci célébraient les héros sur les champs de bataille, ou dans la cour des chefs; et leur talent fut assez remarquable pour mériter les éloges d'un de ces poètes de Rome habitués à traiter de barbare tout ce qui n'était pas latin, les éloges de Lucain qui leur adressa cette belle apostrophe :

« Vous dont les panégyriques donnent l'immortalité aux âmes des héros, aux âmes des guerriers tués dans les combats, Bardes, pendant longtemps en pleine sécurité, vous avez fait entendre des chants nombreux. »

Après les chantres des dieux et ceux des héros morts pour la patrie, venaient les poètes attachés à la cour ou à la personne des chefs. Appien qui paraît avoir recueilli une triade bardique concernant leurs devoirs, observe que leurs chants avaient trois thèmes : la généalogie, la richesse et la valeur des rois. Pour mieux juger du courage de ces rois, ils les accompagnaient à la guerre, les enflammaient pendant le combat, et, vainqueurs ou vaincus, morts ou vivants, leurs patrons étaient sûrs d'être exaltés par eux. Toutefois, ils ne composaient pas seulement des panégyriques : s'ils étaient prodigues de louanges envers ceux qu'ils aimaient ou envers les braves, ils faisaient aussi des satyres contre leurs ennemis ou contre les lâches. Diodore de Sicile dit expressément qu'ils louaient les uns et raillaient les autres.

Quant à l'éloge de la race ou des richesses de leurs patrons, c'était principalement le sujet de leurs chants, dans la paix, au milieu des festins, où ils avaient une place privilégiée. Mais autant la guerre était favorable à leur art, autant la paix lui était funeste; ils tombaient alors dans une espèce de servilité, confondus avec les officiers du palais, ou même avec les parasites, et Possidonius, qui leur donne ce nom, nous apprend que plusieurs se trouvaient réduits à un état plus infime encore. Ceux-ci étaient les bardes gyrovagues qui faisaient métier d'aller chanter dans les banquets pour de l'argent, et payaient en compliments exagérés les libéralités de

leurs hôtes. Selon le philosophe d'Apamée, les chefs gaulois avaient coutume d'en rassembler un très grand nombre, et nul n'aimait autant à en réunir autour de sa table qu'un certain roi des Arvernes appelé Louern, c'est-à-dire le Renard. Un jour que ce chef avait donné une fête, il trouva sur la route, en s'en retournant, un barde attardé qui se mit à courir après son char, en chantant ses louanges et en déplorant l'infortune du convive qui arrive au banquet quand tout le monde est parti. Charmé des vers du poète, Louern prit une bourse d'or et la lui jeta. Le barde s'en saisit, et continuant à suivre le char, il chantait : « Les roues de ton char sur la terre, ô roi, font germer l'or et les faveurs. »

L'un des premiers critiques de France qui se soit occupé de la littérature bardique, M. Ampère, a observé, avec sa sagacité ordinaire, que l'attitude de ce barde courant après les roues du char de Louern, rappelle celle des mendiants qui suivent en chantant une chaise de poste, et qu'elle atteste la dégradation où étaient tombés, sinon tous les bardes, au moins un certain nombre d'entre eux.

Ce qui était l'exception et l'état des poètes de la dernière classe, lors du voyage du philosophe stoïcien en Gaule, c'est-à-dire cinquante ans avant l'ère chrétienne, tendit à devenir la règle générale et la condition du plus grand nombre au IV[e] siècle.

Forcés de se cacher pour éviter le sort de leurs frères, les druides; persécutés et mis à mort par les empereurs romains, ils virent décimer insensiblement la caste à laquelle ils appartenaient : la persécution détachant un à un de leur front les rayons de l'auréole sacerdotale, ne leur laissa qu'une couronne de feuillage, une couronne de feuilles de bouleau, arbuste et symbole de l'ordre, et, de ces pontifes du soleil, de ces gouverneurs de cités, de ces prophètes, de ces devins, il ne resta plus que des poètes.

Ausone, né vers l'an 310, parle du barde de Bélen, Phœbi-

tius, comme du grand-père d'un de ses contemporains; il ajoute qu'il mourut pauvre et que le ministère de prêtre du soleil ne l'enrichit point. De son côté, Prudence, opposant *barde* à *augure*, relègue les augures ou les devins dans le passé parmi les aïeux des bardes de son temps.

D'après ce qu'on vient de lire, il y aurait lieu de croire qu'il n'y avait plus de sacerdoce bardique, du moins publiquement reconnu, au IVe siècle. Mais si les corps sacerdotaux meurent, ils laissent de longs souvenirs après eux; si les institutions s'altèrent, elles ne disparaissent jamais complètement. Comme l'âme survit à la destruction de son enveloppe matérielle, les traditions survivent aux castes abolies, et reconstruisent sur de nouvelles bases quelque chose d'analogue à ce qui exista.

L'institution bardique, après que les légions romaines eurent quitté la Grande-Bretagne, se réorganisa donc sur un nouveau plan, et de tous ses éléments non détruits compatibles avec l'esprit du christianisme, il se forma, chez les Gaëls d'Irlande et chez les Bretons insulaires, des associations bardiques unies par les mêmes lois, les mêmes devoirs et les mêmes droits.

La comparaison des traits communs que nous offriront ces associations, en achevant de nous faire connaître un des côtés de l'institution primitive, nous permettra de mieux juger de ce qu'elle devint une fois transformée.

L'Irlande ayant été l'île celtique envahie le moins souvent, et la plus fidèle au culte des traditions primitives, fixera d'abord notre attention. Malheureusement, elle s'est mieux préservée des incursions étrangères que des invasions de la fausse critique, et les érudits de cet infortuné pays ont trop souvent eu des prétentions patriotiques insoutenables. Quoi qu'il en soit et jusqu'à ce qu'un autre Turner ou M. O'Donovan vienne débrouiller le fil de leurs antiquités nationales, voici ce qui en ressort le plus clairement.

Aussi haut que l'on peut raisonnablement remonter à l'aide des traditions gaéliques, on trouve en Irlande des bardes constitués à l'état d'ordre civil, sinon religieux. Les princes de l'ordre figurent non plus comme ministres des dieux dans les temples, mais dans les cours des rois, à côté du prêtre et du conseiller, parmi les trois premiers officiers: ils y exercent une certaine magistrature qui rappelle leurs antiques fonctions sacerdotales; ils veillent à la conservation et à l'exécution des lois; ils excitent les hommes par le blâme et par la louange; ils célèbrent les actions vertueuses ou infligent aux méchants le châtiment mérité; enfin, et c'est là leur occupation habituelle, ils gardent le dépôt des traditions de la famille et de la patrie et les souvenirs nationaux. Comme tels, ils sont réellement les historiens de la race, et même on leur donne un nom généralement réservé en Irlande aux savants et aux docteurs, le nom d'*ollam*.

Ces différentes fonctions étaient relevées par une qualité précieuse qui leur imprimait un caractère de durée et de stabilité remarquable: l'hérédité. L'office de barde se transmettait de père en fils avec la harpe, et les nouvelles générations de poètes croissaient à l'abri de vieilles générations, comme les jeunes chênes à l'ombre de chênes séculaires dont ils sont sortis; l'antique esprit de caste n'avait point péri, il survivait à la ruine du sacerdoce bardique et animait encore de son souffle l'institution transformée.

Tout naturellement, elle jouissait de nombreux priviléges; entre autres droits, la famille de barde royal possédait héréditairement une certaine portion du territoire: il était vêtu, lui et sa femme, par le roi qui leur devait un vêtement d'une richesse et d'un prix fort considérables pour le temps, à savoir du prix de trois vaches. De plus, sa personne était inviolable: Il n'est pas d'exemple qu'aucun ait été mis à mort: je me trompe, un d'eux périt assassiné; mais l'auteur de ce meurtre

est resté marqué, dans l'histoire d'Irlande, du stigmate de l'infamie, et son nom est parvenu jusqu'à nous avec le sobriquet de *tête déshonorée*.

Après le barde de la cour, venait celui de la tribu; il occupait le même rang près du chef de clan que son confrère près du roi; il avait les mêmes devoirs à remplir, dans une sphère moins élevée, et jouissait des mêmes prérogatives. Le législateur irlandais régla avec une sollicitude égale les attributions et les privilèges des uns et des autres; il fit pour la harpe du barde royal, comme pour celle du barde domestique, une législation spéciale, en attendant qu'en souvenir des services rendus par elle à la patrie, les rois la plaçassent avec honheur sur leur bouclier, non pour épouvanter l'ennemi, comme la tête de l'antique Méduse, mais pour le charmer. [1]

Comme les bardes irlandais, ceux de la Bretagne prétendaient être aussi anciens que le monde, et dataient leur histoire du berceau du genre humain: selon eux, ce furent trois de leurs ancêtres appelés Gwizon, Hu-Gadarn et Tiden, père de la muse, qui inventèrent à la fois la poésie et la musique, et jetèrent les fondements du bardisme. Si Tiden était le même que Teutatès, l'inventeur des arts, et si Hu-Gadarn ou le Fort n'était autre qu'Hesus, le Mars des Gaulois, l'institution bardique se rattacherait par la tradition de son origine, à la mythologie celtique, comme l'a pensé M. Ampère.

Beaucoup plus tard et sous le règne d'un chef breton appelé Moelmud, dont l'âge n'est pas encore fixé, trois autres personnes auraient achevé l'œuvre commencée à l'origine du monde, en fondant un système de discipline et de privilèges, et promulguant les premières lois concernant les bardes. On

[1] Voyez, sur les bardes irlandais, Walker, *Historical memoirs* of the Irish *bards*, et miss Brook, *Irish poetry*.

croira ce qu'on voudra de cette législation primitive qui n'a d'ailleurs comme texte aucun caractère d'authenticité, et dont la langue et le style sont du moyen-âge, mais elle présente par moments des traces tellement visibles d'antiquité, quant au fond; elle est si souvent confirmée par le témoignage des écrivains classiques, et, en la comparant avec un code d'une date positive, un code du Xe siècle, plus ancien de rédaction, dont nous parlerons tout à l'heure, on lui trouve de tels signes d'antériorité qu'on doit nécessairement en tenir quelque compte.[1]

Le premier devoir que Moelmud impose aux bardes est de garder les traditions historiques. « Le barde, dit-il, conservera le souvenir de toute chose digne d'éloges concernant l'individu, la race et les événements contemporains. »[2]

Il leur défend de porter les armes, interdiction qui les rattache aux bardes-prêtres des temps primitifs, à ces druides étrangers, comme on sait, aux choses de la guerre, et qui montre toute l'estime du législateur pour leur art. Convenait-il en effet qu'elles fussent souillées de sang les mains de celui qui devait calmer par ses chants les blessures du glaive? L'obligation où ils étaient primitivement de rester des hommes pacifiques, était telle que la tradition nous a conservé le nom de trois bardes destitués de leurs fonctions pour s'être faits guerriers, et de trois guerriers qui renoncèrent au métier des armes pour devenir bardes.

Historiens et messagers de paix, ils exerçaient de plus une fonction importante comme docteurs : c'étaient eux qui instruisaient le peuple : ils devaient, dit la loi, maintenir et répandre partout l'instruction avec l'amour de la vertu, de la

[1] Parmi ces signes, j'indiquerai le partage annuel des terres, espèce de loi agraire en usage chez les Gaulois, au témoignage de César.

[2] Myvyrian, t. 3, p. 291

sagesse et de l'hospitalité. Ils formaient le corps enseignant régulièrement constitué de la nation, et comme tels encore, ils représentent, sous un rapport, leurs ancêtres les druides, ces instituteurs de la jeunesse, et ces anciens bardes qui «firent fleurir en Gaule de louables études,» selon l'expression d'Ammien Marcellin.

Mais cette belle prérogative appartenait de droit à ceux à qui il a été dit : *Allez, enseignez toutes les nations.* Les bardes durent bientôt la partager avec eux ; ils leur cédèrent même peu à peu le privilége non moins honorable d'être les seuls de tout le peuple dont la loi craignit de profaner le caractère auguste, en les assujétissant au service militaire : du reste, quand la guerre était partout, pouvaient-ils s'en préserver? quand la patrie était en danger, pouvaient-ils rester neutres et ne pas armer du glaive la main qui maniait la harpe?

Ainsi, les révolutions amenaient et expliquent les transformations successives de leur institution : avec le code d'Hoel-da, commence sa troisième phase historique.

Hoel eut pour but de fixer par l'écriture, en les amendant, les vieilles lois bretonnes en usage depuis le V[e] siècle, époque de la première invasion saxonne, jusqu'au X[e]. Cent soixante-dix évêques et huit-cent-trente-six députés laïques de chaque canton, du pays de Galles, se réunirent à cet effet, et, après avoir ainsi que le roi, jeûné et prié pendant quarante jours, ils nommèrent une commission composée de douze personnes, plus un rapporteur, chargée du recueil des lois nationales : une fois achevée, la compilation fut promulguée, et le roi ordonna qu'on en fît une copie pour chacune des trois grandes divisions du pays de Galles; puis, il partit pour Rome, suivi d'un grand nombre de ses chefs de clan, afin de la soumettre au pape Anastase qui l'approuva. [1]

[1] Voyez l'édition et la traduction de ces lois faite par M. Aneurin Owen, à la requête du roi Guillaume IV. Londres, 1841.

L'institution bardique était trop importante pour que le législateur négligeât de recueillir les statuts qui la régissaient; aussi occupent-ils une assez grande place dans le code breton-gallois.

Nous pouvons, d'après lui, nous faire une idée très nette et très précise de la condition, des devoirs et des droits des bardes dans la Grande-Bretagne depuis la chute de la domination romaine.

La première chose qui me frappe, est leurs rapports entre eux, et les différents degrés qu'il leur faut franchir pour arriver aux dignités de l'ordre. Ils se divisaient régulièrement en trois classes: les bardes aspirants, les simples bardes, les chefs des bardes.

Les bardes aspirants étaient les disciples de ces derniers. Selon les commentateurs et la tradition, ils formaient diverses catégories et subissaient durant plusieurs années divers stages ou épreuves devant un chef des bardes qui, d'après leur plus ou moins de génie poétique, les admettait dans l'ordre ou les repoussait. Les aspirants ayant part aux largesses des chefs, et recevant des rétributions en argent, lorsqu'ils chantaient dans les banquets ou qu'ils assistaient aux mariages, devaient au chef des bardes pour prix de ses leçons, le tiers de leur gain. Toutefois, s'ils quittaient leur instituteur, soit par manque de capacité et après avoir échoué dans les épreuves, soit pour toute autre cause, ils avaient droit à une harpe; la loi leur assurait ainsi leur gagne-pain.

Au contraire, l'aspirant qui était sorti vainqueur de toutes les épreuves, parvenait au second degré de l'ordre, et prenait place parmi les bardes royaux. Ceux-ci faisaient partie de la cour et y occupaient un rang assez élevé. On les voyait figurer, aux côtés du roi, avec ses premiers officiers, quand le soir, il était assis à table près du feu, dans la salle de son palais de bois à voute basse et ceintrée, que soutenaient

colonnes faites de troncs de chêne polis avec soin, et qu'éclairaient des torches d'arbres résineux.

Le barde royal tenait à la main une harpe, présent du prince, et portait au doigt un anneau d'or reçu de la reine le jour où il était entré en fonction, et il ne devait jamais à aucun prix se dessaisir de ces objets. Si le chef du palais désirait qu'il chantât, il devait faire entendre trois chants de trois espèces différentes; si c'était la reine qui l'en priait et qu'elle le mandât dans sa chambre, il devait se rendre à ses vœux et lui dire trois chants d'amour, mais à demi-voix pour ne pas troubler la cour. Si un noble lui demandait de chanter, il devait aussi chanter trois chants, « mais si un paysan l'en prie, qu'il chante jusqu'à l'épuisement, » dit le législateur, voulant montrer par là que le barde appartient bien plus au peuple qu'aux rois, aux reines et aux nobles.

Au jour du combat, il devait chanter pendant la bataille le chant national de la *Domination bretonne*, et, lors du partage des dépouilles, il avait droit à un bœuf, hors part, plus à une portion de guerrier.

Indépendamment de la harpe et de l'anneau d'or, il possédait cinq acres de terre sans redevance; il montait un cheval des écuries du roi, et logeait chez le préfet du palais. Son plus beau privilége, dans un temps où la force brutale régnait trop souvent sans partage, était de pouvoir arrêter et conduire au roi tout homme qui en insultait un autre, et de protéger quiconque manquait de protecteur : il jouissait de cette noble prérogative, reste évident des attributions du pacifique sacerdoce bardique, depuis son premier chant, au lever de l'aurore, jusqu'à son dernier chant du soir, c'est-à-dire constamment.

L'injure qu'on lui faisait à lui-même était punie d'une amende de six vaches et de cent-vingt *blancs* ou sols d'argent; et sa mort, d'une amende de deux fois cent vingt-six vaches ou de deux cent-cinquante-deux blancs; prix énorme pour

cette époque, car le meurtre du médecin du roi, personnage important, était évalué moitié moins. Le législateur voulait-il donner à entendre que l'homme qui calme de ses chants les douleurs de l'esprit, vaut deux fois mieux que celui qui guérit de ses drogues les douleurs du corps?

Quant à la dignité de chef des bardes, elle ne s'obtenait qu'au concours.

Tous les trois ans, avait lieu en plein air, sur une montagne, une assemblée solennelle des bardes du pays. Leurs réunions se rattachaient sans doute par l'origine aux synodes bardiques et druidiques, qui se tenaient, dit César, dans un lieu consacré, au centre même de la Gaule : les lois de Moelmud les nomment des congrès privilégiés de fraternité et d'union, et il y a lieu de croire qu'elles faisaient primitivement partie des institutions religieuses des nations celtiques. La chute du druidisme, en les dépouillant de leur caractère payen, ne put toutefois leur ôter leur esprit national civil et littéraire. Elles continuèrent d'être utiles à la conservation de l'art poétique et musical parmi les descendants des bardes primitifs, et c'est comme telles qu'elles florissaient à l'époque qui nous occupe. On décernait alors, en présence des chefs du pays et d'un immense concours de peuple, le prix de l'inspiration, faculté que l'ancienne langue bretonne exprime par le mot : *Awenn*. Le vainqueur aux joutes poétiques recevait du juge royal l'investiture de la harpe d'argent; on le ceignait d'une écharpe bleue, on l'installait sur un siége d'or, et il était déclaré *chef des bardes du pays* et *barde intronisé*, aux accords des harpes celtiques et aux acclamations de la foule.

Le rapport de ces joutes intellectuelles avec les combats littéraires du même genre, que se livraient des poètes du VIe siècle, à Rome, où le sénat décernait au vainqueur un tapis de drap d'or pour couvrir son fauteuil académique; leur ressemblance avec les fêtes dionysiaques, où l'on couronnait les plus belles hymnes en l'honneur de Bacchus, n'est pas ce qui

me frappe le plus. Le croirait-on? C'est avec les cérémonies religieuses de la Samothrace qu'elles ont le plus de rapport, c'est avec les mystères auxquels Orphée et Pythagore allèrent se faire initier. Ceint d'une écharpe de pourpre, comme le barde d'une écharpe bleue; couronné d'un rameau d'olivier, comme le barde peut-être d'une branche de bouleau (symbole bardique de la victoire), le poète initié était installé sur un siége: tous les autres initiés présents formaient un cercle autour de lui, et, se tenant par la main, ils dansaient une ronde, en chantant. Cette cérémonie, dit Platon, s'appelait θρονισμος ou *intronisation*, et l'initié recevait le même nom que le chef des bardes bretons : enfin l'un ainsi que l'autre devait garder pendant toute sa vie l'écharpe initiatrice. [1]

Maintenant, si l'on observe que la Samothrace était le sanctuaire de ces initiations, et que le culte cabyrique, religion de la Samothrace, se répandit dans le pays des Celtes et particulièrement dans les îles britanniques, où les Grecs l'ont positivement reconnu, selon le témoignage formel de Diodore de Sicile et de Strabon; [2] si l'on se rappelle, d'autre part, que les Pythagoriciens passaient pour les instituteurs des bardes et des druides celtiques, [3] peut-être pensera-t-on que les joûtes poétiques des bardes bretons du VI[e] siècle, étaient l'ombre de certaines initiations religieuses d'autrefois.

Quoi qu'il en soit, à dater du jour de son intronisation, celui qui était devenu chef des bardes du pays ne faisait plus partie des officiers du roi, au-dessus desquels l'élevait sa nouvelle dignité : il avait droit à un présent de noces de la part des filles non seulement des simples bardes, mais de toutes celles

[1] Platon Euthydem. p. 405. Voyez aussi l'excellente traduction de la *Symbolique* de Creuzer, par M. Guigniaut (p. 320), traduction qui a tout le mérite d'un original.

[2] Strabon, IV, p. 198. Diodore, IV, p. 56.

[3] *Idem*, V. p 309.

qui se mariaient. Nul barde ne pouvait solliciter aucune faveur dans sa juridiction sans son agrément, à moins d'être poète d'un pays limitrophe. Si le roi défendait par une loi de rien accorder aux sollicitations des bardes dans les domaines royaux, pendant une certaine époque de l'année, leur chef n'était point assujéti à cette loi; présent comme absent, il avait une part double de tous les honoraires accordés aux simples bardes. Il avait droit au logement chez l'héritier présomptif, qui était toujours le fils, le frère ou le neveu du roi, et à une certaine étendue de terres quittes de redevance. S'il était à la cour, personne ne pouvait lui disputer l'honneur de chanter le premier: dès qu'il paraissait à l'entrée de la salle du festin, et que le roi lui faisait signe, il devait entonner deux chants sur le seuil de la porte, l'un en l'honneur de Dieu, l'autre en l'honneur des *rois bretons;* quand il avait fini, le barde de la cour se levait, et, par une déférence marquée pour son supérieur, il allait chanter hors de la salle, plus bas que le vestibule, dit la loi.

Ses chants finis, le chef des bardes venait s'asseoir à table, à droite de l'héritier présomptif, et sa place était d'autant plus honorable qu'après elle, observe le législateur, il n'y en avait plus de privilégiée.

Là, selon une autre observation du même législateur, tandis que la plupart des convives étaient astreints à une certaine ration légale, appelée *mesure ennuyeuse,* le chef des bardes du pays pouvait boire et manger sans ennuis. Cet article du code breton, sous sa forme naïve et barbare, achève de caractériser la valeur du chef des bardes : à coup sûr, c'était un personnage fort important dans l'état que celui qui jouissait à table d'une liberté illimitée, et d'une souveraineté absolue sur tous les vins et tous les mets!

Un privilége plus sérieux était ses fonctions dans la demeure de l'héritier du prince. En souvenir d'antiques attributions perdues et peut-être par respect pour elles, il était

chargé d'élever et d'instruire un certain nombre de jeunes garçons, appartenant aux familles nobles du pays, qui étaient mis, par leurs pères, à l'âge de quatorze ans, à la disposition du suzerain, et confiés aux soins de l'héritier de la couronne.

L'influence des bardes sur leurs contemporains, malgré toutes les révolutions, commençait donc toujours presque dès le berceau, comme du temps de César.

Après avoir si nettement défini la valeur de ces poètes, la loi pouvait-elle oublier l'instrument dont il a été dit :

» Il n'est ni ange ni homme
Qui ne pleure quand chante la harpe ? »

Le prix de celle du chef des bardes est de cent vingt blancs; c'est juste aussi cher que le chêne, cet arbre sacré, que la harpe, le grenier et le manteau du roi; c'est deux fois autant que le chaudron royal, qui ne valait que soixante blancs; cinq fois plus que le bouclier d'or, ou d'argent, ou d'azur du guerrier, et que l'épée la plus belle à poignée d'argent; c'est trente fois autant que la lance; et, sans pousser plus loin cette énumération, onze fois plus que la charrue : le noble peuple qui observait ces lois trouvait donc que la parole, cette puissance divine dont la harpe du barde était le poétique symbole, vaut mieux que la nourriture d'un roi, mieux que le pain produit par la charrue, mieux que le bouclier qui protège, mieux que la lance ou l'épée qui tue, mieux que la force.

Chaque composition poétique avait aussi son prix, d'après la loi; elle ne l'indique pas, mais « tout chef des bardes devait le connaître, » dit-elle, et la tradition nous apprend que chacune des stances d'un poème du temps dont nous parlons valait deux blancs.

« Le barde intronisé, ajoute le législateur, devra de plus savoir par cœur les anciens poèmes en l'honneur des princes

et rois illustres de la nation bretonne, et particulièrement ceux des vieux chefs des bardes de l'île de Bretagne. [1] »

Ainsi se maintenait parmi ces poètes une tradition qu'il est d'une importance capitale de constater. Soutenant la chaîne et formant le nœud, tout nouvel initié venait joindre son anneau d'or à ceux de ses prédécesseurs, et la chaîne, d'anneau en anneau, allait remontant jusqu'aux âges les plus lointains.

Telle était la part de devoirs et d'immunités que faisait au poète la législation bretonne; elle est large, comme on le voit, et sauf ses prérogatives de l'époque théocratique, on chercherait en vain, ce semble, ce qui pouvait lui manquer : mais possédait-il la liberté, ce bien plus cher que la harpe d'argent et l'anneau d'or, le siège d'or, les terres, les rétributions, les honoraires, tous les avantages bardiques? Ne l'avait-il point perdue avec sa couronne druidique?

Nous savons d'abord que les trois bijoux d'une race : le livre, la harpe et l'épée ne pouvaient être saisis par la justice en aucun cas; il s'ensuit que les œuvres du barde et sa harpe étaient libres; après cela, il serait étrange que sa personne ne l'eût pas été. Toutefois, ce ne serait qu'une hypothèse plus ou moins probable, dans le silence de la loi, tandis qu'au contraire, c'est un fait, car elle dit : L'esclave a trois fils libres; le premier est le barde; le second est le clerc; or, dès que le fils du serf, ajoute-t-elle, a reçu la tonsure cléricale ou pris ses premiers degrés bardiques, son maître n'a plus aucun droit sur lui. La poésie affranchissait donc comme le sacerdoce : mais quel rapprochement hardi! l'ordination ecclésiastique et l'ordination bardique assimilées! Il fallait que l'institution sacerdotale des bardes eût laissé des traces bien profondes dans les mœurs bretonnes.

Après tout, n'eût-il pas été singulier que le *rameau de bouleau qui tire le pied de l'entrave,* comme dit un de ces poètes,

[1] Rhes, *Institutiones linguæ Cymraecæ*, p. 146.

c'est-à-dire que l'homme inspiré dont les chants étaient la sauvegarde de la liberté, ne l'eût pas reçue de la loi?

Le secret de la force du barde est surtout dans cette puissante faculté que lui attribuaient si justement les législateurs primitifs. Platon chassait les poètes de sa république, après les avoir couronnés; les hommes d'état des âges civilisés les traitent encore plus mal, car ils les congédient sans cérémonie; à peine s'ils les regardent comme un ornement de la société, et ils les appellent volontiers *amuseurs de fous curieux :* il n'en était pas de même chez les anciens peuples jaloux de leur indépendance; la poésie leur servait d'auxiliaire contre l'ennemi, et si la lyre de Tirtée valut souvent une épée pour les Grecs, plus d'une fois la harpe du barde fut le bouclier des Bretons.

La poésie s'étant trouvée toujours liée de la sorte à leur vie sociale, ayant toujours été l'organe de leurs intérêts nationaux et de leurs sentiments patriotiques, offrant par conséquent un caractère historique et national, il est essentiel, pour la faire bien comprendre, de rappeler en peu de mots les grands événements dont les bardes furent à la fois les témoins et les historiens, aux Ve et VIe siècles.

III.

A l'époque de l'incendie du capitole, sous Vitellius, un chant prophétique des druides s'éleva d'un bout des Gaules à l'autre, annonçant aux peuples celtiques la chûte de la puissance romaine et leur prochaine prééminence dans les affaires du monde.

Quand les Romains, en 410, après quatre cents ans de domination oppressive, quittèrent l'île de Bretagne, réalisant la prédiction druidique, semblable cri de délivrance retentit et se prolongea depuis la pointe de Cornouaille jusqu'à l'embouchure de la Clyde. C'était là en effet, c'était sur cette côte

occidentale de l'île que s'échelonnait, au bord d'une mer sauvage, parmi les rochers, les montagnes et les forêts, la véritable race bretonne, avec ses différentes tribus. Souvent vaincus, jamais subjugués, aimant mieux vivre libres et malheureux qu'heureux et avilis sous la servitude étrangère, les Bretons de la Cornouaille et du Dévonshire, ceux de la Cambrie qui, plus tard, portèrent le nom de Gallois, ceux du Cumberland et du Lancashire, ceux enfin du val de la Clyde, ou de Strath Clyde, furent les premiers de toute l'île qui saluèrent le réveil de l'indépendance nationale, les premiers qui rétablirent leur vieille forme de gouvernement.

Les anciens chefs de clan succédèrent aux gouverneurs étrangers; l'édifice administratif fondé par les Romains fut renversé de fond en comble; pendant quarante ans les cités bretonnes se gouvernèrent d'après leurs propres lois, et revinrent au système de fédération en vigueur chez elles avant l'invasion romaine.

Pour achever d'exalter leur enthousiasme, plusieurs succès remportés sur de puissants ennemis du dedans, contre lesquels les Romains semblaient seuls capables de les protéger, vinrent signaler leurs premiers combats.

Ces ennemis étaient les Scots et les Pictes, tribus calédoniennes, qui habitaient, les uns sur les côtes du grand archipel du nord-ouest, les autres à l'est sur les bords de l'Océan germanique, et qu'un rempart élevé à l'embouchure de la Clyde et prolongé jusqu'au golfe du Forth, séparait des tribus bretonnes.

Ainsi animés par ce qu'ils regardaient comme l'accomplissement de leurs prophéties nationales, enivrés par la liberté renaissante, soutenus par des victoires, ouvrant leurs cœurs à l'espérance et bercés des plus douces illusions patriotiques, les Bretons se trouvèrent tout armés de force morale pour traverser les temps difficiles que le ciel leur réservait, temps mêlés d'abord de succès et de revers, puis où les revers do-

minèrent à la longue, entraînant à leur suite les plus épouvantables malheurs.

L'épreuve leur vint d'étrangers stipendiés qui, débarqués dans leur île, sous prétexte de les défendre contre les Pictes et les Scots, ne songeaient en réalité qu'à les opprimer, dit Gildas.

Comme un troupeau de lionçeaux qui s'élancent de l'antre de la lionne, leur mère, continue-t-il, les Saxons enfoncèrent leurs ongles terribles dans le sol de l'île de Bretagne, et une fois maîtres du terrain, ils ne lachèrent plus leur proie.

Non seulement ils voulurent la partager avec les indigènes, mais tournant bientôt leurs armes contre eux, il firent alliance avec ceux-là même qu'ils s'étaient engagés à combattre.

Attaqués par trois ennemis à la fois, au nord, au midi et à l'est, les Bretons déployèrent un courage héroïque et opposèrent aux forces combinées de leurs adversaires une résistance opiniâtre : tout ce que l'amour du pays et de la liberté peut inspirer de ruses, de stratagèmes, d'efforts désespérés fut mis en œuvre ; et d'éclatants succès, dont le fameux Arthur devait être plus tard la personnification poétique, couronnèrent ces efforts.

Mais quelle digue assez puissante pour contenir un adversaire immensément supérieur en nombre, dont les flots, comme une marée de flammes, selon la belle image de Gildas, montaient, montaient toujours, de la mer d'Orient à la mer d'Occident, ravageant campagnes et villes?

Ils ne purent toutefois franchir les remparts de granit, les marécages, les vallées profondes, et les écueils derrière lesquels les Bretons abritaient leur vie inquiète et retrouvaient, consolés, la patrie et la liberté. Toutes les autres peuplades de l'île, au contraire, à l'est et au midi, se soumettaient à la servitude étrangère et rompant même les derniers liens de l'antique fraternité bretonne, ils devenaient les alliés des

Saxons : telles d'abord les tribus des Logriens, ces Bretons dégénérés (530), et plus tard, à la fin du VI[e] siècle, les peuples de Déir et de Bernicie conquis par les Angles.

Les Angles formaient le dernier ban des envahisseurs germains : ils débarquèrent en grand nombre entre le golfe du Forth et l'embouchure de la Tweed, guidés par Ida et ses douze fils. Ce chef s'avança de l'est à l'ouest, exerçant des ravages si grands sur son passage que les Bretons lui donnèrent le surnom de *Porte-brandon* : mais sa fureur devait se briser contre le génie et le courage du premier prince indigène qu'il attaqua. Vaincu plusieurs fois par Urien, Ida, malgré treize ans d'efforts constants, ne put faire aucun progrès à l'ouest; il finit par périr de la main du fils aîné du roi breton, au bord de la Clyde, dont les eaux se teignirent du sang étranger. (560.)

La veuve de l'Anglo-Saxon ne fut pas plus heureuse que son mari, et trouva la mort en voulant le venger.

Agresseurs à leur tour pour la première fois, sous Urien, les Bretons qui jusque là n'avaient guère fait que se défendre, portèrent le théâtre de la guerre au cœur même des conquêtes anglo-saxonnes, et en enlevèrent une partie; peut-être eussent-ils pu les reprendre toutes et déraciner de leur sol, comme dit S. Gildas, les plantes amères semées par l'étranger, si le défaut d'union, trop souvent fatal à la race celtique n'eût paralysé plusieurs fois les efforts du chef suprême, et si la jalousie, cet autre vice de la même race, n'eût fini par le désigner au poignard d'un assassin.

Avec la chûte de ce grand prince, commença la série de désastres sans compensation et sans trêve, dont Dieu frappa les malheureux Bretons. Au nord-ouest, les Angles sous les fils d'Ida, fondèrent les royaumes de Déir et de Bernicie, aidés par les Pictes et les Scots; et ces derniers franchirent moins difficilement désormais le rempart qui les empêchait de piller la Clyde et le Cumberland.

Au midi, par la prise de trois grandes villes bretonnes et la mort de trois rois bretons (577), les Saxons unis aux Logriens, refoulant la population indigène vers la mer de l'Ouest, assignèrent pour borne orientale aux Bretons-Gallois la limite dans laquelle plus tard un chef saxon les enferma. En même temps, ils imposèrent un dur tribut à toutes les peuplades bretonnes isolées de la grande masse encore libre de la nation, qui, moins heureuses que les clans, presque aussi misérables pourtant mais indépendants, de Cornouaille, de Powys, du golfe de Solway, des monts du Cumberland, ou des vallées profondes de la Clyde, n'étaient pas fortifiées par la nature, et à l'abri des spoliations saxonnes.

Tels sont les principaux événements politiques de l'histoire des Bretons insulaires, depuis l'an 410 jusqu'à l'an 600 : tel est le pauvre coin de terre qui leur servait d'asile, et qu'ils défendirent courageusement, les uns jusqu'à la fin du IXe siècle, comme les Cornouaillais, les autres, jusqu'au Xe, comme les tribus des côtes du Lancashire, du Cumberland, de la Clyde et du val d'Annan; les derniers, beaucoup plus tard, comme les Bretons du pays de Galles auxquels nous devons principalement de connaître la résistance que leurs frères du nord-ouest opposèrent aux conquérants germains.

Maintenant, il nous reste à voir quelle part les bardes ont prise à cette résistance.

IV.

La chûte de la domination romaine et l'avénement du gouvernement national réveillèrent le génie bardique : les victoires des Bretons sur les Saxons le tinrent en haleine; leurs malheurs, en le nourrissant de regrets et d'espoir, le perpétuèrent.

Aucuns monuments authentiques ne nous restent de la première époque; la seconde est représentée par Taliésin, barde d'Urien; la troisième par Aneurin, chef du val de la

Clyde, et par Liwarc'h-Henn, prince breton de l'Argoed, ou des forêts du Cumberland.

L'un ne célèbre que des succès; les deux autres que des revers, et cependant les poèmes de ceux-ci n'ont pas été moins religieusement conservés: c'est que le peuple garde en son cœur, avec le même respect filial, les souvenirs de joie de la patrie et les souvenirs de larmes; c'est qu'à travers ces larmes des Bretons, un rayon d'espérance vint luire et sourire toujours.

Taliésin a laissé plus de traces dans la tradition que dans l'histoire; la réalité de sa vie s'est évanouie dans la poésie de sa légende, aussi riche en faits merveilleux que son histoire est pauvre en détails positifs. Mais sous des erreurs matérielles, les légendes cachent souvent de précieuses vérités morales, et celle de Taliésin mérite qu'on en tienne compte. Elle a été recueillie de la bouche du peuple au XIV[e] siècle par un prêtre gallois.[1]

Un puissant chef breton avait un fils, pauvre innocent à qui rien ne réussissait, qui se nommait Elfin; son père s'en affligeait beaucoup, pensant qu'il était né à une heure fatale. Or, sur le conseil de ses amis, il lui confia, pour une année, le soin d'une pêcherie qu'il possédait au bord de la mer, afin de voir si le jeune homme en pourrait tirer avantage.

La première fois qu'Elfin alla visiter la pêcherie, il n'y trouva pas le plus petit poisson, quoique à cette époque de l'année on en prit toujours un grand nombre. Il s'en revenait donc tristement quand il aperçut, échoué sur l'empellement de l'écluse, un objet qui lui sembla une outre, et l'éclusier lui dit :

« Vraiment, vous n'avez pas de chance! faut-il que vous ayez détruit la vertu de cette pêcherie! tous les ans, au pre-

[1] Lady Charlotte Guest l'a traduite. *Mabinoghion*, t. 3, p. 356.

mier mai, elle valait cent livres d'argent, et ce matin elle ne contient qu'une outre! »

Sur quoi, ils s'approchèrent de l'outre prétendue et voyant que c'était un berceau d'osier recouvert de cuir, ils en otèrent le couvercle : mais quel fut leur étonnement! Dans le berceau dormait un petit enfant beau comme le jour, qui ouvrit les yeux, en leur tendant les bras, et leur fit maint doux ris.

Malgré sa beauté, cet enfant avait été condamné à périr; il avait été exposé sur la mer et jeté par elle dans la pêcherie du chef breton.

— Oh! TAL-IÉSIN! TAL-IÉSIN! s'écria l'éclusier, ce qui veut dire en langue bretonne : Quel front rayonnant!

— TALIÉSIN! répéta le jeune homme en prenant l'enfant dans ses bras; que ce soit donc son nom!

Et il l'emporta sur son cheval.

Or, tandis qu'Elfin chevauchait doucement afin de ne point blesser le petit enfant, et qu'il pleurait, voici que l'enfant se mit à chanter, et son chant était fait pour consoler Elfin.

« Cesse de pleurer, cher Elfin, disait-il, le désespoir ne sert à rien; sèche tes joues; la tristesse n'est point bonne. Quoique petit, je suis merveilleusement doué; de l'abîme des mers, du haut des montagnes et du fond des fleuves, Dieu envoie le bonheur à l'homme. Tu ne seras pas toujours malheureux. Tout faible et tout petit que je suis, au jour de l'infortune, je te serai plus utile que trois cents saumons. Que ta mauvaise fortune ne t'abatte pas! Bien que je sois ainsi couché sans force dans mon berceau, ma langue possède une vertu; tant que je te protègerai, tu n'auras pas grand'chose à craindre. »

Elfin cessa donc de pleurer sa mauvaise fortune, et il arriva à la maison.

— Hé bien! qu'as-tu pris, lui dit son père?

— Ce qui vaut mieux que du poisson, répondit Elfin.

— Et quoi donc, mon fils, demanda le père.

— Un barde, répliqua Elfin.

— Un barde! hélas! mon fils, de quel profit peut-il être pour toi, dit tristement le chef breton?

Alors, Taliésin prenant lui-même la parole :

— Il lui sera d'un profit plus grand, dit-il, que jamais n'a été pour toi ta pêcherie.

— Es-tu en état de parler, petit comme tu es, s'écria le père étonné.

— Plus en état de parler que toi de m'interroger, répliqua le barde, et il se mit à chanter :

« Toute la science du monde habite dans mon sein; je sais tout ce qui a été, tout ce qui arrivera. »

Or, Elfin donna une tendre nourrice à l'enfant, et depuis le jour ou Taliésin entra dans la demeure de son jeune patron, elle prospéra de plus en plus chaque année pendant treize ans qu'il y passa.

Ici s'arrête la première partie de la légende populaire recueillie par le prêtre gallois, Thomas Ab Einion; le peuple y a peint sous les couleurs de la poésie, cette grande figure des bardes que l'histoire nous a offerte précédemment sous des traits plus sévères, mais c'est toujours la même image.

Nous y trouvons opposées à dessein les deux grandes puissances du monde; la force matérielle et la force morale. Nous voyons, d'une part, un chef riche et heureux à qui tout réussit, de l'autre, un pauvre idiot voué au malheur; un berceau, un enfant condamné dès sa naissance, tout ce qu'il y a de plus dédaigné : mais le front de cet enfant rayonne, il vaut plus que la chair de trois cents poissons muets; plus que tout l'argent et toutes les richesses du monde; et si ses membres sont délicats, s'ils sont emprisonnés dans des langes, sa langue est libre, elle est douée d'une vertu magique, il parle, il chante, il prophétise, il connaît le passé et l'avenir, il promet le bonheur aux déshérités du monde; il le leur apporte, il les console; sa présence ranime la joie dans les cœurs et

tarit les larmes, sous le toit hospitalier qui l'accueille; il y entre le premier jour du mois de Mai, avec le soleil du printemps, avec les haleines des fleurs : c'est le chef général des bardes d'occident.

De protégé, Taliésin devient protecteur, de libéré, libérateur. Comme il arrivait à sa quatorzième année, son patron fut invité à une grande fête que donnait, dans le temps de Pâques, le roi Maelgoun de Gwéned, et, parmi les questions que s'adressèrent les uns aux autres les conviés étaient celles-ci :

« Y a-t-il au monde un plus grand roi que Maelgoun? ou qui ait une reine plus accomplie, des guerriers plus vaillants, de plus beaux coursiers, des lévriers plus rapides, des bardes plus habiles ou plus sages? »

Or, dans ce temps-là, continue la légende, les bardes étaient en grande faveur près des grands du royaume, et il y en avait vingt-quatre à la fête dans le palais de Maelgoun, et leur chef s'appelait le barde Heinin.

Quand ils eurent cessé de faire l'éloge du roi et de ses largesses :

« En vérité, dit Elfin, nul autre qu'un roi, ne saurait entrer en contestation avec un roi; mais puisqu'aucun roi n'est en cause, je dirai que ma femme est aussi vertueuse qu'aucune autre dame du royaume, et de plus que j'ai un barde plus habile que tous les bardes du roi! »

Grand émoi dans la cour :

Ce récit effronté
Avec un grand scandale au prince est rapporté.

Elfin est jeté en prison et il y restera jusqu'à ce qu'il prouve ce qu'il a avancé touchant les qualités supérieures de sa femme et la sagesse de son barde.

Les vertus de l'épouse d'Elfin furent aisément constatées, grâce aux enchantements de Taliésin; elle eût pu du reste fort bien s'en passer : toutes les dames étaient vertueuses en ce temps-là; mais tous les bardes n'étaient pas aussi sages que

Taliésin. Il le fit bien voir à ceux de Maelgoun, et voici comment.

Il se rendit à la cour un jour solennel où le roi recevait les hommages des grands, et entrant dans la salle du festin, il se blottit dans un coin obscur, près d'un endroit où les bardes avaient coutume de passer, quand ils allaient présenter leurs hommages au roi. Et au moment où ils passèrent, suivant l'usage, le barde enfant leur fit la moue, et posant l'index sur sa lèvre inférieure, il se mit à faire *blerom, blerom,* avec son doigt. Aucun des bardes n'y prit garde; mais quand ils furent debout devant le roi pour lui rendre hommage et chanter, ils ne purent rien hormis faire la moue au roi et *blerom blerom* avec le doigt sur leurs lèvres, à l'exemple de Taliésin. Le roi les crut ivres et leur fit dire par un de ses officiers de se taire jusqu'à ce qu'ils eussent rappelé leurs esprits, mais ils n'en continuèrent pas moins de faire *blerom blerom :* alors, il leur donna ordre de sortir, et comme ils hésitaient, il fit fustiger leur chef avec une verge de genêt.

Se relevant et se traînant sur les genoux jusqu'aux pieds du roi, le barde Heinin lui parla ainsi :

« O roi, sache votre grâce que ce n'est point par suite d'un excès de boisson, que nous nous trouvons empêchés, mais par un esprit qui se tient dans le coin de la salle sous la figure d'un enfant. »

Entendant ces paroles, le roi fit venir devant lui Taliésin, et lui demanda qui il était et d'où il venait: sur quoi l'enfant lui répondit :

« Je suis le chef des bardes d'Elfin, et ma terre natale est le pays des étoiles de l'été; je suis un être merveilleux dont l'origine est inconnue; je suis capable d'instruire l'univers. »

Il ajouta qu'il avait subi mille transformations par la métempsycose, qu'il existait depuis le commencement du monde, qu'il avait assisté à toutes les révolutions du globe, et qu'il vivrait jusqu'au jour du jugement dernier.

Le roi fut très émerveillé de voir un aussi jeune enfant s'exprimer de la sorte, et quand il sut que c'était le barde d'Elfin, il fit signe à Heinin, le chef et le plus sage de ses bardes, d'entrer en lutte avec lui.

Mais au moment de commencer, Heinin ne put, comme précédemment, faire autre chose sinon *blerom blerom* sur ses lèvres, et Maelgoun ayant ordonné à chacun de ses vingt-quatre bardes de chanter, ils ne purent faire autre chose aussi.

— Et que veux-tu donc, enfant, demanda le roi à Taliésin.

L'enfant lui répondit :

« Je veux essayer de disputer le prix du chant à ces misérables bardes; je veux réparer les pertes que j'ai faites depuis qu'Elfin est prisonnier dans le château de Déganwy, je veux gagner le siége bardique dans le château de Déganwy : soutenu par ma muse, je suis fort; là où je suis, ni pierres ni chaînes de fer ne peuvent tenir contre moi; je veux, moi, Taliésin, chef des bardes de l'Ouest, je veux délivrer Elfin de ses fers dorés.

. . . .

« Un être étrange [1] vient de la mer; il va punir l'iniquité de Maelgoun, roi de Gwéned, dont le visage, les cheveux, les dents et les yeux deviendront jaunes comme l'or; il va lui donner la mort... C'est Dieu qui l'a formé entre toutes les créatures, de son souffle terrifiant, pour décharger sa colère sur Maelgoun, roi de Gwéned! »

Or, tandis qu'il chantait ainsi près de la porte du palais, une trombe de vent si furieuse s'engouffra dans la salle que le roi et ses nobles crurent que le château allait s'écrouler sur leurs têtes : et Maelgoun fit sortir en toute hâte Elfin de sa prison, et on le conduisit à Taliésin, et le barde aussitôt

[1] La peste jaune.

chanta un chant si beau que les chaînes d'Elfin tombèrent d'elles-mêmes.

Tel est le récit de la légende. Ne met-elle pas merveilleusement en relief tout ce que la vieille institution bardique a laissé debout dans les imaginations populaires longtemps après sa transformation?

Ce barde supérieur (dès son jeune âge) à tous les chantres de son temps, qui les nargue, qui les rend ridicules, qui les fait en quelque sorte tomber en enfance et fustiger comme des marmots, qui triomphe de leur chef dans une joûte poétique et le réduit au silence; qui est né parmi les étoiles, qui est presque doué d'immortalité, qui menace les rois sur leur trône, qui les anathématise en leur prophétisant d'épouvantables malheurs, contre lequel enfin ni les murs des prisons, ni les fers de l'esclavage, ni toutes les tyrannies du monde ne peuvent prévaloir, et qui semble tenir dans sa main la mort et les tempêtes, tout prêt à les lancer contre l'oppresseur des petits et des malheureux, ce barde n'est-il pas le légitime descendant des prêtres du soleil; ne rappelle-t-il pas ces hommes dont un ancien [1] a dit:

« Ils vaquent à l'étude de la sagesse, ils prédisent l'avenir; les rois n'osent rien entreprendre sans leur avis et sans leur agrément. Ils règnent, et les rois, bien que logés dans des palais magnifiques et assis sur des trônes d'or ne sont que leurs serviteurs. »

Mais l'humanité est venue adoucir l'éclat du diadême qui couronne *le front rayonnant*. Un sentiment inconnu de l'antiquité, un sentiment né du Christianisme attendrit sa muse; elle se voile sous les traits grâcieux d'un enfant, et si elle opère des prodiges, ces prodiges sont obtenus contre la force et la violence par l'intelligence et l'amour.

Rien de plus caractéristique dans les vieilles légendes des

[1] Dion de Prusse.

bardes que la puissance morale qu'elles leur donnent, à défaut de puissance matérielle. Merzin, condamné tout enfant par les bardes de Vortigern à être offert en sacrifice sur les fondements d'une citadelle, confond ces horribles sacrificateurs, absolument comme Taliésin confond les chanteurs de Maelgoun ; il prédit à Vortigern des malheurs épouvantables, et il échappe à la mort. Ce sont deux versions d'une légende identique ; mais dans celle de Taliésin, on sent quelque chose de plus pur et de plus fort que la seule autorité de l'enfant de génie, vainqueur de chanteurs féroces et stupides, on sent battre le cœur de l'homme reconnaissant et dévoué. Merzin se sauve lui-même ; Taliésin sauve son patron.

L'histoire se dégage ici de la légende, ou plutôt la légende devient de l'histoire.

Cette dernière, telle qu'on en peut juger par les documents gallois et par les poèmes authentiques de Taliésin, est toute pleine du dévouement du barde au chef royal qui l'adopta.

Il naquit dans la première moitié du VIe siècle, sans qu'on puisse préciser au juste en quelle année : les meilleurs critiques gallois s'accordent à croire qu'il commença de fleurir vers l'an 520. Quoique le pays de Galles prétende à l'honneur de lui avoir donné naissance, il y a tout lieu de penser qu'il vint au monde dans le Cumberland.

Son père s'appelait Henoug ou Honis, selon que l'on s'en rapporte aux autorités cambriennes ou aux plus anciens historiens de la Bretagne-Armorique.

Mais s'il n'est pas né en Cambrie, il paraît y avoir été élevé à l'école de saint Kadok : là, il avait pour condisciple Gildas, venu aussi lui du nord dans le midi pour étudier les lettres humaines sous le savant abbé de Lankarvan. On rapporte que sept d'entre les écoliers de saint Kadok étaient destinés à devenir des bardes illustres, et même les sept sages de la race bretonne : comme le saint leur adressait un jour

cette question : « Quel est l'homme le plus riche? » Gildas répondit : « C'est celui qui ne convoite pas le bien d'autrui. »

— Et le plus pauvre? continua Kadok : — « Celui qui n'ose pas jouir de son bien, » répliqua Taliésin.

Ses études finies, Taliésin quitta Lankarvan, et au moment de partir étant venu demander sa bénédiction à son maître, le saint abbé, l'ayant embrassé, lui donna ces sages conseils :

« Mon fils, avant de parler, considère premièrement, de quoi tu parles ; secondement, de quelle manière tu parles ; troisièmement, à qui tu parles ; quatrièmement, au sujet de qui tu parles ; puis, ce qui résultera de ce que tu parles ; ensuite s'il y a quelque avantage à ce que tu parles ; enfin quel est celui qui peut t'écouter tandis que tu parles. Par dessus tout, mets ta parole au bout de ton doigt avant de parler, et retourne la sept fois avant de parler, alors aucun malheur n'arrivera de ce que tu auras parlé. »

Ainsi se formait la parole harmonieuse qui devait un jour enchanter la patrie bretonne.

L'Irlande, cette aïeule savante et cette première institutrice de la race celtique, semble en avoir été jalouse, ou peut-être devait-elle achever de perfectionner le talent du jeune barde. Quoi qu'il en soit, comme il pêchait en pleine mer, dans une de ces nacelles d'osier recouvertes de cuir, dont se servaient et dont se servent toujours les pêcheurs Cambriens, des pirates irlandais l'emmenèrent captif.

Mais sa captivité fut moins longue que celle du grand Patrice, enlevé lui aussi par des pirates d'Irlande ; étant parvenu à tromper la vigilance de ses gardiens et à leur reprendre sa nacelle, il s'enfuit, maniant en guise de rame, un bouclier de bois qu'il leur avait dérobé. Ce fut dans ce trajet de l'île au continent voisin, que la mer, après avoir emporté son fragile aviron, le jeta dans la pêcherie où Elfin le trouva échoué, comme la légende le rapporte.

Or, Elfin était un des fils d'Urien; son père lui donna Taliésin pour instituteur avec une certaine portion de terre en toute propriété, seule manière dont un chef pût alors récompenser de pareils services.

Une fois introduit à la cour du roi suprême des Bretons, Taliésin y devint le barde attitré, et, comme tel, il jouit de tous les priviléges que la loi accordait aux poètes de premier ordre.

Nous le voyons suivre Urien à la guerre, se plaçant, au moment du combat, en avant du front de bataille pour enflammer les guerriers par ses chants, puis un peu à l'écart et sur une éminence, pendant l'action, pour mieux voir et mieux chanter ensuite le résultat de la bataille.

Dans toutes les grandes circonstances de la vie d'Urien, dans toutes les victoires qu'il remporta sur les Anglo-Saxons, nous le trouvons aux côtés du prince.

A la bataille d'Argoed livrée à Ida, dans la vallée de la Clyde, un samedi de l'année 547 environ, et qui dura depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, il voit et chante ces guerriers bretons qui firent déborder le sang saxon comme un ruisseau, et rougirent le plumage noir des corbeaux, confondant en un même désastre l'envahisseur et ses auxiliaires.

De 547 à 560, au siége de Gwenn-Estrad, aujourd'hui probablement Strad Quen's ferry, il est témoin d'un nouveau désastre de l'ennemi, que ni la plaine ni les bois ne purent sauver, quand les hommes libres de la terre bretonne accoururent, comme des flots qui s'élancent par-dessus la rive. Il peint le rempart de la citadelle abattue, l'herbe jaunie sous les pieds des guerriers, les chefs Anglo-Saxons, au passage d'un gué, roulant sous les vagues, en laissant échapper leurs armes, les mains en croix, le visage pâle, sous les coups d'Urien.

Au combat de Menao, vers 560, il aperçoit Ida qui tremble

et frissonne, dont les cheveux blancs sont lavés dans le sang, et qu'on emporte enfin sur un brancard.

Il compte une à une les têtes de bétail du butin, les vaches, les veaux, les bœufs enlevés à l'ennemi, et pousse un cri de triomphe en l'honneur d'Urien dont le lieutenant, dit-il, est la Mort.

Si le barde a des chants guerriers pour le défenseur du pays, il a aussi des hymnes de fête pour lui.

Le voici à la table du roi : c'est le soir ou le lendemain d'une victoire des Bretons; un grand festin donné dans le palais y réunit une foule immense, le chef a fait d'abondantes largesses à tous; il a semé le cuivre comme du grain, et comblé de faveurs les bardes. Taliésin se lève et célèbre la magnificence de celui qui est la joie, la gloire et la fortune du dispensateur de l'éloge; il chante les nobles qualités de ses fils, et proteste qu'il cessera de sourire le jour où il cessera de chanter Urien.

Telle est la conclusion et comme le refrain de tous ses poèmes; il mêle quelque chose de touchant et d'affectueux à l'expression d'éloges un peu exagérés : ces éloges, du reste, changent de caractère, quand on songe qu'ils étaient adressés à la patrie elle-même dans la personne de son chef des chefs électif, que la piété bretonne devait mettre au nombre des saints, à la patrie sauvée et illustrée par lui, et non à un tyran superbe. Le poète alors n'est plus le flatteur, c'est l'ami.

La légende nous a déjà représenté Taliésin sous ce rapport; toutefois l'idéal qu'elle a voulu peindre ne fait point tort à la réalité : les consolations imaginaires du barde à Elfin, ont un accent moins attendri que la plainte réelle de l'ami dévoué qui s'afflige avec Urien et le console, au moment où le prince, dont les vertus et la douceur ont trouvé grâce devant Gildas qui n'épargne aucun roi breton, gémit de l'ingratitude de ses contemporains. Urien dut sourire en voyant le barde, la tête baissée, les larmes aux yeux, s'avancer vers lui timidement, comme par un détour, et finir par chanter ainsi :

« Le lion est dans la douleur, je ne l'irriterai pas, mais je m'approcherai d'Urien et je chanterai pour lui. » Il dut se sentir ému quand le barde ajouta :

« Je ne m'adresse pas aux autres rois du nord, peu m'importe qu'il m'aiment, quand je possède le bien suprême avec mon prince, ma lumière. Devant toi marchera la douleur au jour de ta mort; quand elle viendra te prendre, elle me menacera moi-même : hélas! ce maître que j'invoque, je n'aurais pu en aimer un meilleur pendant tout le temps que je le connus! »

Le cœur, après treize cents ans, s'attendrit encore à de pareils accents, et l'émotion augmente à la pensée que la délicate fiction du poète, parlant au passé et supposant son malheur déjà consommé, tarda peu à se réaliser.

Taliésin devint barde du fils aîné d'Urien, du chef Owen, à la droite duquel il avait été si longtemps assis à table, dans la cour d'Urien, et dont la demeure avait dû être la sienne pendant tant d'années.

Mais le fils ne survécut guère au père; il avait déjà cessé d'exister en 582, et Taliésin pleurait sa mort dans une élégie, où, après avoir recommandé à Dieu l'âme de son bien-aimé souverain, il rappelle que ce fut d'un coup de lance d'Owen que périt le saxon Ida, et qu'Owen surprit dormant; *dormant avec une torche dans les yeux*, répète le barde qui, par cette vive image, peint admirablement la guerre acharnée faite par son patron aux Germains. On dit qu'après la mort de tous les fils d'Urien, Taliésin se retira près d'un lac de Kaernarvon, en Galles, où un chef du pays lui avait donné un champ et une cabane sur la rive, et que, se promenant seul sur le bord de ce lac, on l'entendait répéter tristement :

» Hélas ! j'ai vu tomber le rameau et les fleurs ! »

Ou bien encore :

« Où sont maintenant les trèfles fleurissants, et la rosée des gazons, où sont les bardes ? »

Au Xe siècle, les hommes d'Arvon redisaient aussi d'autres vers du même poète en leur honneur, que le législateur gallois n'a pas dédaigné de recueillir et de consigner dans son code :

« Les hommes des épieux à tête noire, remarque-t-il, les guerriers d'Arvon marchèrent à l'avant-garde et ils étaient vaillants; c'est ce qu'atteste Taliésin quand il chante :

« Voyez s'avancer, avec des lames ardentes et guidée par Run [fils d'Urien], la plus rouge des armées; ce sont les guerriers d'Arvon aux lances rougies! »

Devenu vieux et dépouillé de son pauvre coin de terre de Kaernarvon, le barde abandonna le pays de Galles : ce fut, selon un très vieil historien armoricain, pour passer la mer et venir, pélerin et exilé, demander un asile, dans la presqu'île de Rhuys, à son ami d'enfance et condisciple, saint Gildas, qui s'était retiré lui-même en Armorique depuis plusieurs années, à l'exemple de leur commun maître Kadok. [1]

Y finit-il doucement ses jours au sein de Dieu et de l'amitié? On ne sait, mais il serait consolant de le croire.

V.

« Taliésin, Aneurin et Liwarc'h, dit un écrivain latin du Xe siècle, collecteur d'anciens souvenirs bretons, fleurirent ensemble, en un même siècle, dans la poèsie bretonne. » [2]

Ce témoignage est confirmé, par des vers d'Aneurin lui-même, en l'honneur de Taliésin, et par des vers de Taliésin à la louange d'Aneurin.

[1] Taliesinus bardus, filius Onis,... ad provinciam Waroki, ad locum Gildæ peregrinus et exul. (Ingomar. *Barzaz-Breiz*, p. x.)

[2] Simul uno tempore in poemate britannico claruerunt. (Nennius. Gale, xv, vol. 3, p. 116.)

Voici les propres paroles du premier :

« Nous avons même renom, Aneurin le panégyriste, l'*Inspiré*, et moi, Taliésin, du bord du lac de Keirionez. »

L'autre barde dit à son tour :

« Je sais moi, Aneurin, ce que sait Taliésin qui est en union d'esprit avec moi. »

Ces poètes partageaient donc en frères leur couronne ; bel exemple, mais rare, dit-on, parmi les favoris des muses.

Aneurin vint au monde un peu plus avant vers le nord que son ami : suivant toute probabilité, il vit le jour à Dumbarton, capitale des Bretons de la Clyde, située sur la frontière de l'Ecosse. Il était fils d'un de leurs chefs appelé Kaou, désigné par d'anciens historiens comme roi d'Albanie, quoiqu'il n'en possédât réellement qu'une partie. Son grand-père régnait à l'autre extrémité de la côte occidentale, sur les Bretons de Cornouaille et de Dévon, et périt glorieusement à la bataille de Longport, livrée aux Saxons en 501. Un de ses frères était Gildas ; peut-être naquirent-ils jumeaux, car on a été jusqu'à les confondre : ce qui paraît certain c'est qu'ils se suivirent de près dans la vie, et l'année de la naissance de l'un doit nous donner celle de l'autre approximativement. Or, Gildas nous apprend qu'il est né le jour du fameux siége de Bath, où les Bretons, dit-il, tantôt vainqueurs et tantôt vaincus jusque là, firent éprouver aux envahisseurs une défaite terrible, qui faillit être la dernière, et procura aux indigènes environ quarante-quatre ans de repos. Malheureusement, les historiens varient beaucoup sur la date précise de cet événement, les uns le plaçant en 494, les autres en 520, et les Bénédictins eux-mêmes sont restés indécis.

Quoi qu'il en soit, Aneurin, comme Gildas, vit se lever sur son berceau l'astre qui éclairait le triomphe de la liberté bretonne ; et si autrefois le soleil, frappant le marbre de Memnon, le fit tressaillir et chanter, un de ses rayons égarés, glissant, en un jour de victoire, sur le front endormi

du fils d'un des vainqueurs, alluma au cœur de l'enfant une flamme de génie qui devait briller à jamais.

Des bardes, dont plusieurs faisaient l'ornement de la cour de Kaou, cultivèrent sans doute ce génie : ils furent chargés, on doit le croire, de l'éducation d'Aneurin, comme ils l'étaient de celle de son frère, qu'ils instruisirent non seulement dans la poésie et la musique, mais dans les sept arts libéraux, selon la remarque expresse du plus ancien historien de Gildas, et qu'ils élevèrent jusqu'à l'adolescence, où il quitta le pays pour aller en Galles étudier à Lankarvan. [1]

Aneurin ne l'y accompagna pas, car il ne figure point parmi les bardes, disciples de S. Kadok : leurs destinées se séparèrent donc au seuil du monastère, et ne se rejoignirent plus que dans les souvenirs ecclésiastiques où, substituant leurs noms à deux noms consacrés par les plus anciennes traditions nationales, comme ceux des derniers législateurs de l'institution bardique, le moine Lilius Giraldus cite comme « les trois princes des poëtes de l'île : Plenyd, Aneurin et Gildas. »

Aneurin mérite effectivement ce titre de prince des bardes, mais non pour avoir achevé l'œuvre des fondateurs du bardisme : Gildas ne le porta jamais.

Nous avons vu que Taliésin, contemporain d'Aneurin, lui donne un second titre, celui d'*inspiré,* en langue bretonne *awennez ;* mais l'expression française ne rend qu'à demi le mot celtique, et il a besoin de commentaires pour bien préciser l'idée qui s'y rattachait et celle que nous devons nous faire du caractère poétique d'Aneurin.

« Parmi les Cambriens, dit un historien gallois du XII[e] siècle, il existe certaines gens qu'on appelle *awennizion :* ils semblent le jouet d'un esprit; quand on les consulte sur quelque chose d'obscur, on les voit soudain frémir sous le

[1] Studuit studiosus assidue inter *vates*, in artibus septem. (*Vitæ Gildæ*, Stevenson, p. 31.)

souffle de l'esprit; ils sont comme ravis hors d'eux-mêmes et comme en extase: toutefois, ce n'est pas incontinent qu'ils donnent la réponse qu'on leur demande, mais insensiblement, après beaucoup de détours et de circonlocutions, de discours oiseux, vains et sans liaison, quoique très-ornés; et le questionneur, qui y a bien fait attention, y trouve, dans quelque membre de phrase, la réponse qu'il attendait. Ils sortent de cette extase comme d'un profond sommeil; il faut qu'on les réveille violemment pour les rendre à eux-mêmes. C'est en effet une fois endormis et par intuition, qu'ils reçoivent le plus souvent ces dons de prophétie; il semble à quelques uns qu'on leur met dans la bouche du lait ou du miel; à d'autres, une cédule écrite: c'est ce qu'il rapportent publiquement aussitôt éveillés. Pendant leurs vaticinations, ils font des invocations au Dieu vivant et à la sainte Trinité, afin que les péchés du monde ne les empêchent pas de découvrir la vérité. On trouve peu de ces prophètes chez d'autres peuples que les Bretons. Or, on rapporte que ce fut ainsi que Merlin autrefois rendit ses oracles, quand la monarchie bretonne était encore debout; mais comme on ne lit pas grand'chose touchant la sainteté et la dévotion de ce barde, il y a lieu de croire qu'il était inspiré plutôt du souffle des Pythonisses que de celui du Saint-Esprit.»

« De nos jours, poursuit l'écrivain gallois, un de ces hommes vivait dans la ville de Kerléon; il se nommait Meler, et avait la science des choses futures et secrètes. »[1]

Ce Meler qui nous représente si bien Aneurin l'inspiré, est un barde dont les poëmes sont venus jusqu'à nous. Il forme le nœud qui rattache la poésie prophétique des Cambriens du XIIe siècle à celle du temps de Merzin et de Taliésin qui, lui aussi, était prophète. Les scaldes avaient la même prétention : l'un d'eux nommé Coedmon rêvait en vers et compo-

[1] Giraldus Cambrensis, éd. de Camden, p. 892 et 337.

sait des poëmes en dormant; poésie est songe, dit Châteaubriand. On reconnaissait ces inspirés à leur air, ajoute-t-il, ils semblaient ivres; leurs regards et leurs gestes étaient désignés par un mot consacré *skallviengl*, « folie poétique. »

C'est précisément le sens du mot celtique *awenn*, et nous verrons plus tard Aneurin animé du même esprit.

Gildas, brûlant ce qu'il avait adoré, ce qu'Aneurin adorait toujours, et englobant son frère dans un anathême général, s'élève avec une grande violence contre les inspirés de son temps, et contre les prêtres du Seigneur qui, au lieu d'aller à l'église entendre de saintes mélodies et les louanges de Dieu doucement chantées par les clercs, dressent stupidement l'oreille aux chants que vocifèrent d'une bouche écumante des hommes qu'on prendrait, dit-il, pour des bacchantes. [1] Il semble opposer aux poëtes bretons de son temps, et par conséquent à son frère, l'illustre barde Hélie, comme il l'appelle, et ces bardes saints de Judée, lesquels empêchaient le mal et encourageaient le bien; il invoque Samuël, qui était, lui, un *prophète véridique*, un prophète vraiment fameux et réellement admirable, par la bouche duquel tonnait l'Esprit-Saint; il en appelle jusqu'à quatre-vingts fois en quelques pages à l'autorité des prophètes de l'Ancien Testament.

Quant aux bardes domestiques, il n'a pas assez de mépris pour eux et pour leurs auditeurs des cours : il fait revivre comme une injure le titre de *parasite* que leur donnait Possidonius : « Les langues menteuses de vos parasites vous exaltent publiquement, écrit-il à un roi breton, mais c'est du bout des lèvres et non du fond du cœur. » [2]

Puis, s'adressant à d'autres rois :

« Recevez enfin le salaire de vos bonnes et de vos mauvaises

[1] Ed. de Gale, p. 13 et 22.

[2] Ed. de Stevenson, p. 45.

actions, non pas celui que vous chantent ou plutôt que vous sifflent aux oreilles les bouches venimeuses de vos parasites vénérés. »

Et il ajoute, par une allusion aux présents dont les rois bretons comblaient les bardes qui siégeaient à leur table :

« La Bretagne a des rois ; non ! mais des tyrans ! Ils traquent les brigands dans toute la patrie, et ceux-là qui prennent place à leur table, ces voleurs, non-seulement il les aiment, mais il les récompensent ! »

Il faut passer quelque chose sans doute à la *fureur poétique* du barde converti, dont le cœur bat toujours, malgré lui, sous la peau de chèvre du moine ; toutefois, en faisant la part de l'exagération pieuse, on trouve souvent son langage confirmé par la tradition des bardes eux-mêmes. N'avons-nous pas entendu Taliésin tonner contre Maelgoun de Gwéned, un des rois bretons que Gildas charge d'anathêmes ? La légende bardique ne nous a-t-elle pas montré ce même chef, faisant saisir au milieu d'une fête et jeter en prison, au mépris des lois de l'hospitalité, le jeune Elfin, invité à sa cour ? N'est-ce pas la traduction littérale de cette phrase de Gildas : « Ils tiennent dans les fers des captifs qu'ils ont chargés de chaînes, plutôt par ruse que par droit. » Enfin ces bardes domestiques auxquels le saint reproche leurs flatteries mensongères, n'en avons-nous pas vu vingt-quatre flagellés par Taliésin comme de vils adulateurs ?

Mais de cela même que le barde Taliésin se joint à saint Gildas pour tonner contre plusieurs de ses confrères dégradés, il résulte que tous et lui-même ne l'étaient pas, et qu'à travers d'épais nuages perçait un rayon d'idéal.

Aneurin, comme Taliésin, le vit briller et s'y guida.

On a souvent accusé Gildas d'esprit anti-national ; un prêtre gallois est même allé jusqu'à dire que le dessein du moine avait été *très certainement* de déprécier les Bretons ; comme si le digne ministre méthodiste était moins bon patriote, parce

qu'il tonne du haut de la chaire contre les vices de ses paroissiens! A ce compte, Aneurin serait presque aussi coupable que son frère, car il laisse planer sur les princes du Nord, ses compatriotes, les seuls de tous les rois de l'île que Gildas eût épargnés, le reproche d'avoir, par leur intempérance, perdu la patrie bretonne. Il y met, il est vrai, plus de formes que le saint moine; il découvre d'une main délicate et comme en la charmant, la plaie de ses contemporains, dont le religieux déchire l'appareil et fait crier la douleur; mais en somme, le prédicateur qui a composé *le livre des lamentations sur les malheurs de la Bretagne*, attribués par lui aux péchés du pays, et le moraliste qui a chanté la longue élégie de *Gododin*, sur le désastre de trois cent soixante chefs du Nord-Ouest, massacrés par suite du plus grand vice des Bretons, l'ivrognerie, sont deux bardes jaloux tous deux de donner au monde un grand enseignement, et de garder à leurs concitoyens cette noble chose, plus précieuse, dit saint Gildas lui-même, que la fortune, qu'une épouse, des enfants et la vie, la liberté!

Vers l'an 578, tous les clans bretons, depuis le golfe de Solway jusqu'au lac Lomond, et depuis l'embouchure du Forth jusqu'à celle de la Clyde, avaient formé une de ces vastes confédérations renouvelées dans les grands dangers de la patrie, pour s'opposer à une armée de Pictes, de Scots, de Logriens et d'Anglo-Saxons de Déir et de Bernicie, qui s'avançaient du Nord, une aile à la mer d'Occident, une autre à la mer du Midi, prête à franchir le boulevard élevé jadis par les Romains de Dumbarton à Edimbourg, pour préserver la Bretagne contre les invasions des Calédoniens.

Dix-huit postes ou châteaux-forts étaient établis sur toute la ligne; quatre escadrons de cavalerie et quatorze cohortes, formant un corps de dix mille hommes, pouvaient les occuper; [1] les chefs indigènes, au nombre de trois cent soixante-

[1] Notit. imp. roman. Pancirol. f. 176. Spart. in Sev. 321.

trois, accoururent pour s'y placer. Parmi eux figurait, au premier rang, le barde Aneurin, devenu chef d'un canton de la Clyde appelé *Gododin*, son ami Owen, fils aîné d'Urien, qui avait succédé à ce prince, et Ménézok, roi d'Edimbourg, généralissime des confédérés.

La défense dura sept jours; elle se concentra particulièrement dans la citadelle de Kaltraez, bâtie près d'un passage du même nom, et l'une des positions les plus importantes du rempart. Les premiers combats furent favorables aux Bretons; le chef des Scots périt; la reine des Anglo-Saxons, la veuve d'Ida elle-même, resta étendue morte sur les remparts de la citadelle bretonne, en pâture aux corbeaux, et l'ennemi proposa un accommodement.

Mais les confédérés jurèrent de se battre tant que l'un d'eux serait debout, et le combat se ranima avec plus de fureur que jamais. En même temps, les bardes de toutes les tribus indigènes, acteurs dans la bataille, et dont les chants, selon l'expression d'Aneurin, coulaient comme des torrents d'hydromel, se ranimèrent. Ses hymnes guerriers à lui-même éclataient avec le choc de son épée sur l'armure ennemie, pareils aux vieilles imprécations druidiques et aux antiques incantations, dévouant l'étranger à la mort, armant, comme d'un bouclier, les Bretons de toutes les vertus magiques, de tous les enchantements que peuvent procurer l'art et la science des bardes, et appelant la victoire sur leurs bataillons.

Elle vint; mais fait prisonnier et jeté au fond d'un cachot souterrain, une chaîne autour des genoux, le barde, hélas! ne put répondre à son sourire par un sourire.

Quand un fils généreux de Liwarc'h-Henn, peut-être à la pensée de son vieux père, ami d'Aneurin, racheta le prisonnier au poids de l'acier, de l'or et de l'argent, la victoire avait déjà passé du côté de l'ennemi.

Présomptueux dans le succès, les Bretons manquèrent de vigilance; vainqueurs le jour, ils passèrent toutes les nuits à

table, et les torches de leurs banquets s'allumèrent pour leurs funérailles. Une fois énervés par l'intempérance, ils offrirent à l'ennemi l'occasion d'une facile revanche; car une demeure trop remplie de succulente nourriture, comme le remarque Aneurin, ne saurait être défendue contre l'attaque des hommes de guerre; vieux et jeunes, poursuit le barde, et même les plus forts, tous succombèrent, avant que le ciel leur donnât le temps d'aller dans les églises pour faire pénitence. Des trois cent soixante-trois guerriers qui portaient le collier d'or, marque de haut commandement, il n'échappa que trois : deux, grâce à la force de leurs épées, et Aneurin grâce au mérite de ses chants. Or, au souvenir de cet affreux désastre, où, parmi tant de frères d'armes, il a vu périr Owen, son meilleur ami, le barde s'écrie avec un accent pathétique : « J'aurais voulu tomber au premier rang à Kaltraez, et payer de mon sang l'hydromel et le vin; j'aurais voulu, plutôt que de voir une tache sur mon épée, être tué par le pâle breuvage. Quel malheur pour moi d'avoir survécu aux combattants, d'avoir un jour à souffrir la mort d'une manière différente! Ah! jusqu'à ce que la terre recouvre Aneurin, les lamentations et Aneurin seront inséparables! »

Le poëme de Gododin, qui doit son titre au canton où régnait l'auteur, fut chanté par lui-même, aux funérailles des guerriers bretons, et dût l'être tous les ans, à la fête commémorative de leur mort, tant que dura le royaume des Bretons de la Clyde.

Il le composa pour perpétuer le souvenir patriotique des trois cent soixante défenseurs de la Bretagne, ces rivaux de gloire des trois cents compagnons de Léonidas, aux Thermopiles, mais aussi pour faire éternellement éviter et maudire la cause de leur désastre. C'était s'appuyer sur le sentiment national pour combattre un vice national, c'était louer et blâmer en même temps avec adresse : la leçon était de nature à faire une impression durable.

Chose bien remarquable! peu d'années avant qu'Aneurin donnât cette leçon aux princes, ses contemporains, devenus tributaires des Northumbriens, la voix de son frère Gildas, sortant du fond du cloître de Rhuys et traversant les mers, avait murmuré à l'oreille des victimes de Kaltraez ces sombres menaces d'Isaïe :

« Malheur à vous, qui vous levez le matin pour vous enivrer et pour boire jusqu'à ce que le vin vous échauffe! la harpe, et la lyre, et le tambour, et la flûte, et le vin, font la joie de vos banquets, et vous ne considérez point l'œuvre de Dieu; c'est pourquoi mon peuple a été fait captif et ses nobles sont morts de faim. »

De telles menaces trop promptement réalisées, firent de Gildas un prophète dans l'opinion populaire; Aneurin, sans voir ses prédictions s'accomplir comme celles de son frère, fut prophète aussi lui, mais non pas de malheur. Pour relever le courage de ce peuple devenu captif, de ces *nobles mourant de faim,* il finit ou laissa terminer son poème par un cri de délivrance, écho des espérances bretonnes; il annonça un libérateur aux opprimés. Mais ce Messie promis ne fut ni l'Arthur de la fable, vieille divinité celtique, auquel Aneurin fait quelque part allusion, ni celui qui, dans le midi, opposa une digne aux premiers flots de l'invasion saxonne, et dont les compatriotes attendirent longtemps le retour; ce fut le héros de la bataille de Longport, l'aïeul d'Aneurin lui-même, Ghérent, prince de Cornouaille, quoique mort depuis soixante dix-huit ans, plus célèbre alors que l'éternel sauveur de la nation bretonne. A lui, guerrier tempérant, l'honneur de venger le désastre de Kaltraez, à lui de purifier la corne aux cercles d'or, souillée par l'ivresse et le sang des Bretons.

Le prophète de leur espérance, leur consolateur et leur soutien, ne doit pas avoir survécu longtemps à la ruine de sa patrie. Une satyre contre un chef resté lâchement en dehors de la grande fédération nationale, atteste le talent du barde

pour la poésie railleuse, et peut-être doit-on attribuer sa perte à cette arme en tout pays terrible, mais nulle part autant que chez la race bretonne, où on l'a vue donner simultanément la mort et à l'homme qu'elle attaquait et à celui qui la maniait.

Quoi qu'il en soit Aneurin fut assassiné : un guerrier appelé Edin lui fendit la tête d'un coup de sa hache de bataille, et cette hache, est dévouée, par les annales bretonnes, à l'exécration de la postérité.

Ainsi périt ce barde, victime de la fureur des armes qu'un des premiers il porta, contrairement aux lois bardiques primitives.

« La science, abri et voile de qui la possède, » comme il disait, et qui l'avait déjà sauvé une fois, ne déroba pas l'Orphée breton au fer d'un assassin : *La muse ne put défendre son fils* :

. . . . Nor could the Muse defend
Her son. [1]

VI.

Le sort des Bretons du nord-ouest, subissant le joug des Anglo-Saxons par suite de la mort de leurs chefs à Kaltraez, inspirait cette réflexion à un sage du pays de Galles :

« Ils portent un collier d'esclave, ceux qui sont joyeux après boire. »

L'homme qui parlait de la sorte avait cent ans; vêtu d'une peau de chèvre et soutenant son corps voûté sur une béquille, il regardait paître une vache, en gémissant. Mais à la majesté de son visage, qui n'était pas uniquement celle de la vieillesse, on aurait pu se demander si son cœur avait toujours battu sous le sayon de poil de chèvre, s'il n'avait point porté la pourpre. En effet il avait régné : mais à qui l'eût interrogé,

[1] Milton. *Paradise lost.*

et lui eût dit : Etiez-vous roi ? Il aurait répondu peut-être comme Lear : « Moi, roi ? non ; j'étais père ! [1] »

Vingt-quatre fils formaient sa garde ; on les voyait rangés autour de lui dans les batailles, comme des tours, sur leurs chevaux. L'enceinte protectrice dont ils environnaient son corps, était tombée pièce à pièce, laissant exposée sans défense aux coups de l'ennemi la majestueuse citadelle qu'ils avaient longtemps protégée : elle-même tombait en ruines, démantelée, percée à jour de toutes parts. Mais d'une forteresse assiégée retentissent parfois les sons d'une musique guerrière mêlée à des chants de défi jetés à la mort, jusqu'à ce que les ruines croulantes étouffent les sons et la voix. Ainsi le roi sans couronne et le père sans enfants, au moment de mourir, charmait par ses chants sa vieillesse et défiait le malheur : il était barde, et se nommait Liwarc'h-Henn, c'est-à-dire Liwarc'h-*le-Vieux*.

A l'époque de sa naissance, qui dut suivre de près celle du chef Ghérent, né probablement vers l'année 480, Dieu, pour me servir de sa belle image, fit ouvrir toutes grandes les portes du paradis, comme un roi de la terre qui reçoit les princes ses vassaux dans une fête solennelle : il accorda aux Bretons toutes les grâces qu'ils demandèrent ; à la Bretagne, des jours de bonheur et de gloire. C'était l'âge d'or de l'indépendance bretonne personnifiée plus tard dans Arthur.

Liwarc'h fut élevé dans le Nord, au milieu des forêts de l'Argoed, où régnait son père, qui s'appelait Elidir, et où il devait régner lui-même.

Du Nord, il passa jeune encore dans le Midi, et vint à la cour d'Erbin, roi de Cornouaille et de Dévon, ayant été probablement *recommandé* par son père à ce prince, suivant l'usage du temps. D'anciennes traditions galloises recueillies au XIIe siècle, confirment le fait de son voyage au Midi ; seulement, elles le font confier au roi Arthur, dans le palais du-

[1] Shakespeare. *King Lear*.

quel il aurait passé sa première jeunesse : postérieurement, selon elles, il serait devenu ministre du monarque, et aurait fini par se dégoûter de sa cour, assertion qu'aucun témoignage contemporain ne corrobore ni ne dément. Ce qui est confirmé par les poèmes de Liwarc'h, c'est qu'Arthur était alors à la tête des Bretons du midi confédérés contre les Saxons, et que Ghérent, fils d'Erbin, se trouvait sous ses ordres.

D'après les lois bretonnes, Ghérent, en qualité d'héritier présomptif du trône, devait loger chez lui les jeunes *recommandés;* il hébergeait donc notre barde, et quand il partit pour aller combattre Porta, débarqué sur la côte de Cornouaille, il l'y emmena avec lui.

Telle fut sans doute la première affaire à laquelle Liwarc'h assista ; il pouvait avoir dix-sept ans. L'impression qu'elle fit sur lui a laissé une vive et profonde empreinte dans un chant qu'il composa pour les funérailles de son jeune patron, « tombé dans la bataille en écrasant les Saxons. »

Il a peint sous les couleurs les plus saisissantes, et comme s'il l'avait encore devant lui, l'horrible boucherie qu'il a vue, *de ses propres yeux vue,* répète-t-il jusqu'à treize fois. Il n'était pas encore accoutumé à voir le sang couler, monter jusqu'aux genoux des guerriers, rouler comme un torrent dans les vallées, emporter des cadavres. L'effroi des chevaux blanchissant leur mors d'écume et bondissants, l'impétuosité surtout des coursiers rouges de Ghérent qu'il compare à des aigles, frappa aussi beaucoup sa jeune intelligence; et, chose assez curieuse, il exprime son étonnement à la manière des enfants dans leurs jeux, supposant qu'il existe des aigles, non seulement noirs et gris, blancs ou tachetés, mais bleus, rouges, de toute couleur; on serait tenté d'en conclure que l'auteur était encore plus jeune qu'il n'y a lieu de le supposer.

Les années l'aguerrirent aux spectacles qui, dans son enfance, lui faisaient horreur : jeune homme, il était déjà si familiarisé avec les idées de carnage qu'on ne passait jamais,

dit-il, la charrue sur ses terres, sans y verser du sang, comme une rosée fécondante. L'étranger, craignant sa colère, le respectait et n'osait passer les frontières de l'Argoed ; les habitants de ce pays le chérissaient et le servaient avec fidélité; sa lance était regardée comme la plus vaillante des lances, son javelot comme le mieux poussé, son bras comme le plus vigoureux ; vêtu de pourpre, le casque orné d'un panache jaune, chaussé d'éperons d'or, il montait des chevaux rapides ; le coursier gris du Saxon et la fille de l'étranger devenaient facilement sa conquête; pas de montagne, si haute qu'elle fût, qui put l'empêcher d'enlever la vache de l'ennemi. Il était aimé des jeunes filles, les jeunes femmes vantaient la blancheur de ses dents, l'éclat de ses yeux, la beauté de sa chevelure, le charme de toute sa personne. Assis près de lui, sur le bord de sa couche, selon l'usage de cette époque, les guerriers, ses compagnons d'armes, devisaient d'actions glorieuses ; une fois, il reçut de l'un d'eux, comme un tribut d'hommage à sa valeur, un fer de javelot plus aigu que l'épine, enfermé dans une boîte de prix. La jeunesse se jouait à sa suite ; son existence était douce, honorée, ses chants ornés et beaux; ils jaillissaient harmonieusement des trois sources fécondes de l'inspiration : « le bonheur, les relations sociales et la louange. »

De toutes les cours souveraines de l'île, nulle ne lui offrit plus d'avantages que celle d'Urien, son parent ; il l'avait préférée, ce semble, à la cour de Maelgoun de Gwéned, ce roi de Galles, supérieur à beaucoup d'autres par sa puissance, dit S. Gildas, mais aussi par ses vices.

Urien ayant fait présent à Liwarc'h, comme chef et comme barde, d'une corne de buffle à sonner et à boire, ornée de cercles d'or, en lui disant, comme un autre chef à Roland : [1] « Sonne pour m'appeler s'il t'arrive malheur ; » l'avait attiré à sa cour et enchaîné à sa personne.

[1] Voyez l'admirable poème de M. A. de Vigny, intitulé LE COR.

Admis dans cette cour au privilége du lit d'honneur, il avait part aux dons de la générosité d'Urien; il avait place près du feu, autour de la chaudière où fumait la venaison, fruit de la chasse ou des prises d'Owen, et quand, dans ces banquets d'amis, la corne à boire passait de main en main à la lueur des torches, quand les guerriers joyeux et les solliciteurs satisfaits poussaient leurs acclamations, quand les harpes des bardes ravissaient le palais, il mêlait ses chants à leurs chants.

Mais un jour que du palais incendié, il ne restait plus que la froide pierre de l'âtre, parmi les orties et les ronces, on le vit assis sur cette pierre et on l'entendit murmurer : « Le malheur d'Urien est un malheur pour moi; silence, souffle inspirateur, ils seront rares désormais les chants d'éloges, Urien n'est plus! »

Compagnon d'armes du malheureux prince à Lindisfarne, où ils assiégeaient ensemble le chef northumbrien Théodorik, de l'an 572 à l'an 579, il avait vu tomber la tête d'Urien sous le fer de l'assassin, et fidèle à l'amitié jusqu'au bout, il l'avait emportée loin du champ de bataille, suspendue au pommeau de sa selle pour la ravir à l'étranger.

A la mort d'Urien, les guerres civiles, autant que les Anglo-Saxons, le forcèrent de renoncer à son petit royaume d'Argoed, et il vint demander asile, en Galles, à Kendelann, roi de Powys, ce paradis des Cambriens, comme il l'appelle, ce pays de la poésie et de la renommée, comme s'exprime un autre poète.

Kendelann s'était associé aux hommes parlant la langue nationale, pour résister aux Anglo-Saxons. Il reçut le barde avec tous les égards que méritaient l'âge, le talent et le malheur. Liwarc'h nous parle lui-même des honneurs qu'on lui rendit dans l'assemblée des hommes de Powys, « ce refuge des exilés. » Durèrent-ils long-temps? Ce n'est pas l'ordinaire, et l'histoire ne nous permet point de croire qu'ils se prolongèrent au-delà de l'année 577, époque où Kendelann périt avec deux autres rois bretons, Konmaël et Karanmaël, dans

une grande bataille livrée aux Saxons Kouthwin et Keawlin.

Le nouvel asile de Liwarc'h-Henn lui manqua donc encore. Sauvé par la muse bardique dans le désastre de son protecteur et de ses frères d'armes, comme un vieux chêne resté seul debout de toute une forêt en proie aux flammes, grâce au lierre qui l'enveloppe, ses larmes firent les funérailles de toute la famille massacrée de Kendelann. Elles coulèrent toute une nuit sur le cercueil du prince, dans cette salle à présent déserte, silencieuse et sombre, qu'il charmait par ses chants de fête, et qu'épouvantent maintenant par leurs cris féroces des aigles avides de chair humaine, que sa présence seule éloigne de la bière de Kendelann. Elles arrosèrent, à l'aurore, la tombe de toute la famille du prince, et sous les pleurs du barde, devaient pousser un jour, au lieu de ces trèfles blancs qui naissent, disent les Bretons, sous les pas du bonheur et de la beauté, des trèfles rouges, rouges de sang.

Puis, entendant venir l'ennemi et sentant déjà la lance du Saxon s'enfoncer dans sa chair, il se hâta de chercher quelque nouvelle retraite parmi les forêts et d'aller y rejoindre ses malheureux compatriotes, rendus par la faim semblables aux sangliers, et réduits, comme ces animaux, à se nourrir de racines sauvages.

Le ciel jadis ouvert pour les Bretons s'était fermé.

Désormais, le vieux barde-roi habita sous le chaume, il se retira dans une cabane de feuillage au bord de la Dee, près de l'abbaye de Lanvor, à peu près aux confins des pays de Powys et de Merioneth, où un lieu isolé porte encore son nom : c'est là que nous l'avons trouvé sous le sayon de poil de chèvre, appuyé sur une béquille et devenu berger. Pour toute fortune, pour toute compagnie, il avait une vache, une vache bien douce, observe-t-il, qui partageait avec lui son toit, et dont le lait le nourrissait. De ses vingt-quatre fils, aucun ne lui restait pour consoler sa vieillesse, adoucir ses douleurs, le soulever sur sa couche. La maladie, le chagrin,

la toux, l'insomnie étaient ses hôtes habituels et le rendaient farouche. Pourtant un hôte différent le vint visiter une fois. Comme il déplorait sa destinée, à l'heure longue de minuit, accusant la fatalité acharnée à sa perte, et rappelant cet anathème qui faisait dire à un ancien : *Le crime de l'homme est d'être né;* l'ombre d'une femme vénérable passa devant sa face, et une voix connue : « Que ton esprit ne soit point affligé, dit-elle, si le vent est piquant, si le printemps est rude pour toi. »

Se soulevant sur son lit de douleur, à l'accent de cette voix qui le fit tressaillir comme un remords, et étendant la main comme pour écarter une malédiction :

— Ah! ne me maudis pas, s'écria-t-il, ma mère, je suis ton fils!

Sous la neige de l'âge couvait toujours le feu du génie; on en sentait la chaleur lorsqu'il disait à sa béquille avec une sorte de pitié pour lui-même : « O ma béquille, tiens-toi droite, toi qu'on nomme le bois fidèle aux pas chancelants; je ne suis plus Liwarc'h pour bien longtemps! »

Ou quand il s'écriait avec une espèce de rage désespérée :

« Je suis vieux, je suis seul, je suis difforme et glacé; je suis plié en trois, je suis inconsidéré, je suis intraitable, je suis décrépit, je suis vieux. »

On voyait que s'il avait cent ans, son cœur en avait toujours vingt, et que vraiment la jeunesse, comme il disait, lui était restée fidèle, qu'elle survivait à son signe détruit.

Avec un autre solitaire illustre venu dix siècles après lui, il eût pu ajouter : « Quand mes douleurs me font tristement mesurer la longueur des nuits, que l'agitation de la fièvre m'empêche de goûter un seul instant de sommeil, souvent je me distrais de mon état présent, en songeant aux divers événements de ma vie, et les repentirs, les doux souvenirs, les regrets, l'attendrissement se partagent le soin de me faire oublier quelques moments mes souffrances. » [1]

[1] Rousseau.

Le plus cuisant de ses regrets, était celui que lui faisait éprouver la mort de ses vingt-quatre fils, tués dans les batailles; il aimait particulièrement l'aîné appelé Gwenn.

« J'ai eu vingt-quatre fils portant le collier d'or et chefs de guerre; le plus vaillant était Gwenn, l'enfant chéri de son père; comme il était mon enfant, il ne reculait jamais. »

Aussi fut-il la première victime faite par les Logriens dans la famille du barde. Quand on le mit dans la tombe, un oiseau vint se poser sur un poirier au-dessus de sa tête, et chanta d'une voix si mélancolique et si douce que ses chants percèrent le cœur du malheureux père.

Ce qui désolait le vieillard était de ne pouvoir venger son fils: voyant la mer se briser sur la grève de Lanvor, il s'écriait:

«Que la vague brise avec fracas! Qu'elle couvre le rivage! Malheur à qui est trop vieux, mon fils, pour te venger! Malheur à qui t'a perdu, il a trop vécu! Ah! malheur! prends-moi vite, ô mort! »

Un autre père, un autre prince, un autre barde, exilé aussi en Galles, dont il apprit et honora la langue par ses poésies, Robert de Normandie, le même à qui les croisés offrirent la couronne de Jérusalem, devait s'inspirer un jour des navrantes paroles de Liwarc'h-Henn, en songeant à son fils, pauvre enfant qu'il laissait dans le monde et qu'on lui enlevait pour toujours: cet enfant se nommait Guillaume et on entendait Robert appeler la nuit: *Guillaume! Guillaume!* Enfermé dans le château de Kardiff, au bord de la mer dont les flots battaient sous ses yeux le promontoire de Pennarz, il disait à un chêne qui égayait d'un peu de feuillage la fenêtre de sa prison: «O chêne qui domines la forêt du promontoire et qui vois les flots de la Saverne lutter contre la mer, malheur à l'homme que la mort oublie! malheur à l'homme qui n'est pas assez vieux pour mourir! »

Si, après la mort de Gwenn, Liwarc'h'Henn rencontrait par

hasard quelque chose qu'eût aimé son enfant chéri, ses yeux se remplissaient de larmes et sa douleur s'exhalait en poésie.

On rapporte que passant un jour sur un pont où blanchissait la tête décharnée d'un cheval, quelqu'un la lui montra, disant : « Voici la tête du cheval de Gwenn ; » à quoi le vieillard répliqua :

« J'ai vu les beaux jours de ce cheval, il avait des yeux de cerf, il frappait fièrement la terre ; ah ! personne n'eût foulé aux pieds sa tête, tandis qu'il était monté par Gwenn. »

Le second fils de Liwarc'h s'appelait Peil ; on eût bâti une salle avec les boucliers mis en pièces par lui, dit le vieillard. Il ajoute que les bardes du pays breton aimaient tout particulièrement Peil, qu'ils chantaient souvent ses louanges, et que s'il eût vécu plus longtemps, il leur eût dû l'immortalité : le vieux barde ne pensait pas que Peil la devrait à l'un des plus fameux d'entre eux, à son propre père.

Gwenn et Peil et leurs vingt-deux frères une fois morts, ainsi qu'Urien et ses fils, Kendelann et toute sa famille, la mesure du malheur de Liwarc'h-Henn était comblée, il ne lui restait plus rien à faire au monde, et, dans son désespoir, tantôt il invoquait la mort, l'accusant d'infidélité, maudissant ses lenteurs, comme celle d'une amante oublieuse et légère ; tantôt, il invoquait l'ombre de quelque ancien héros breton qu'il appelait à son secours et qui devait quitter la tombe pour venger ses fils, sa race et son pays ; tantôt, apercevant de l'autre côté de la rivière le toit du monastère de Lanvor, la vue de ce pieux asile de la paix et de la vertu, les chants religieux qui parvenaient à son oreille, réveillaient dans son âme des idées différentes. Il se demandait s'il n'eût pas été plus avantageux à ses fils d'être morts et d'avoir été enterrés dans la compagnie des *hommes gris* du monastère que sur le champ de bataille : se rappelant le temps de sa jeunesse où il paraît avoir adoré les astres, il se reprochait de les avoir honorés trop longtemps. A ce propos, on observera que si l'astre au-

quel il fait allusion était la Grande-Ourse ou le *Chariot d'Arthur*, ainsi que l'appelaient les anciens Bretons, et non le soleil, la triade qui le dit ministre d'Arthur, puis dégoûté de la cour du roi, serait le symbole de son renoncement aux vieilles superstitions druidiques.

A la même époque, S. Gildas accusait un prince breton d'être le *cocher du char de l'Ourse*, [1] c'est-à-dire du dieu Arthur, car tel est le sens de ce nom, d'après un auteur du X[e] siècle. [2]

Quoi qu'il en soit, le barde tournait ses pensées vers le ciel; mais un doute affreux le saisit; il a déja prié Dieu pour ses fils et Dieu ne l'a point exaucé. Que fera-t-il donc, le malheureux? à quelle branche de salut s'attacher? Il reviendra à ses superstitions: quand Dieu se tait, le sorcier parle: il demandera des consolations à l'oiseau sacré que ses frères les Armoricains de l'embouchure de la Loire vénéraient aussi, et consultaient anciennement; il invoquera le corbeau.

Fol espoir! c'est la blanche colombe, et non l'oiseau noir, qui porte le rameau sauveur.

Mais quelle est cette voix qui vient consoler l'infortuné père?

« O vieux Liwarc'h, ne sois point abattu, tu trouveras bientôt une douce retraite, sèche tes yeux, tais-toi, ne pleure plus. »

Ce n'est pas l'ombre de sa mère; c'est un ange sous les traits vénérables d'un bon religieux de Lanvor, d'un de ces hommes bénis qui, selon les Triades, aimaient à visiter la demeure du pauvre, n'acceptant de personne ni honoraire, ni nourriture, ni breuvage, et au contraire, distribuant aux indigents, argent, nourriture et vêtement.

[1] Auriga currus receptaculi ursi, Dei contemptor. (Stevenson, p. 40.)

[2] Arthur ursum sonat. (Nennius.)

A ces paroles consolatrices, le barde répond d'un air farouche :

« Je suis vieux, je ne te reconnais pas ; le don qui me sied est une tombe ; je l'implore ; Urien est mort ! la douleur pèse sur moi ! »

Le saint religieux poursuit :

« Pourquoi consulter le corbeau au chant sinistre et criard ? »

— « Liwarc'h ne croit point le corbeau, replique le barde, il n'en obtiendra pas de protection, il le sait bien, le pâtre débile qui a été jadis un homme d'armes voyageur. »

Alors, montrant du doigt le port au vieux navigateur sans étoile, qui s'en éloigne, et s'expose à n'y entrer jamais :

« Voici l'église de Lanvor au delà du fleuve, mais je ne sais si tu as rien de commun avec elle. »

Le vieillard en convient, et le religieux profite de cet humble aveu pour lui donner d'une manière délicate et détournée le conseil de faire un effort sur lui-même, d'imiter le fleuve qui s'enfle, se grossit pour surmonter ses bords.

Le barde se tait, comme accablé sous le poids d'une destinée qui semble le vouer au malheur ; il s'éloigne, et dans le lointain, ce cri qu'il a déjà fait entendre s'échappe de nouveau de sa poitrine :

« Ah ! quel triste destin fut réservé à Liwarc'h la nuit de sa naissance ; de longues peines dont il ne sera jamais déchargé. »

Mais le souvenir de son fils bien-aimé lui traverse soudain l'esprit, et le vieillard incapable, il n'y a qu'un moment, de faire le moindre effort pour élever vers Dieu sa tête et son cœur languissants, se redresse, père et guerrier, choque son bouclier placé sur son flanc droit, et toute usée qu'est son armure, tout cassé qu'il est lui-même, il se sent capable de veiller au bord du gué où a péri son fils, et de tirer vengeance de l'étranger qui l'a tué.

. . . .

Serait-ce pour échapper aux pieuses importunités des moines de Lanvor, que le barde quitta les bords de la Dee? On ne sait, mais toujours est-il qu'il revint dans le *Paradis des Cambriens* et s'établit au fond de la vallée d'Aber-Kiok.

Le mois de mai s'ouvrait alors, dit Liwarc'h-Henn, les bois reprenaient leur robe d'été, caressés par la brise; les branches des arbres étaient fleuries; la cime des chênes était pleine de voix joyeuses; les oiseaux chantaient sur le bord de leurs nids, et, parmi eux, le gris coucou, cher aux amants, faisait retentir dans la vallée, dès l'aurore, ses mélodieux appels. Mais que voulait le printemps au vieillard morose? Sa vue l'attristait, le zéphir lui semblait piquant, le chant des oiseaux fatigant, le coucou babillard; il lui disait : « Ta voix affecte désagréablement mon esprit. » Il eût presque dit au rossignol, comme le marquis de Ximénès : « *Te tairas-tu, vilaine bête?* » Son esprit était troublé par l'angoisse de la maladie : assis sur la montagne, il suivait le long cours du soleil, moins long que ses ennuis; ses jours devaient être courts désormais; sa demeure était en ruines; tout le monde l'abandonnait, car l'exilé semble indifférent, disait-il, avec amertume.

L'exilé est en effet trop souvent l'objet de l'indifférence de l'homme, mais non du Dieu des malheureux; à qui perd tout, Dieu reste encore, et il pardonne à ses enfants d'être faibles dans l'infortune.

Le *fils de la douleur,* comme le barde se nomme lui-même, trouva donc pitié près de lui; c'est en vain qu'il le fuyait : il emportait de Lanvor une semence qui tôt ou tard devait germer et fleurir.

Ses fruits ne se firent pas attendre. Un rayon du ciel les mûrit, et, devenu chrétien, le barde centenaire, comprenant enfin la destinée humaine, laissa échapper ces paroles :

« Mes soupirs continuels me disent assez, après tous mes

rêves de félicité, que Dieu ne donne point le bonheur aux prévaricateurs ; ils n'ont que tristesse et soucis. »

Et formant un vœu que le ciel exauça sans doute, il ajoutait :

« Il fut jeune, le fils de la douleur ; il fut chef dans la cour du roi suprême des Bretons ; puisse-t-il voir Dieu, maintenant qu'il va quitter la terre ! »

De tels sentiments, écho des saintes écritures, prouvent que ses relations avec les moines de Lanvor ne furent point passagères. La tradition l'atteste en lui donnant pour sépulture l'église même du monastère, et la découverte de son nom sur une pierre du mur de la nef, achève de persuader qu'avant d'y reposer à l'ombre de l'autel, il y vint plier le genou et incliner son front chargé d'un siècle.

Avec la dépouille mortelle de Liwarc'h-Henn, l'abbaye recueillit probablement le manuscrit de ses poésies, et il y a lieu de croire que c'est à elle que nous les devons.

Indépendamment des pièces historiques, à l'aide desquelles je viens d'esquisser l'histoire de sa vie, il a laissé des poèmes gnomiques où l'on trouve sous une forme sententieuse, ses idées sur la supériorité intellectuelle et morale. Ils achèveront de nous le faire connaître en nous montrant dans lui le sage.

Plusieurs des sentences du barde sont en parfaite harmonie avec les sentiments de son âme, après sa conversion : témoin, les belles maximes suivantes :

« Quand chacun dort sur sa couche, Dieu ne dort pas lorsqu'il donne assistance. »

« La miséricorde est le premier devoir de Dieu ; le devoir des clercs est d'intercéder près de lui. »

« Au grand jour, quand Dieu jugera, le mensonge sera mis dans les ténèbres, la vérité dans la lumière. Qu'il soit le bonheur du sage, le Dieu qui l'élève ! »

Et il donne ce conseil aux malheureux comme lui : « Fie-toi à Dieu, il ne te trompera pas. »

Pour lui, comme pour tout vieillard, il le dit lui-même, le bonheur consistait dans le repos, et il le trouvait au sein de la religion.

Il employa sans doute les loisirs que Dieu lui faisait, après une vie orageuse, à rédiger les maximes qu'on vient de lire, qu'il dicta peut-être avec ses autres poèmes à quelque clerc de Lanvor. Ses pensées sur des sujets étrangers à la religion, ne le peignent pas moins vivement que celles qui ont Dieu pour objet. Les dons du ciel les plus appréciables, selon lui, sont: le savoir qui toujours veut agrandir son cercle; l'instruction nulle sans le génie; le génie qui n'est autre chose que de la ténacité, dit-il, en vrai Celte, comme Châteaubriand; l'intelligence, qu'il définit la plus belle lumière du monde, et à laquelle il ne voit rien d'égal, quand elle est unie à la force.

Les vertus que recommande particulièrement le barde, sont: la bonté, supérieure à la beauté et de même âge que le bonheur; la prudence, qui même quand elle blesse ne fait pas de longue blessure; la discrétion et l'amour du silence, toujours les bienvenus; la gaieté, que Dieu loue dans l'homme; la loyauté, à laquelle manque le fou lui seul; la fidélité à sa parole, chose sacrée pour un clan; la générosité envers tout le monde, mais surtout envers le barde quand on l'aime (on voit qu'il ne s'oubliait pas, Pindare était du même avis); la civilité, qui est une des qualités les plus aimables, comme la grossièreté est le pire des défauts, recommandation où perce un sentiment de civilisation qu'on ne s'attend guère à trouver dans des temps barbares; du reste, il n'y est pas isolé, et d'autres pensées du barde le respirent encore davantage: telles sont celles-ci sur l'amour et l'amitié: « L'esprit rit à qui l'aime. »

« C'est le fait de l'homme discret d'aimer loyalement. »

« Heureux l'homme qui voit son ami! »

Telle est cette autre réflexion d'une délicatesse et d'une profondeur étonnantes :

« La femme doit apporter le sommeil à la douleur. »

Ne dirait-on pas une pensée de Fénélon? Et comme on y sent le cœur du pauvre malade qui, sur sa couche de douleur, rêvait, à *l'heure longue et froide de minuit*, à la vue d'un torrent éclairé des rayons de la lune, et disait : « D'ordinaire l'homme heureux dort bien; les soucis d'ordinaire habitent avec le vieillard, comme les abeilles dans la solitude. »

La souffrance personnelle mêlait ainsi sa pointe aigüe aux maximes de la sagesse bardique, et s'y faisait sentir comme l'épine à travers un buisson de roses sauvages.

Mais elle ne le rendit pas indifférent aux maux des autres ; il a pour le malheur d'autrui des paroles de pitié touchantes, et qui font souvenir qu'au temps de sa prospérité il y joignait l'action en soignant les pestiférés : il plaint ses frères exilés dont les besoins sont bien amers; il s'apitoie sur le sort du prisonnier aveugle encore plus malheureux que lui, dont un voile couvre l'aurore; entendant les oiseaux chanter, il souhaite que ceux qui les écoutent ne soient point malades comme lui. Sous la grossière peau de chèvre, son cœur était resté le même que sous l'acier ou sous la pourpre.

Bientôt il cessa de souffrir. Feuille ballottée par le vent, vieille, quoique née dans l'année, pour emprunter son image sublime, il alla rejoindre en un monde meilleur le feuillage épars de sa race :

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir se lève et l'arrache aux vallons;
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie,
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons ! [1]

VII.

Il nous reste à examiner les ouvrages des anciens bardes sous le double rapport du fond et de la forme. On a vu qu'ils n'ont guère qu'un thème : les destinées de la patrie, ses victoires, ses désastres et ses espérances; les joies de la mêlée,

[1] Lamartine, *première Méditation poétique*.

du carnage et du butin, la *domination bretonne*, comme s'expriment les lois galloises; la haine de l'étranger, la résistance à l'ennemi, la glorification des chefs nationaux qui savent le vaincre, et surtout de ceux qui ont été victimes de leur dévouement au pays; des panégyriques, des incantations ou des imprécations poétiques, de nombreuses élégies guerrières, des satyres en très-petit nombre, enfin des poëmes gnomiques, tels sont les principaux genres cultivés au VIe siècle. Je ne parle pas du genre religieux dont malheureusement il ne nous reste aucun monument authentique que l'on puisse, avec quelque raison, attribuer aux grands bardes de cette époque.

Le caractère général de leur poésie, c'est qu'elle pleure presque toujours : de là, le nom de *lev* ou *lè*, *plainte* ou *pleur*, qu'on lui donnait au moyen-âge; de là le *lai breton*, si vanté par tous les anciens poëtes français et anglo-normands. La mélancolie profonde qu'elle respire est accompagnée d'une sorte de majesté barbare et de solennité qui rappelle l'Orient et fait songer à l'origine asiatique des Kemris-Bretons.

A ces deux caractères, joignez quelque chose de mystérieux, de lugubre, de sombre, de farouche, parfois de mystique, une certaine grandeur sauvage qui étonne, un accent qui fait tressaillir, et contraste d'une manière frappante avec des sentiments plus doux; tel est, par exemple, ce cri de joie féroce d'Aneurin : « Son épée résonna sur la tête des mères saxonnes! plus d'une mère en pleura! » Et cette plainte touchante du même barde, où il s'agit des Bretons : « Qu'il m'est pénible de rappeler leur immense désastre : ce n'est pas leur mère, au lieu de leur naissance, qui leur eût servi ce poison! »

Les images qu'affectionne cette poésie sont à l'avenant; elle associe, par une étrange fantaisie qui trahit un vieux fond payen, les peintures sanglantes et celles de la volupté : le vin et l'hydromel coulant d'un côté, le sang de l'autre, ou mêlés

dans la même coupe; les loups faisant festin avec la chair du jeune homme prêt à s'asseoir au banquet nuptial; l'aigle suivant le guerrier à la piste, et attendant de lui sa pâture comme le chien l'attend de son maître; les corbeaux noirs sur des poitrines blanches, aux champs de bataille, et mille autres non moins sinistres.

Taliésin est, des trois bardes, celui qui offre le moins des traits sauvages que je cite; Aneurin, celui qui en présente le plus : chez Liwarc'h-Henn, ils sont adoucis par des signes multipliés de sensibilité.

Ces trois poètes sont invoqués par leurs successeurs, comme les trois colonnes de l'art bardique au VI[e] siècle. Si d'autres avant eux furent les législateurs et les jurisconsultes de l'état littéraire, ils en ont été les soutiens. Le code des anciens bardes de l'île de Bretagne, plus ou moins modifié par le temps, contient les préceptes suivants :

« Trois éléments constituent la poésie en général : le langage, l'invention et l'art.

» Trois choses excellentes distinguent la poésie parfaite : la simplicité du langage, la simplicité du sujet, la simplicité d'invention. »

Horace disait autrement, mais ne disait pas mieux; quant au langage lui-même, les bardes mettaient au nombre des qualités essentielles qu'il devait avoir : la pureté, la richesse, la propriété des termes; — la clarté, l'agrément, l'originalité des expressions; — le naturel, la variété des tournures et l'élégance. Selon eux, l'ordre, la force et l'heureux choix des mots étaient les trois soutiens du langage, et il n'y avait pas de bon style sans construction correcte, sans expressions correctes et sans correcte prononciation; et les trois facultés indispensables à l'écrivain devaient être, de bien chanter (bien composer), de bien apprendre et de bien juger.

Voilà toute une poétique à l'usage des bardes; nous allons voir si leur conduite y répondit.

Sans avoir la perfection du gaël d'Irlande, ce tronc de

l'arbre celtique où la sève orientale circule beaucoup plus abondante, leur langue, pour commencer par elle, offre des qualités précieuses.

Les voyelles et les consonnes, dont le corps même des mots est formé, présentent des contours et des proportions remarquables; les consonnes qui soutiennent les syllabes et donnent au mot sa forme, ont une force très grande qu'elles doivent à leur nombre et à leur solidité : l'étude de l'alphabet breton en fait voir le système complet, ou chacun des trois organes de la voix humaine, les lèvres, la langue et la gorge produisent trois articulations douces, fortes et aspirées, comme les touches d'un orgue articulent les sons. Les voyelles, élément beaucoup moins essentiel, que je comparerais volontiers aux tuyaux inintelligents du même instrument, sont très-riches, et de leur réunion naissent des diphtongues singulièrement variées et éclatantes. Elles donnent aux mots de la majesté par les longues, de l'élégance par les brèves, de l'ampleur par les désinences dans toute leur plénitude, leur étendue et leur sonorité. C'est bien un peuple chez lequel la poésie et la musique étaient aussi intimement unies que la parole l'est à la pensée, et dont les bardes étaient à la fois poètes et musiciens. Du reste, ces qualités ne sont pas particulières au breton : elles sont celles de toutes les langues jeunes. M. Ampère l'a dit avec autant de bonheur que de justesse : « Elles commencent par être une musique et finissent par être une algèbre. »

Des autres traits distinctifs de l'idiôme des bardes, le plus digne de remarque est la faculté qu'il avait, comme le grec, de tirer de lui-même ses ressources par la facilité avec laquelle il pouvait créer, grâce à une multitude de racines simples, des dérivés et des composés sans nombre.

Cette facilité de néologisme national, qui, en lui permettant de se passer d'emprunts faits aux langues étrangères, devait sauvegarder l'originalité de son vocabulaire, ne le mit pourtant pas toujours à l'abri de leur influence, et amena à

la longue, sinon dans son essence et sa construction grammaticale, au moins dans son dictionnaire, des variations assez importantes pour que dès le Xe siècle, le législateur des Bretons-Cambriens crût nécessaire de faire une différence entre l'*ancienne* langue bretonne et la *nouvelle*. Tel mot, observe-t-il, se dit de cette manière dans l'idiôme moderne; tel autre, ainsi, dans l'ancien idiôme. Et une chose bien singulière, c'est que l'un des mots qu'il cite est précisément le nom que donnent à une de leurs armes de guerre, lès Indiens civilisés ou Padoukas, qui passent pour être une colonie cambrienne et avoir découvert l'Amérique au XIIe siècle; c'est le fameux *Tomaok,* ou casse-tête, qui signifie tout ce qui brise, fracture, fracasse, ou fait éclater, comme la pierre, le fer ou la chaleur, et dont la racine paraît être le verbe armoricain *toma.*

Si ces variations du langage, quelque peu importantes qu'on veuille les supposer, existaient au Xe siècle, et jetaient déjà de l'obscurité sur certaines vieilles expressions bretonnes, combien, depuis huit cents ans, n'ont-elles pas dû se multiplier? De là vient la difficulté d'entendre les anciens bardes.

A la désuétude de plusieurs locutions ou à leurs acceptions différentes, comme cause de l'obscurité de leurs poèmes, il faut joindre le laconisme exagéré et l'extrême concision de leur style. Très souvent les mots sont juxtaposés sans aucun lien grammatical; prépositions, adverbes, pronoms possessifs, conjonctions, verbes même, tout cela souvent est sous-entendu. Entraîné par son inspiration fougueuse, le barde bondit, haletant, hors de lui, confondant les personnes, les sujets, les temps et les lieux, roulant, tourbillonnant comme le char celtique, fait du tronc du bouleau, dont rien, ni cuir, ni bois, ni fer, ne paraissait lier ensemble l'essieu, le timon et les roues, et qui n'emportait pas moins sûrement au but l'athlète victorieux.

Le barde y arrive aussi, lui, mais souvent épuisé par une

course sans frein, sans règle, sans guide et sans repos; course ordinairement monotone, comme un voyage interminable à travers des steppes prolongées démesurément.

Le défaut de plan, d'ordre et de méthode de ces poètes, dans la plupart de leurs poèmes, la malheureuse habitude qu'ils ont d'épuiser la veine poétique, s'ils la rencontrent, de gâter, par des variations infinies, le motif dont ils ont su tirer d'abord d'heureux effets, ne saurait trouver grâce aux yeux du goût.

L'écrivain français de notre siècle, qui possède au plus haut degré ce sentiment délicat et fin, si rare aujourd'hui; celui dont les ouvrages excellents en offrent le plus parfait modèle, a fait, en parlant des poésies barbares, une observation très profonde et très juste, qui pourrait s'appliquer à quelques poèmes de nos bardes : *C'est trop long,* a dit M. Villemain, *parce que ce n'est pas beau.*

Leurs contemporains, moins difficiles en jugeaient autrement : les longueurs et les redites qui nous choquent, les charmaient; l'auditoire auquel elles étaient destinées, aimait à entendre reproduire sous toutes les formes, l'idée qui le préoccupait et que traduisait le poète. Il aimait qu'on lui répétât à satiété le vers qui l'avait le plus frappé, afin de le mieux retenir : telle est l'origine du refrain dans les chansons; telle est celle des litanies; c'est la raison qui fait redire vingt fois dans la même pièce lyrique, au poète hébreu : « Confiez-vous au Seigneur parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle. »

Le cœur a ses besoins comme l'esprit.

L'un et l'autre, à défaut de morceaux d'ensemble achevés, trouvent dans les vieux poèmes bretons assez de beautés de détails pour aimer leurs auteurs, et l'on y peut cueillir au moins de quoi faire un bouquet pour fleurir la tombe des bardes.

Toutefois, s'ils offrent quelque charme à l'esprit et au

cœur, c'est à l'oreille qu'ils en présentent le plus : mais ne va-t-on pas sourire, et me dire comme à Walter Scott, qui vantait l'agrément du pibroc'h écossais : « Il faut être Celte ou corbeau, sauf votre grâce, pour goûter les croassements. »

Et dans le fait, un étranger ne peut guère sentir l'harmonie de la poésie celtique. S'il est en état de juger que le mètre et la rime en forment la base ; s'il voit que chaque espèce de vers se compose d'un certain nombre de syllabes, et les stances d'un certain nombre de vers, depuis deux, trois, quatre, sur une même rime, ou à rimes croisées, de même mesure, ou de mesure différente, jusqu'à un nombre beaucoup plus considérable ; il est dérouté, quand il trouve, à la fin du premier vers d'un tercet régulier, un mot qui paraît isolé de l'ensemble et ne rime avec aucun autre ; son étonnement redouble, quand il voit des rimes, non seulement à la fin du vers, mais encore à l'intérieur et répétées coup sur coup : enfin, sa surprise est au comble lorsqu'il observe, qu'aux difficultés indiquées, vient se joindre une certaine répétition, un certain balancement des mêmes consonnes dans un même vers, qu'on appelle allitération, et il la repousse comme un assemblage bizarre de sons rudes, heurtés, choquants, de pointes, de jeux de mots puérils, de détestables *concetti ;* comme un raffinement barbare : c'est de la sorte, en effet, que les critiques qualifient, quand ils la rencontrent chez les auteurs du moyen-âge, cette forme singulière à laquelle fait allusion le saint frère d'Aneurin, qui l'emploie dans sa prose poétique, qui la loue, et la nomme complaisamment une *suave consonnance.* [1]

Le barde ne paraît barbare qu'à ceux qui ne le comprennent pas ; l'allitération peut entraver l'essor de son génie et nuire, par là même, à ses compositions ; mieux vaut certainement l'allure franche et vive de la poésie populaire,

[1] Consonnantia suavis. (Ed. de Gale, p. 4.)

Cette fillette preste
Qui saute le buisson,
Pied leste,
En chantant sa chanson; [1]

Mais la poésie d'art n'en doit pas moins à l'allitération je ne sais quoi de musical et d'accentué, qui s'harmonise admirablement avec les modulations de la harpe : d'ailleurs, cette forme est si naturelle, qu'elle existe dans les *tra la la, tra la la*, ou les *don-daine* et *don-don* insignifiants, refrains obligés de tous les chants populaires : les bardes n'ont fait que les réduire en principe et leur donner une âme.

J'ajouterai que l'allitération jaillissait d'elle-même au son de la harpe, quand le barde rêveur, d'abord, et attentif, selon l'usage, aux modulations qni naissaient sous ses doigts ou sous la main capricieuse de l'accompagnateur dont il étudiait le ton, prenait enfin son vol, au second ou au troisième temps de la mesure.

Cette union de la poésie et de la musique, chez les anciens Bretons, est ce qui fit donner à ces deux arts, un seul père par les bardes; aussi le dernier offre-t-il les mêmes difficultés d'exécution et les mêmes raffinements de rhythme que le premier. Il n'est pas jusqu'à leurs instruments de musique qui ne participassent de la complication de leur poèsie : les deux principaux, la rhote et la harpe, étaient les plus ingrats qu'on pût imaginer : l'un, espèce de viole, de forme à peu près carrée et à quatre cordes, n'avait pas d'échancrure pour laisser passer l'archet; l'autre, comme la harpe des Gallois modernes, était sans pédales, et présentait trois rangs de cordes, les deux rangs extérieurs montés à l'unisson, celui du milieu offrant les notes bémolisées et diésées.

C'était sur de tels instruments de musique, et avec une pareille prosodie que les bardes composaient leurs chants.

Il y à donc lieu de s'étonner, non pas des défauts qu'on y trouve, mais des beautés qu'ils renferment.

[1] A. de Musset.

Si mille difficultés rhythmiques n'ont pas empêché Taliésin de produire des œuvres d'un mérite réel, où le travail s'allie à la simplicité, à la précision, à la netteté du style, où une certaine saveur vous excite, où je ne sais quoi d'original, d'inattendu, de saisissant vous enlève, où l'inspiration fougueuse ne détruit point l'ordre naturel; quels poëmes eût-il composés, débarrassé de ces liens qu'il a le bon esprit de briser plus souvent que les autres bardes?

Si Liwarc'h-Henn, à force de malheurs, s'élève à une grandeur presque gigantesque; s'il a des pensées profondes, des sentiments délicatement rendus; s'il n'est pas plus diffus, plus prolixe et plus *bavard*, pour me servir de son expression, c'est qu'il a lui-même été moins préoccupé des mots, enfants de la terre, que des idées, filles du ciel.

Aneurin, au contraire, qui a été plus curieux de forme et d'art qu'aucun de ses contemporains, qui a le style tourmenté, obscur, entortillé, rempli de phrases incidentes, de parenthèses, d'inversions laborieuses, de lieux communs, d'inutilités, de désespérantes longueurs, et absolument tel que celui de son frère Gildas; Aneurin dont les vers passaient pour être les plus travaillés de toute l'ancienne poésie bretonne, dont le poëme de *Gododin* était estimé, par la loi, au prix d'un *blanc* la strophe, et dont les incantations valaient autant, dit-on, que les trois cent soixante-trois stances primitives du poëme entier; Aneurin qui a plus de talent peut-être, qui montre plus de finesse d'esprit que Liwarc'h-Henn, autant d'art, pour éveiller et soutenir l'attention, que Taliésin, ne les égale cependant pas, l'un et l'autre, en génie, quoiqu'il ait fréquemment des traits d'un style sombre et grand, et qu'il soit, par moment, sublime d'emportement guerrier. Pourquoi cela? je l'ai dit, c'est un poëte de métier.

Enfin, est-il besoin de faire observer que non seulement la poésie bretonne présentait des difficultés rhythmiques très-embarrassantes, mais encore que ces difficultés devaient être enlevées, comme au vol, par l'improvisation?

De là, tous les défauts qu'elle offre, mais aussi toutes les raisons qu'ont les bardes d'être excusés. S'il leur en fallait une dernière, ils la trouveraient dans le cœur de l'homme qui sent le prix du travail; le prix du dévouement à l'art, au beau, à l'idéal; le prix de la lutte opiniâtre, acharnée contre ce qui s'oppose à la conquête du mieux rêvé; mais surtout dans le cœur de celui qui aime son pays, et qui sait apprécier des chants qui gagnent des batailles, ou consolent dans les revers, comme la voix de l'espérance.

VIII.

L'espérance! on ne saurait trop le répéter, les anciens Bretons ne la perdirent jamais; jamais l'ange de la patrie ne reploya la bannière de neige développée par les bardes à l'aube de la liberté reconquise; parfois même descendant du ciel, il vint soutenir leur courage.

Un jour, les Saxons avaient envahi le pays de Glamorgan, dont le roi, nommé Teudirik, s'était retiré dans la solitude, laissant la couronne à son fils, qui était menacé d'être dépouillé par l'ennemi. Et le vieux roi disait : « Je n'ai jamais été vaincu par l'étranger; en voyant ma face dans la bataille, il s'enfuyait. »

Or, l'ange du Seigneur lui apparut en songe et lui parla ainsi : « Quitte le cloître demain matin, et va défendre le peuple de Dieu contre les ennemis du Christ : que revêtu de ton armure, tu te tiennes debout au milieu du champ de bataille, et, à la vue de ton visage, l'étranger qui le connaît bien, prendra la fuite comme toujours; et pendant trente années, il n'osera mettre le pied dans la patrie; mais toi, tu mourras! »

Obéissant à la voix de l'ange, comme un soldat sublime à l'ordre de son général, le vieux roi, joyeux de mourir pour sauver son pays, monta, dès l'aurore, à cheval; il se mit à la tête de l'armée bretonne qui s'avançait, et arrivé sur le champ de bataille, il s'y tint debout, tout armé : or, ce qui avait été prédit par l'ange des Bretons eut lieu; la vue du visage

du roi mit les étrangers en fuite; mais lui, atteint d'un coup de javelot, il tomba mort. [1]

Ce fut au prix du même héroïsme que tant de chefs indigènes sauvèrent leur pays : aussi la reconnaissance de leurs concitoyens, dont ils sauvegardèrent la religion avec la liberté, les mit, comme Urien, comme Ghérent, Teudirik et bien d'autres, au nombre des saints nationaux.

Le patriotisme des Bretons, qui colorait d'une teinte prophétique l'expression de leurs vœux, put croire un moment à la réalisation de ces vœux tant de fois trompés.

Lorsque la bataille d'Hathfeld, en 633, donnait la victoire aux indigènes commandés par Kadwallon; que le sang d'Edwin, de ses deux fils et de toute la famille du chef northumbrien lavait la tache de la couronne de Bretagne; que l'armée du roi de Gwéned, passant triomphante du nord au midi, recouvrait une à une les portions du territoire envahi par l'étranger, et qu'un barde, imitateur de Liwarc'h-Henn, célébrait avec enthousiasme les quatorze grandes batailles, les soixante escarmouches, les campements divers du chef suprême des Bretons sur le territoire de Kent, au bord du Don, de la Wye, du Taf, du Teivi, de la Saverne, à l'orient, au nord, au midi, au couchant; alors, une seule voix formée de cent mille voix indigènes, écho d'un seul cœur, répétait avec le poète du monarque victorieux :

« Avant que Kadwallon vint au monde, son Créateur avait comblé nos vœux! [2] »

Ce ne fut toutefois qu'un éclair, et le flambeau de la liberté ne s'y ralluma que pour pâlir bientôt, en projetant une lueur sombre sur la tombe de la monarchie bretonne.

Mais un peuple ne meurt jamais, et les grands souvenirs du passé, perpétuellement ravivés par la tradition bardique, sur l'ordre du législateur qui imposait expressément aux bardes

[1] Liber Landavensis. Ed. de M. Rees, p. 133.

[2] Chant de mort de Kadwallon. *Myvyr. arch.*, t. 1, p. 121.

la connaissance des anciens poèmes prophétiques,[1] se joignirent à l'invincible espérance pour inspirer de grandes vertus aux fils des vieux Bretons.

Dans leur combat de quinze siècles, ils pensèrent toujours à leurs pères et à leurs enfants, et, le combat fini, ils y pensèrent encore : ils marchaient le front haut parmi les autres nations ; « la nature, dit un vieil auteur, leur avait donné à tous et même aux plus petits d'entre eux, un langage hardi et une réplique assurée en présence des grands et des princes du monde. » Les bardes, en vrais descendants des Taliésin et des Gildas, donnaient l'exemple de ce langage fier et digne, et après les proscriptions dont la tyrannie les frappa, comme des fauteurs de rébellion, après la chûte de la patrie cambrienne, plus d'un fut encore victime de son amour pour la justice, pour le vrai, pour la liberté de conscience.

Dans le temps où le fanatisme religieux et l'intolérance d'Henri VIII faisaient, parmi les infortunés catholiques de la Grande-Bretagne, autant de victimes qu'il y avait de sujets fidèles au Dieu de leurs pères, un vieillard aveugle, une harpe à la main, parut à la porte du château de Windsor, et se mit à chanter en s'accompagnant de la harpe. Le roi demanda quel était cet homme, et apprenant qu'il était barde et qu'il venait de *quelque endroit du côté de la Welcherie*, il se fit traduire les chants de l'aveugle. C'étaient ces vers de Taliésin :

« Je veux apprendre à votre roi ce qui doit lui arriver : un être étrange vient de la mer ; il va punir l'iniquité de Maelgoun, roi de Gwéned, dont le visage, les cheveux, les dents et les yeux deviendront jaunes comme de l'or ; il va donner la mort à Maelgoun, roi de Gwéned ! »

Ces vers vengeurs, on se le rappelle, avaient brisé les fers d'Elfin ; loin de rompre les chaînes des coréligionnaires du barde, ils lui en donnèrent à lui-même : entraîné violemment, sur l'heure, et garrotté comme un criminel de lèze-majesté, par ordre du roi furieux, il fut tiré à quatre chevaux.

[1] Ed. de M. Aneurin Owen, t. 2, p. 588.

Ainsi périt le dernier barde; son nom est resté inconnu; mais sa mémoire sera l'éternel honneur de sa race et de l'homme, et il méritait une place dans l'étude que je finis.

« La muse aime à rappeler le souvenir des grands combats, » dit Pindare; le genre de poésie des bardes rappelle naturellement aussi le nom de ce grand poète lyrique. Ce n'est pas qu'il y ait grand rapport entre le ciel gris de la Bretagne et le beau ciel d'Elide et d'Olympie, entre le bouleau de la Clyde et le laurier d'Alphée, entre les morts et les vaincus, le plus souvent chantés par les bardes, et les vivants couronnés, sujets des chants du poète grec, ces athlètes devant lesquels tombaient, pour leur livrer passage, les murs de leur ville natale; entre les cérémonies funèbres où les uns se faisaient entendre, et les banquets olympiques où Pindare enivrait la muse dans *la coupe de l'allégresse;* entre les larmes des vieux bardes, et les chants du poète grec en l'honneur d'un Aghésias vainqueur à la course des chars, ces chants qu'accompagnaient les pas légers du chœur guidé par le scytale harmonieux du chorège; mais dussé-je irriter l'ombre superbe du poète qui se comparait à l'aigle fondant sur sa proie, et traitait de geais ses rivaux; qui voyait la gloire de ses chants s'accroître de siècle en siècle, et les fleurs qu'ils répandaient devenir immortelles comme eux; je dirai qu'il y a quelque ressemblance entre son génie et celui des bardes. Quoi que pense M. Boekh de son prétendu calme, autrement jugé par Horace, qui devait un peu s'y connaître; cette impétuosité, ces mesures, ces pensées et jusqu'à ces mots fréquemment rompus; ces tableaux à demi esquissés, ces passages brusques et sans transition apparente; ce vers nerveux, vif et hardi; ces stophes rapides, pressées, véhémentes; ce style qui roule avec l'idée et se teint de sa couleur; ces images soudaines comme l'éclair, et, comme lui, éblouissantes; cette phrase enfin, à la fois si lyrique et si finement travaillée, tout cela n'est-il pas le caractère des

poèmes de Taliésin ? Il n'est pas jusqu'aux sentences pressées, comme dit Montaigne, aux pieds nombreux de la mesure, dont Pindare sème ses ouvrages, qui ne lui donnent avec les vieux bardes une analogie sérieuse.

Le malheur de ceux-ci est d'être nés barbares, de n'avoir pas connu la science véritable, c'est-à-dire guidée par le goût, qui nourrit et cultive la fleur de la vie, selon l'expression du grand poète grec.

A défaut d'elle, ils ont un genre d'intérêt qui lui manque et que nous avons essayé de faire sentir dans ce discours : ils ont un charme qui ne tient ni au temps ni aux lieux, et qui a ses racines au fond même du cœur de l'homme ; je ne sais si je dois l'avouer, mais Pindare me paraît froid avec ses fondateurs de villes, ses dieux et ses héros, ses mules et ses chevaux vainqueurs dans la lice, quand j'entends gémir Aneurin sur les désastres de son pays ; quand Liwarc'h-Henn aux cheveux blancs m'émeut par le récit de sa vieillesse et de ses malheurs; quand l'enthousiasme national dicte à Taliésin ses chants patriotiques en l'honneur des héros bretons qui savent vaincre et punir l'étranger : *homo sum, humani nihil a me alienum puto!* Toute terre que les hommes, nos frères, ont trempée de leur sang, de leurs sueurs et de leurs larmes, est sacrée pour nous : on s'agenouille aux Thermopyles, et devant la stade banale où les Amphictions couronnaient les vainqueurs à la course des chars, on passe.

A l'intérêt de sentiment qui s'attache aux poèmes des bardes, il faut joindre l'intérêt historique. Si l'on retrouvait aujourd'hui le récit des guerres puniques écrit par Annibal, de quelle importance il serait pour la vérité ! On pourrait confronter les relations des écrivains romains avec celle du héros carthaginois, et rétablir des faits dénaturés peut-être. La découverte des poèmes des bardes, qu'un éloquent professeur de la Sorbonne, M. Ozanam, a appelée, avec M. Fauriel, une des plus belles conquêtes de la critique contemporaine, et que l'illustre M. Jacob Grimm juge les plus anciens qui existent

dans aucune langue moderne, offre une importance de même nature. Nous n'avions guère jusqu'ici, pour éclairer l'histoire de l'invasion des Germains dans la Grande-Bretagne, qu'une chronique écrite par eux-mêmes; nous pouvons désormais opposer à leur récit celui de leurs adversaires : Aneurin et Liwarc'h-Henn, ces chefs au collier d'or et au front couronné d'ambre, ont tracé le tableau de leur résistance à l'ennemi de la même main qui le combattit. Le lion ne pourra plus dire : « Ah! si mes confrères savaient peindre!.. » Il a pris lui-même les pinceaux.

Enfin, les poèmes des bardes offrent un certain intérêt littéraire et philosophique; ils comblent une lacune notable dans la littérature européenne; ils jettent, pour ainsi dire, un pont sur un abîme de plusieurs siècles; ils relient la barbarie féconde à la civilisation sa fille; le moyen-âge à l'antiquité celtique. Tout n'est ni latin ni germain dans notre civilisation; les historiens de nos jours commencent à le reconnaître; elle ne sort tout entière ni de la décadence romaine ni des invasions germaniques : les Romains une fois partis, et les Germains à peine arrivés, le champ restait libre; c'est dans ce champ que semèrent les bardes dont les ouvrages nous sont parvenus.

On rapporte que les solitaires qui défrichèrent les forêts et les bruyères de l'Armorique se trouvèrent fort embarrassés, après les premiers travaux, n'ayant pas de blé à semer. Or, comme ils étaient ainsi dans l'embarras, un petit oiseau vint volant, qui se posa près d'eux sur un buisson, tenant un grain de froment dans son bec. Tout joyeux de cet heureux présage, les solitaires suivirent l'oiseau, et il les mena dans une clairière de la forêt, où ils trouvèrent des épis, reste d'une riche culture depuis longtemps abandonnée.

Je voudrais, comme cet oiseau, avoir frayé, parmi les halliers de Bretagne, la route aux explorateurs, vers le champ cultivé autrefois par les bardes.

POÉSIES DE LIWARC'H-HENN.

PREMIÈRE PARTIE.

POÈMES HISTORIQUES.

CHANT DE MORT

DE GHÉRENT, FILS D'ERBIN,

PRINCE DE CORNOUAILLE.

(501.)

ARGUMENT.

Il y avait sur la côte, à la pointe de la Cornouaille, un endroit favorable aux descentes des Saxons : C'est là qu'abordèrent, en 501, deux vaisseaux germains chargés d'ennemis, sous la conduite d'un chef appelé Port, en mémoire duquel les étrangers nommèrent ce lieu *Portes-Muthe* ou le *Hâvre de Port*.

D'après un chroniqueur saxon, seul flambeau que l'histoire ait admis jusqu'ici pour se guider dans les temps obscurs de l'invasion germanique, les indigènes accourus pour repousser leurs ennemis auraient vainement cherché à leur disputer le rivage, et même ils auraient fait une perte fort importante dans la personne d'un de leurs chefs, jeune *Breton de très-noble race* [1].

[1] Anno 501. Hoc anno Porta (Port) atque duo filii sui, Bleda et Mægla, in Britanniam appulerunt cum duobus navibus, in eo loco qui appellatur *Portes-Muthe*, ac statim littus occupabant et ibi interfecerunt adolescentem quemdam Britonem virum prænobilem. (Chronique Saxonne, édit. de Gibson, p. 17.)

Ce noble Breton, dont la chronique saxonne n'a point pris la peine de nous conserver le nom, était, je pense, le jeune prince cornouaillais Ghérent, fils d'Erbin, mort en défendant son pays : la dénomination du lieu où son panégyriste, le barde Liwarc'h-Henn, le fait combattre et succomber, confirme mon opinion. Je retrouve dans Longborth, qui est le nom de ce lieu, ou plutôt Longport (comme on l'a primitivement écrit), la traduction exacte de Portes-Muthe : tous les dialectes celtiques, le breton-gallois, le breton-armoricain, le gaël-irlandais, le gaël-écossais s'accordent en effet pour donner au mot *long* la même signification qu'au mot anglo-saxon *muthe* ou *mouth* [1]; et quant au nom du chef germain Port, il est bien facile à reconnaître : si sa lettre initiale a subi, dans les moins anciens manuscrits, une légère altération, c'est uniquement en vertu des lois de l'euphonie.

En identifiant Portsmouth et Longport, je suis d'accord avec l'illustre historien des Anglo-Saxons, M. Sharon Turner : seulement on pourrait douter de cette identité à voir la raison qu'il en donne, sur la foi de quelques écrivains gallois : « Comme Longborth, dit-il, signifie littéralement le *port des vaisseaux*, et était un hâvre de la côte occidentale, nous pouvons penser qu'il s'agit du combat de Portsmouth, lors du débarquement de Porta [2]. »

Une connaissance plus approfondie de la langue celtique, et la confrontation des manuscrits originaux auraient sans

[1] Le dictionnaire gallois d'Owen traduit *long* par *opening a passage*, qui ouvre un passage (t. 2, p. 290); le dictionnaire breton de Legonidec par *avaloir*, *gouffre* (p. 113); le dictionnaire gaël-écossais et gaël-irlandais de l'*Highland Society* d'Écosse, par *gula*, *gueule*, *orifice of the gullet*, *ouverture du gosier*; goulet, sinus, baie (t. 2, p. 116).

[2] History of the Anglo-Saxons, t. 1, p. 284, éd. de 1828.

doute conduit l'éminent critique au même résultat que nous, par le même chemin.

A la bataille de Longport, s'il faut en croire Liwarc'h-Henn, les chefs des petites souverainetés indépendantes du sud de l'île de Bretagne auraient été confédérés sous les ordres du fameux Arthur, dont la renommée fabuleuse obscurcit plus tard la gloire historique; mais l'une ne devait commencer qu'à la mort du prince breton, et l'autre, à ce qu'il semble, malgré sa longue et mémorable résistance à Kerdic, méritait moins à cette époque l'admiration que l'estime de ses contemporains, car Liwarc'h-Henn donne plus d'éloges aux guerriers du général en chef, et particulièrement à Ghérent, qu'au généralissime lui-même. C'est ce qu'on va voir dans l'élégie guerrière qui suit : elle se divise en deux parties, l'une consacrée au héros de la pièce, l'autre à ses chevaux de bataille.

I.

MARONAD

GERENT, MAB ERBIN.

I.

Pan ganet Gerent, oez agoret—pers nev;—
Roze Krist a arc'het :
Pred miren Preden, gogoned. [1]

Molet pob ë ruz Gerent,
Arglouiz ; molam menneu Gerent, [2]
Gelen i Saïs, kar i sent. [3]

Rag Gerent, gelen dic'hrad,
Gweliz ë meïrc'h kemruz oc'h kad,
Ha, gouede gwaour, garv poelliad. [4]

[1] Pan anet Gereint oed agoret pyrth nef
Rhodei Grist a arc'het
Pryt mirein Prydein ogonet.
(Le Livre rouge de Herghest.)

Le texte de ce poème, imprimé dans le MYVYRIAN ARCHAIOLOGY OF WALES, ne diffère guères, en général, de celui des manuscrits, que par l'orthographe. Voyez cette précieuse collection, 1re partie, CANIADAU LLYWARCH HEN, *marwnad Geraint ab Erbin*, t. 1, p. 101.

I.

CHANT DE MORT
DE GHÉRENT, FILS D'ERBIN.

I.

Quand Ghérent naquit, les portes du ciel s'ouvrirent ; le Christ accorda ce qu'on lui demanda : temps heureux, gloire à la Bretagne.

Que chacun célèbre le rouge Ghérent, le chef d'armée; je célèbre moi-même Ghérent, l'ennemi des Saxons, l'ami des Saints.

Devant Ghérent, impitoyable envers l'ennemi, j'ai vu les chevaux [menacés] d'un commun désastre par la bataille, et, après le cri de guerre, un rude effort.

[2] Molet pawb y rud Ereint
Arglwyd molaf innau Ereint. (*Le Livre Rouge.*)

[3] Ce troisième vers manque dans le *Livre rouge de Herghest*, mais se trouve dans le *Livre noir de Kerverzin* et dans la plupart des autres manuscrits.

[4] Rhag Gereint glynn dihat
Gweleis y veirch cymmrud ogad
A gwedy gwawr garu bwylliad. (*Le Livre rouge.*)

Rag Gerent, gelen kezruz,
Gweliz ë meïrc'h tan kemruz,
Ha, gouede gwaour, garv ac'hluz. [1]

Rag Gerent, gelen gormes,
Gweliz ë meïrc'h kan heu krees,
Ha, gouede gwaour, garv ac'hes. [2]

Enn Longport, gweliz tredar,
Ha geloraour enn gwear,
Ha gouir ruz rag ruzr eskar. [3]

Enn Longport, gweliz ë gwezent,
Ha geloraour moui na ment,
Ha gouir ruz, rag ruzr Gerent. [4]

Enn Longport, gweliz gwaedfreu,
Ha geloraour rag armeu,
Ha gouir ruz rag ruzr Ankeu. [5]

Enn Longport, gweliz ë gotoeu

[1] Rhag Gereint gelyn cythrud
Gweleis y veirch tan gymmrud
A gwedy gwawr garw achlud. (*Le Livre r*

[2] Cette strophe manque dans le *Livre rouge*.

[3] Yn Llongborth gweleis drydar
Ac elorawr yn ngwiar
A gwyr rhud rhag rhuthr esgar. (*Ibid*

[4] Yn Llongborth gweleis y wytheint
Ac elorawr mwy no meint

Devant Ghérent, effroi de l'ennemi, j'ai vu les chevaux sous [le coup d'un] commun désastre, et, après le cri de guerre, une furieuse résistance.

Devant Ghérent, fléau de l'ennemi, j'ai vu les chevaux blancs d'écume, et, après le cri de guerre, un furieux torrent [de guerriers].

A Longport, j'ai vu du tumulte, et des cadavres [6] [nageant] dans le sang, et des hommes rouges [de sang] devant l'assaut ennemi.

A Longport, j'ai vu le carnage, et des cadavres en grand nombre, [7] et des hommes rouges [de sang] devant l'assaut de Ghérent.

A Longport, j'ai vu le sang couler, et des cadavres devant les armes, et des hommes rouges [de sang] devant l'assaut de la Mort.

A Longport, j'ai vu les éperons d'hommes qui

A gwyr rhud rhag rhuthr Gereint.
(Mss. de Herghest.)

[5] Yn Llongborth gweleis waed frau
Ac elorawr rhag aruau
A gwyr rud rhag rhuthr angau. (*Ibid.*)

[6] A la lettre : des *cercueils*, des *bières* ou *lectiques*, et plus particulièrement cette espèce de brancards sur lesquels on porte les morts en terre.

[7] Littéralement : *plus que beaucoup*.

Gouir ne kilient rag oun gwaeu,
Hag evet gwin oc'h gwezr gloeu. [1]

Enn Longport, gweliz ë mogedorz,
Ha gouir enn gozef amborz
Ha gorvod gouede gorborz. [2]

Enn Longport, gweliz ë armeu
Gouir, ha gwear enn tineu,
Ha, gouede gwaour, garv adneu. [3]

Enn Longport, gweliz kemminad,
Gouir enn kren, ha gwaed ar iad,
Rag Gerent, maour mab he tad. [4]

Enn Longport, gweliz trabluz;
Ar mein braïn ar goluz;
Hag, ar gran Kenrann, man ruz. [5]

Enn Longport, gweliz ë briz-red

[1] Yn Llongborth gweleis y ottew
Gwyr ni gyllint rhagovn gwaew
Ac yvet gwin o wydr gloew, (*Ibid.*)

[2] Yn Llongborth gweleis y vigedorth
A gwyr yn godde amborth
Ha gorvod gwedy gorborth. (*Ibid.*)

[3] Cette strophe manque dans le *Livre rouge de Herghest.*

ne reculaient point devant la peur des lances, et qui avaient bu du vin dans des verres brillants.

A Longport, j'ai vu [s'élever] une épaisse vapeur, et des hommes endurant des privations et le manque après l'abondance.

A Longport, j'ai vu [briller] les armes des guerriers, et [couler] le sang dans les vallées, et, après le cri de guerre, une terrible conflagration.

A Longport, j'ai vu l'engagement, des hommes en émoi et du sang sur la joue, devant Ghérent, l'illustre fils de son père.

A Longport, j'ai vu du tumulte; sur les rochers les corbeaux faisant festin; et, sur le sourcil du général en chef, une tache rouge.

A Longport, j'ai vu une presse roulante

[1] Yn Llongborth gweleis gymynat
Porthit gnif bob cyniuiat
Rhag Gereint mawr mab ei dad.
(*Mss. de Herghest.*)

[2] Yn Llongborth gweleis drablud
Er vein brein ar golud
Ac ar gran Cynran man rhud. (*Ibid.*)

Gouir enn ked, ha gwaed ar traed:
« A bo gouir Gerent bresiet »! [1]

Enn Longport, gweliz brouedrin
Gouir enn ked, ha gwaed het deu glii
Rag ruzr maour mab Erbin. [2]

Enn Longport ë laz Gerent,
Gour deour oc'h koet-tir Deuvnent,
Houint-houei enn laz, keda he lazent

Enn Longport laz i Arzur
Gouir deour kemmenent oc'h dur;
Amperoder, leviader lavur. [4]

II.

Oez re redent
Tan morzoued Gerent,
Gar hirion, greun heiz,
Ruzr gozaez ar difez menez. [5]

[1] Yn Llongborth gweleis y vrithred
Gwyr yggryt a gwaet am draet
A vo gwyr i Ereint brysiet.

(Mss. de Herg

[2] Yn Llongborth gweleis y vrwydrin
Gwyr yggryd a gwaet hyd deulin
Rhag rhuthr mawr mab Erbin. *(Ibid*

[3] Yn Llongborth y llas Gereint
Gwr dewr o godir Dyuneint
Wyntwy yn lad gyd asledeint. *(Ibid*

[4] Yn Llongborth llas i Arthur

d'hommes réunis, et du sang aux pieds : « Que ceux qui sont les guerriers de Ghérent se pressent ! »

A Longport, j'ai vu un conflit tumultueux d'hommes réunis, du sang jusqu'aux deux genoux, devant l'assaut du grand fils d'Erbin.

A Longport a été tué Ghérent, le vaillant guerrier du pays boisé de la Domnonée, [6] les tuant, ceux-là qui le tuèrent.

A Longport furent tués à Arthur de vaillants soldats qui tranchaient avec l'acier; [à Arthur] le généralissime, le conducteur des travaux [de la guerre].

II.

Ils étaient légers les coursiers sous la cuisse de Ghérent, hauts sur jambes [nourris de] grain d'orge, impétueux [comme le] feu de broussailles sur la montagne déserte. [7]

Gwyr dewr kymmynynt o dur,
Amherawdyr llyviawdyr llavur. *(Ibid.)*

[8] Oed re redeint
Dan vodwyd Gereint
Gar hirion grawn hyd
Rhuthr godeith ar dhifeith vynyd. *(Ibid.)*

[6] Le Devonshire actuel.

[7] Les lois galloises du Xe siècle donnent le nom de *goddaeth* à l'opération qui consistait à brûler, sur les collines, le chaume, la bruyère et la lande, au mois de mars de chaque année, pour féconder le sol et améliorer les pâturages.

Oez re redent
Tan morzoued Gerent,
Gar hirion, greun goteu,
Ruzion, ruzr ereron gleu. [1]

Oez re redent
Tan morzoued Gerent,
Gar hirion, greun mehen, [2]
Ruzion, ruzr ereron gwenn. [3]

Oez re redent
Tan morzoued Gerent,
Gar hirion, greun moloc'h,
Ruzion, ruzr ereron koc'h.

Oez re redent
Tan morzoued Gerent,
Gar hirion; greun heu boued; [4]
Ruzion, ruzr ereron loued. [5]

Oez re redent
Tan morzoued Gerent,
Gar hirion, greun azdas, [6]
Ruzion, ruzr ereron glas.

[1] Oed re redeint
Dan vordwyd Gereint
Gar hirion grawn odew
Rhudion rhuthr eryron glew. (*Le Livre rou*

[2] Garhirion graun webyn. (*Ibid.*)

Ils étaient légers les coursiers sous la cuisse de Ghérent, hauts sur jambes [nourris de] gros grain, rouges, impétueux [comme les] aigles forts.

Ils étaient légers les coursiers sous la cuisse de Ghérent, hauts sur jambes [nourris de] grain gras, rouges, impétueux [comme les] aigles blancs.

Ils étaient légers les coursiers sous la cuisse de Ghérent, hauts sur jambes [nourris de] grain vanné, rouges, impétueux [comme les] aigles rouges.

Ils étaient légers les coursiers sous la cuisse de Ghérent, hauts sur jambes; du grain [était] leur nourriture; [ils étaient] rouges, impétueux [comme les] aigles gris.

Ils étaient légers les coursiers sous la cuisse de Ghérent, hauts sur jambes [nourris d'] excellent grain, rouges, impétueux [comme les] aigles bleus.

[3] A partir de ce vers les strophes suivent un autre ordre dans le *Livre rouge de Herghest*.

[4] Grawn eu bwyd. (*Ibid.*)

[5] Eryron llwyd. (*Ibid.*)

[6] Grawn adhas. (*Ibid.*)

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

D'après une tradition galloise, le corps de Ghérent aurait été transporté à Ker-Faouet, maintenant Hereford, où il aurait reçu les honneurs funèbres; s'il en est ainsi, il y a lieu de croire que l'éloge qu'on vient de lire fut composé pour cette cérémonie, et chanté sur ces mêmes harpes au son desquelles les Bretons venaient de marcher au combat. Peut-être les chants de Ghérent lui-même contribuèrent-ils, comme son épée, à soutenir leur courage, car il était barde, et un de ses confrères du Xe siècle nous a conservé de ses vers :

« As-tu entendu, dit-il, ce que chantait Ghérent, fils d'Erbin : [Ghérent] l'homme juste et habile? [Elle est] courte la vie de l'ennemi des Saints [1]. »

Au lieu où furent déposés les restes du guerrier cornouaillais, on bâtit une chapelle qui lui fut dédiée; car la piété reconnaissante de ses compatriotes ne se borna pas à honorer dans sa personne un héros, elle fit un saint du martyr de l'indépendance bretonne et de la religion chrétienne menacées l'une et l'autre par les Saxons. Ceux des Bretons qui passèrent en Armorique, peu d'années après sa mort, fuyant devant les envahisseurs qu'il avait si vaillamment combattus ne l'oublièrent pas davantage; ils mirent sous son invocation plusieurs églises, dont l'une existe encore chez les Bretons d[e]

[1] A glevaz-te a gan Gerent
Mab Erbin, kewir, kewrent :
« Ber oedlok deskasok sent. »
(*Myvyrian archaiology*, t. 1, p. 172).

l'ancien Comté nantais;[1] et l'intérêt puissant attaché à son nom par le sentiment national entretint vivantes au milieu d'eux les traditions glorieuses dont il était l'objet. Mais insensiblement l'éloignement de la terre natale les dépouilla de leur caractère historique et national; elles prirent les fausses couleurs du roman; et, ainsi altérées, elles se transmirent de bouche en bouche et de siècle en siècle jusqu'aux âges chevaleresques, qui leur imprimèrent un nouveau cachet. De là vient que le Ghérent des traditions d'Armorique ressemble assez peu à celui de l'île et des anciens bardes. Cependant elles ont gardé quelques traits de sa physionomie, et voici le portrait qu'elles nous ont transmis du jeune chef breton, tel qu'on le trouve dans les *Mabinoghion* gallois publiés par lady Charlotte Guest :

« C'était, disent-elles, un jeune homme à l'air noble, aux cheveux longs, aux jambes nues; il portait au côté une épée à garde d'or; il était vêtu d'une robe et d'un manteau de satin, chaussé de fins souliers de cuir, et ceint d'une écharpe de pourpre bleue, aux deux bouts de laquelle pendaient deux pommes d'or. Il montait un jeune coursier, d'une haute taille, qui marchait d'un pas relevé, vif et fier. »[2]

Fidèle ou transformé, ce portrait est curieux, et on le rapprochera avec intérêt du poème de Liwarc'h-Henn : il est remarquable que le conteur populaire imite le barde contemporain, en ne séparant pas, dans l'éloge, le cheval de son cavalier.

Mais les descendants armoricains des compatriotes de Ghé-

[1] Près d'Ancenis. Dom Lobineau s'excuse de ne pouvoir retrouver les traces de ce Saint en Armorique; il y a, comme on le voit, de bonnes raisons pour cela. Le *Martyrologe romain* l'appelle *Geruntius*, dit-il. (CATAL. DES SAINTS DE BRET., éd. de 1724, p. 10.)

[2] CONTES POPULAIRES DES ANCIENS BRETONS, t. 2, p. 8.

rent ne se contentèrent pas de changer son histoire en roman de chevalerie, ils finirent par s'imaginer qu'il avait, comme leurs ancêtres, traversé la mer ; qu'il avait régné sur le continent, comme beaucoup d'autres chefs insulaires, et été couronné à Nantes roi de Bretagne-Armorique. C'est Chrétien de Troyes, trouvère du XII[e] siècle, qui nous l'apprend. « Son père étant mort, dit-il, une députation d'Armorique vint lui annoncer cette nouvelle, et le chercher pour lui succéder. Il partit donc, après avoir pris congé d'Arthur, son seigneur suzerain, qui lui donna l'investiture de ses nouveaux états,

Et dit : aller vous en convient
D'ici à Nantes, en Breteigne,
Là porterez roiale enseigne,
Couronne en chef et sceptre au poing. »[1]

Sauf la circonstance de l'hommage et de l'investiture, il n'y aurait ici rien que de très naturel et dans les mœurs du temps où vivait Ghérent : l'aventure que lui prêtent les traditions rapportées par le trouvère arriva de point en point au chef cornouaillais Budik, son parent : il reçut un jour une ambassade qui venait lui offrir le trône de la Cornouaille continentale, resté vacant par la mort du roi.[2]

Cependant, aucun témoignage contemporain ne nous apprenant que Ghérent ait régné à la fois sur les Bretons de l'île et sur ceux du continent, et les triades galloises gardant le même silence, nous devons conclure que la tradition n'a pas

[1] Le roman d'Erec et d'Enide. Bibliothèque royale de Paris. Mss. Cangé, n. 73.

[2] Missis legatis ad eum, ut sine mora, cum tota familia sua, et auxilio Britannorum, ad recipiendum regnum Armoricæ gentis veniret: defuncto rege illorum, illum volebant recipere natum de regali progenie. (Liber Landavensis, p. 123, éd. de Rees, 1840.)

de fondement. Les Bretons d'Armorique auront été trompés, à la longue, par la similitude de nom de Ghérent et de Ghérek, chef armoricain du même temps; mais l'erreur où ils sont tombés n'est pas indifférente à la gloire du chef insulaire; elle prouve à quel point le peuple tenait à honneur d'avoir été gouverné par lui, et montre que la voix des bardes populaires de l'Armorique répondait, à travers l'Océan, aux fraternelles mélodies de la harpe galloise.

Aujourd'hui que ses notes arrivent de nouveau à nos oreilles, non seulement après avoir traversé les mers, mais les siècles, elles nous paraissent bien étranges, bien rudes, surtout celles où, changeant de rhythme, le barde s'est plu à imiter le bruit strident des harnais des chevaux de Ghérent; elles offrent même quelque chose de puéril, qui tient sans doute à l'extrême jeunesse de l'auteur, et semble un écho de la poésie populaire.

De plus, toutes ne sont pas également faciles à saisir. Sans répéter ici ce que nous avons remarqué dans notre introduction touchant le laconisme des bardes (caractère général de leurs poëmes, qui les fait ressembler à des édifices bâtis à pierres sèches), la désuétude de certaines locutions jette souvent beaucoup d'obscurité sur le sens des phrases. Qu'on ne s'étonne donc pas si le docteur Owen, qui en a donné des spécimen avec une traduction anglaise, diffère si souvent des traducteurs ses compatriotes, et, chose plus extraordinaire encore, de lui-même; et s'il traduit, dans deux ouvrages, les mêmes morceaux de trois manières: à plus forte raison ne devra-t-on pas être surpris de me voir en désaccord avec lui sur plusieurs points dans le morceau qu'on vient de lire; non certes, que j'aie la prétention de mieux savoir l'ancienne langue bretonne que l'auteur du Dictionnaire gallois-anglais, le plus complet qu'on ait encore publié, mais parce qu'il a manqué de critique, et négligé de

s'éclairer des autres dialectes celtiques, sans lesquels il me semble difficile de bien saisir toujours le sens des bardes primitifs. Pour juger des contradictions de cet écrivain, d'ailleurs estimable à beaucoup d'égards, il suffit de comparer sa traduction de la strophe quatrième de l'élégie de Ghérent, dans ses HÉROIC ÉLÉGIES, de 1792, et dans son Dictionnaire, (édition de 1832); d'abord, il traduit ainsi :

« Devant Ghérent qui soufflait la terreur sur l'ennemi, j'ai vu les chevaux portant les compagnons mutilés de leurs travaux, et, après le cri de guerre, une terrible obscurité. » [1]

Oubliant cette première interprétation, il donne cette seconde dans son dictionnaire :

« J'ai vu les chevaux épouvantés par les travaux partagés de la bataille, et, après le cri de guerre, un terrible effort. » [2]

Enfin, dans un autre endroit du même ouvrage, il rend la même strophe de cette troisième manière :

« Devant Ghérent, ennemi courroucé, j'ai vu les chevaux portant les blessés après la terrible résistance d'un guerrier. » [3]

Quelle est la version exacte et à laquelle des trois devra se tenir le lecteur?

Cette difficulté m'a fait recourir aux différentes sources celtiques, et elles m'ont conduit à traduire comme on l'a vu

[1] Before Geraint, that breathed terror on the foe, I saw steeds bearing the maimed sharers of their toil, and after the shout of war a fearful obscurity. (P. 5.)

[2] *I beheld steeds hagged with mutual toil from battle, and after the shout a frightful impelling.* (WELSH DICT., t. 2, p. 441.)

[3] Before Geraint, the wrasfull foe, I have seen steeds bearing the maimed after the terrible opposing of a warior.

(*Ibid.*, t. 1, p. 4.)

plus haut. J'ai donc rendu les mots *gelen kezr-uz* par *effroi de l'ennemi ;* littéralement : *sur l'ennemi répandant la terreur;* (en effet, *kezr*, contraction de *kezour*, signifie *qui répand ;* et *uz* ou *heuz* veut dire terreur;) et j'ai traduit le vers

Gweliz ë meïrc'h tan kem-ruz, par :

« J'ai vu les chevaux sous (le coup d'un) *commun désastre.* »

Si le mot eût été français, j'aurais mis sous un CO-DÉSASTRE, et, si j'avais visé à l'élégance, *menacés d'un commun désastre ;* *ruz* ou *reuz* signifiant désastre, en breton, et la conjonction *kem* répondant au *cum* des latins, qui marque concomitance.

Quant au troisième vers du ternaire, je ne conçois pas qu'Owen ait pu le traduire comme il l'a fait, en dernier lieu, car rien ne conduisait à cette interprétation : impossible de donner aux mots :

Ha, gouede gwaour, garv ac'hluz,

d'autre sens que : *Et, après (le) cri de guerre, (une) furieuse résistance.*

Il l'a reconnu lui-même dans sa première traduction qui ne différait de la nôtre que par le sens à donner à *ac'hluz*, qu'il rend, dans la troisième, par *résistance*, comme nous. Si, toutes les fois que le mot *gwaour* se présente, il signifie *guerrier*, et non *cri de guerre*, à la lettre, *cri de malheur*, (de *gwa* ou *gwae!* malheur !) les strophes où il se trouve deviennent inintelligibles.

J'ai insisté sur ces anomalies, non pour le triste plaisir de mettre en désaccord avec lui-même un homme honorable dont les traductions m'ont été utiles quelquefois, et le dictionnaire souvent; mais parce qu'elles montrent combien les poèmes des bardes présentent de difficultés à ceux qui sont le plus versés dans l'étude de l'ancienne littérature bretonne : en devenant indulgent pour eux, le lecteur, le sera, j'ose l'espérer, pour moi-même. Désirant toutefois qu'il juge par ses propres yeux, non seulement de

l'esprit bardique qui s'évapore trop souvent en pa
une langue étrangère, mais de la lettre toute nu
joindre à la traduction française que j'ai déjà do
traduction littérale en latin : elle aura, en outre,
sultat de faire apprécier le plus ou moins de fidéli
interprétation.

Voici donc les premières strophes de l'élégie d
latinisées mot à mot. Je demande pardon d'avance
de l'idiôme barbare qu'on va lire.

Quando genitus Gerentius, fuerunt apertæ p
Dedit Christus quod petitum :
Tempus faustum Britanniæ, gloriam.
Laudet quisque rubrum Gerentium,
Ducem; laudo egomet Gerentium,
Hostem Saxonum, amicum sanctorum.
Ante Gerentium, hostibus inclementem,
Vidi equos collapsuros in prælio,
Et, post clamorem, atrocem conatum.
Ante Gerentium, hostes terrificantem,
Vidi equos sub collapsu,
Et, post clamorem, atrocem oppositum.
Ante Gerentium, hostium luem,
Vidi equos, candente eorum spuma,
Et, post clamorem, atrocem torrentem.
Longoportæ, vidi tumultum,
Et feretra in cruore,
Et viros rubros ante impetum inimici.
Longoportæ, vidi stragem,
Et feretra plusquam multa,
Et viros rubros ante impetum Gerentii.

. . . .

Erant rapidi cursores
Sub femore Gerentii,

Crúra longa, granum hordei,
Impetus ignis dumosi super desertum montem.

Je me borne à ce spécimen pour ne pas abuser de la patience du lecteur.

Le plus ancien texte de l'élégie de Ghérent se trouve dans le LIVRE NOIR DE KERVERZIN et dans le LIVRE ROUGE DE HERGHEST, manuscrits qui appartiennent, l'un, à la bibliothèque particulière de la famille Vaughan de Hengurt; l'autre, à celle du collége de Jésus, à Oxford. Sans négliger le second, que j'ai cité en note, j'ai suivi de préférence le premier qui est du XIIe siècle, comme je l'ai dit ailleurs. Mon texte s'éloigne peu de celui du *Myvyrian archaiology of Wales*, imprimé d'après des copies beaucoup plus modernes. J'ai cru devoir, à l'exemple des éditeurs de ce recueil, et contrairement aux manuscrits, ouvrir par cette pièce la série des poèmes de Liwarc'h-Henn.

CHANT DE MAENWINN.

(DE 534 A 550.)

ARGUMENT.

Maenwinn était intendant de Maelgoun, chef des Bretons de Gwéned, province du nord de la Cambrie. Attaqué par les étrangers, probablement les Angles, il aima mieux capituler que se défendre. Mais cette conduite si peu digne de ses braves compatriotes, en lui laissant la vie, ne le sauva point du déshonneur. Quand il fut désarmé, l'ennemi le dépouilla de ses vêtements, les foula aux pieds, en signe de mépris, brisa les bornes de ses terres, et se livra, envers lui, à mille avanies. La lâcheté de Maenwinn, l'insulte faite à la patrie commune et la honte qui en rejaillissait sur les Bretons, inspirèrent au barde-roi Liwarc'h les vers énergiques qu'on va lire : il reproche au jeune officier sa conduite, et conseille au chef Maelgoun de choisir un autre intendant.

Maelgoun ayant été élu roi suprême de la Cambrie, vers l'an 534, comme nous l'apprend Gildas, son contemporain, qui l'appelle *Maglocunus,* et étant mort vers 550, il faut placer entre ces deux époques la composition du chant suivant :

II.

KAN MAENWINN.

Maenwinn, tra boum e'z oed,
Ne sezret më lenn-i a troed;
Ned erzed men tir-i heb gwaed. [1]

Maenwinn, tra boum e'z erben,
Am ieuenkted e'm dilen, [2]
Ne torre gwas-all men terven.

Maenwinn tra boum e'z erled
E'm dilen më ieuenkted,
Ne kare gwas-all men gwezled. [3]

Maenwinn, tra boumi e bras,
O dilen diwall galanas,
Gounaoun gwezred gour, tra bezoun gwas. [4]

[1] Maenwynn tra fum ith oet
Ni sethrit fy llen i a thraet
Nid erdit fy nhir i heb waet. (*Mss. de Herghest.*)
[2] Am ieuenctit im dilyn
Ni thorrei gasseil fyn terfyn. (*Ibid.*)

II.

CHANT DE MAENWINN.

Maenwinn, quand j'étais à ton âge, on ne foulait pas mon manteau, à moi, aux pieds; on ne labourait point ma terre, à moi, sans [y verser] du sang.

Maenwinn, quand j'étais dans ta position, ma jeunesse à ma suite, l'étranger ne brisait point ma borne.

Maenwinn, quand j'étais dans ta situation, à ma suite ma jeunesse, l'étranger n'aimait point ma colère.

Maenwinn, quand j'étais dans ma fleur, suivant le furieux carnage, je faisais l'ouvrage d'un homme, quoique je fusse jeune.

[3] Ni charei gesseil fyn gwythlid. (*Mss. de Herghest.*)

[4] Maenwyn tra fum i e vraz
Oeduli diwal galanas
Gwnawn weithred gwr tra bydwn gwas.
(*Mss. de Herghest*)

Men deuis, ë kefrann ha he gaen — ar-
n-han [1], —
Enn lemm, megis draen.
Ned ober gen-i-mem hogi maen [2].

Anrek r'em gallad, oc'h defren Meverniaoun,
Enn kuz enn kelourn,
Haearn lemm, laez oc'h dourn. [3]

Maenwinn, mezer te enn gall;
Anken keisouet ar gwall ![4]
Keisiet Maelgoun maer arall !

Bet bendiget er ankesbel — gwrac'h —
A diwed oc'h treuz he kel :
« Maenwinn, nag azav të kellel ! » [5]

[1] Vyn deuis y gyfran aegaen arnau. (*Ibid.*)
[2] Nid over gnyvymhogi maen. (*Ibid.*)
[3] Anrheg rym gall o Dyffryn Meirniawn
Yn gud yn nghelwrn
Haearn llym llaes o Dwrn. (*Ibid.*)
[4] Maenwn medyr di yn gall
Angen kyssucil ar wall. (*Ibid.*)
[5] Boet bendiget yr anghysbell wrach
A dywawt o drws ei chell

Ce que j'aimais [alors], c'était un fer de lance recouvert de sa gaîne, [un fer] aigu comme l'épine. [Alors] ce n'était pas un travail pour moi de soulever le rocher.[6]

[Aussi] en présent m'envoya-t-on, de la vallée de Mévernion, enfermé dans une boîte, un fer aigu qu'on lance de la main.[7]

Maenwinn, juge-toi avec sévérité; que le repentir chasse la faute! que Maelgoun cherche un autre intendant!

Qu'elle soit bénie la vieille [femme] solitaire qui avait crié du seuil de sa cabane : « Maenwinn, ne rends pas ton poignard! »[8]

Maenwyn nag adav dy gyllell.

(*Mss. de Herghest.*)

6 Allusion au nom de Maenwinn qui signifie *un homme qui soulève des pierres, des rochers*, à la lettre LEVIER DE ROCHER (de *maen*, pierre, roc, et du breton-gallois, *gwyn*, en breton armoricain *gwint*, levier.)

7 Un javelot.

8 A la lettre : *Ne confie pas, n'engage pas ton couteau* : ne te désarme pas.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Le poète finit par invoquer une autorité supérieure à la sienne. Mais quelle est cette autorité? Pour l'emporter sur celle d'un barde, d'un chef illustre dans les combats, qui se donne pour modèle aux jeunes gens, il fallait qu'elle eut une bien grande valeur. Aussi, je ne pense pas qu'il veuille parler d'une femme ordinaire ; j'ai traduit son nom par *vieille femme*, et c'est aujourd'hui le sens qu'il a dans les dialectes bretons, mais, au moyen-âge, il signifiait *sorcière*, et à l'époque où nous sommes, il avait déjà sans doute la même signification. Je ne suis donc pas éloigné de voir en elle une de ces magiciennes jadis affiliées à l'ordre des druides, une compagne solitaire et sans autels, mais toujours écoutée, de celles que Lampride appelle *driades* ou druidesses. L'empereur Alexandre Sévère traversant la Gaule, en l'an 234, fut apostrophé par l'une d'elles, comme l'est Maenwinn dans la pièce de Liwarc'h-Henn [1]. Une pareille coïncidence ne peut guère être l'effet du hasard ; ces femmes, on le sait, prenaient part, avec tout l'entraînement de leur sexe, aux affaires publiques, et le caractère presque divin que leur prêtait le peuple, donnait un grand poids à leurs avis.

Le texte manuscrit du *chant de Maenwinn* se trouve à la fois dans le LIVRE NOIR de KERVERZIN et dans le LIVRE ROUGE de HERGHEST, comme le précédent, et il a été aussi imprimé dans le *Myvyrian archaiology*, où on peut le voir, à la page 120 du premier volume. La version que je publie n'en diffère guères que par l'orthographe et la transposition d'une strophe, la septième, qui se trouve placée la cinquième dans le *Myvyrian*.

[1] Mulier Druias eunti exclamavit gallico sermone. (Vita Alexandri Severi.)

CHANT DE MORT

D'URIEN, PRINCE DE REGHED.

(DE 572 A 579.)

ARGUMENT.

Urien, chef des Bretons de Reghed, ou du Cumberland, qui descendaient d'anciens émigrés de la Gaule Armoricaine, paraît avoir été revêtu de la dignité de roi suprême de toute la Bretagne et avoir tenu tête, pendant plusieurs années, aux conquérants germains. Il remporta sur eux différentes victoires dont les bardes, et particulièrement Taliésin, nous ont conservé le souvenir. Ce fut lui qui, vers l'an 547, époque où les vaisseaux des Angles, venant des rivages de la Mer Baltique, abordèrent entre les embouchures du Forth et de la Tweed, commandés par Ida et ses douze fils, et alliés aux Pictes, poussa le premier cri de guerre : rassemblant les hommes des montagnes d'où descend la Clyde, il leur adressa ces paroles que Taliésin a retenues et que nous lui entendrons répéter :

« Hommes de ma famille, ici réunis, levons notre étendard sur la montagne, et marchons contre les envahisseurs de la plaine, et tournons nos lances contre la tête des guerriers, et cherchons le *porte-brandon* [1] au milieu de son armée, et tuons avec lui ses alliés. »

[1] C'est le surnom que les Bretons donnaient à Ida.

Quand, repoussés du Cumberland, les Angles établis dans la terre des Berniciens firent de nouvelles tentatives, de 572 à 579, sous la conduite de Théodorik, un des fils d'Ida, pour subjuguer leurs voisins Bretons, ce fut encore Urien qui commandait ces derniers. Le chef ennemi fut vaincu; et, forcé de fuir, il se retrancha dans l'île de Medcaud, maintenant Lindisfarne, où les Bretons le poursuivirent et le tinrent assiégé. Malheureusement la division, si souvent fatale aux indigènes, et qui contribua peut-être plus encore à leur asservissement que les armes des Germains, se mit parmi eux : d'un côté, à ce qu'il paraît, le mélange, sous les mêmes drapeaux, de guerriers Gaëls et Bretons, réunis pour la défense commune, mais ennemis naturels, et dont l'antipathie, plus forte que celle de race, remontait sans doute à une conquête primitive; d'autre part, la jalousie des chefs contre leur généralissime, détruisirent les résultats de la victoire, et, en leur faisant lever le siége, les empêchèrent de profiter de ce succès pour en obtenir un définitif. Ils bloquaient Théodorik depuis trois jours et trois nuits, lorsqu'Urien périt assassiné par un de ses soldats appelé Lovan, homme de race gaële, comme l'indiquent son nom et le surnom de MAIN ÉTRANGÈRE [1] que lui donnent les traditions galloises, qui fut poussé, dit-on, à ce lâche attentat par Morgant ou Morkan, prince de Strath-Clyde.[2]

[1] *Law estrawn* ou *Lao estron*. *Lao zivro*. Myvyr. arch., t. 1, p. 78.

[2] Deodric contra illum [Urbgen] cum filiis dimicabat fortiter. In illo autem tempore aliquando hostes, nunc cives, vincebantur : et ipse conclusit eos tribus diebus et tribus noctibus in insula Medcaud, et dum erat in expeditione jugulatus est, Morcanto destinante, pro invidia, quia in ipso præ omnibus regibus virtus maxima erat in instauratione belli. (GENEALOGIA SAXONUM, Nennius, p. 53; Stevenson, édit. Londini, 1838.)

Liwarc'h-Henn, compagnon d'armes d'Urien, voulut transmettre à la postérité le souvenir glorieux du chef breton, et composa le chant qu'on va lire.

On y remarque six parties bien distinctes.

Dans la première, le barde guerrier, respirant l'ardeur de la vengeance, a l'air de poursuivre l'assassin de son général, au galop de son cheval, la lance en arrêt, et mêle l'éloge incohérent du prince à mille cris de guerre.

La vue de la tête tranchée d'Urien, qu'il a recueillie et qu'il emporte avec lui, augmente son exaltation; et comme un homme dont la raison s'égare et qui répète à satiété la phrase qui peint sa douleur ou son étonnement, il commence quatorze strophes par la même pensée poignante dont il varie à peine la monotonie par l'éloge des vertus d'Urien.

Il ne renonce à cette idée que pour une autre non moins triste, à laquelle il revient sept fois : les funérailles du prince qui, ravi à son affection, va être emprisonné pour jamais sous les pierres de la tombe.

Alors son propre chagrin le fait songer à celui de Leu, frère bien-aimé d'Urien, et à Eurzel, sœur du chef breton : il la voit passant ses nuits à pleurer, et, comme Rachel, ne pouvant se consoler *parce qu'il n'est plus!*

Mais les larmes ne conviennent qu'aux femmes, et tandis qu'Eurzel se désole, Leu cherche à tirer vengeance du meurtrier de son frère que Liwarc'h, dans un langage mystérieux, familier aux bardes, nous représente sous la figure d'un animal dévastateur.

Cependant l'armée bretonne, privée de chef, lui semble comme un essaim sans ruche; frappé de cette belle image, le poète veut la développer, et, rappelant le souvenir d'un présent qu'on lui a fait, il en tire une induction allégorique en faveur des guerriers bretons auxquels manque celui qui les rassemblait comme la ruche réunit les abeilles : s'il insiste à

cet égard, son grand âge et son expérience consommée lui en donnent le droit; d'ailleurs, sa prédilection bien naturelle pour le généralissime ne le rend pas injuste envers les chefs subalternes : Dunod, surnommé, dans les Annales galloises, un des trois piliers de la Bretagne, titre qu'il partageait avec Urien [1]; Gwallok, chef de la vallée de Shrewsbury, que les triades mettent, comme Dunod, au nombre des trois guerriers bretons les plus habiles en stratégie [2]; Morgant, quoiqu'il fût probablement l'instigateur du meurtre d'Urien, comme le dit Nennius; Owen, Pasken, et Elfin, fils d'Urien; Peil, second fils de Liwarc'h-Henn, tous jaloux de se surpasser l'un l'autre en actions d'éclat, et enfin le barde lui-même, qui n'hésite pas à se mettre, quoique le dernier, à leur suite, et à faire son propre éloge. Toutefois, c'est uniquement pour ramener le souvenir d'Urien dont la gloire est incomparable : c'est pour crier de nouveau vengeance contre l'assassin qu'il désigne aux poignards de ses compatriotes.

Dans l'épilogue, nous trouvons Liwarc'h-Henn assis, parmi les ruines, sur la pierre de l'âtre de son illustre frère d'armes : il se rappelle les joyeux visiteurs réunis jadis autour d'elle; les banquets dont elle fut si souvent témoin; les splendides fêtes de nuit, à la lueur des torches; les chaudières fumantes, l'hydromel coulant à flots; la corne à boire, passant de main en main; les gais propos des amis; la munificence du prince, les acclamations des guerriers, les chants des bardes, unis au son des harpes; et ne voyant, au lieu de toute cette félicité, qu'un sol couvert d'orties, de ronces, d'épines et d'oseilles sauvages, brouté par la chèvre du pâtre, ou labouré par les pourceaux, son inspiration l'abandonne, et il ne peut plus que pleurer.

[1] MYVYRIAN ARCHAIOLOGY, t. 2, p. 3.
[2] *Ibid.*, p. 14.

Ce préambule était nécessaire pour bien saisir l'ensemble du poëme suivant, un des plus obscurs du barde et des plus difficiles à traduire.

L'auteur débute en adressant la parole à un de ses compagnons de guerre, au vieux Unour'h [1], fils d'Esbouez, chef breton du Merionethshire actuel : il habitait près de la ville de Dolgelly, dans un lieu appelé, de son nom, Kerunour'h; ses infortunes lui firent donner le sobriquet d'*Unarc'hen*, c'est-à-dire qui n'a *qu'un seul vêtement* : les Saxons ne lui laissèrent pas autre chose.

[1] Voyez l'excellente édition des Lois galloises, traduites par M. Aneurin Owen, fils de l'auteur du Dictionnaire, t. II, p. 48.

III.

MARONAD

URIEN REGED.

I.

Demkefarweziad, Unhouc'h — diwal
Baran enn kevlouc'h!
Gwell ez laz nag ez edolouc'h ! [1]

Demkefarweziad, Unhouc'h — diwal
Diwezet enn treuz lec'h :
« Dunod, mab Pabo, ne tec'h. » [2]

Demkefarweziad, Unhouc'h diwall
c'houerv —
Bloung c'hoarzin mor revel — torvloze
Urien Reged, greidiol gavael. [3]

Erer gall, Unhouc'h, gleu, hael,
Revel gozik, budik mael,

[1] Dymkywarwydyat Unhwch diwal
Barau ygkyuluch
Gwell yd lad nog yd ydoluch.

(*Mss. de He*

[2] Diuedyd yn nrws llech

III.

CHANT DE MORT

D'URIEN DE REGHED.

I.

En avant ! terrible Unour'h ! [bonne] contenance dans la bataille ! mieux vaut tuer que parlementer !

En avant ! terrible Unour'h ! on a crié du seuil du *Ler'h* [4] : « Dunod, le fils de Pabo, ne recule [jamais]. »

En avant ! terrible Unour'h ! Il était amer, [il était] sombre comme le rire de la mer, le tumulte de la guerre [autour] d'Urien au poignet vigoureux.

[C'était], Unour'h, un aigle puissant, brave, généreux ; un poursuivant [toujours] vainqueur,

Dunawd vab Pabo ni thech. (*Mss. de Herghest.*)

[3] Dymkywarwydiat unuch dywall chwerw
Blwng chwerthin mor ryvel dorvlodyat
Urien Reged greidiawl gauel. (*Ibid.*)

[1] Grotte. Voyez plus loin les notes et éclaircissements.

Urien, greidiol gavael; [1]

Erer gall, Unhouc'h,
Perc'hen enaour,
Ken leir, ken eber, gwer glaour. [2]

II.

Penn a porzam ec'h men tu
Bou kerc'heniad rong deu lu,
Mab Kenvarc'h, balc'h bieuvu. [3]

Penn a porzam ar men tu,
Penn Urien lari levie lu :
Hag ar he bron gwenn, bran du! [4]

Penn a porzam enn më krez
Penn Urien lari levie lez;
Hag ar he bron gwenn bran a hes. [5]

Penn a porzam em nezer

[1] Graidiol eryr gall Unhwc gleu hael rhyfel
Goddig buddig fael
Urien greidiol gafael. (*Mss. de Herghes*

[2] Gauael eryr gall Unhwch
Berchen enawr
Kell llyr kain ebyr gwyr glawr. (*Ibid.*)

[3] Penn a borthaf o untu
Bu kyrch ynat rhwng deulu

de combats acharnés, qu'Urien au vigoureux poignet ;

C'était, Unour'h, un aigle puissant, plein d'intelligence, aussi bien sur le rivage des mers que dans les défilés et les vertes plaines.

II.

Je porte à mon côté la tête de celui qui commandait l'attaque entre deux armées, [la tête] du fils de Kenvarc'h qui vécut magnanime.

Je porte sur mon côté la tête d'Urien qui doucement commandait l'armée : sur sa poitrine blanche, un corbeau noir !

Je porte dans ma tunique la tête d'Urien qui doucement commandait la cour ; sur sa poitrine blanche le corbeau se gorge.

Je porte à la main une tête qui n'était jamais

Mab Kynvarch balch bieufu.

(*Mss. de Hergheat.*)

[4] Penn a borthaf ar vy nhu penn Urien
Llary llyw ei lu
Ac ar ei vron wenn vran ddu. (*Ibid.*)

[5] Pen a borthaf mywn vy nghrys pen Urien
Llary llywiai llys
Ac ar ei vron wen vrein ai hys. (*Ibid.*)

Enn er ec'houez oez neg er :
Teïrn bron treuliad kenniouer. [1]

Penn a porzam tu'm morzoued
Oez eskoued ar he gwlad, oez kolovn enn kad,
Oez klezev kad kewlad roued. [2]

Penn a porzam ar men klez
Gwell, e beo, nag ez he mez;
Oez dinas i henourez. [3]

Penn a porzam oc'h gorzir Pennok, [4]
Pell henook — he lued; —
Urien geriaok — klod-red. — [5]

Penn a porzam ar më eskouez
N'em arvolle gwaradouez : [6]
Gwae më lao ! laz më arglouez ! [7]

Penn a porzam ar më brec'h

[1] Penn a borthaf ym vedeir
Yr yrechwyd oed nugeil
Teyrnvron treulyat gennweir.
(*Mss. de Herghest.*)

[2] Penn a borthaf tu mordwyd
Oed ysgwyd ar ei wlad oed olwyn yn nghad
Oed cledyf cat kyulat ruyt. (*Ibid.*)

Cette strophe paraît avoir été altérée par les copistes, comme la deuxième et la troisième.

en repos : la pourriture ronge la poitrine du chef.

Je porte du côté de ma cuisse une tête qui était un bouclier pour son pays, une colonne dans le combat, une épée de bataille pour ses libres compatriotes.

Je porte à ma gauche une tête meilleure, de son vivant, que n'était son hydromel; [une tête] qui était une citadelle pour les vieillards.

Je porte, depuis le promontoire de Pennok 8, un chef dont les armées sont célèbres au loin; le chef d'Urien l'éloquent [dont] la renommée court [à travers le monde].

Je porte sur mon épaule une tête qui ne me faisait point honte : malheur à ma main ! mon maître est tué !

La tête que je porte sur mon bras n'a-t-elle pas

[3] Penn a borthaf ar vy ngled
Gwell ei wyw nog it ei ved
Oed dinas i henwred. (*Mss. de Herghest.*)

[4] . . . . o gotir Penawc (*Ibid.*)

[5] Pellyniawc ei lluyd
Urien geiriawg glodryd. (*Ibid.*)

[6] N'im arfollai waradwyd. (*Ibid.*)

[7] Gwae vy llaw llad vy argluyd. (*Ibid.*)

[8] En face de l'île de Lindisfarne qu'assiégeaient les Bretons.

N'ez gorugaz tir Brenec'h ?
Gouede gwaour, geloraour meïrc'h. 1

Penn a porzam enn ankad — më lao —
Lari az levie he gwlad ; 2
Penn post Preden reallad.

Penn a porzam oc'h du paol,
Penn Urien, uc'h dragonol.
Ha keit dei deiz breud, n'em tavor ! 3

Penn a porzam am porzez ;
Ned adwen ; na dei'r më lez.
Gwae më lao ! lam'm digonez ! 4

Penn a porzam oc'h tu riou
Hag he geneu e gwenriou — gwaed ; —
Gwae Reged oc'h heziou ! 5

Ne tervez më brec'h ; regarzouez më aez ;

1 Neus gorug o dir Bryneich
Gwedy gwawr gelorawr veirch. (*Mss. de Hergh.*)
2 Lary ud llywiai wlad. (*Ibid.*)
3 Penn Urien ud dragonawl
A chyd del dydd brawd nim tawr. (*Ibid.*)
4 Neud adwen nat yr vy lles
Gwae vy llaw llym digones (*Ibid.*)
5 Penn a borthaf o du riw

conquis la terre des Berniciens? 6 Après le cri de guerre, les chevaux [traînent] des corbillards.

Je porte dans le creux de ma main une tête qui commandait doucement son pays, la tête d'un puissant pilier de la Bretagne.

La tête que je porte au bout d'une pique noire est la tête d'Urien, le sublime Dragon [7]. Ah! jusqu'à ce que le jour du jugement arrive, je ne me tairai point!

La tête que je porte me porta; je ne le retrouverai plus; il ne viendra plus à mon secours. Malheur à ma main! mon bonheur m'est ravi!

La tête que j'emporte du penchant de la montagne, a la bouche écumante de sang; malheur à Reghed de ce jour!

Mon bras n'est point affaibli; [mais] mon re-

Ac ei eneu ewynriu gwaed
Gwae Reged o heddiw. (*Ibid.*)

[6] Ce pays s'étendait au-delà de la Tine, jusqu'au détroit d'Écosse, et comprenait le pays montueux borné, au midi, par la tranchée de Sévère.

[7] C'est-à-dire le chef des chefs. Gildas donne à Maelgoun de Gwéned, roi suprême des Bretons, le nom de *dragon* insulaire, *insularis draco*. (De excidio Britanniæ, édit. de Gale, p. 12.)

Men kalon, n'er torrez?
Penn a porzam am porzez! [1]

III.

He kelan gwan-gwenn a goloer heziou
Adan priz ha mein;
Gwae më lao! laz tad Owen. [2]

He kelan gwan-gwenn a goloer heziu
Enn mesk priz ha deru; [3]
Gwae më lao! laz më kevenderu!

He kelan gwan-gwenn a goloer heno
Adan mein ha he deouet;
Gwae më lao! lamm r'em tonket! [4]

He kelan goan-gwenn a goloer heno
Enn mesk priz ha teouarc'h: [5]
Gwae më lao! laz mab Kenvarc'h!

He kelan gwan-gwenn a goloer heziuo
Tan gwered hag arwez; [6]
Gwae më lao! laz më arglouez.

[1] Ni thyruis vy mraich rhygardwys vy ais
Vy ngalon neur dores
Penn a borthaf am porthes. (*Mss. de Herghe*

[2] Y gelin veinwen a oloir heddiu
Adan bridd a mein
Gwae vy llaw llad tad Owein. (*Ibid.*)

pos est troublé; mon cœur, ne te brises-tu pas? La tête que je porte m'a porté!

III.

Son corps délicat et blanc sera couvert aujourd'hui de mortier et de pierres; malheur à ma main! le père d'Owen est tué!

Son corps délicat et blanc sera couvert aujourd'hui de mortier et de chêne; malheur à ma main! mon cousin-germain est tué!

Son corps délicat et blanc sera couvert cette nuit de pierres choisies; malheur à ma main! A quelle chûte étais-je destiné!

Son corps délicat et blanc sera couvert cette nuit de mortier et d'épais gazon; malheur à ma main! le fils de Kenvarc'h est tué!

Son corps délicat et blanc sera couvert aujourd'hui de mottes surmontées d'un signe; malheur à ma main! mon seigneur est tué!

[3] Ynmhlith prid a deru. (*Ibid.*)

[4] Adan vein ai dewid
Gwae vy llaw lamm rym tyngid. (*Ibid.*)

[5] Ynmhlith prid a thyweirch. (*Ibid.*)

[6] Dan weryd ac arwydd. (*Ibid.*)

He kelan gwan-gwenn a goloer heziuo
Adan priz ha tevaod;
Gwae më lao! lamm r'em daeraod! [1]

He kelan gwan-gwenn a goloer heziou
Adan priz ha lenad:
Gwae më lao! lamm r'em gallad! [2]

He kelan gwan-gwenn a goloer heziou
Adan priz ha mein glas; [3]
Gwae më lao! lamm r'em gallas!

IV.

Anoez bet; braod bou enn kennull,
Am kern buelen, am trull,
Rebez miled Reged tull. [4]

Anoez bet; braod bou enn kennouez,
Am kern buelen amouez,

[1] Adan prid a thywawd
Gwae vy llaw lam rym dearawd. (*Mss. de Herghest.*)
[2] Adan prid a dynad
Gwae vy llaw llam rym gallad. (*Ibid.*)
[3] Adan bridd a mein glas
Gwae vy llaw llam rym gallas. (*Ibid.*)
[4] Annoeth byd brawd bwyn kynnull
Amgyrn buelyn am drull

Son corps délicat et blanc sera couvert cette nuit de mortier et de gravier; malheur à ma main! Quelle chûte m'était réservée!

Son corps délicat et blanc sera couvert aujourd'hui de mortier et d'orties; malheur à ma main! Quelle chûte pour ma puissance!

Son corps délicat et blanc sera couvert aujourd'hui de mortier et de pierres bleues; malheur à ma main! Quelle chûte pour mon pouvoir![5]

IV.

Ordre en a été [donné];[6] le frère[7] s'est mis à poursuivre, au son de la corne de buffle, [de la corne] du festin, la bête sauvage qui a dévasté Reghed la sombre.

Ordre en a été [donné]; le frère s'est mis à poursuivre au son de la corne retentissante de

Rebyd vilet Reged dull. (*Ibid.*)

[5] Cette strophe est à cette place dans le Mss. de Herghest; mais dans les autres Mss. elle vient avant la précédente.

[6] Le docteur Owen donne une autre signification au mot *anoez* (et il en a plusieurs, à la vérité); mais le savant Ed. Lhuyd le traduit par *ordre, injonction, commandement exprès*, dans son dictionnaire, et nous croyons qu'il a raison, pour le cas présent.

[7] Leu, frère d'Urien.

Rebez miled Regedouez. [1]

Handid Eurzel avlaouen — henoez —
A luosez amgen :
Enn aber Leu laz Urien. [2]

Ez trist Eurzel oc'h traillaod — heno —
Hag oc'h lamm am daeraod ;
Enn aber Leu laz he braod. [3]

Diou Gwener, gweliz ë digwez — maour
Ar bezinaour badez,
Hed heb modridaf er gwez. [4]

N'em rozez i Run, revelvaour,
Kant hed, ha kant eskoued aour ?
Hag un hed oez gwell pell maour. [5]

N'em rozez i Run, rouev iolez

[1] Annoeth byd brawt buyn kynnwys
Amgyrn buelyn amwys
Rebyd vilet regethwis. (*Mss. de Herghest*

[2] Handit Euyrdyl avlawen henoeth
A lluosed amgen
Yn aber Lley llad Urien. (*Ibid.*)

[3] Ys trist Eurdyl or drallawd heno
Ac or llam am daerawd
Yn aber Lleu lad eu brawd. (*Ibid.*)

[4] Duw Gwener gwelais y diuyd mawr

buffle la bête sauvage qui a dépouillé les hommes de Reghed.

Pour Eurzel, elle est dans la douleur, cette nuit, privée qu'elle est du chef d'armée : au hâvre de Leu[6] a été tué Urien.

Elle est triste, cette nuit, Eurzel, par suite des tribulations et de la chûte qui m'étaient réservées : au hâvre de Leu a été tué son frère.

Vendredi, j'ai vu une grande anxiété parmi les armées baptisées, semblables à un essaim sans ruche.

N'ai-je pas reçu de Run,[7] le guerrier illustre, cent essaims et cent boucliers d'or? Mais un de ces essaims valait beaucoup plus [que les autres].

N'ai-je pas reçu de Run, le roi célèbre, cent

Ar vyddinawr bedydd
Heid heb fodrydaf hubyd.

(*Mss. de Herghest.*)

[8] Neum rhodez i Run ryvedliawr
Kant heid a chant ysgwydawr
Ac un heid oed well pell mawr. (*Ibid.*)

[6] A l'embouchure du Forth, qui portait, dans cet endroit, le nom du frère aîné d'Urien, dont les domaines bordaient le fleuve.

[7] Fils d'Urien, selon Nennius, qui l'appelle *Run mab Urbgen*. (Éd. de Stevenson, p. 54.)

Kant trev ha kant eizionez,
Hag un oez gwell nag hez. [1]

Enn beo Run, reder dihez,
Deren anwir enn bezez;
Haearn ar meïrc'h anwirez. [2]

Maour eo, gogoun, më anam;
Ar kleo pob un, enn pob ham,
Ne goer neb nebaod ar-n-am. [3]

V.

Poelle Dunod, marc'hok gwaen,
Erec'houez gouneuzur kelen,
Enn erbenn herruset Owen! [4]

Poelle Dunod, uz prezen, [5]
Erec'houez gouneuzur kadouen,
Enn erbenn kevresed Pasken! [6]

Poelle Gwallok, marc'hok trin,

[1] Neum rhodes i Run rwyf ydydd kantref
A chant eidionyd
Ac un oed well nogyd. (*Mss. de Herghes*

[2] Yn myw Run rheawdyr dyhed
Dyrain enwir en byded
Heiyrn ar veirch enwired. (*Ibid.*)

[3] Mor ui gogwn vy anaf

villages et cent domaines? Mais un d'eux valait mieux que tous.

Quand vivait Run, le coureur infatigable, le méchant tombait dans ses piéges; il enchaînait les chevaux de l'injustice.

Mon génie, je le sais, est grand; à entendre chacun de chaque âge, personne ne sait rien de plus que moi.

V.

Quels efforts faisait Dunod, le cavalier rapide, impatient de faire des cadavres, en face du bouillant Owen!

Quels efforts faisait Dunod, le chef impétueux, impatient d'entraver [l'ennemi] en face de Pasken, impétueux comme lui!

Quels efforts faisait Gwallok, le cavalier du tu-

Arglyw pob un yn mhob haf
Ni wyr neb nebawd arnaf. (*Ibid.*)

[4] Pwyllei Dunawd marchauc gwain
Er echwyd gwneuthur kelain
Yn erbyn cryssed Owein. (*Ibid.*)

[5] Pwyllai Dunawd ud presen. (*Ibid.*)

[6] Yn erbyn kyvrysed Pasgen. (*Ibid.*)

Erec'houez gouneuzur tefin, [1]
Enn erbenn kevresed Elfin!

Poelle Bran, mab Mellern!
Bou'n diol e loski oc'h ifern,
Bleiz a mouge ourz he bern. [2]

Poelle Morgant, he hag he gouir!
Bou'n diol o loski, enn tempir,
Loc'h a krave ourz klegir. [3]

Poelliz-em, pan laz Elgno!
Frouelle laven a reizio
Peil, a pebel oc'h he bro. [4]

Eil gwaez gweliz, gouede gwezien,
Aour eskoued ar eskouez Urien:
Bou eil eno Elgno-henn. [5]

[1] Erechwyd gwneuthur dyvin. (*Mss. de Hergi*

[2] Pwylle vran vab y Mellyrn
Fun diol i losgi u yffern
Bleid a uugei wrth ebyrn. (*Ibi*

[3] Pwyllei Vorgant ef ai wyr
Bun diol i losgi yn tymyr
Llug a grafai wrth glegyr.

[4] Pwellais i pan lad Elgno
Froueillei llafyn areidyo
Pyll a phebyll oi vro. (*Ibid.*

[5] Eilwaith gweleis gwedy gweithyeu
Aur ysgwyd ar ysgwydd Urien

multe, impatient d'élever un rempart en face d'Elfin, 6 impétueux comme lui !

Quels efforts faisait Bran, le fils de Mellern ! C'était un démon brûlant de l'enfer, un loup qui étouffait sous son fardeau.

Quels efforts faisait Morgant, lui et ses guerriers ! C'était, par tempérament, un démon brûlant, un levier attaquant des rocs. [7]

Quels efforts je faisais moi-même quand fut tué Elgno ! [8] quand tournoyait la lame rayonnante de Peil, 9 cette tente de son pays !

Je revis, après l'action, le bouclier d'or sur l'épaule d'Urien. Il fut là un second Elgno-henn.

Bu ail yno Elgno hen. (*Ibid.*)

[6] On se rappelle qu'Elfin, comme Pasken, Run et Owen, étaient fils d'Urien.

Nous les voyons ici rivalisant de bravoure avec Dunod, Gwallok, Bran et Morgant. Le premier figure dans des actes du VI[e] siècle. (Voy. le *Liber Landavensis*, p. 170 et 179, *passim*.)

[7] Ce chef est sans doute le même que le *Morkant* de Nennius, l'instigateur du meurtre d'Urien.

[8] Elgno-Henn, ou le vieux, figure comme témoin dans un acte du cartulaire de Landaf, où il est aussi question de *Morgant*. (Liber Landavensis, p. 193.)

[9] Fils de Liwarc'h-Henn.

Ar erec'houez ezeo gwalt
Oc'h braou marc'hok esgwall;
A bez biz Urien arall? [1]

Es moelmë arglouez euz he braz — gourz-
N'ez kar kadouir he kas;
Liaoz gwledik redruliaz. [2]

Angerz Urien ez agro — gen-em —
Kerc'henniad enn pob bro,
Enn gwesk Lovan lao divro! [3]

Tavel, avel, te, hegleo!
Odid a bo moledio,
Nam Urien ken n'edeo. [4]

Laouer ki gelik, hag hebok gwerenik
A lizived ar ë laour,
Ken bou Kerleon laouedraour [5]

VI.

Er aeloued hon a goglud gaour,

[1] Ar erechwydd ethyw gwallt
O vraw marchawg ysgueill
A fydd uyth Urien arall.

(*Mss. de Herghes*

[2] Ys moel yn fy arglwydd ys euras gwrth
Nis car cedwyr ei gas
Lliaws gwledig rhydreulias. (*Ibid.*)

[3] Angerdd Urien ys a gro genyf
Kyrchyniad yn mhob bro

Les cheveux se hérissaient de frayeur [à la vue] du guerrier terrible; y aura-t-il jamais un second Urien?

Quoique mon seigneur fût chauve depuis sa verte jeunesse, les guerriers n'aimaient point sa colère; maints souverains furent abattus par lui.

Le malheur d'Urien est un malheur pour moi. Qu'on fasse des recherches en chaque canton, pour découvrir Lovan à la main étrangère!

Silence à toi, souffle inspirateur! Ils seront rares désormais les chants d'éloges, hormis pour Urien qui n'est plus!

Plus d'un chien de chasse, et plus d'un faucon gris ont été attirés par lui sur le champ [de bataille], [6] avant que [la ville de] Kerléon fût désolée.

VI.

Ce foyer où s'attache la chèvre, était plus ac-

Yn wisk Louan law difro. (*Ibid.*)

[4] Tawel awel tu hirglyw
Odid a fo moledyw
Nam Urien ken ny diw. (*Ibid.*)

[5] Lawer ki geilig a hebawg wirenig
A lithiwyd ar y llawr
Kyn bu Erlleon llawedrawr. (*Ibid.*)

[6] C'est-à-dire qu'il apprêta souvent un repas aux chiens et aux oiseaux de proie avec les cadavres ennemis.

Moui gorzevnase ar he laour
Mez ha mezvion geriaour. [1]

Er aeloued hon n'ez kuz lenad?
Tra bou beo he gwarc'hedouad, [2]
Moui gorzevnase erc'hiad. [3]

Er aeloued hon n'ez kuz glazin?
Enn beo Owen hag Elfin,
Bervase he per brezin. [4]

Er aeloued hon n'ez kuz kallaouder lou
Moui gorzevnase, am he boued,
Klezeval diwall diarsouet. [5]

Er aeloued hon n'ez kuz kae bieri?
Koed keuneudok oez izhi;
Gorzevnase reged rozi. [6]

Er aeloued hon n'ez kuz drein?
Moui gorzevnase ë kengren
Kemmouenaz kewezaz Owen. [7]

[1] Yr aelwyd hon ae goglyt gavr
Mwy gorddyfrasai ar ei lawr,
Medd a medduon eiriawl. (*Mss. de Herghe*

[2] Yr aelwyd hon neus cud dynad
Tra vu vyw ei gwarcheidwad.

[3] Ce dernier vers manque dans le Mss. de Herghest.

[4] Yr aelwyd hon neus cud glesin
Yn myw Owein ac Elphin
Breuasei ei pheir breiddin. (*Ibid.*)

coutumé à voir autour de lui de l'hydromel et des buveurs jasant.

Ce foyer n'est-il pas couvert d'orties? Tant que vécut son gardien, il était plus accoutumé aux solliciteurs.

Ce foyer n'est-il pas couvert de gazon? Tant que vécurent Owen et Elfin, dans son chaudron la venaison bouillait.

Ce foyer n'est-il pas couvert de champignons moisis? Il était plus accoutumé [à entendre] autour de la table le bruit de l'épée terrible du [guerrier] sans peur.

Ce foyer n'est-il pas couvert par une haie de ronces? Il était [rempli] de bois de chauffage; il était accoutumé aux dons de la libéralité.

Ce foyer n'est-il pas couvert d'épines? Il était plus accoutumé à la visite des bons compagnons d'Owen.

[5] Yr aelwyd hon neus cud callawdyr llwyd
Mwy gorddyfnasai am ei bwyd
Cleddyval dywal diarswyd.

(*Mss. de Herghest.*)

[6] Koed kynneuawg oed iddi
Gorddyfnasai reged roddi. (*Ibid.*)

[7] ..... Neus cud drain
Mwy gorddyfnasai ei chyngrain
Kymmwynas kyweithas Owein. (*Ibid.*)

Er aeloued hon n'ez kuz meir?
Moui gorzevnase babir — gloeou -
Ha kevezeu kewir. [1]

Er aeloued hon n'ez kuz tavaoul?
Moui e gorzevnase ar he laour
Mez ha mezvion geriaour. [2]

Er aeloued hon n'ez klaz houc'h?
Moui gorzevnase elouc'h
Gouir, hag amgern kevezouc'h. [3]

Er aeloued hon n'ez klaz keouen?
N'ez ezigane anken,
Enn beo Owen hag Urien; [4]

Er estavel hon, ha'r hon drao,
Moui gorzevnase amdanao
Elouc'h lu, ha loueber anao! [5]

[1] ..... Neuz kyd myr
Mwy gordyfnasai babyr gloyw
A chyvedau kywir. (*Mss. de Herghest*

[2] ..... Neus kyd tafawl
Mwy y gorddyfnasai ar ei lawr
Med a meduon eiriawl. (*Ibid.*)

[3] Mwy gorddyfnasai elwch
Gwyr ac amgyrn kyfedwch. (*Ibid.*)

Ce foyer n'est-il pas couvert de fourmis? Il était plus accoutumé aux torches brillantes et aux banquets des amis.

Ce foyer n'est-il pas couvert d'oseilles sauvages? Il était plus accoutumé à voir autour de lui de l'hydromel et des buveurs jasant.

Ce foyer n'est-il pas labouré par le pourceau? Il était plus accoutumé au cri des guerriers, et à la corne circulant dans le banquet.

Ce foyer n'est-il pas gratté par le poulet? Il ne souffrait point de la disette, quand vivaient Owen et Urien;

[Alors] cette salle et cette autre étaient plus accoutumées aux acclamations de l'armée et aux concerts des bardes! 6

[4] Nys eidiganei anghen
Yn myw Owein ac Urien. (*Ibid.*)

[5] Yr ystwfwl hwn ar hwn drau
Mwy gorddyfnasai amdanau
Elwch lu a luybyr arnau. (*Ibid.*)

[6] A la lettre : Aux PASSAGES *du chanteur* ou *du génie*, le mot passage étant pris dans le sens d'ornement musical.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Il y a dans ces dernières strophes un sentiment profond de tristesse, une grandeur d'images poétiques dont la monotonie de la forme particulière au barde ne peuvent diminuer l'impression. Mais revenons à l'histoire.

L'assassin d'Urien subit le châtiment de son crime : poursuivi, comme on l'a vu, par le frère du chef breton, et voulant regagner l'Irlande, son pays, il trouva sa tombe, dit un poète presque contemporain, sur les grèves du Menai, (bras de mer qui sépare l'île d'Anglesea du Pays de Galles), dans un endroit du rivage où les vagues se précipitent avec fracas.[1]

Les traditions nationales des Cambriens l'ont mis au nombre des trois guerriers célèbres par un meurtre impie.[2] Urien fut regardé comme un martyr par ses compatriotes, qui firent de lui un saint, et les moines de Bangor composèrent, dit-on, un office en son honneur. Du nord, son culte passa dans le midi de la Cambrie, dont les hagiographes, peut-être par un souvenir des funestes démêlés nationaux qui coûtèrent la vie à Urien, ou pour rendre sa mémoire plus chère aux méridionaux, prétendirent que leurs ancêtres lui devaient l'expulsion d'une colonie gaële, établie dans le pays depuis le temps des Romains. Une fois honoré des Bretons insulaires, il ne pouvait manquer de l'être de ceux d'Armorique. Ces derniers mirent trois églises sous son invocation, et aujourd'hui que son culte est aboli au Pays de Galles, on

[1] *Myvyrian archaiology of Wales*, t. 1, p. 78.
[2] *Ibid.*, t. 2, p. 13.

voit avec un pieux étonnement qu'un grand nombre des Armoricains, restés plus fidèles que les Gallois à la religion des ancêtres, et particulièrement les habitants des paroisses de Saint-Urien, de Lann-Urien et de Plurien dans l'évêché de Quimper, vénèrent comme leur patron le vieux chef des Bretons du nord.

Il me reste à donner quelques explications sur deux ou trois points obscurs du poème, et à faire différentes remarques philologiques.

Dès le début, cette phrase arrête le lecteur : « On a crié du seuil du *Ler'h* : Dunod, le fils de Pabo, ne recule jamais! »

Il est facile de voir que le barde rappelle à sa mémoire, pour s'encourager lui-même, une parole fameuse adressée à un de ses plus illustres compatriotes, surnommé dans les Annales bretonnes, *le Sage*....., *le pilier de bataille de l'île de Bretagne*,[1] et qu'il s'en fait l'application. Mais d'où vient cette parole?

Qu'est-ce que cette cabane mystérieuse? Qu'est-ce que ce *ler'h* d'où elle sort? « En Basse-Bretagne, dit Dom Le Pelletier, on donne par excellence le nom de *ler'h* à certaines grandes pierres plates, un peu élevées de terre, sous lesquelles on peut être à couvert, et qui sont l'objet de fables parmi les paysans.[2] »

Quelques personnes, dit un autre lexicographe breton,[3] les désignent sous le nom de *Dolmen* ou tables de pierres. En Galles, elles ont la même signification,[4] ainsi qu'en Irlande et en Écosse.[5] Maintenant, un écrivain gallois, du XII[e] siè-

[1] Fur... post kad enez Preden. (*Myvyr. arch.*, t. 2, p. 3.)

[2] Dictionnaire de la langue bretonne au mot *lech*.

[3] Le Gonidec, dictionnaire breton-français, p. 308.

[4] Owen's Dictionary, t. 2, p. 268.

[5] Dictionary of the gaelic language, published under the direction of the Highland society of Scotland, vol. 1, p. 226.

cle, nous apprend que de son temps, dans son pays, on les appelait les *pierres qui parlent* ou qui *rendent des oracles*, en breton *ler'h lavar*. Une d'elles, dit-il, était jetée comme un pont sur une rivière : les pieds des passants lui avaient donné le poli et l'éclat du marbre ; elle était fendue par le milieu, et, cette fente, selon une antique tradition populaire, provenait de ce qu'on y avait déposé un cadavre dont le contact avait fait subitement parler la pierre. On racontait aussi que, d'après une prédiction de Merzin, un roi des Angles, vainqueur des Gaëls d'Irlande, et blessé en ce pays par un homme à la main rouge, devait mourir sur la *pierre qui parle*. [1]

Un siècle auparavant, un conteur populaire breton nous montre, au fond d'une forêt, un *ler'h* sous lequel dort un guerrier noir, mystérieux, invincible, enchanté, qui, toutes les fois qu'on lui jette un triple défi, se lève, apparaît monté sur un squelette de cheval, revêtu d'une armure rouillée, attaque son ennemi, se remet en selle aussi souvent qu'on le désarçonne, et finit par disparaître, emmenant le cheval de son adversaire. [2] Dans une imitation en vers du conte dont je parle, le mot *ler'h* est rendu par *tombel*, [3] et c'est probablement sa véritable signification ; car on trouve des ossements calcinés et des armures sous la plupart de ces monuments, et l'on peut conclure de plusieurs passages de poèmes bretons, principalement d'un de ceux attribués au barde Merzin, que c'étaient des tombeaux. Prophétisant à ses malheureux compatriotes qu'un héros de leur race sortira de la tombe pour venir les venger des Saxons, il s'écrie : « Un des six les

[1] Sonat autem *ler'h lavar*, lapis loquax. (Giraldus Cambrensis. Itinerarium Cambriæ, p. 778.)

[2] Contes populaires des anciens Bretons, t. 2, p. 248.

[3] *Perceval-le-Gallois*, par Chrétien de Troyes. Bibliothèque royale de Paris, ms. nº 7523, et CONTES POPULAIRES, p. 299, t. 2.

plus illustres se lèvera de dessous le *ler'h* où il est enfermé depuis longtemps, et il sera vainqueur. [1] »

De tous ces témoignages je conclus que c'est la voix de la tombe, la voix d'un héros de la patrie, couché sous la pierre du sépulcre, qui a jeté le cri belliqueux dont Liwarc'h-Henn rappelle le souvenir encourageant.

Un autre point du poème auquel le lecteur a pu chercher une explication, comme les antiquaires Gallois, et que ces derniers n'ont pas éclairci, est la mention faite par le barde de la tête d'Urien qu'il emporte. « Il semble, dit le docteur Owen, que Liwarc'h mit en sûreté la tête de son ami; s'il le fit, quelle fut son intention? Ceci ne fait-il pas allusion à quelque coutume particulière aux Bretons? »

Effectivement, ils conservaient avec vénération la tête de leurs grands hommes. Nous voyons, dans les Triades de l'île de Bretagne, les compagnons d'un prince Breton appelé Bran-le-Béni, tué dans un combat contre les Gaëls d'Irlande, emporter du champ de bataille la tête de leur général, et la garder religieusement comme un palladium contre les invasions étrangères : tant qu'ils possédèrent ce sacré dépôt, disent les Triades, les Saxons ne purent prévaloir contre les Bretons, mais Arthur ayant dédaigné un pareil talisman, et ne voulant chercher d'appui que dans son propre courage pour défendre sa patrie, l'île de Bretagne fut envahie. [2] Il y a tout lieu de croire que la tête d'Urien fut remise aux mains des moines de Bangor, et déposée dans le sanctuaire de leur église, parmi les reliques des autres Saints nationaux : les Apôtres du Christianisme naissant avaient de bonne heure, on le sait, [3] consacré,

[1] *Myvyr. arch.*, t. 1, p. 144.
[2] Triades. *Myvyr. arch.*, t. 2.
[3] Ex antiquis constitutionibus Ecclesiarum Orientalium. C. 62.

en le purifiant, l'usage païen d'honorer les restes des objets de la vénération populaire. On lit dans les Constitutions de l'Eglise d'Orient suivies par les Bretons : « Que les ossements des saints martyrs qui ont combattu le bon combat pour le Christ et la foi orthodoxe, soient déposés dans les églises ; car ils sont les amis de Dieu, et la couronne du peuple chrétien. »

Or, il ne faut pas oublier, qu'en réalité, Urien mourut en défendant, contre la barbarie et les Saxons païens, la cause du Christ et de la civilisation.

J'arrive à l'examen du texte du poème.

C'est un de ceux qui ont été le plus altérés par les copistes, et rendus ainsi des plus obscurs, comme je l'ai déjà fait observer. Pour rétablir autant que possible la version primitive, j'ai comparé et éclairé l'un par l'autre le texte du *Livre noir* de Kerverzin et celui du *Livre rouge* d'Herghest ; mais tous deux ont évidemment bien souffert. Je me suis aussi servi du texte de l'*Archéologie galloise* suivi par Owen ; malheureusement, ni elle ni lui n'ont pu m'être d'aucune utilité : ce dernier même est moins propre à jeter du jour que des ombres sur le sujet, car, selon sa coutume, il traduit souvent de plusieurs manières différentes : par exemple, dans son Dictionnaire, il rend ainsi le premier vers de la pièce : *Que le furieux Unhouc'h me guide!* [1] et dans ses Élégies : *En avant, ô toi, lance de frêne meurtrière !* [2] Puis, oubliant qu'après avoir pris, avec raison, le mot *Unhouc'h* pour un nom d'homme, il lui a donné ensuite le sens de *lance de frêne*, il le rend par *assaut violent*, et traduit le premier vers de la quatrième strophe : *L'aigle du Gaulois* de *violent assaut*, [3]

[1] May the furious Unhwch lead me on. (Vol. 2, p. 549.)
[2] Let me be guided onward, thou ashen spear of death. (P. 73.)
[3] The eagle of Gal of violent thrust. (Dictionary, vol. 2, p. 57.)

qu'il a interprété précédemment : *Comme l'aigle, un ennemi avec une lance de frêne* [1]. Il n'est guère de strophe du poëme où on ne le trouve ainsi en désaccord avec lui-même, et, ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'il a induit en erreur le vénérable Sharon Turner [2]. Me sera-t-il donc permis de réclamer pour ma traduction un peu de l'indulgence dont la sienne a besoin?

[1] Like the eagle a foe with an ashen spear. (Elegies, p. 23.)

[2] History of the Anglo-Saxons, t. 1, p. 305, éd. de 1828.

CHANT DE MORT

DE

KENDELANN, FILS DE KENDROUEN.

(577.)

ARGUMENT.

On lit dans la Chronique Saxonne :

« En l'an 577, Kouthwin et Keawlin combattirent les Bretons et leur tuèrent trois rois : Konmael, Kendelann et Karenmael, en un lieu appelé Deorham, et leur prirent trois villes : Glocester, Cirencester et Bath. » [1]

Ce Kendelann que les divers manuscrits gallois appellent indifféremment Kynddylan, Kondolen et Kandilen, et les auteurs saxons Condidan et Candidan, en altérant son nom, est le héros d'une des élégies de Liwarc'h-Henn. Il régnait sur les Bretons de Powys, maintenant Montgommery, et succomba sous les forces combinées des Saxons et des Logriens. Karenmael ou Keranmael dont la Chronique Saxonne le fait accompagner, et qu'elle nomme improprement Farinmael, était le fils de Kendelann, et figure également parmi les plus illustres compagnons du prince chanté par le barde. Quant au chef Konmael, il ne le mentionne pas, et il est difficile de deviner auquel des guerriers dont il parle, ce surnom fort commun s'adresse. On chercherait aussi vainement dans le

[1] *Chronicon Sax.*, édit. de Gibson, p. 22. Oxford, 1692. Déorham est maintenant Derham dans le Glocestershire.

poème les deux chefs saxons de la Chronique. Selon une habitude particulière aux bardes, l'ennemi des Bretons s'y trouve personnifié sous la figure d'un sanglier, en langue celtique *tourc'h*, dénomination où les écrivains gallois modernes, *prenant le Pirée pour un homme*, ont vu le nom d'un chef saxon.

Il n'est guère plus aisé de déterminer d'une manière précise la position des lieux honorés par les combats de Kendelann : cependant on sait positivement à quels comtés actuels de l'île de Bretagne appartiennent ceux qui sont le plus souvent cités dans son élégie : ainsi *Pengwern* est maintenant Shrewsbury, ville du Shropshire ; *Trenn* est la ville actuelle de Tern, du même comté, et *Basas* celle de Basing, dans le Hampshire. Du reste, on comprend sans peine cette difficulté de retrouver tous les noms celtiques sous les noms saxons imposés par les conquérants : dans les pays de frontières, toujours les premiers envahis, comme l'ont été ceux dont nous parlons, et qui, à chaque invasion nouvelle, passent en de nouvelles mains, rien n'est plus variable que les dénominations géographiques ; et la recherche des noms primitifs sur la carte est une entreprise où l'on doit rarement espérer de réussir.

Les noms d'hommes et de lieux sommairement constatés, je passe à l'exposition des idées développées par notre barde.

Ce sont d'abord les vertus de Kendelann qu'il chante ; sa générosité, son courage, son obstination, sa finesse, son ardeur guerrière égale à celle du limier, du faucon, du sanglier, du lion ; ardeur qui enflamme les cœurs et les entraîne à soi comme à une fête, comme à un assaut. Heureux le peuple qui a pour chef un pareil défenseur, car voilà qu'on entend le bruit sourd de l'ennemi qui s'avance : il faut se serrer en faisceau et se fortifier sur les hauts lieux.

Vains efforts ! L'armée étrangère composée d'Anglo-Saxons,

que le barde appelle Franks, et de Logriens, peuples de l'Angleterre actuelle, a triomphé de la résistance des indigènes; et, après avoir tout détruit, tout pillé, elle s'éloigne pour aller porter ailleurs la désolation et la mort.

L'ennemi parti, la nuit venue, on voit, parmi les ruines qu'il a faites, un cercueil dans une grande salle vide, sombre, silencieuse, sans lumière, sans feu, sans toiture, ouverte à tous les vents du ciel, et, près de ce cercueil, le barde veillant et pleurant. Tandis qu'il veille ainsi, des cris perçants parviennent à son oreille, dans le silence de la nuit. C'est la voix d'un aigle de la montagne, rougi du sang de Kendelann, où il a étanché sa soif, et du sang des autres guerriers massacrés, où il se plonge avec volupté; c'est la voix d'un second aigle, posé sur le faîte du palais du chef breton, et qui demande sa chair à dévorer.

De la salle funèbre, le barde accompagne le corps de Kendelann dans l'église où le prince doit être inhumé, et où ont été déposés les restes de ses compagnons morts en combattant.

Parmi ceux-ci, il retrouve plusieurs des habitants d'une ville en construction appelée la *Ville blanche*, dont les murs, sans cesse arrosés du sang des indigènes, n'ont probablement jamais été achevés.

Il reconnaît les sœurs héroïques de Kendelann, qu'il nomme ses sœurs; plusieurs frères du chef breton, qu'il nomme aussi ses frères, enfin le héros Keranmael, qu'il célèbre le plus après Kendelann.

Quand il a rempli de la sorte les devoirs de la piété fraternelle, il se donne à lui-même le conseil de fuir dans la solitude, croyant déjà sentir le froid de la lance du Saxon qui viendra tout-à-l'heure pour livrer aux flammes l'église qui sert d'asile aux morts illustres qu'il a chantés.

Mais le sang de tant de victimes, celui surtout de Kende-

lann et de ses sœurs, dont le barde se plaît à répéter avec amour les noms, en finissant, n'aura pas été versé en vain : un guerrier mystérieux, invincible, ne tardera pas à se présenter à la tête d'une armée nombreuse, et vengera les Bretons.

Tel est le thème de l'élégie qu'on va lire.

L'auteur débute en s'adressant pathétiquement aux jeunes filles de l'île de Bretagne, qu'il convie au spectacle déchirant du palais de Kendelann et de tout le pays en flammes.

IV.

MARONAD

KENDELANN, MAB KENDROUEN

I.

Savouc'h ac'hlan, morwenion, ha :
louc'h gweredre — Kendelann! —
Lez Pengwern n'ez tande?
Gwae ieuenk a eizun brodre! [1]

Un prenn ha gwezwid — ar-n-han —
Oc'h diank ez odid!
A menno Diou deruid. [2]

Kendelann, kalon ien — goam! —
A gwan tourc'h troue ë penn,
Ti a rozez-t'kourou Trenn. [3]

[1] Sefwch allan vorwynion a selluch werydre Kyndyl
Lys Pengwern neud tande
Gwae ieuainc a eidun brotre.

(*Mss. de Herghest.*)

[2] Un pren a gouit arnau
O dianc ys odid
A vynno duw dervid. (*Ibid.*)

IV.

CHANT DE MORT

DE

KENDELANN, FILS DE KENDROUEN.

I.

Levez-vous, jeunes filles, et regardez le pays de Kendelann! Le palais de Pengwern [4] n'est-il pas en feu? Malheur aux jeunes [personnes] qui désirent les alliances!

Un arbre de chèvrefeuille couvert échappera peut-être; [mais] ce que Dieu voudra arrivera.

Kendelann, au cœur [maintenant] froid [comme] l'hiver, le sanglier [5] t'a transpercé la tête, à toi qui prodiguais la cervoise de Trenn. [6]

[3] Kyndylan kalon iaen gauaf
A want twrch trwy ei ben
Cu a rodeist curuf tren. (*Mss. de Herghest.*)

[4] Shrewsbury., dans le Shropshire, capitale du pays de Powys, ou de Montgommery, avant que ce fût Mathraval.

[5] L'ennemi, le chef saxon Kouthwin, ou son allié Keawlin.

[6] Tern, dans le Shropshire, près de Wrekin.

Kendelann, kalon gozaez—goanouen,—
O kevlouen am keviez,
Enn amouen Trenn, trev difez. [1]

Kendelann, pever post kewlad;
Kadouenok, kendeniok kad;
Amesker Trenn, trev ë tad. [2]

Kendelann, pever pouel oc'h pru,
Kadouenok, kendeniok lu,
Amesker Trenn, hed tra bu. [3]

Kendelann, kalon milgi,
Pan diskennei enn kemmelri — kad, —
Kelanez a lazei. [4]

Kendelann, kalon hebok,
Bezei'r, enn gwir, kendeiriok,
Keneu Kendrouen kendeniok. [5]

[1] Kyndylan kalon godaith wanwyn
O gyfluyn amgyuyeith
Yn amwyn tren trif difaith.

(*Mss. de Herghest.*)

[2] Kyndylan bever post kywlat
Kadwynauc kyndynnyauc cat
Amucsei tren tref ei dad. (*Ibid.*)

[3] Kyndylan beuyr buyll o fri

Kendelann! ton cœur était un feu de broussailles du printemps, quand tu te conjurais avec les hommes de la langue commune, quand tu défendais Trenn, ville maintenant détruite.

Kendelann! [tu étais la] colonne éclatante de la commune-patrie; tu portais le collier [d'honneur]; tu étais le chef [le plus] obstiné dans le combat; tu défendis Trenn, la cité de ton père.

Kendelann! par ta finesse, tu brillais entre tous; tu portais le collier [d'honneur]; tu étais le chef [le plus] obstiné de l'armée; tu défendis Trenn, tant qu'elle exista.

Kendelann, cœur de limier! Quand tu descendais dans la mêlée, tu entassais les cadavres.

O Kendelann! cœur de faucon, tu étais, en vérité, un chef indomptable, ô enfant de Kendrouen l'obstiné!

Kadwynauc kyndynyauc lu
Amucsei Tren hyd tra vu. (*Ibid.*)

[4] Kyndylan kalon milgi
Pan disgynei yn nghymhelri cat
Kelanedd a ladei. (*Ibid.*)

[5] Kyndylan kalon hebauc
Buteir ennwir gynndeiriauc
Kenau Kyndrwyn kyndyniauc. (*Ibid.*)

Kendelann, kalon gwez-houc'h,
Pan diskennei enn prif huc'h — kad, —
Kelanez enn deu trouc'h. [1]

Kendelann, goul-houc'h kenniviad
leou, —
Bleiz delen diskeniad;
Ned adver tourc'h trev he tad. [2]

Kendelann, hed tra attad
Ez ade ë kalon, mor gwelad [3]
Gant-han, mal ë tourouf e kad.

Kendelann, Pouis porfor — oez it, —
Kel esbed : beoued ior,
Keneu Kendrouen kouenitor! [4]

Kendelann, gwenn mab Kendrouen,
Ne mad gwisk barv am he froen,
Gour ne bez gwell na morwen. [5]

[1] Kyndylan kalon gwth hwch
Pan disgynei ympriffwch cad
Kelanedd yn deu drwch.

(*Mss. de Herg*

[2] Kyndylan gulhwch gynnifiad lew
Blei dilin disgyniat
Nid adfer twrch tref he dad. (*Ibid.*)

[3] Ydd adai ei galon mor wylad

O Kendelann ! cœur de sanglier, [6] quand tu descendais le premier dans la mêlée du combat, de deux coups [tu faisais] des cadavres [de tous les ennemis.]

Kendelann, sanglier vorace, lion belliqueux, le loup suit le guerrier descendu [dans la mêlée]; le sanglier ne rebâtira pas la cité de son père.

Kendelann, tant que le cœur allait à toi, il était en grande fête; [il allait] comme à l'attaque dans le combat.

Kendelann, tu étais la pourpre de Powys, [7] le refuge des exilés : ah! qu'il vive immortel, le fils de Kendrouen que l'on pleure!

Kendelann, blanc fils de Kendrouen, il ne convient pas qu'il porte [comme toi] de la barbe autour des narines, l'homme qui n'est pas plus brave qu'une fille.

Gantau mal y guruf i gad. (*Mss. de Herg.*)

[4] Kyndylan Pouys borfor wych yt
Kel esbyd bywyd ior
Keneu Kyndrwyn cwynitor. (*Ibid.*)

[5] Ni mad wisg baryf am ei drwyn
Gwr ni les gwell no morwyn. (*Ibid.*)

[6] Littéralement : *cœur de porc sauvage*.

[7] Le comté actuel de Montgommery.

Kendelann, kemmouiad ouet;
Ar meized na bedeloued,
Am trebouil toul tē eskoued. [1]

Kendelann, kae-te er riou:
Enn hi dai Loegrouiz heziou;
Amgelez am un n'ed eou. [2]

Kendelann, kae-te tē penn:
Enn hi dai Loegrouiz troue Trenn;
Ne gelver koed oc'h un prenn. [3]

II.

Gan men kalon-i mor dru;
Keselti estellod du
Gwan knod Kendelann, kenrann kant lu! [4]

Estavel Kendelann ez teouel — heno, —
Heb tan, heb gwele:
Gwelam dru, tavam gouede. [5]

[1] Kyndylan kymmwyad wyt
At meithyd na bydylwyt
Am drebwll twll dy ysgwyd.

(*Mss. de Herghest.*)

[2] Kyndylan kae di y rhiw
Er ydau Lloegyrwys heddiw
Amgeledd am un nid iw. (*Ibid.*)

[3] Ni eluir koed o un pren. (*Ibid.*)

[4] Gan vy nghalon i mor dru
Kyssylltu ystyllod du

Kendelann, tu étais un terrible adversaire; tu ne regardais point à la peine, quand ton bouclier trouait la mêlée.

Kendelann, fortifie-toi sur le rocher : les Logriens [6] vont y venir aujourd'hui; [mais] la crainte n'est point [faite] pour un [homme.]

Kendelann, fortifie-toi [sur] tes hauteurs; les Logriens vont y venir par Trenn; [mais] on n'appelle point forêt un arbre. [7]

II.

Mon cœur est en proie à une grande tristesse, quand je songe que des planches noires pressent la chair de Kendelann, le chef de cent armées.

La salle de Kendelann est sombre, cette nuit, sans feu, sans lit : je pleure amèrement, je me tais après.

Gwyn gnaud Kyndylan kyngran kan lu. (*Ibid.*)

[3] Ystafel Kyndylan ys tywyll heno
Heb dan heb wely
Wylaf wers tawaf wedy. (*Ibid.*)

[6] Les Saxons conquérants et leurs alliés les indigènes du pays de Logres ou de l'Angleterre orientale, la première envahie par les étrangers.

[7] C'est-à-dire : ils ne méritent pas leur réputation, ils ne sont pas aussi terribles qu'on le croit; comme nous dirions en français : Un arbre ne fait point une forêt.

Estavel Kendelann ez teouel — heno, —
Heb tan, heb kanouel :
Namen Diou, piou a'm direi pouel ?

Estavel Kendelann ez teouel — heno, -
Heb tan, heb goleuad ;
Elid amdav am danad !

Estavel Kendelann ez teouel — he nen ,-
Gouede gwenn kevezez :
Gwae ne goura da he divez ! [1]

Estavel Kendelann n'ed aezoued — he-
gwez? —
Mae enn bez të eskoued :
Hed tra bou, ne bou toul kloued ! [2]

Estavel Kendelann ez digariad—heno :—
Gouede er neb piaouad.
Wi ! o Ankeu, berr emgad ! [3]

Estavel Kendelann n'ed esmouez—heno,—
Ar penn karrek Hedouez,
Heb ner, heb niver, heb ammouez. [4]

[1] Gwedy gwen gyweithydd
Gwae ni wna da ai dywyd.

(*Mss. de Hergkest*—

[2] Ystafel Kyndylan neud aethwyd heb wedd
Mae ym bed dy ysgwyd
Hyd tra bu ni bu doll glwyd. (*Ibid.*)

[3] Gwedy yr neb pieuat

La salle de Kendelann est sombre, cette nuit, sans feu, sans lumière : si ce n'est Dieu, qui me donnera du courage ?

O salle de Kendelann ! que tu es sombre, cette nuit, sans feu, sans clarté : quel silence règne autour de toi !

La salle de Kendelann a de sombres lambris ; plus de compagnies souriantes ; malheur à qui ne fait pas sa fin bonne !

Salle de Kendelann, n'es-tu pas privée de ta beauté ? C'est que ton bouclier est dans le tombeau ; tant qu'il vivait, il n'était pas ouvert ce toit !

La salle de Kendelann reste délaissée, cette nuit, après celui qui la possédait. Ah ! malheur ! ô mort, prends-moi vite !

La salle de Kendelann n'est pas agréable, cette nuit, au sommet du rocher d'Hédouez, [5] sans maître, sans société, sans fête.

Wi o angeu byr ymgat. (*Ibid.*)

[4] Ystafel Kyndylan nis esmwyth heno
Ar benn karec Hydwyth
Heb ner heb nifer heb ammwyth. (*Ibid.*)

[5] C'est peut-être *Berry*, qui n'est pas loin de la colline d'Uriconium, ou Worcester, ville qui appartenait à Kendelann ; peut-être Hodnet, près de Shrewsbury.

Estavel Kendelann ez teouel — heno, —
Heb tan, heb gwerzeu:
Degestuz deu-ruz dagreu. [1]

Estavel Kendelann ez teouel — heno, -
Heb tan, heb teulu;
Hidel-ma ez genu. [2]

Estavel Kendelann am gwan—he gweled—
Heb toed, heb tan:
Marv më gleou, beo me unan! [3]

Estavel Kendelann ez peiziok — heno,—
Gouede kadouir bodok: [4]
Elvan, Kendelann, Kueok.

Estavel Kendelann ez oergre — heno —
Gouede ë parc'h am boue;
Heb gouir, heb gwragez a hi kadoue. [5]

Estavel Kendelann ez ar tav — heno —
Gouede kolli he henav.
Oh! maour trugarok Diou! pa gounav? [6]

[1] Heb dan heb gerddau
Dygystudd deurudd dagrau.
(*Mss. de Herghest*
[2] Hidyl mau ydgynu. (*Ibid.*)
[3] Marw vy nglyw byw my hunan. (*Ibid.*)
[4] Gwedy kedwyr vodawc. (*Ibid.*)
[5] Ystafel Kyndylan ys oergrai heno

La salle de Kendelann est sombre cette nuit, sans feu, sans chansons; les larmes me creusent les deux joues.

La salle de Kendelann est sombre cette nuit, sans feu, sans famille; elle cause mes abondantes [larmes]!

La salle de Kendelann me brise [le cœur], quand je la vois sans toit, sans feu; mon chef est mort, et je vis!

La salle de Kendelann reste ouverte cette nuit, après avoir été l'asile des guerriers accoutumés : Elvan, [7] Kendelann, Kuok. [8]

La salle de Kendelann est triste cette nuit [pour moi], après les honneurs que j'y reçus; sans les guerriers, sans les dames qu'elle recevait.

La salle de Kendelann se tait cette nuit, après la perte de son ancien [maître]. Oh! Dieu très-miséricordieux! que ferai-je?

Gwedy y parch am buai
Heb wyr heb wragedd ai kadwai. (*Ibid.*)

[6] Ystafel Kyndylan ys ar af heno
Gwedi colli ei hynaf
Y mawr drigawc Duw pa wnaf. (*Ibid.*)

[7] Fils de Kendrouen et frère de Kendelann.

[8] Autre frère de Kendelann.

Estavel Kendelann ez teouel he nen.
Gouede diva oc'h Loegrouiz
Kendelann hag Elvan Pouiz.

Estavel Kendelann ez teouel heno
Oc'h plant Kendrouen :
Kenan, ha Gwion, ha Gwenn.

Estavel Kendelann am erwan—pob haoı
Gouede maour emgennerzan
A gweliz ar tĕ penn-tan. [1]

III.

Erer Eli, ban he lev,
Leiz eo gouir lenn,
Kreu kalon Kendelann gwenn. [2]

Erer Eli, gorelvi, —henoz, —
Enn gwaed gouir gwenn novi;
Hef enn koed; troum hoed i-mi! [3]

Erer Eli a klevam — heno —
Kreuled eo; n'ez beiziam, [4]
Hef enn koed; troum hoed ar-n-am,

[1] Ystafel Kyndylan am erwan pob awr
Gwedy mawr ymgynyrdan
A weleis ar dy bentan. (*Mss. de Herg*

[2] Eryr Eli ban ei lef
Lleisieu gwyr llyn
Krau kalon Kyndylan wyn. (*Ibid.*)

La salle de Kendelann a son plafond sombre, depuis que les Logriens ont brûlé Kendelann et Elvan de Powys.

La salle de Kendelann est sombre cette nuit, à cause des fils de Kendrouen : Kenan, et Gwion, et Gwenn.

O salle de Kendelann, tu redoubles mes chagrins à toute heure, depuis [qu'a cessé] le grand tumulte que je voyais à ton foyer.

III.

L'aigle d'Eli [5] élève la voix, il est humecté du sang des hommes, du sang du cœur du blanc Kendelann.

L'aigle d'Eli pousse des cris aigus, cette nuit, il nage dans le sang d'hommes blancs : il est dans la forêt ; quels regrets cuisants j'éprouve !

J'entends l'aigle d'Eli cette nuit ; il est ensanglanté ; je ne le défierai pas, il est dans la forêt ; quels regrets cuisants j'éprouve !

[3] Yn ngwaed gwyr gwynn novi
Ef yn nghoed twrwm hoed i mi.
(*Mss. de Herghest.*)

[4] Crewlyd yw nis beiddiaf. (*Ibid.*)

[5] C'est peut-être la montagne d'Eli, en Irlande, que Nennius appelle *Kruac'han Eli*.

Erer Eli gorzremet, heno,
Defrent Mesir mogedok,
Tir Broc'hmael; hir regozed.

Erer Eli ec'hedou mir;
Ne treuz peskod enn ebir;
Gelvet, gwelet oc'h gwaed gouir. [1]

Erer Eli goremza — koed, —
Kevore koania;
A he laouc'h louezet he traha! [2]

Erer Pengwern, penn-karn louet,
Ar-uc'hel he adlez:
Eizik am kik [3] a kerez. [4]

Erer Pengwern, penn-karn louet,
Ar-uc'hel he levan, [5]
Eizik am kik Kendelann.

Erer Pengwern, penn-karn louet

[1] Eryr Eli echeidw myr
Ni threidd pysgod yn ebyr
Gelwid gwelit o waed gwyr. (*Mss. de Herghest.*)
[2] Eryr Eli gorymda koed
Kyfore kinyawa
Ai lauch lwyddid ei draha. (*Ibid.*)
[3] Eryr Pengwern pengarn llwyd
Aruchel ei atles
Eiddig am gig. (*Ibid.*)

L'aigle d'Eli a dévasté, cette nuit, la vallée de Mesir, [6] la noble, et la terre de Broc'hmaël; [7] il l'a opprimée longtemps.

L'aigle d'Eli garde les mers; les poissons n'entrent point dans les passages; il appelle, en voyant du sang humain.

L'aigle d'Eli erre dans la forêt; dès l'aurore il se repaît; que celui qui le gorge réussisse dans ses ruses!

L'aigle de Pengwern, au bec gris, [pousse] ses cris les plus perçants, avide de la chair [de celui] que j'aimais.

L'aigle de Pengwern, au bec gris, pousse ses gémissements les plus perçants, avide de la chair de Kendelann.

L'aigle de Pengwern, au bec gris, pousse les

[4] Ce mot est omis dans le Mss. de Herghest, le *Livre noir* de Hengurt écrit *a gereis*.

[5] Aruchel euan [he ban?]

(*Mss. de Herghest.*)

[6] Sœur de Kendelann.

[7] Prince de Powys, père de saint Sulio. Il commandait, avec Kadvan, les Bretons à la célèbre bataille de Chester, en 607, où ils furent battus par Ethelred, roi du Northumberland, et où deux cents moines de Bangor furent massacrés.

Ar-uc'hel he adam,
Eizik am kik a karam. [1]

Erer Pengwern pell galvet — heno —
Ar gwaed gouir gwelet :
Re gelver Trenn trev difed. [2]

Erer Pengwern pell galvet — heno —
Ar gwaed gouir gwelet :
Re gelver Trenn trev lezret.

IV.

Eglouizeu Basa e gorfouiz — heno —
E divez emgennouiz
Kleder kad, kalon Argoedouiz. [3]

Eglouizeu Basa int faez — henoz —
Më tavod a heu gounaez;
Ruz int houei; re më hirraez! [4]

Eglouizeu Basa int enk — henoz —

1 Aruchel ei adaf
Eiddig am gig a garaf. (*Mss. de Herghest.*)

2 Eryr Pengwern pell galuaud heno
Ar waed gwyr gwylat
Rhy gelwir Tren tref difaud. (*Ibid.*)

3 Eglwysau Bassa y orffowys heno
Y diwedd ymgynnwys
Kledyr kad kalon Argoedwys. (*Ibid.*)

cris les plus aigus, avide de la chair de celui que j'aime.

L'aigle de Pengwern a appelé au loin cette nuit; on le voit dans le sang des hommes. Trenn est trop bien nommée la cité déserte.

L'aigle de Pengwern a appelé au loin cette nuit; on le voit dans le sang des hommes. Trenn est trop bien nommée la cité incendiée.

IV.

Les églises de Basa 5 [sont] dans un grand deuil cette nuit, en recevant les restes du pilier de la bataille; du cœur des hommes de l'Argoed. 6

Les églises de Basa sont pleines cette nuit; ma langue les a faites [telles], 7 elles sont rougies [de sang]; trop [longue est] mon angoisse!

Les églises de Basa sont étroites cette nuit,

[4] Vy ohafawd au gwnaeth
Rhudd ynt hwy rhwy vy hiraeth (*Ibid.*)

[5] Basing, dans le Hampshire.

[6] Du pays boisé; par opposition aux côtes. Les paysans d'Armorique divisent encore leur pays en *Arvor*, le rivage, et en *Argoed* ou *Argoad*, le bois, l'intérieur des terres.

[7] Le barde veut dire qu'ayant contribué par ses chants à exciter les guerriers au combat, il a été la cause de leur mort.

E etivez Kendrouen,
[Tir] [1] mablann Kendelann gwenn.

Eglouizeu Basa int tirion — heno —
E gwaed heu mellion, [2]
Ruz int-houei; re më kalon!

Eglouizeu Basa kollasant heu braint,
Gouede ë diva oc'h Loegrouiz
Kendelann hag Elvan Pouiz.

Eglouizeu Basa int diva — heno, —
Ec'hed houint ne para :
Goer a goer ha me ama. [3]

Eglouizeu Basa int barvar — heno —
Ha menneu oum diar;
Ruz houei; re men galar! [4]

V.

E trev gwenn enn bron ë koed,

[1] Ce mot n'existe que dans le *Livre rouge* de Herghest, je l'ai rétabli d'après lui : on y lit :

Tir mablan Kyndylan wyn.

[2] Y gwnaeth eu meillion.

(*Mss. de Herghest.*)

[3] Eglwysau Bassa ynt difa heno
Ychetwyr ni phara
Gwr a wyr a mi yma. (*Ibid.*)

pour les descendants de Kendrouen, [devenues qu'elles sont] la sépulture de famille du blanc Kendelann.

Cette nuit les églises de Basa sont des tertres [funèbres] dont les trèfles [croissent] dans le sang, et sont rouges; [5] mon cœur est trop [navré!]

Les églises de Basa ont perdu leurs priviléges, depuis que les Logriens ont brûlé Kendelann et Elvan de Powys. [6]

Les églises de Basa sont en flammes cette nuit, il n'en reste que peu [de chose]; c'est ce que sait Celui qui sait ce que [je sais] moi-même. [7]

Les églises de Basa sont silencieuses cette nuit, et moi aussi je suis triste; elles sont rouges [de sang]; trop [vive est] ma douleur!

V.

La ville blanche au sein du bois, depuis qu'on

[4] Ha minnau wyf dyar
Rhudd hwy rhwy vy ngalar. (*Ibid.*)

[5] Liwarc'h-Henn devance ici par la pensée le temps où ces églises, ruinées par l'ennemi, n'offriront plus à l'œil que des tertres de gazon où fleurira le trèfle, rouge du sang des guerriers bretons.

[6] Frère de Kendrouen.

[7] Dieu, sans doute, à qui le barde se compare ici.

Ez ev eo he ervraz, eirioed
Ar enep he gwelt ë gwaed. [1]

E trev gwenn, enn ë tempeir
He ervraz, he glas beveir
E gwaed adan traed he gouir. [2]

E trev gwenn enn ë defrent
Laouen e bezer, ourz kevamuk kad;
He gwerin n'er derint? [3]

E trev gwenn, rong Trenn ha Trodouez
Oez gnodac'h eskoued ton
Enn deuod oc'h kad, na ged eic'h er ec'hoez. [4]

E trev gwenn, rong Trenn ha Traval,
Oez gnodac'h er gwaed....... [5]
Ar eneb gwelt, nag aredik braenar.

Gwan he bed, Freuer, mor eo hent,
Heno, gouede kolli kevnent!
Oc'h ann faot më tavod ez lazent! [6]

1 Y dref wen yn mron y koed
Ys ef yw ei heuras eiroed
Ar wyneb ei gwellt y gwaed.
(*Mss. de Herghest.*)

2 Y dref wen ynyt hymyr
Ei heuras ei glas fyfyr
Ei guaet adan draet ei gwyr. (*Ibid.*)

3 Y dref wen yn y dyfrynt
Lawen y byddair urth gyuanrud kad
Ei gwerin neur derynt. (*Ibid.*)

l'élevait, [et] toujours [a vu] sur ses herbes du sang.

La ville blanche, depuis le temps qu'on l'élevait, [a vu] sa verte enceinte dans le sang sous le pied de ses guerriers.

La ville blanche de la vallée serait joyeuse, à la suite d'un heureux combat; [mais] ses habitants sont-ils revenus?

La ville blanche, entre Trenn et Trodouez, était plus habituée [à voir] le bouclier brisé revenant du combat, que le bœuf au repos.

La Ville blanche, entre Trenn et Traval, était plus habituée [à voir] du sang sur ses herbes, que ses jachères labourées.

O Freuer! 7 quel malheur, quelle angoisse, ce soir, après la perte des parents! C'est par la faute de ma langue qu'ils ont été tués! 8

4 Y dref wen rhwng Tren a Throdwyth
Oed gnotach ysgwyd ton
Yn dyvod o gad no gyd ych y echwyd. (*Ibid.*)

5 Il manque ici un mot dans tous les Mss.

6 Gwyn ei vyd Freuer mor yw heint
Heno gwedy kolli kefneint
O anfaud vy nhafaud yd leseint. (*Ibid.*)

7 Sœur de Kendelann.

8 Voilà la seconde fois que le barde s'accuse du meurtre de ses compatriotes.

Gwan he bed, Freuer, mor eo gwan,
Heno, gouede ankeu Elvan,
Hag erer Kendrouen, Kendelann! [1]

Ne t' ankeu, Freuer, a'm te
Heno, amdamborz brodeur'-de :
Dihunam, gwelam bore. [2]

Ne t' ankeu, Freuer, a'm gouna hent, [3]
Oc'h derou noz hed deouent, [4]
Dihunam, gwelam pelgent!

Ne t' ankeu, Freuer, a'm tremen —heno-
A'm gouna grudieu melen,
A koc'hao dagreu droz erc'houen; [5]

Ne t' ankeu, Freuer, a'm ernivam
Heno, namen me un, me gwan-klan;
Më brodeur ha'm temper a gwelam. [6]

Freuer gwenn, brodeur a'z maez
Ne ganoezent oc'h difaez,
Gouir ne magent megeliaez. 7

[1] Heno gwedy angau Elvan. (*Mss. de Herg.*)
[2] Nid angau Freuer am de
Heno amdamorth brodyrde
Dihunaf wylaf bore. (*Ibid.*)
[3] .... am gwna heint. (*Ibid.*)
[4] Od dechreu nos hyd deweint. (*Ibid.*)
[5] Am gwna grudyeu melyn

O Freuer! quel malheur, quel malheur extrême, ce soir, après la mort d'Elvan, et de l'aigle de Kendrouen, Kendelann!

Ce n'est pas ta mort, ô Freuer, qui me désole [le plus] cette nuit; c'est le sort fatal de mes frères : je m'éveille, je pleure dès l'aurore.

Ce n'est pas ta mort [seule], ô Freuer, qui cause mon angoisse; depuis l'arrivée de la nuit jusqu'à minuit, je m'éveille, je pleure jusqu'au jour.

Ce n'est pas ta mort, ô Freuer, qui me navre, cette nuit, qui rend mes joues jaunes, qui fait [couler mes] larmes sur [ma] couche.

Ce n'est pas ta mort, ô Freuer, qui m'afflige cette nuit, ni d'être moi-même faible et malade; ce sont mes frères et mes contemporains que je pleure!

Blanche Freuer, les frères qui te nourrissaient n'étaient point nés d'un [tronc] mort; c'étaient des hommes qui ne nourrissaient point la peur.

A chochau dagrau dros erchwyn. (*Ibid.*)
[6] Nid angau Freuer a aerniwaf
Namyn my hun mi wan glaf
Vy mrodyr am tymmyr a gwynaf. (*Mss. de Herg.*)
[7] Freuer wen brodyr ath faeth
Ni hanoeddynt or difaeth
Gwyr ni vegynt vygyliaeth. (*Ibid.*)

Freuer gwenn, brodeur a'z bu,
Pan klevent kevrenin lu,
Ne ec'hoeze bod gant-hu. [1]

Me, ha Freuer, ha Medlan,
Keit bo kad enn pob ban,
N'en taor ne lazor hon rann. [2]

E menez, keit a bo uc'houc'h,
Ne eizigav am dougenn mem buouc'h,
Er eskenn gan re më kouc'h : [3]

Amhaval ar af Vernoui,
Ez aa Tren enn ë Tredonoui,
Hag ez aa Tourc'h enn Marc'hnoui;

Amhaval ar Elouizen,
Ez aa Tredonoui enn Tren,
Hag ez aa Geirou enn Havren. [4]

Ken bou men golc'hed kroen

[1] Freuer wen brodyr ath fu
Pan glywynt gyurenin lu,
Ny echyuydei ffyd ganthu.
(*Mss. de Herg*

[2] Mi a Freuer a Medlan
Kyt yt uo cat ymbob mann
Nyn taur ny ladaur an rann. (*Ib*

[3] Y mynydd kyd ad uo uwch
Nid eiddigaf af·y dwyn vym buch

Blanche Freuer, les frères que tu avais, quand ils entendaient le cri de guerre, le repos n'était pas avec eux.

Moi, et Freuer, et Medlann, quand la guerre était partout, nous ne nous reposions point que notre part [de butin] ne fût tuée.

La montagne, quelque haute qu'elle fût, ne m'empêchait pas d'aller enlever ma vache, [5] de monter avec ceux de ma bande :

[Ainsi,] de compagnie avec la rivière de Vernoui, [6] le Trenn se jette dans le Tredonoui, et le Tourc'h se jette dans le Marc'hnoui ;

[Ainsi,] de compagnie avec l'Elouizen, le Tredonoui se jette dans le Trenn, et le Gheirou se jette dans la Saverne. [7]

Avant que ma tunique fut une peau rude de

Er ysgaun gan rei vy ruch. (*Ibid.*)

[4] Ac ydd aa Geirw yn Alven. (*Ibid.*)

[5] La vache de l'ennemi, quand il allait piller les terres des Saxons.

[6] La rivière de Vyrnwy, dans le comté de Montgomery.

[7] Le barde veut dire que ses guerriers se joignaient à lui, pour butiner, comme ces différentes petites rivières du Montgomeryshire s'unissent les unes aux autres, pour ne former, à leur confluent, qu'un seul fleuve avec la Saverne.

Gaver kalet, c'hoantok i kelen,
R'em gorue enn mezo mez Tren. [1]

Ken bou men golc'hed kroenen — gaver—
Kalet, kelan kar er gelen,
R'em gorue enn mezo mez Tren. [2]

Gouede më brodeur oc'h temper Havren,
I am douilann Douiriou;
Gwae-me! Diou! me bod enn beou! [3]

Gouede meïrc'h hiwez ha koc'h-wez dilat
Ha pluaour melen,
Mein men koez, n'em euz dremen! [4]

Gwarzek Edernionne bouant—kerzenin,—
Ha gan neb ned aezant
Enn beo Gorvinion, gour oc'h Uc'hnant. [5]

[1] Kynn bu vygkylchet croen gauyr
Galet chwannauc i gelein
Rym gorue yn uedw ued Bryum.
(*Mss. de Herghest.*)

[2] Galet kelyngar y llilen
Rym gorue y uedw ued Trenn. (*Ibid.*)

Le *Livre noir* de Hengurt ne contient pas cette strophe, qui, du reste, n'est qu'une répétition de la précédente. Je n'ai pourtant pas cru devoir l'omettre.

[3] Gwae vi Duw vy mod yn vyw. (*Ibid.*)

[4] Mein vygkoes nym oes dudedyn. (*Ibid.*)

chèvre, [j'étais] avide de carnage, je m'enivrais de la cervoise de Trenn.

Avant que ma tunique fut une peau rude de chèvre, ami du carnage des étrangers, je m'enivrais de la cervoise de Trenn.

Depuis que mes frères des bords de la Saverne [sont morts] sur les deux rives du Douiriou, malheur à moi! Mon Dieu! à moi qui suis en vie!

Après [avoir eu] des chevaux rapides, et des habits d'écarlate, et des panaches jaunes, ma cuisse est amaigrie, je n'ai [plus] visage [humain.]

Les troupeaux d'Edernion [7] n'étaient point errants, et personne ne les enlevait du vivant de Gorvinion, [8] l'homme d'Urhnant. [9]

[5] Gwarthec Edeyrniawn ni buant gerddenin.
A cherd neb nid aethant
Ymbuw Gorwyniawn gwir a Uchnant. (*Ibid.*)

[6] C'est-à-dire, quand j'étais vêtu de pourpre, quand j'étais roi. La peau de chèvre était, au VIe siècle, le vêtement des pauvres et des moines. (Hist. de Bretagne de D. Morice. Preuves, t. 1, col. 227. Voyez aussi mon introduction.)

[7] Vallée du Merionethshire.

[8] Gorvinion était un des fils de Liwarc'h-Henn.

[9] Urhnant est probablement *Hirnant*, petite ville du Montgomeryshire.

Gwarzek Edeirnion ne bouent—kerzenin-
Ha gan neb ne kerzent
Enn beo Gorvinion, gour ezvent. [1]

Edouen gwarz gwarzegez :
Gwerz gwil a negez ;
Ar a deufo tragwarz a he deubez ![2]

Me a gouezoum a oez da :
Gwaed am egile gourda!.... [3]

. . . .

VI.

Rag gwreg Gourzmoul beze gwan ;
Heziou beze ban he desgeir
Hi, gouede diwa he gouir : [4]

— « Teouarc'hen Erkal ar diwal
Gouir oc'h etivez Morial ;
Ha gouede Rez mae reusional. [5]

[1] A chant neb ni cherddynt
Yn myw Gorwyniawn gwr eduynt. (*Mss. de Herg*

[2] Edwyn warth gwarshegydd
Gwerth gwyla negyd
Ar a ddyfo dragwarth ai deubyd. (*Ibid.*)

[3] Me a wyddwn a oed da
Gwaed am eu gilydd gwrda. (*Ibid.*)
Cette strophe est incomplète dans tous les Mss.

[4] Bei gwraig Gwrthmwl byddei gwan
Heddyw bydde ban ei dysgyr
Hi gyua diua y gwyr. (*Ibid.*)

Les troupeaux d'Edernion n'étaient point errants, et personne ne les enlevait du vivant de Gorvinion, ce guerrier qui n'est plus.

Elle est bien connue [la cause de] la mort du pasteur : il a refusé le prix de la timidité; que l'infamie vienne sur celui qui l'obtiendra! [ce prix.][6]

Je sais, moi, ce qui était bon : du sang pour le sang d'un brave! . . . .

VI.

Devant l'épouse de Gourzmoul[7] régnait le deuil; ses gémissements étaient perçants aujourd'hui que ses guerriers ont été brûlés :

— « Le gazon d'Erkal [, disait-elle,] a recouvert les braves guerriers de la race de Morial;[8] et depuis [la mort de] Rez il y a de terribles attaques.

[8] Tywarchen Erkal ar erdywal
Wyr o etiued Morial
A gwedy Rys maerysmal. (*Mss. de Herghest.*)

[6] Dans le langage des bardes, cela signifie que le héros Gorvinion avait péri par excès d'audace, et que le déshonneur est le partage des guerriers qui manquent de cœur.

[7] Hélez, sœur de Kendelann.

[8] Ce guerrier breton est célèbre dans les poèmes des bardes, comme ayant enlevé un jour aux Saxons quinze cents bouvillons dans une excursion sur le territoire de Louetgoed, maintenant Lincoln.

» Helez houiedik am gelvir !
Oh ! Diou ! pa'd-eo ez rozir
Meïrc'h më bro hag hon tir ? [1]

» Helez houiedik am kiveirc'h.
Oh ! Diou ! pa'd-eo ez rozir gouroum seirc'h[2]
Kendelann hag he peduar-dek meïrch.

» N'er selliz goligon ar tirion — tir —
Oc'h gorsez Gorvinion,
Hir heuil heol, houei men kovion ? [3]

» N'er selliz oc'h din-le — Vrekon —
Freuer gweredre ;
Hirraez am tamborz brodeurde ? [4]

» Laz më brodeur ar un gwez : [5]
Kenan, Kendelann, Kenvrez,
Enn amouen Trenn, trev difez.

» Ne sange gwehelez ar neiz—Kendelann

[1] Heledd hwyedic ym gelwir
O Duw padiv yth rodir
Meirch vy mro ac eu tir. (Ibi

[2] O Duw padyw yth roddir gurumseirch. (I

[3] Neur sylleis olygon ar dirion dir
O orsedd Orwynion
Hir hwyl haul hwy vy nghovion. (I

[4] A la suite de cette strophe, on trouve, dans le

» Je suis bien nommée Hélez 7 depuis longtemps! Ah! Dieu! Pourquoi a-t-on livré [à l'ennemi] les chevaux de mon pays et notre terre?

» Je suis bien saluée du nom d'Hélez depuis longtemps. Ah! Dieu! Pourquoi a-t-on livré l'armure noire de Kendelann et ses quatorze chevaux?

» N'ai-je pas, promenant [mes] regards sur les terres de la patrie [du haut] du siége de Gorvinion, n'ai-je pas suivi le long [cours du] soleil, moins long que mes ennuis?

» N'ai-je pas regardé du haut de la montagne fortifiée d'Urekon 8 les champs de Freuer, en gémissant sur le sort fatal de la confédération?

» Ils ont tous été tués en une fois mes frères: Kenan, Kendelann, Kenvrez, en défendant Trenn, la cité déserte.

» On ne foulait point impunément aux pieds le

de Herghest, une espèce de stance d'une mesure différente et sans rime, dont le dernier vers est tronqué, le sens tout-à-fait insaisissable, et qui paraît être une interpolation.

[5] Llas vy mrodyr ar un waith. (*Ibid.*)

[6] Ni sangei vehelyth ar nyth Kynddylan. (*Ibid.*)

[7] Le mot *Hélez* serait assez bien rendu en français par *vase d'amertume*, il signifie à la lettre : réservoir d'*eau salée, saline*.

[8] Uriconium, maintenant Wroxeter, dans le Shropshire.

Ne tec'he troedvez biz;
Ne magaz he mamm mab liz. [1]

» Brodeur am bou ha ne foll;
A deuent vel gwial kol;
A un e un edent holl! [2]

» Brodeur am bou a doug Diou rag-oum,
(Men anfaot a he gorug)
Ne gobrenent fam er fug. [3]

» Tano avel, teo ledkent;
Perez er rec'heu; ne parad a heu goreu;
Ar' a bou ned edent. [4]

» A's klevo ha Diou ha den,
A's klevo, ieuenk ha henn:
» Mevel barveu, mazeu eheden. » [5]

[1] Ni thethei droedvedd fyth
Ni vagas ei vam vab llyth.

(*Mss. de Herghest.*)

[2] Brodyr ambwyad ne fall
A dyuynt val guial coll
O un i un edynt oll. (*Ibid.*)

[3] Brodyr ambwyad a dug Duw ragof
Vy anfawt ai gorug
Ni obrynynt fau er fug. (*Ibid.*)

[4] Teneu awel tew ledkynt

berceau de Kendelann ; il ne reculait jamais d'un pas ; sa mère n'a pas nourri un fils dégénéré.

» J'avais des frères et qui n'étaient point des étourdis ; ils poussaient comme des gaules de coudriers ; un à un ils s'en sont tous allés !

» J'avais des frères que Dieu m'a ravis ; (c'est ma destinée fatale qui en est la cause), [6] [des frères] qui n'ont point acquis leur renommée par la fuite. [7]

» Le vent est faible, le bruit fort ; les sillons [que voilà] sont beaux ; mais ils ne sont plus ceux qui les ont tracés ; ceux qui étaient n'existent plus.

» Qu'ils entendent ceci, et Dieu et l'homme, qu'ils entendent ceci, le jeune homme et le vieillard :

[C'est faire] *outrage aux barbes* [des hommes] *que de pardonner au fuyard.* [8]

Pereidd y rhychau ni pharat au goreu
Ar a fu nad ydynt. (*Ibid.*)

[8] As Klywo a Duw a dyn
As klywo y cueinc a hyn
Mefyl barfau maddeu hedyn. (*Ibid.*)

[6] Le barde suppose qu'Hélez se croit, comme lui, sous l'empire de la fatalité.

[7] Allusion ironique à quelque chef breton qui aurait fui dans la bataille.

[8] A la lettre : à la *volatile*.

» Enn beo, eheden ehediei;
Dillad enn araoz gwaed bei;
Ha'r glaz bereu nav nouivei. [1]

» Rivezav din klair n'ed eou!
Enn holl, kilez kelwez kleou!
Enn gwall, tourc'h torc'hi knao-kneou. [2]

» Niou nioul a ai moug;
A ai kedouir enn kevamoug :
Enn gwerglaoz aer ez ez droug.» — [3]

VII.

Andaviz oc'h gwerglaoz aer : eskoued
Digevink dinas ë Kedern :
Goreu gour Keranmael! [4]

[1] Yn myw ehedyn ehediai
Dillad yn araws gwaed vai.

(*Mss. de Herghest.*)

[2] Rhyfedaf din clair nadiw
Yn oll kilyd kelwyd clyw
Yn ngwall tyrch tori cnau cnyw. (*Ibid.*)

[3] Nywy ae nywl ae mwc
Ai kedwyr yn kyfamwg

» [Tant qu'il sera] en vie, le fuyard fuira ; [5] [aussi vrai que] les vêtements [du guerrier] seront [toujours] avides de sang ; et les glaives bleus du chef en mouvement [toujours].

» La très merveilleuse forteresse, [6] [désormais couchée] sur le sol, n'est plus ! désormais plus de refuge [pour nous] que l'asile des bois épais, où la faim [rend semblable au] sanglier déterrant des racines sauvages. [7]

» [Mais] la violence du brouillard se dissipera comme une fumée ; ils marcheront [de nouveau], les guerriers, à la défense commune : dans la prairie se prépare un combat terrible. » —

VII.

[1] J'ai entendu le [bruit du] combat livré dans la prairie : elle n'a point été opprimée par le bouclier, la cité des Forts : Keranmael est le plus brave des hommes !

Yn ngweirglawd aer yssydd droug. (*Ibid.*)

[1] Edeweis y weirglawd aer ysgwyt
Digyfyng dinas y gedyrn
Goreu gwr Garanmael. (*Ibid.*)

[5] A la lettre : *la volatile volera*.

[6] Probablement la citadelle de Tern.

[7] A la lettre : *noix de marcassin*, vulgairement *terre-noix* ; en terme de botanique *bunium*.

Keranmael, kemmouin ar-n-ad!
Azgwenn tĕ estle oc'h kad!
Gnod man ar gran kenniviad! [1]

Kenniv oez ognao lao hael
Mab Kendelann, klod gavael
Divezour Kendrouenin, Keranmael. [2]

Keranmael oez dihad,
Hag oez diholedik trev-tad
A keisouez Keranmael, enn henad. [3]

Keranmael kemoued ognao,
Mab Kendelann klod ar lao;
Ned henad kemmenad oc'h honao. [4]

Pan gwiske Keranmael kad-peiz Kendelann
Ha pererzie he ounen,
Ne kave Frank trank oc'h he penn. [5]

[1] Karanmael kymmwy arnad
Atwen dy ystle o gad
Gnawd man ar ran kynnifiad.

(*Mss. de Herg.*)

[2] Kymwed ognaw llaw hael
Mab Kyndylan clod afael
Diweddwr kyndrwynin Karanmael. (*Ibid.*)

[3] Oed diheid ac oed diholedic

Keranmael, bonheur à toi! Qu'il soit doux ton repos après le combat! La balafre sied bien à la joue de celui qui a combattu!

Au combat elle était rapide la main généreuse du fils de Kendelann, la glorieuse main du dernier [descendant] de Kendrouen, [la main] de Keranmael.

Keranmael était sans postérité, et il ne s'est trouvé personne qui ait réclamé la ville paternelle que Keranmael chercha [à reconquérir], devenu vieux.

Keranmael [le guerrier] à l'attaque rapide, le fils de Kendelann à la main glorieuse; ses coups n'étaient pas ceux d'un vieillard.

Lorsque Keranmael avait revêtu l'habit de combat de Kendelann, et qu'il brandissait son [épieu de] frêne, le Frank [6] n'en obtenait point de quartier.

Tref tat a geissywys
Caranmael yn ynat. (*Ibid.*)

[4] Mab Kyndylan clod arllaw
Nid ynat kyt mynat o honaw. (*Ibid.*)

[5] Pan wisgei Garanmael gadbeis Kyndylan
A phyrydyaw y onnen
Ni chafei Frank tranc oi ben. (*Ibid.*)

[6] Le guerrier germain, l'Anglo-Saxon.

Amzer e boum braz boued,
Ne terc'hafoun më morzoued
Er gour a gwane klanv kornoued. [1]

Brodeur am boead menneu
N'ez gwane klenved kornouideu : [2]
Un Elvan, Kendelann deu.

Ne mad gwisk briger neou diber—aour
Gour enn dirvaour kevrisez.
N'ed oez levaour më broder. [3]

Onid rag Ankeu hag he aeleu — maour,
Ha gloez glas bereu,
Ne bezam levaour menneu. [4]

Maez Maozen n'ez kuz reo
O diva da he godeo?
Ar bez Erinouez erc'hi teo? [5]

[1] Amser y bum vras vwyd
Ni ddyrchafwn fy morddwyd
Er gwr a gwynei klaf gornwyd. (*Mss. de Herghest.*)

[2] Brodyr ambwyad innau
Nis cwynei glevyd cornwydau. (*Ibid.*)

[3] Ni mad wisg briger nyw disper
O wr yn nirfawr gywryssed
Nid oed lefawr fy mroder. (*Ibid.*)

[4] Onid rag angau ai aelau maur
A gloes glas verau
Ni byddaf leuawr innau. (*Ibid.*)

'u temps que j'avais de la nourriture en abonce, je n'aurais point levé ma cuisse contre mme que tourmentait le mal de la peste. [6]

es frères que j'avais n'ont point été tourmenɔar les maladies pestilentielles : l'un était El-, [7] l'autre Kendelann.

n'est pas bon qu'il ait sa chevelure ou sa couvertes d'or, le guerrier au milieu d'un ıd engagement. [8] Ils n'étaient pas gémissants, frères.

ı ce n'est devant la mort [naturelle] et ses ibles angoisses et la blessure de ses glaives ıs, je ne suis pas gémissant non plus.

ıa plaine de Maozen [9] n'est-elle pas couverte ıe gelée qui brûle les produits de sa fécon-? La tombe d'Erinouez [10] [n'est-elle pas coute] de neige épaisse?

5 Maes Maoddyn neus kudd rhew
O difa da ei odew
Ar vedd Eirinwedd eiry tew. (*Mss. de Herghest.*)

C'est-à-dire : *Je ne méprisais pas*, je secourais le malheureux ıt de la peste. Voyez les notes et éclaircissements.

Frère de Kendelann.

Les casques et les selles revêtus d'or étaient en effet un appât l'ennemi, et mettaient d'autant plus en péril la vie des chefs uels ils appartenaient.

Maozen était frère de Kendrouen et oncle de Kendelann.

Autre frère de Kendrouen.

Gosgo-te enn kod, ha tec'h;
N'ed oud emadraoz dibec'h;
N'ed gwiou klain; az kren e krec'h.[1]

VIII.

Amzer e bouant azgwenn,
E keret merc'hed Kendrouen :
Helez, Gouladiz, ha Gwenzouen.

C'hoarez am bou dizan;
Me a heu kollez holl ac'hlann :
Freuer, Medouel, ha Medlann!

C'hoarez am bou ived;
Me a heu kollez holl eget:
Gouleder, Meiser ha Kenvred.

Laz Kendelann, laz Kenvrez
Enn amouen Trenn, trev difez :
Gwa-me! maour araouz heu lez!

Gweliz ar laour maez Togoui
Bezinaour, ha gwaour kemmoui;
Kendelann oez kennerzoui.

Kelan a sec'h oc'h tu tan

[1] La pièce s'arrête là dans le *Livre rouge* de Herghest.

Fuis dans les lieux les plus retirés; éloigne-toi; parler n'est pas sans danger pour toi; te traîner [ainsi] contre terre n'est point prudent, ton mouvement la fait résonner [et te trahit.][1]

VIII.

Du temps qu'elles étaient jolies, on aimait les filles de Kendrouen : Helez, Gouladiz et Gwenzouen.

J'avais des sœurs pour me charmer; je les ai toutes perdues à la fois : Freuer, Medouel et Medlann.

J'avais d'autres sœurs encore que j'ai toutes perdues ensemble : Gouleder, Meiser et Kenvred.

Kendelann est mort, Kenvrez est mort en défendant Trenn, ville détruite. Malheur à moi! Quelle est déplorable, leur perte!

J'ai vu sur le sol du champ [de bataille] de Togoui des guerriers aux prises, et [j'ai entendu] de grands cris; Kendelann était leur soutien.

[Son] squelette sèche [encore] au coin du feu,

[1] Il ne faut pas perdre de vue que c'est un vieillard infirme, in-

Pan klevoum godourev godaran
Lu Lemenik, mab Mahavan,

Arbennik leizik lurik
Enn kehoez aer-gouez gweiz-buzik,
Flam tafar, lac'har Lemenik.

capable de marcher, et exposé sans défense aux attaques de l
nemi, qui se parle à lui-même. Voyez plus loin son élégie su
vieillesse, où il peint si bien sa misère et son impuissance.

que j'entends [déjà] gronder le tonnerre de l'armée de Léménik,[1] fils de Mahavan,

[Que j'entends] le chef [qui s'élance de sa] couche, [revêtu de sa] cuirasse, dans la mêlée furieuse [où il est] vainqueur ; celui qui répand des flammes, l'indomptable Léménik !

[1] Voyez sur ce héros fameux les notes et éclaircissements.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Les anciens Bretons avaient coutume, on le sait, de conserver dans des espèces de châsses ou de coffrets qu'ils plaçaient en évidence au coin du foyer domestique, les ossements de leurs parents. Strabon dit qu'ils les embaumaient avec une essence qu'il nomme *huile de cèdre.*

Aujourd'hui leurs descendants Armoricains les déposent dans de petites boîtes sur le devant des reliquaires de leurs églises paroissiales. C'est à cet usage, dont nous avons déjà dit un mot précédemment, que notre barde fait allusion; et pour montrer avec quelle promptitude ses compatriotes prendront leur revanche, il leur prédit la venue d'un vengeur avant que le squelette de Kendelann soit complètement desséché. Le vengeur en question, le héros mystérieux Léménik ou Léminok a joui d'une grande réputation poétique.

Il est le sujet d'un chant prophétique attribué à Taliésin, par la tradition, et à Merzin, par un barde que les uns croient être Golizan, poète du VIIe siècle, les autres un écrivain gallois du moyen-âge. [1]

Voici quelques vers du chant dont je parle : bien qu'évidemment rajeuni de style, il n'en est pas moins très curieux de fond et d'idées.

» Elle [nous] prédit des consolations, l'inspiration poétique, une foule de biens, la paix, un vaste empire, et des chefs actifs; mais après la paix, le désordre en chaque tribu;......

[1] La première opinion est celle du vénérable Sharon Turner, et de mon ami le Rév. Th. Price; la seconde de M. Th. Stephens. (*Literature of the Kymry*, p. 285.)

jusqu'à la confédération que formera le chef des guerriers, Léménik, revenu au monde, qui est un homme désireux de dominer Mona, et de détruire Gwéned de fond en comble, d'un bout à l'autre bout, et de prendre ses ôtages.......

» Il se lèvera comme l'aurore, de sa cachette, il fera autour de lui une large tache rouge, et il ordonnera la bataille ;

» Il anéantira les étrangers ; ses armées s'étendront au loin ; il sera la joie des Bretons. » [1]

Golizan commence par les quatre premiers vers de cette pièce son ode intitulée *La confédération de la Grande-Bretagne*, que j'ai paraphrasée il y a déjà plusieurs années, et qu'on peut lire dans l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre*

[1] Disgogan awen digobrisin,
Maranhez a meuez, ha hez genin,
Ha pennaez ehelaez, ha fraez unbenn,
Ha, gouede dihez, anhez enn pob mehen.
. . . .
Enn regestlenez oc'h pennaez gwesion,
Redebez Leminok,
A bez gour c'hoantok
I goresken Mon,
Ha revinia Gwenez,
Oc'h hi heizav a hi perfez,
Oc'h hi dec'hreu a hi divez.
Ha kemred he gwestlon ;
. . . .
Deizav gour oc'h kuz,
A gouna kevamruz,
Ha kad e genin :
Arall a zifez;
Pellenok he luez;
Levenez i Breton. (*Myvyr. Arch.*, t. 1, p. 71.)

par les Normands, [1] où M. Augustin Thierry m'a fait l'honneur de l'insérer. Après avoir cité la prophétie, le barde ajoute : « Voilà longtemps qu'elle a été prédite, la venue de ces jours d'empire, de grandeur et de domination : telle est la prophétie de Merzin : elle s'accomplira. » [2]

Léménik était donc, pour les Bretons du VIe siècle, ce que devait être pour eux, plus tard, le fameux Arthur; ce que fut Morvan, pour les Armoricains, au moyen-âge; Marko, pour les Serviens; Frédéric Barberousse, pour les Allemands; et aujourd'hui même Tamerlan, pour les Tartares Thibétains. Ils voyaient en lui un libérateur de leur nation, caché dans quelque retraite ignorée, mais qui n'en devait pas moins certainement revenir pour les venger.

On a vu plus haut que les *ler'h*, les *dolmen*, les tombeaux enfin, étaient les cachettes où ils supposaient leurs futurs sauveurs retirés, sur l'autorité de Merzin. La même croyance régnait en Bretagne-Armorique, quelques siècles plus tard, et l'on remarque avec surprise qu'un chant populaire de ce pays relatif à l'héroïque Morvan, surnommé Lez-Breiz, ou le soutien de la Bretagne, mort en l'an 818, se termine par le même cri d'espérance que le chant du barde Liwarc'h, par le même appel à un vengeur de la race celtique du continent tributaire des Franks :

« Qui est-ce qui dort sous ce tertre?

— C'est Lez-Breiz qui repose dessous. Tant que durera la Bretagne, il sera renommé;

» Mais il s'éveillera tout-à-l'heure, en poussant son cri de

[1] Édition in-12 de 1846, t. 1, p. 277.

[2] Pell disgoganer amzer debezen
Teirnez, ha bonez, ha goresken,
Disgogan Merzin : kevervez hen.
(*Myvyrian Arch.*, t. 1, p. 150.)

guerre, et il donnera la chasse à ceux du pays Gaulois. »[1]

Ce rapprochement curieux n'est pas le seul qu'on puisse faire entre le poëme du vieux barde et les chants des Bretons-Armoricains.

Nous avons entendu l'aigle du mont Eli élever sa voix dans la nuit, et effrayer de ses cris féroces le barde qui veillait auprès du cadavre de Kendelann. L'aigle, en effet, joue un grand rôle dans la poésie galloise. D'après des traditions populaires, transmises jusqu'à nous par un collecteur des fables qui couraient parmi les habitants du pays de Galles au XIIe siècle, le lac Lomond d'Irlande contenait trois cent soixante îlots; et sur chaque îlot il y avait un rocher, et sur chaque rocher un aigle, et quand tous les aigles s'assemblaient sur un seul rocher, et criaient, c'était le signal de quelque grande calamité.[2] Un autre écrivain gallois, de la même époque, Giraud de Barry, s'exprime ainsi : « Un aigle merveilleux fréquente le sommet des montagnes du nord de la Cambrie; perché sur un certain rocher funeste, il s'y repaît des cadavres des guerriers morts en combattant, et y attend, dit-on, que la guerre lui procure d'autres victimes. A force d'aiguiser et de nettoyer ses serres contre la pierre, il l'a creusée. »[3]

La poésie armoricaine doit pareillement un de ses effets les plus saisissants à la même association d'idées et d'images : comme Liwarc'h-Henn, le barde Gwenc'hlan fait allusion à d'horribles festins nocturnes apprêtés aux aigles par la guerre :

« Tandis que je dormais doucement, j'entendis l'aigle appeler dans la nuit;

» Il appelait ses aiglons et tous les oiseaux du ciel;

[1] Barzaz-Breiz, *Chants populaires de la Bretagne*, (ouvrage couronné par l'Académie française), 4e édit., 1846, t. 1, p. 175.

[2] Robert's *Tyssilio*, p. 144.

[3] *Itinerarium Cambriæ*, édit. de Gale, p. 872.

» Et il leur disait, en les appelant : Élevez-vous vite sur vos deux ailes ;

» Ce n'est pas de la chair pourrie de chiens ou de brebis, c'est de la chair chrétienne qu'il nous faut ! » [1]

On voit que la poésie armoricaine n'a rien à disputer à sa sœur ; elle a même un accent encore plus sombre, plus mystérieux et plus sauvage, qui tient sans doute à l'époque payenne où vivait son barde. Celui-ci n'aurait pas eu les sentiments humains dont Liwarc'-Henn donne souvent des preuves ; par exemple, il ne se serait pas fait un mérite, comme lui, d'avoir eu pitié des pestiférés de son temps et d'être venu à leur secours.

La célèbre peste en question, déjà passée depuis vingt-sept ans, quand le barde gallois composa l'élégie de Kendelann, s'était jointe aux Saxons pour décimer la malheureuse nation bretonne.

Elle sévissait dans toute sa rigueur, vers l'année 550. « On la nommait la *peste jaune*, dit le compilateur du *Livre de Landaf*, parce qu'elle rendait jaunes et débiles ceux qu'elle attaquait ; son apparence était celle d'une colonne d'eau : la tête de cette colonne balayait la terre, sa queue se perdait dans les airs; elle parcourait le pays à la manière d'une trombe roulant dans le fond des vallées, et tous les êtres animés qu'elle atteignait de son souffle empesté ou mouraient subitement ou tombaient malades et ne tardaient pas à mourir. » [2]

L'imagination populaire se représenta le terrible fléau tantôt sous la figure d'une *immense vipère*, [3] tantôt sous celle

[1] *Barzaz-Breiz*, I, p. 34.

[2] In columna aquosæ nubis apparebat hominibus, unum caput verrens per terram, aliud autem sursum trahens per aerem, discurrens per totam regionem ad modum imbris discurrentis per ima convallium, p. 101. (Édition de M. Rees, 1840.)

[3] Ingens vipera apparuit. (*Ibid.*)

d'un *spectre jaune;* et comme le roi Maelgoun de Gwéned était mort de la peste, on racontait que s'étant caché, pour la fuir, dans l'église d'un couvent, il aperçut un jour le pâle fantôme dardant sur lui ses yeux caves, à travers une fente de la porte, et qu'il tomba foudroyé. [1]

Il est remarquable qu'aucun de ces souvenirs fabuleux, nés pourtant aussitôt après la cessation du fléau, n'ait trouvé crédit près de Liwarc'h-Henn, et que la peste ne lui fournisse qu'une allusion sérieuse, morale, et toute chrétienne; rien ne prouve mieux combien sa pièce est restée à l'abri de toute interpolation.

Mais comme le fait observer l'antiquaire Lhuyd, quiconque n'aurait jamais entendu parler du barde et jugerait de l'auteur du poème par le vers *On m'appelle Hélez,* l'attribuerait à la sœur de Kendelann. Elle était poète effectivement, et un de ses confrères a dit d'elle :

« As-tu entendu ce que chante Hélez, fille de Kendrouen, dont les richesses sont grandes :

— *Ce n'est pas de faire l'aumône qui appauvrit.* [2]

Il n'y a pourtant aucune raison de dépouiller Liwarc'h en faveur de cette princesse, et il y en aurait beaucoup pour laisser au vieux barde l'honneur d'avoir chanté Kendelann; ce qu'on peut dire, avec quelque probabilité, c'est qu'il lui a mis dans la bouche des vers composés par elle-même. Plus je les étudie, et plus je le crois :

Le style change; il s'exalte peu à peu jusqu'au sublime; il devient çà et là d'une obscurité profonde : les symboles et les figures, les incohérences abondent; une femme inspirée, fré-

[1] Tyssilio, p. 173.

[2] A glevaz-te a gan Helez
Merc'h Kendrouen, maour he reuvez :
— Ned rozi da a gouna diodez.
(*Myvyr. Arch.*, t. 1.)

missante, hors d'elle-même, peut seule avoir parlé ainsi. Qu'on juge de la difficulté que présente la traduction de ces strophes, en apprenant qu'un Gallois très instruit de mes amis la croyait presque impossible et le texte altéré. Le docteur Owen, j'ose le dire, n'a pas toujours saisi lui-même le sens en cet endroit; je citerai pour preuve les vers où Hélez déplore, selon moi, la misère des Bretons, réduits, par suite de la ruine de leur citadelle, à chercher un refuge dans les bois et à disputer sa pâture au sanglier. Par une coïncidence frappante, un poète latin du XII[e] siècle qui a décrit, d'après des traditions galloises, la vie sauvage d'un malheureux chef du même pays et de la même époque, le fait se nourrir comme ceux dont parle Liwarc'h-Henn et lui fait dire :

« Si je trouve par hasard des racines au fond de la terre, aussitôt accourent les truies avides et les sangliers voraces qui m'enlèvent ces racines que j'arrache du gazon. » [1]

Ce passage curieux ne justifie-t-il pas mon interprétation? Le texte breton, serré du plus près possible, serait donc, en latin :

> Mirabilissima arx, humi, non est!
> Jamjam, recessus [nobis] latebræ arborum densæ!
> In defectu, aper evellere bunia [solet].

Cependant le docteur Owen a traduit :

« Je m'étonne qu'il ne soit pas le plus vil des ménestrels errants, après avoir été un musicien de mensonges palpables, quand, dans le besoin, *Tourc'h* casse des noix de terre. » [2]

[1] Invenio si forte napos tellure sub ima,
Concurrunt avidæque sues aprique voraces,
Eripiuntque napos mihi quos de cespite vello.
(*Vita Merlini*, p. 5.)

[2] I wonder that he is not the lowest rambling minstrel after being a musician of palpable lies, when in want *Twrc* cracks the earth-nuts. (*Heroic elegies*, p. 97)

L'erreur du traducteur anglais vient de ce qu'il a fait un verbe de *rivezav*, superlatif de *rivez*, merveilleux; puis un seul mot de *din*, forteresse, et de *klair* qui, en gallois, comme en gaël-irlandais, comme en gaël-écossais, comme en armoricain, où il s'écrit *leur*, répond au latin *humi*, à terre; de ce qu'il a rendu ce mot *klair* par *ménestrel errant; kilez*, retraite, par *musicien; kelwez*, refuge, asile, cachette des bois, par mensonges; confondu le verbe *torc'hi*, fouir, avec *tori*, casser; et enfin pris *tourc'h*, sanglier, pour un nom d'homme.

Après tout, on est excusable de se tromper en une matière aussi épineuse; mais où le docteur Owen ne l'est pas autant, c'est quand il se contredit lui-même, comme cela lui est déjà arrivé à notre connaissance. Croirait-on qu'en ouvrant son dictionnaire, à la page 19 du tome second, on trouve une autre version de la strophe qui nous occupe! Renonçant à sa première interprétation, il traduit :

« Je m'étonne qu'il ne soit point un vrai poétereau, suivant un musicien *à l'oreille juste.* »[1] De même, quelques vers auparavant, il donne aux mots *teo ledkent* le sens de *contes de misère qui fuient pressés*,[2] et, dans son dictionnaire, celui de *rumeur épaisse.*[3]

Dans le même ouvrage, au mot esgour (*ysgwr*), citant le vers

N'em gwan esgour oc'h gour devod?

qui signifie, *ne me blesse-t-elle pas, ne me perce-t-elle pas, la pointe, la pique, la lance de l'homme, du guerrier qui vient;* il prétend que le barde veut dire :

[1] I wonder that he is not a meer poetaster, following a musician of correct ear.

[2] Thickly fly tales of misery. (P. 97.)

[3] Thick the rumour, (t. 11, p. 272.)

« Ne suis-je pas blessé par une pique *du coin de ton dos?*
tandis qu'il a traduit ce vers dans ses *Élégies* :

» Puissé-je n'être pas transpercé par une lance des *ra*
qui viennent! » [2]

On n'est pas moins surpris de voir Owen se mépren
complètement sur le sens parfaitement clair de certaines a
tres strophes ; témoins les vers

A's klevo ha Diou ha den!
A's klevo ieuenk ha henn!

qui ne présentent aucune difficulté, qu'on pourrait ren
littéralement en latin par ces mots :

Quod est audiat et Deus et homo!
Quod est audiat juvenis et senex!

et qui, selon lui, signifieraient : *quand Dieu se sépare*
l'homme, quand le jeune homme se sépare du vieillard. [3]

Je pourrais multiplier les citations; mais c'en est d
trop.

Comme les autres pièces de Liwarc'h, celle-ci est tirée
Livre noir de Hengurt, confronté avec le *Livre rouge* de H
ghest. Les deux manuscrits, toujours assez d'accord, ne d
fèrent essentiellement que dans trois endroits :

1° A la 19e strophe de la section V de notre poème,
manque dans le premier manuscrit, et que j'ai rétablie d'ap
le second;

2° A la strophe 6e de la section VI, suivie dans le *Li*
rouge de cette stance incomplète, altérée, inintelligible,
n'existe pas dans le *Livre noir*, et que je n'ai pas cru dev
reproduire, ne sachant quel sens lui donner;

[1] Am I not wounded by a spike from the corner of thy bac
(t. 11, p. 676.)

[2] By a shaft of the coming rows. (P. 103.)

[3] When God separates from man;
When the young separates from the old. (P. 97.)

3° A la dernière strophe de la section VII, et à la section VIII, tout entière, reproduites ici d'après le *Livre noir*, que le copiste du *Livre rouge*, moins ancien de deux siècles, n'a pas recueillies, peut-être à dessein, et pour ne point laisser planer sur la mémoire du barde un *reproche* de paganisme, ou du moins de superstition.

CHANT

DE

LIWARC'H-HENN SUR SA VIEILLESSE.

(DE 578 A 580.)

ARGUMENT.

Dans les poèmes qui précèdent, à l'exception d'un seul, le barde Liwarc'h-Henn chante les malheurs des chefs bretons, ses amis ; dans celui-ci il chante les siens propres ; il y a bien fait allusion de temps à autre, mais c'était sans s'y arrêter, et, pour ainsi dire, en courant : maintenant sa pensée retombe tout entière sur lui-même, comme si tous les héros étaient morts, et qu'il ne lui restât plus que lui-même à pleurer.

La pièce qu'on va lire se divise en deux parties très distinctes : l'une relative aux infirmités du barde-roi, l'autre à la perte de ses vingt-quatre fils ; elles sont réunies en une seule dans les manuscrits ; et ni Owen, ni Myvyr, en les imprimant, n'ont songé à les séparer. M. Sharon Turner a été plus clairvoyant ; mais il se trompe évidemment, en disant que la première partie ne doit contenir que vingt strophes, car elle s'arrête seulement à la stance trente-troisième, où finit le morceau sur la vieillesse de Liwarc'h, et où commence l'élégie de ses fils.

V.

KAN LIWARC'H-HENN AR HE HENENT.

I.

Ken boum kam baglaok,
Boum, kevez, geriaok;
Kenmeger; ne eres,
Gouir Argoed erioed a'm porzez. [1]

Ken boum kam baglaok, boum hi;
A'm kennouesed enn keverdi
Pouiz, paradouez Kemri. [2]

Ken boum kam baglaok boum eirian,
Oez ken gwaev mem par;
Oez ken-nouer kevn kroum;
Oum troum! oum truan! [3]

[1] Cyn bum cain vaglawg cyfes eiriawg
Keinmygyr ni eres
Gwyr Argoed eirioed am porthes. (*Le Livre rouge.*)

D'après ce manuscrit, il faudrait lire *kain* apparaissant, et non *kam*, boiteux.

[2] Cyn bum cain vaglawg bum hy
Am cynnwysid yn nghyvyrdy
Powys paradwys Kymry. (*Ibid.*)

V.

CHANT

DE

LIWARC'H-HENN SUR SA VIEILLESSE.

I.

Avant que je fusse boiteux avec des béquilles, j'étais éloquent dans le festin; j'étais honoré, et ce n'est pas étonnant, car les hommes de l'Argoed [4] m'assistèrent toujours.

Avant que je fusse boiteux avec des béquilles, j'étais intrépide; j'étais reçu dans l'assemblée de Powys, ce paradis des Kemris. [5]

Avant que je fusse boiteux avec des béquilles, j'étais beau; ma lance était la première entre les lances; mon dos [maintenant] vouté, était le premier en vigueur; je suis lourd! je suis misérable!

[3] Cyn bum cain vaglawg bum eirian
Oedd cynwayw vym par
Oedd cynnwyr cefyn grwm wyf trwm wyf truan.
(Mss. de Herghest.)

[4] Le barde avait été leur chef, du temps qu'il habitait le Cumberland.

[5] Les lois galloises du Xe siècle donnent le même surnom à ce pays, cher aux Kemris-Bretons.

II.

Baglan-prenn, n'ed kenhaoam,
Ruz raden, melen kalam?
N'er digeriz a karam. [1]

Baglan-prenn, n'ed goam hen,
Ez bez lavar gouir ar len?
N'ed diannerc'h më erc'houen? [2]

Baglan-prenn, n'ed gwanouen,
Red kogeu, goleu eouen?
Oum digariad gan morwen. [3]

Baglan-prenn, n'ed kentevin?
N'ed ruz rec'h, n'ed krec'h egin?
Edlid enn edrec'h az gilvin! [4]

Baglan-prenn, kangen bozok
Kennelec'h henn hiraezok,
Liwarc'h leverez nodok? [5]

[1] Baglan bren neud cynhauaf
Rhudd rhedyn melyn calaf
Neur digerais a garaf. (*Ibid.*)

[2] Baglan bren neud gauaf hyn
Yd fydd llafar gwyr ar lyn
Neud diannerch vy erchwyn. (*Ibid.*)

[3] Baglan bren neud gwanwyn
Rhydd cogeu goleu ewyn

II.

O ma béquille! n'est-ce pas l'automne, [que] ı fougère [est] rouge, le roseau jaune? N'ai-je oint haï ce que j'aime?

O ma béquille! n'est-ce pas l'hiver maintenant, [que] les hommes discourent après boire? e bord de mon lit n'est-il pas délaissé? 6

O ma béquille! n'est-ce pas le printemps, que s coucous parcourent [les airs], que l'écume les mers] brille? Je ne suis plus aimé de la une fille.

O ma béquille! n'est-ce pas le premier jour de ai? Les sillons ne sont-ils pas rouges; la seence ne pousse-t-elle pas? Ah! je m'irrite à la ıe de ta crosse!

O ma béquille! le rameau [dont tu es faite] -il bien aise de servir d'appui à un vieillard rose, à Liwarc'h, le grand parleur?

Wyf digariad gan vorwyn. (*Mss. de Herghest.*)

* Baglan bren neud cyntevin
Neud rhudd rhych neud eryeh egin
Etryt ym edrich yth yluin. (*Ibid.*)

* Baglan bren gangen voddawg
Cynnelych hen hiraethawg
Lywarch leferydd uodaoc. (*Ibid*).

s'asseyait sur le bord des lits pour converser.

Baglan-prenn, kangen kaled,
Am kennouesi; Diou difred;
Gelver *prenn kewir kennered!* [1]

Baglan-prenn, bez esteouel,
Am kennelec'h a bo gwell;
N'ed oum Liwarc'h laouer pell. [2]

III.

E ma henent enn kemoued — a me —
O'm gwalt i'm daned,
Ar kloen a kerent er gwraged. [3]

Dergroun er gwent; gwenn gne godre
gwez; —
Deour heiz, diwliz bre;
Eiżil henn; houer e dere. [4]

E delien hon n'ez kenneret — gwent? —
Gwae hi oc'h hi tonked!
Hi henn, elene e ganet. [5]

[1] Baglan bren gangen galed
Am cynnwysi Duw difred
Elwir pren cywir cynnired.

(Mss. de Herghest)

[2] Baglan bren bydd ystywell
Am cynnelych a fo gwell
Neud wyf Llywarch lawer pell. (Ibid.)

[3] Y mae heneint ynkymwed a mi

O ma béquille ! ô dur rameau ! supporte-moi ; que Dieu te protège, toi qu'on appelle le bois fidèle aux [pas] chancelants !

O ma béquille ! tiens-toi droite, tu me soutiendras mieux ; je ne suis plus Liwarc'h pour bien longtemps !

III.

Voici la vieillesse qui se joue de moi, de mes cheveux à mes dents, à mes yeux que les femmes aimaient.

Le vent murmure ; la cîme des bois est blanche ; le cerf est léger ; la montagne sans rosée ; débile le vieillard ; il se meut avec peine.

Cette feuille n'est-elle pas ballottée par le vent ? Malheur à ce qui en a le destin ! Elle est vieille, quoiqu'elle soit de l'année.

Om gwallt im daint
Ar cloyn a gerynt yr ieueinc. (*Ibid.*)

4 Dyr gwenu gwynt gwyn gne godre gwydd
Deurhyd diulyd bre
Eiddil hen hwyr y dyre. (*Ibid.*)

5 Y ddeilen hon neus cynnired gwynt
Gwae hi oi thynged
Hi hen eleni y ganed. (*Ibid.*)

A kiriz-i, enn gwas, ez e kas — gen-
em : —
Merc'h estraon ha marc'h glas;
N'ed nad me heu kevazas. [1]

Mem peduar priv kas, hed em oed,
Emkevarvezont enn unoed :
Paz ha henent, heint ha hoed. [2]

Oum henn, oum unik, oum anelouik
oer; —
Gouede gwele keinmik,
Oum truan, oum trideblig. [3]

Oum trideblig henn; oum anwadal
drud; —
Oum ehud; oum anwar :
E seul a'm karaz n'em kar; [4]

N'em kar rianez. N'em kenneret — neb
Ne gallam daremred.
Wi ! o Ankeu, n'am digred ! [5]

[1] A gerais i yn was yssy gas genyf,
Merch estrawn a march glas
Neud nad mi eu cyfaddas.

(Mss. de Herghes .)

[2] Ympedwar prifgas eirmoet
Ymgyvarvyddynt yn unoed
Pas a henaint haint e hoed. (Ibid.)

[3] Wyf hen wyf unig wyf anelwig oer

Ce que j'aimais, étant jeune, m'est odieux : la fille de l'étranger et le coursier gris; je ne leur suis plus bon à rien.

Les quatre choses que j'ai le plus détestées dans ma vie fondent sur moi ensemble : la toux et la vieillesse, la maladie et le chagrin.

Je suis vieux, je suis seul, je suis difforme et glacé; plus de lit d'honneur; je suis misérable, je suis plié en trois.

Je suis un vieillard plié en trois; je suis tout chancelant; je suis inconsidéré; je suis intraitable : quiconque m'aima, ne m'aime plus;

Elles ne m'aiment plus, les jeunes filles! Personne ne me soulève [sur ma couche]; je ne puis remuer. Ah! malheur! ô Mort! tu ne m'es pas favorable!

Gwedy gwely keinmig
Wyf truan wyf tridyblig. (*Ibid.*)
Wyf tridyblig hen wyf anwadal drud
Wyf ehud wyf anwar
Y sawl am carawd nim car. (*Ibid.*)
Nim car rhianhed nim cynuired neb
Ni allaf ddarymred
Wi a agheu nam dygret. (*Ibid.*)

N'em digred na hun, na hoen,
Gouede ë laz Laour ha Gwenn;
Oum anwar, abar, oum henn! [1]

Truan ë tonked a tonkouet
I Liwarc'h, ar ë noz e ganet:
Hir knev, heb esgor luzed! [2]

IV.

— « Na gwisk gouede kouein; na bet brouen-
— të pred,
Lemm avel ha c'houerv gwanouen.
— » N'am kihuz, më mamm; mab i't oum!

Ned azwen ar men awen;
Enn hanvod kun, ac'hen:
Tri gwezorik elwik awen. [3]

Lemm, mem bar, lac'har enn kred;
Armaam e gwelia e red:
Kennerz angev, Diou, kenned! [4]

[1] Nim dygred na hun na hoen
Gwedy ylleas Llawr a Gwen
Wyf anwar abar wyf hen. (*Mss. de Herghest.*)

[2] Truan o dynged a dyngwyd
I Lywarch ar y nos y ganed
Hir gnif heb esgor lludded. (*Ibid.*)

[3] Neud adwen ar vyn awen
Yn hanfod cun achen
Tri gwyddoric elwic awen. (*Ibid.*)

[Rien] ne m'est favorable, ni sommeil, ni bonheur, depuis le meurtre de Laour et de Gwenn; [5] je suis farouche, décrépit; je suis vieux!

Quel triste destin fut destiné à Liwarc'h, la nuit où il fut enfanté : de longues peines, sans délivrance de fardeau!

IV.

— « N'orne plus [tes] chants plaintifs; [6] que ton esprit ne soit pas affligé, [si] le vent est piquant et le printemps rude [pour toi.] — » Ah! ne me maudis pas, ma mère; je suis ton fils!

Il n'y a pas d'ornement à mon inspiration; [c'est] dans une existence douce que l'on chante [bien] : elle a trois fondements naturels, l'inspiration. [7]

Tu es affilé, mon javelot, tu es impatient de combattre; je suis prêt à veiller au gué de la rivière : soutien du faible, ô Dieu, soutenez-moi!

[4] Llym vy mhar llachar yn ngryd
Armaaf i wyliaw rhyd
Kynnyt anghyf duo gennyt. (*Mss. de Herghest.*)

[5] Ils étaient fils du barde.

[6] A la lettre : *N'habille plus la plainte;* c'est-à-dire cesse de chanter et de gémir. C'est l'ombre de la mère du barde qui vient le visiter.

[7] Allusion à cette triade des bardes : *L'inspiration a trois soutiens : la prospérité, les relations sociales et la louange.*
(*Myvyr. Arch.*, t. III, p. 195.)

Oz dienged, az gweloun-ev,
O'z relezir az gweinoun-ev;
Na koll gweneb gouir ar knev ! [1]

Ne kollam të gweneb, trin gwoseb re :
Pań gwisk gleou er estre,
Porzam knev, ken mudam le. [2]

Redegok ton ar hed traez ;
E gadam ; tored arvaez
Kad akdo : gnod foi ar fraez. [3]

Ezeu d'im' a lavaroum :
Brieu palader parz e boum :
Ne lavaram, na foioum. [4]

Mezal mignez, kaled riou ;
Rag karn kaoun tal glan a briou ;
Ezevid ni gouneler n'ed eou. [5]

Gwasgaraot nant am klaoz kaer !

[1] O diengyd ath welwif
Oth ryleddir ath gwynwyf :
Na coll wyneb gwyr ar gnyf.

(*Mss. de Hergh*[redacted]

[2] Ni collaf dy wyneb trin wosep wr
Pan wisg glew yr ystre
Porthaf gnif cyn mudif lle. (*Ibid.*)

[3] Rhédegawg ton ar hyd traeth

Si tu reculais, [ô ma lance], je pleurerais sur oi; si tu étais brisée, je gémirais sur toi; oh! e perds pas de vue les combattants!

Je ne te perds pas de vue aussi, prix incer-ain de la bataille : quand le brave a équipé son oursier, je porte le [poids du] combat, avant e changer de place.

Elle court, la vague le long de la grève; je me retire; tout projet de combat avec l'ennemi st détruit : fuir est l'habitude du bavard.

Quant à moi, je dis : il y a des tronçons de ances aux lieux que j'habite : je ne suis ni ba-ard, ni fuyard.

La fondrière [est] molle, dure la colline; ous le sabot [du cheval] se brise le roseau du ord du rivage; une promesse qu'on n'a point enue n'existe pas.

Que le torrent s'épande autour des murs de

Echadaf torid arvaeth kat acado
Gnawd fo ar fraeth. (*Ibid.*)

[4] Ysid ym a lefarwyf
Briau pelydyr parth y bwyf
Ni lefaraf na fouyf. (*Ibid.*)

[5] Meddal migaed kalet rhyw
Rhag carn kann tal glan a friw
Eddewid ni wneler nydiw. (*Ibid.*)

Ha menneu armaam;
Eskoued bez briou ken tec'ham ! [1]

E korn az rozez ti Urien,
Ha'r arwest aour am he gen;
C'houez enn-d-ho o'z deu anken. [2]

Er ergred anken rag angewir Loegrouez,
Ne legram më maourez;
Ne dic'hanam rianez.

. . . .

Tra boum enn oed ë gwas-draeu
A gwisk oc'h aour he gotoeu,
Beze re e ruzroun ë gwaeu. [3]

Diheu, diweir te gwas;
Te enn beo, ha'z test relas;
Ne bou eizil, henn, enn gwas ! [4]

[1] Gwasgarawd naint am glawd kaer
A minnau a rinaaf
Ysgwyd bryd briw kyn techaf.
(*Mss. de Herghest.*)

[2] • Y korn ath roddes di Urien
Ar arwest aur am ei en
Chwyth ynddo oth dau angen. (*Ibid.*)

a forteresse! et moi aussi, je me prépare; mon ouclier sera brisé avant que je recule!

Urien t'a fait don d'un cor, avec un cercle l'or à son ouverture; souffle dedans, [5] s'il t'ar-ive malheur.

La peur [qu'il ne m'arrive] malheur de la part des perfides Logriens ne me fera pas souil-ler mon honneur : je ne m'attaque point à des femmes!

Quand j'étais à l'âge de ce jeune homme qui chausse l'or des éperons, c'était vigoureusement que je poussais le javelot.

En vérité, jeunesse, tu m'es restée fidèle; tu is encore, et ton signe est détruit : ah! il n'é-ait pas débile, celui qui est vieux, quand il tait jeune!

3 Tra fum i yn oed y gwas draw
A wisk o aur ei ottoyw
Byddei re y rhuthrwn y wayw. (*Mss. de Herg.*)

4 Diheu diweir dy waes
Ti yn vyw ath dyst rylas
Ni bu eiddil hen yn was. (*Ibid.*)

* Pour appeler au secours.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

J'ai déjà insisté dans l'introduction de ce recueil sur le caractère pathétique et poignant de ce long cri d'angoisse : je n'y reviendrai pas

Plus simple et plus naturel que la plupart des pièces de notre barde, le poëme qu'on vient de lire est par là même beaucoup moins malaisé à comprendre. Une seule strophe présente des difficultés, la seconde de la section IV :

Ned azwen ar men awen ;
Enn hanvod kun, ac'hen :
Tri gwezorik elwik awen.

qu'on pourrait rendre ainsi en latin barbare :

Non [*est*] *ornamentum super meam musam ;*
In existentia dulci, canit :
Tria fundamenta [*sunt*] *propria musæ.*

Le docteur Owen, selon son habitude, en pareil cas, donne plusieurs traductions de ces vers. Ce peut être un moyen d'arriver juste par hasard ; mais la critique moderne n'admet pas un tel luxe d'expérimentations. Quoi qu'il en soit, voici les sens divers que l'écrivain gallois prête aux vers de Liwarc'h-Henn ; on n'aura que l'embarras du choix.

Premier sens :

« Est-ce que je ne reconnais point par *mon sourire, mon origine, ma puissance, ma parenté, les trois thèmes de la muse harmonieuse?* » [1]

[1] Do I not recognize by my smile, my descent, sway and kindred, three themes of the harmonious muse? (*Elegies*, p. 127.)

Second sens :

« Est-ce que je ne reconnais pas *en ma muse, procédant d'une source sublime*, les trois *rudiments* d'une *belle ébauche?* »[1]

Troisième sens :

« Est-ce qu'*il* ne reconnaît pas *à ma mine*, qui *prouve que je descends d'un lignage royal*, les trois principes du génie créateur? »[2]

Qu'est-ce qu'un *sourire* qui se change en *muse*, puis en *mine*, au gré du traducteur?

Qu'est-ce qu'une *origine*, une *puissance* et une *parenté* qui deviennent le *produit d'une source sublime*, et ensuite *une preuve de descendance d'un lignage royal?*

Qu'est-ce enfin qu'une *muse harmonieuse* qui peut être en même temps *un génie créateur* et une *belle ébauche?*

Je ne suis pas plus sûr qu'Owen de ma traduction ; mais une seule ayant un sens raisonnable et motivé, ne vaut-elle pas mieux que trois n'en ayant point et se contredisant?

Cette pièce ouvre, dans le *Livre rouge* d'Oxford, la série des poèmes de Liwarc'h-Henn. Nous lui avons emprunté nos variantes, comme notre texte, en général, au *Livre noir* d'Hengurt.

[1] Do I not recognize in my muse proceding from a sublime source three rudiments of fair delineation. (Diction., t. 2, p. 199.)

[2] Doth he not recognise upon my mien, shewing a descent from a royal line, the three principles of inventive genius? (Diction., t. 2, p. 23.)

CHANT DE LIWARC'H-HENN

SUR LA MORT DE SES FILS.

(DE 578 A 580.)

ARGUMENT.

Comme on l'a dit plus haut, ce poème est la seconde partie et la suite du morceau précédent; de là vient que les copistes n'ont pas pris la peine de les séparer, et qu'ils en ont fait une seule pièce.

Nous venons d'entendre les gémissements de l'homme qui se plaint d'avoir trop vécu; écoutons maintenant les lamentations du père qui pleure ses vingt-quatre fils tués sur les champs de bataille. Tous portaient le collier d'or, marque du haut commandement chez les Bretons, mais aucuns n'eurent plus droit aux éloges paternels que Gwenn, Peil, Selef, Sanzef, Madok, Maen, Medel, Kenlug, Heilen, Laour et Liver: leurs frères étaient: Gwel, Saouel, Laouer, Lenghédoué, Eizar, Ersar, Argad, Lef, Arao, Urien, Duok et Kéneu. Un seul, à ce qu'il paraît, fut indigne de son père: il se nommait Kenzilik. — Après avoir payé un tribut de larmes à tous, et particulièrement à Gwenn, son enfant chéri, le barde converse avec lui-même, et, tour à tour partagé entre la foi et le doute, il semble rester indécis au sujet des choses du salut.

VI.

KAN LIWARC'H-HENN

AR MARV HE VEIBION.

I.

Gwenn, ourz Laouen, ez gweliaz
Neizour; Arzur ne tec'haz;
Aer a traoz ar klaoz gorlaz. [1]

Gwenn, ourz Laouen, ez gweliez—neizour
Hag he eskoued ar he eskouez; [2]
Ha, pan bou mab-im', bou evez. [3]

Gwenn, ourz Laouen, ez gweliiz
Neizour, ha'r eskoued ar egniz;
Pan bou mab-im', ne dienkiz. [4]

[1] Gwen wrth Lawen yd welas
Neithwyr athuc ni thechas
Aer adrawd ar glawdd gorlas. (*Mss. de Herghes*

[2] Ar ysgwyd ar ei ysgwydd. (*Ibid.*)

[3] A chan bu mab imi bu hywydd. (*Ibid.*)

[4] Gwen wrth Lauen yd wyliis
Neithwyr ar ysgwyd ar ygnis

VI.

CHANT DE LIWARC'H-HENN

SUR LA MORT DE SES FILS.

I.

Gwenn a veillé hier au soir au bord du Laouen,[1] là où Arthur n'a point lâché pied ; il s'est élancé, à travers le carnage, sur la verte rive.

Gwenn veillait hier au soir au bord du Laouen, son bouclier sur son épaule, et, comme il était mon fils, il fut [plein] de vigilance.

Gwenn veilla hier au soir au bord du Laouen, le bouclier en mouvement ; comme il était mon fils, il ne prit point la fuite.

Kan bu mab i mi ni diengis. (*Mss. de Herg.*)

[1] *Lawen*, *laun* ou *leuen*, selon les différents manuscrits. Probablement le *Leuen*, ou le Leven, fleuve de Strath Clyde, au bord duquel, si l'on en croit Nennius, Arthur livra aux Saxons une grande bataille. L'autorité du barde contemporain confirmerait donc l'assertion du chroniqueur. (Voyez l'excellente édition de M. Stevenson, p. 48, note 4.)

Gwenn gouged, më pred gorc'haour,
Të laz ez kasnar maour :
N'ez kar a'z levaour ? [1]

Gwenn, morzoued toull braz, a gweliaz
Neizour enn koror red Morlaz ;
Ha pan bou mab-im', ne tec'haz. [2]

Gwenn, gouezoum të eisilid ;
Ruzr erer enn eber oez-it ;
Bezoun dedouiz, diankit. [3]

Ton torvet, toet ervid,
Pan ant kevrein enn govid ;
Gwenn, gwae re henn o'z edlid ! [4]

Ton, torved, toet ac'hez,
Pan ant kevrein enn gnez ;
Gwenn, gwae re henn re'z kollez ! [5]

[1] Gwen gwgyd gochawd vy mryt
Dy las ys mawr casnar
Nyt car ath levawr. (*Mss. de Herghest*

[2] Gwen vorddwyd tyllvras a wylias
Neithwyr yn ngoror ryd vorlas
A chan bu mab y mi ni thechas. (*Ibid.*)

[3] Gwen gwyddwn dy eissilidd
Rythr eryr yn ebyr oeddit

O Gwenn à la vue perçante, tourment de ma pensée, ta mort me met en grande colère; as-tu un parent qui n'en gémisse pas?

Gwenn, la cuisse trouée largement, a veillé hier au soir sur la rive, au passage de la rivière de Morlaz; [6] et comme il était mon fils, il n'a pas fui.

O Gwenn! je connais ta race; tu étais l'aigle qui s'abat à l'embouchure des fleuves; si j'avais été heureux, tu aurais échappé à la mort.

Que la vague brise avec fracas, qu'elle couvre le rivage, quand les lances unies combattent; ô Gwenn, malheur à qui est trop vieux pour te venger!

Que la vague brise avec fracas, qu'elle couvre la plaine, quand les lances unies se précipitent; ô Gwenn, malheur à qui est trop vieux, puisqu'il t'a perdu!

Betwn ddedwydd dianghut. (*Ibid.*)

[4] Ton tyrfyd toid erfyd
Pan aut kyvrein y govid
Gwen gwae ry hen oth edlit. (*Ibid.*)

[5] Ton tyrvid toid aches
Pan aut kyfvrin ygnes
Gwen gwae ry hen rythgolles. (*Ibid.*)

[6] Rivière du Cumberland.

Oez gour më mab; oez deskeouen,
Hael, hag oez nei i Urien;
Ar red Morlaz e laz Gwenn. [1]

Prenial diwall gall esgoun
Gorug al Loeger lu kengroun;
Bez Gwenn, mab Liwarc'h-Henn, eo houn. [2]

Tek ez kan'er aderin ar perwez prenn,
Iouc'h penn Gwenn, ken he golo dan teouar-
c'hen;
Brevae kalc'h Liwarc'h-Henn.

Peduar mab ar-ugent am bu
Aourtorc'hok, tiwesok lu;
Oez Gwenn goreu anezhu. [3]

Peduar mab ar-ugent am bouead
Aourtorc'hok, tiwesok kad;
Oez Gwenn goreu, mab oc'h he tad. [4]

Peduar mab ar-ugent am bouen'

[1] Oed gwr vy mab oedisgwen
Ac oed nei i Urien
Ar ryd vorlas y las Gwen.

(*Mss. de Herghest.*)

[2] Prenial dywal gal ysgwn
Gorug ar Loegyr lu Kyndrwyn. (*Ibid.*)

[3] Peduar mab ar hugeint am bu

C'était un homme que mon fils; c'était un héros, un guerrier généreux, et il était neveu d'Urien : Gwenn a été tué au gué du Morlaz.

Voici la bière qu'a faite à son fier ennemi vaincu, après l'avoir environné de toutes parts, l'armée des Logriens; voici la tombe de Gwenn, fils du vieux Liwarc'h.

Doucement chantait un oiseau sur un poirier, au-dessus de la tête de Gwenn, avant qu'on le couvrît de gazon; il brisa le cœur du vieux Liwarc'h. [5]

J'avais vingt-quatre fils, portant le collier d'or et chefs d'armée; Gwenn était le plus brave d'entre eux.

J'ai eu vingt-quatre fils, portant le collier d'or et chefs de guerre; Gwenn était le plus brave; [il était] le fils de son père. [6]

J'eus vingt-quatre fils, portant le collier d'or

Eur dorchawc tywysawc lu
Oed Gwen goreu onaddu. (*Ibid.*)
[4] Eur dorchawc tywysawc kad
Oed Gwen goreu mab oi dad. (*Ibid.*)

[5] A la lettre : *il brisa* LA CUIRASSE *de Liwarc'h-le-vieux.*

[6] C'est-à-dire le fils bien-aimé, l'enfant chéri. Cette expression est encore en usage parmi les paysans d'Armorique.

Aourtorc'hok, tiwesok unbenn;
Ourz Gwenn, gwasionien oezen'. [1]

Peduar mab ar-ugent enn kenvaent — Liwarc'h —
Holl gouir gleou galouezaent;
Touel heu devod, klod tra ment. [2]

Peduar mab ar-ugent a gwesiaent, — me knaod — [3]
Troue më tavod [4] lazesaent :
Da devod men kod koledaent! [5]

II.

Pan laz Pel, oez teoel — briou, —
Ha gwaed ar gwalt hell;
Hag i am douilann Fraou, frouel.

Dec'honad estavel oc'h eskel — eskoue daour, —

[1] Peduar mab ar ugeint am bwyn
Eurdorchauc tywysauc unben
Wrth wen gweisyonein edin. (*Mss. de Herghest.*)
[2] Peduar mab ar ugeint ygkenuein Llywarch
O wyr glew galwytheint
Twll eu dyvod clod trameint. (*Ibid.*)
[3] Peduar meib ar ugeint a ueithycint vy nghnawd. (*Ibid.*)

et chefs suprêmes ; comparés à Gwenn, c'étaient des enfants. [6]

Il y avait vingt-quatre fils dans la famille de Liwarc'h, tous gens de cœur, [pleins] de fureur guerrière ; leurs marches étaient secrètes, leur gloire au-delà de [toute] mesure.

Vingt-quatre fils gardaient mon corps : par ma langue ils ont été tués ; [7] la mesure de mon malheur est comblée !

II.

Quand Peil mourut, ce fut d'une large blessure, et [avec du] sang sur sa chevelure en désordre, et au fracas des armes, sur les deux rives du Fraou. [8]

On bâtirait une salle avec les débris de boucliers

[4] Ces trois mots sont omis dans le *Livre rouge* de Herghest.

[5] Da dyvod vy nghod coll edeint. (*Ibid.*)

[6] A la lettre : *de petits garçons*.

[7] Le barde se reproche encore ici d'avoir excité ses fils à combattre, et, par là même, causé leur mort.

[8] Il y a plusieurs rivières de ce nom en Galles et dans le Cumberland ; il est difficile de dire au juste à laquelle le barde fait allusion.

Tra bezed enn sevel,
A brioued ar ankad Peil. [1]

Den deviz ar më meibion,
Pan kerc'hae pob he gallon,
Peil gwenn, pouel tan troue livou. [2]

Mad dodez he morzoued troz obel
He gorvez, oc'h oung hag oc'h pel,
Peil, pouel tan troue saouel! [3]

Oez lari! lao aergre! — oez aeleu he luez!
Oez dinoz ar estre
Pel gwenn; toed erc'hel hon de! [4]

Pan save enn treuz pebel,
I ar gorvez erevel,
Arzeloue oc'h gour gourek Peil. [5]

Breouet rag Peil penglok fer!
Ez odid louver, ez lever

[1] Dychonad ystafell o esgyll ysgwydawr
Tra vydat yn sefyll
A vriwat ar angad Pyll.

(*Mss. de Herg.*)

[2] Dyn dewis ar vy meibion
Pan gyrchei bawb ei alon
Pyll wyn pwyll tan trwy luuou. (*Ibid.*)

[3] Mad dodes ei vorddwyd dros obell

élevés les uns sur les autres, que Peil a brisés de sa main.

L'homme d'élite entre mes fils, quand chacun d'eux assaillait son ennemi, était le beau Peil, dont l'effort [était comme] la flamme qui s'élance par le trou de l'âtre.

Qu'il posait bien sa cuisse sur la selle de son coursier, de près et de loin, Peil, dont l'effort [était comme] la flamme qui s'élance par le trou du toit!

Qu'il était beau! que son bras était terrible dans le combat; que ses soldats étaient riches! C'était une citadelle que le beau Peil sur son cheval; quel toit hideux nous sépare!

Quand il paraissait au seuil de sa tente, monté sur son coursier gris, elle était fière de son époux, l'épouse de Peil.

Que de crânes épais ont été broyés devant Peil! Rarement le lâche, le pleureur garde le si-

Ei orwydd o wng ac o bell
Pyll pwyll tan trwy sawel. (*Ibid.*)

[4] Oed llary llaw aergre oed aeleu ei luyd
Oed dinas ar ystre
Pyll vyn doet perchyll eu de. (*Ibid.*)

[5] Pan savei yn nrws pebyll
I ar orwydd erevyll
Arddelwei o wr wreig Pyll. (*Ibid.*)

Enn tav : eizil heb dim digoner. [1]

Peil gwenn, pellenik të klod !
Handoum nouev er od ! o'z devod,
Men mab, o'z taran adnabod ! [2]

Goreu tri den edan nev
Ha gwarc'hedouiz heu hazev :
Pel, ha Selev ha Sanzev. [3]

Eskoued a roziz i Peil,
Ken na he kouski ne boue tol,
Teniao he hazev argol ? [4]

Ked delae Kemri hag elev lu — oc'h Loe-
ger, —
Ha laouer oc'h pob tu
Dangosae Peil pouel izhu. [5]

Na Peil, na Madok ne bezent—hiroedlok,-
Oz devaod, e gelvent :

[1] Briwyd rag Pyll penglog fer
Ys odid llywyr yt lecher
Yn daw eiddil heb dim digoner.

(*Mss. de Herghest*.)

[2] Pyll wyn pell eunic ei glod
Handwyf nwyv erod oth dyvod
Yn vab atharau adnabod. (*Ibid*.)

[3] Goreu tri den y dan nef

lence ; le faible se contente de rien.

Beau Peil ! qu'elle s'étend loin, ta renommée ! que tu m'as donné de force ! Quand tu es venu [au monde], ô mon fils, j'ai reconnu [en toi] la foudre !

Les trois hommes sous le ciel qui ont le mieux défendu leur demeure : Peil et Selef et Sanzef.

Le bouclier que je donnai à Peil, avant de s'endormir [pour jamais], ne l'a-t-il pas troué en sauvant sa demeure de la ruine ?

Quand s'avançaient les Kemris contre l'armée dévastatrice des Logriens, avec de nombreux [auxiliaires] de chaque côté, c'était Peil qui leur donnait l'élan.

Ni Peil, ni Madok n'ont vécu longtemps. Si, selon la coutume, on leur criait :

A warchedwis eu haddef
Pyll a Selyf a Sanzef. (*Mss. de Herghest.*)
[4] Ysgwyd a roddeis i Byll
Kyn noi gysgu neu bu doll
Dimiau y haddef ar wall. (*Ibid.*)
[5] Kyd delei kymru ac elyflu o Lloegyr
A llawer o bell tu
Dangosei Byll bwyll uddu. (*Ibid.*)

« Rozint? — Na rozint! — Ned kengraer biz
erc'hent! [1]

Lema më mab; oez difae. — Tringar —
I Beirz, ez he glod nid elae
Peil, pe pellac'h parae. [2]

Maen, ha Madok ha Medel,
Deour gouir, diesik broder,
Selev, Heilen, Laour, Liver.

Bez Gwel enn Riou-melen,
Bez Saouel enn Langollen;
Gwarc'hedou Laouer boulc'h Lorien.

Bez ruz n'ez kuz teouarc'h?
N'ez evrez gwered Ammarc'h
Bez Lengedoue, mab Liwarc'h? [3]

Goreu tri gouir enn heu gwlad

[1] Na Phwyll na madawc ni byddynt hiroedlawc
Or dewawt a getwynt
Rhodyn na roddyn kyngreir vyt nis erchynt.
(*Mss. de Herg.*)

[2] Llyma y mab oed difai tringar
I veirdd ys ei glod lle nid elei
Byll pei bellach par ei. (*Ibid.*)

[3] Bed ruz neus kud tywarch

« Se rendent-ils [vos hommes]? — Ils ne se rendent pas! — [répondaient-ils.] Jamais ils ne demandaient quartier!

Ici [repose] mon fils; il était sans défauts. Très chère aux bardes, où la gloire de Peil ne serait-elle point parvenue, s'il eût vécu plus longtemps!

Maen, et Madok et Médel [étaient] des guerriers vaillants, frères intrépides de Selef, Heilen, Laour et Liver.

La tombe de Gwel est à Riou-Vélen [4]; la tombe de Saouel à Langollen; [5] Laouer garde le fort du Lorien.

Cet épais gazon ne cache-t-il pas une tombe sanglante? L'herbe d'Ammarc'h [6] est-elle souillée par la tombe de Lenghédoué, fils de Liwarc'h?

Les trois hommes de leur pays qui défen-

Nis eurydd gweryd Ammarch
Bed Llyngedwy vab Llywarch. (*Ibid.*)

Après cette strophe, l'ordre change dans ce manuscrit; et, au lieu des vers *Goreu tri gouir*, on trouve *Pell oc'h aman Aber Leou*, et les trois stances suivantes qui terminent le poème.

[4] Dans le Merionethshire, près de Bala.

[5] Vallée célèbre du comté de Denbigh.

[6] Dans le comté de Montgomery.

E amzifenn heu treoad :
Eizar, hag Ersar hag Argad.

Tri mab Liwarc'h, tri ankemmen—kad; —
Tri keimiad anlaouen :
Lev, hag Arao hag Urien.

Handid haoz he amc'houeson,
O'hi adao ar lann avon,
Eged ha lu oc'h gouir louedion. [1]

Taro trin, revel adoun,
Kleder kad, kanouel esgoun,
Reen nev, re a endevid houn ! [2]

E bore gan sav ë dez,
Pan kerc'houed Moug-maour-trevez, [3]
Ned oez tagod meïrc'h Mec'hez. [4]

Kevarvan a'm kavall, [5]
Kelaen ar gwear ar gwall :
Kevrank Run ha'r drud arall.

[1] Handid haws i amchuysion
Oi adaw ar lan avon
Y gyd a llu ewyr llwydon. (*Mss. de Plas Gwyn.*)

[2] Taru trin ryvel adun
Cledir cad canuill oguuin
Ren neu ruy a endeid hun. (*Ibid.*)

[3] Après ce vers, dans le *Livre noir*, on lit en glose, d'une autre écriture : *Brenin y Saeson*, c'est-à-dire *le prince des Saxons*.

daient le mieux leur habitation étaient Eizar, et Ersar et Argad.

Les trois fils de Liwarc'h, tous trois indomptables dans le combat, tristes voyageurs tous trois : Lef, et Arao et Urien.

Il eût mieux valu, pour leur avantage, être enterrés sur les bords de la rivière, [6] dans la compagnie des hommes gris : [7]

Le taureau du tumulte, le chef de guerre, le soutien dans la bataille, le flambeau sublime, le régulateur du ciel [8] a été trop écouté !

A l'aurore, au lever du jour, lorsque s'avança le Grand Brûleur de villes, [9] ils ne furent point étranglés, les chevaux de Mer'hez. [10]

En face de ma cabane, il y a dans la plaine un cadavre dans le sang : c'est par suite de la rencontre de Run [11] et d'un autre brave.

[4] Nid oed vagawd meirch mechit. (*Ibid.*)

[5] Kyuarvan am cafall. (*Ibid.*)

[6] La Dee, sur les rives de laquelle s'élève l'église de Lanvor.

[7] Des moines de Lanvor.

[8] Le Dieu Soleil.

[9] Ida, surnommé *Porte-brandon*.

[10] Petit-fils de Liwarc'h-Henn.

[11] Fils d'Urien.

Diaspad a doder enn gwarsav Lug—menez-
Ziouc'h penn bez Kenlug:
« Ma kerez, me a he gorug ! » [1]

Odid erc'hi toet estrad;
Devrisient kedouir i kad;
Me ned am, anav n'em gad!

Ned oud te eskolaek, ned oud elaeg;
Unbenn n'ez gelver, enn deiz red;
Oh! Kenzilik, na buost' goureg! [2]

Pell oc'h aman Aber Leou,
Pellac'h hon doui kevedliou;
Talan, teliz të degr heziou. [3]

Er evez ë gwin oc'h kaok,
Ev a ragwan rag reiniok:
Eskel gwaour oez gwaev maour Duok. [4]

[1] Diaspad a dodir ygwarthau Llug vynydd
Odduch ben bed kynllug
Mau gerit me a e goruc.

(*Mss. de Herghes*

[2] Ny duid ti ysgolheic nid uid eleic
Unben nith eluir in did reit
Och Kyndilic na buost gureic. (*Ibid.*)

[3] Pell oddyman Aberlyw
Pellach ein dwy gyvedliw

Un cri s'élève du sommet du mont Lug, [5] du haut de la tombe de Kenlug : « *Mon châtiment, c'est moi qui me l'inflige!* »

En vain la vallée est couverte de neige; les guerriers volent au combat : moi, je n'y vais point; la maladie ne me quitte pas.

Tu n'es pas clerc, toi, [mon fils], tu n'es pas ermite; et [cependant] tu ne seras pas appelé [du nom de] chef, au jour de la nécessité; [6] oh! Kenzilik! que n'as-tu été femme!

[Il est] loin d'ici le hâvre de Leu, [7] plus loin encore nos deux clans; ô Talan! j'ai mérité tes larmes aujourd'hui!

Depuis que j'ai bu le vin de ma coupe, une rencontre a eu lieu entre des hommes armés de lances : comme les ailes de l'aurore, brillait la grande lance de Duok.

Talan teleis dy deigyr hedyw. (*Ibid.*)

[4] Er yveis i win o gawc
Ef a ragwan rac reiniawc
Esgyll gwawr oed waywawr Diwg.

(*Mss. de Plas Gwyn.*)

[5] Probablement, Lug-Vallum, qui est une ancienne ville du Cumberland actuel, désignée par Ptolémée.

[6] Au jour du jugement.

[7] Aber-Leu; c'est là que périt Urien. (Voyez son élégie.)

Oez edivar gen-em pan em erc'hiz,
Nad gant-ho ë deviz ;
Kenez e be hael hoedel miz. [1]

Azwen leverez keni — bran : —
« Pan diskennei enn keverdi,
Penn gouir, pan gwin a delei. » [2]

Meregok marc'hok maez !
Tra menouz Douez më lez,
Ned ezoum, megiz moc'h, mez !

— Liwarc'h-Henn, na bez te gwel ;
Trouezed a kevi-te anouel ;
Tarn të lagad ; tao, na gwel. [3]

— Henn oum-me, n'az oziwezam ;
Roz, am kuzul, kouz ; arc'ham :
Marv Urien ! anken ar-n-am. [4]

[1] Edifar gennyf pan ymercheis
Nat gantu y diewis
Kynny dyvei hael hoedl mis. (*Mss. de Herghest.*

[2] Atuen leveryd kyni fran
Pan disgynnei ygkyurdy
Pan gur pan guin a dyly. (*Mss. de Plas Gwyn.*

La pièce, dans le *Livre rouge* de Herghest, finit avec ces v

[3] Llyuarch hen na vyd di wyl
Trwyddet a gefi di anwyl

J'ai eu regret d'avoir fait une demande [à Dieu], puisqu'ils n'ont pas obtenu ce qu'ils voulaient, [mes fils] : que leur vie fût généreusement augmentée d'un mois.

Il plaît, le langage du corbeau, [5] dans le malheur : « *Quand dans l'assemblée* [, dit-il,] *descendra le chef des guerriers,* [6] *il méritera une coupe de vin.* »

Que le cavalier [soit] vainqueur [dans la] plaine! Tant que Dieu voudra mon bien, je ne me nourrirai point, comme le pourceau, de glands !

— O vieux Liwarc'h, ne sois point abattu ; tu trouveras [bientôt] une douce retraite ; sèche ton œil ; tais-toi, ne pleure pas.

— Je suis vieux, je ne te reconnais pas ; le don, à mon avis, [qui me sied, est] une tombe ; je l'implore : Urien est mort ! La douleur [pèse] sur moi !

Tarn dy lagad tau na gwyl. (*Ibid.*)

[4] Hen wyf fy nith oddiweddaf
Rot am gyssut cwdd archaf
Marw Urien angen arnaf. (*Ibid.*)

[5] Les corbeaux, selon Strabon, prédisaient l'avenir aux Bretons.

[6] Dunod, fils de Pabo. Voyez l'élégie d'Urien, et plus bas. On se rappelle qu'il était un des trois piliers de bataille de l'île de Bretagne. Dieu ne l'ayant pas exaucé, le barde en appelle à ce héros de la patrie et met son espoir en lui.

— Ha e të kuzul kerc'hi bran,
Kan dioug hag argenan?
Marv meibion Urien ac'hlan. [1]

— Na kred bran, na kred Dunod,
Na kae gant heu un fosod,
Bugel-loe, lavnaour louebrod. [2]

— Ez ez Lanvor tra gweilgi
E gouna mor molud ourz-hi;
Lallogan ni goun a hi. [3]

— Ez ez Lanvor, tra banok,
Ez aa Kloued enn Klevedok;
Hag ni goun a hi lallok. [4]

— Aez Deverdoui enn he terven,
Oc'h Meloc'h hed Traweren,
Bugel-Loe, lavnaour louebren. [5] —

[1] Ai dy gyssut kyrchu bran
Can diwc ac argynan
Marw meibion Urien achlan. (*Ibid.*)

[2] Na chred vran na chred Dunaud
Na chai gant hudd yn fosaud
Bugeil loi Llanvor llwybraud. (*Ibid.*)

[3] Issydd Lanvor dra gweilgi
Y gwna mor molud wrthi
Llallogan ni wn ai hi. (*Ibid.*)

[4] Yssydd llafnfawr tra bannawc
Ydd aa Clwyd yghlywedawc
Ac ni wn ai llallawc. (*Ibid.*)

— Est-ce ton avis de consulter le corbeau, au chant sinistre et criard? Ils sont tous morts, les fils d'Urien! 6

— Il ne croit point le corbeau, il ne croit point Dunod; 7 il n'en obtiendra pas de protection, le pâtre débile 8 [qui a été jadis] un homme d'armes voyageur.

— Voici [l'église de] Lanvor au-delà de ce fleuve dont la mer se fait gloire; [mais] je ne sais [si tu as rien] de commun avec elle.

— [Oui,] voici Lanvor, la majestueuse, où la Kloued 9 se joint au Klévédok; j'ignore en effet si avec elle [j'ai rien de] commun.

— Le Deverdoui a surmonté ses bords; 10 [il a roulé] du Melor'h au Trawéren, ô pâtre débile, jadis homme d'armes voyageant. —

[x] Heis Dyvyrdwy yn ei thervyn
O Veloch hyd Traweryn
Bugeil lloi lafnawr llwybryn. (*Ibid.*)

[6] C'est une réponse à la confiance superstitieuse que le barde a témoignée pour le corbeau, dans sa détresse. (Voyez p. 165.)

[7] Voyez plus haut.

[8] A la lettre : le *pasteur de veaux* : c'est-à-dire Liwarc'h, devenu berger.

[9] *Clwyd*, rivière qui parcourt la vallée du même nom, dans le comté de Denbigh. Lanvor est dans le Merionethshire.

[10] Le barde se donne, de cette manière délicate, le conseil de se surmonter lui-même, pour songer sérieusement aux choses de l'éternité.

IV.

Truan ë tonked a tonkoued
I Liwarc'h, e noz i ganed :
Hir knev, heb esgor lużed ! [1]

Tano, më eskoued, ar asoue men tu !
Ke boum henn, oz gallam,
Ar rodouez Morlaz gweliam ! [2]

[1] Truan o dynged a dynged
A dyngwyd i Lywarch y nos i ganed
Hir gniv heb esgor lludded. (*Ibid.*)

[2] Teneu vy ysgwyd ar asswy vy nhu
Kw bwyf hen as gallaf

IV.

Ah ! quel triste destin fut destiné à Liwarc'h, la nuit où il est né : de longues peines sans délivrance de fardeau ! [3]

Il est bien aminci, mon bouclier, sur mon flanc droit ! Je suis bien vieux ! et cependant, si je puis, je veillerai sur les bords du Morlaz ! [4]

Ar rodwydd vorlas gwyliaf. (*Ibid.*)

[3] Voilà la seconde fois qu'il exprime cette pensée dans les mêmes termes. J'ai traduit à dessein : *destin destiné*.

[4] C'est là que fut tué Gwenn, l'enfant chéri du barde, comme on l'a vu plus haut.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

On peut juger, par plusieurs strophes de ce poëme pathétique, du plus ou moins de fondement des conjectures que j'ai faites, dans l'introduction de ce recueil, touchant les luttes que la foi et le doute se livrèrent dans l'âme du vieux barde, aux dernières années de sa vie.

J'ai fait observer combien il est curieux de le voir consulter le corbeau, après avoir invoqué Dieu; regretter pour ses fils morts la sainte compagnie et les prières des moines, dégoûté du culte du soleil, ce culte de ses pères, qu'il aurait longtemps pratiqué; puis s'excitant lui-même à espérer, et combattant l'espérance; se demandant s'il doit croire aux présages des oiseaux, à la résurrection des héros de la patrie qui viendraient à son aide, et répondant non; s'il a rien de commun avec Lanvor, c'est-à-dire avec l'église, et répondant encore par le doute; enfin, s'encourageant à vaincre son propre cœur, comme le fleuve les obstacles que lui oppose la nature, et cependant retombant de nouveau, accablé sous le poids d'un désespérant fatalisme, et ne trouvant d'énergie qu'au souvenir de son fils le plus cher, qu'à l'espérance de le venger.

On peut croire que son dialogue avec lui-même est un écho de quelque colloque du même genre avec les moines de Lanvor. Ces tentatives de l'Église pour convertir les bardes ont laissé des traces profondes dans les traditions celtiques; le pays de Galles, l'Armorique et l'Irlande n'ont qu'une voix à cet égard : dans un chant populaire breton, le barde Merzin, après un pompeux étalage de sa science druidique, s'entend apostropher ainsi :

« Merzin, Merzin, convertissez-vous ; il n'y a de devin que *Dieu !* »[1]

Ossian, dans un chant irlandais, plus authentique que tous ceux de Macpherson, dispute aussi avec saint Patrice qui tente sa conversion : la situation du barde de l'Irlande offre, avec la position du barde gallois, une similitude frappante.

Le vieil Ossian regrette le temps des héros, comme Liwarc'h-Henn, et aussi les fêtes auxquelles il assistait jadis ; il pleure la mort de son père Fingall, comme Liwarc'h la mort de ses fils ; il voudrait veiller aussi lui à la garde des côtes de la patrie ; le saint lui reproche la vanité de ses pensées :

PATRICE.

« Cesse de te livrer à ces folles pensées : les héros que tu pleures sont morts ; peuvent-ils renaître ? ô fils d'un chef de guerre puissant ; leur gloire a passé, tu le sais ! Crois dans celui dont le pouvoir suprême domine tous ceux de la terre ; courbe devant lui les genoux, et consacre-lui ta vie. »

OSSIAN.

« Tes paroles sont bien dures à entendre, et leur sens est bien triste ! elles déchirent mon oreille, et tourmentent mon cœur. Je pleure, mais ce n'est pas pour ton Dieu que mes larmes coulent comme un torrent, c'est pour mon père et mon seigneur qui dort maintenant dans le tombeau ; j'en ai assez fait pour que ton Dieu me soit propice ; j'ai renoncé à tous les plaisirs pour demeurer avec les clercs ;...... plus de manteau de roi, plus de banquet hospitalier, plus de concerts ni de joie pour moi :..... ô Ynis Faill ! pourquoi Ossian ne veille-t-il plus à la garde de tes côtes ? pourquoi ne peut-il plus donner la mort à l'étranger qui les profane ! »[2]

[1] *Chants populaires de la Bretagne*, t. 1, p. 100, 4e édit.
[2] Miss Brooke, *Relicks of Irish poetry*, p. 73.

C'est au poème de Liwarc'h-Henn sur ses enfants que se rattache le touchant souvenir historique cité dans notre introduction.

La strophe huitième : « que la vague brise avec fracas, qu'elle couvre le rivage! » etc., et la suivante, ont été le motif dont s'inspira le royal prisonnier du château de Kardiff. Elles étaient souvent rappelées à son esprit par la mer qu'il voyait, des fenêtres de sa prison, briser au pied du promontoire de Pennarz.

La manière dont le docteur Owen a traduit la première de ces deux strophes, dans ses *Heroic elegies*, m'étonne beaucoup; car elle ne me paraissait pas offrir de difficulté :

« Que la surface du sol soit retournée, dit-il; que les assaillants soient couverts, quand des chefs se rendent aux travaux de la guerre : Gwenn, malheur à celui qui est trop vieux; pour toi il est irrité! »[1]

Il est vrai que, dans son dictionnaire, il traduit plus exactement : « Que la vague bruisse; qu'elle couvre la côte, quand les lames volent ensemble dans le combat; Gwenn, malheur à qui est trop vieux *à cause de sa fureur*. »

Mais ici encore, il me semble ne pas avoir compris les derniers mots du texte, et ce cri sublime d'un père désespéré, que l'âge empêche de venger son fils,

Malheur à qui est trop vieux pour te venger!

est perdu pour les lecteurs du traducteur anglais.

Je ne ferais point remarquer ces différences, entre la traduction du docteur Owen et la mienne, et je n'insisterais pas sur le désaccord où il est si souvent avec lui-même, si je ne craignais qu'en comparant mon interprétation avec la sienne, on

[1] Let the face of the ground be turned up, let the assaillants be covered, when chiefs repair to the toil of war : Gwen, woe to him that is over old; for thee he is indignant! (P. 133.)

ne fût porté naturellement à juger qu'entre lui et moi les présomptions favorables doivent être de son côté.[1]

Le texte que je donne s'éloigne peu de celui du ***Myvyrian***; j'ai suivi, comme l'éditeur de ce recueil, l'ordre des strophes du manuscrit d'Hengurt, qui m'a semblé le meilleur.

Les stances comprises entre la 16e et la 27e de notre section II, ne se trouvent pas dans le *Livre rouge* d'Oxford, elles y sont remplacées par la 28e et les trois suivantes de notre texte, qui y terminent le poème, en laissant de côté le dialogue important du barde avec lui-même : déjà les copistes du *Livre rouge*, en excluant les strophes 20e et 21e, ont passé sous silence les aveux qu'il nous fait touchant sa première vie païenne, aveux d'un prix inestimable pour l'histoire, et dont j'ai essayé de tirer parti. Quel a été leur but? Évidemment de sauver leur auteur, qu'ils savaient mort en bon chrétien, et enterré dans l'église de Lanvor, du reproche de paganisme, ou tout au moins de scepticisme.

Le même motif, probablement, leur a fait omettre les deux dernières strophes de l'élégie de Kendelann, comme on l'a vu plus haut. Ils attachaient donc beaucoup d'importance à ces traces de superstitions païennes, puisqu'ils voulaient les effacer; çà été pour nous une raison de plus de les étudier avec soin.

[1] Les personnes curieuses de confronter les diverses traductions des strophes de la pièce qui nous occupe, peuvent rapprocher les pages 135, 137, 139, 145 et 147 de ses *Heroic elegies*, des pages 58, 50, 478 du tome second de son dictionnaire (éd. de 1832), et des pages 407, 327, 473 et 125 du premier volume.

POÉSIES DE LIWARC'H-HENN.

SECONDE PARTIE.

POÈMES GNOMIQUES.

POÈMES GNOMIQUES.

ARGUMENT.

Les six morceaux qui suivent, savoir : LES CALENDES DE L'HIVER, LE VENT, LES RAMEAUX, LES SPLENDEURS, la pièce intitulée SOIT ! et celle qui a pour titre le CHANT DU COUCOU, forment ce qu'on pourrait appeler le trésor de sagesse de Liwarc'h-Henn. Chaque barde avait son trésor de ce genre, qu'il se faisait un devoir de partager avec ses contemporains. Les Druides enseignaient ainsi la sagesse; et quelques-unes de leurs maximes, quelques-uns de leurs proverbes et de leurs axiomes ont pu arriver jusqu'au temps où vivait Liwarc'h-Henn. Ses poèmes gnomiques ont donc une importance réelle : leurs strophes ont généralement trois vers, mais d'ordinaire les deux premiers sont là uniquement pour amener le dernier, contenant la vérité morale que le sage veut enseigner, et, sans doute aussi, pour aider la mémoire par une sorte de mnémonique, assez semblable à celle connue dans les écoles sous le nom de *racines grecques*. Plusieurs des maximes de notre poète sont remarquablement belles ; mais ce qui leur donne surtout un caractère d'originalité, c'est le sentiment personnel qu'elles respirent souvent ; c'est qu'on entend le cœur de l'homme, le cœur du vieillard infirme et malheureux gémir par la bouche du sage.

I.

KALAN-GAEAM.

Kalan-gaeam, kaled greun,
Deil ar kerc'houein, lennouen leun,
E bore ken na monet :
Gwae a emziried i estren ! [1]

Kalan-gaeam, kann kevrin,
Kevred avel ha drec'hin :
Gweiz kel louez eo keli rin. [2]

Kalan-gaeam, kul heizod,
Melen blaen bezou, gwezou havod :
Gwae a haez mevel e'r bec'hod !

Kalan-gaeam, kroum blaen gouresk :
Gnod oc'h penn diried tervesk ;
Lec'h ne bo don, ne bez desk.

[1] Kalangaeaf kaled graun
Deil ar gychwyn llynnwyn laun
Y bore kyn noi vyned
Gwae a ymddiried i estraun. (*Mss. de Herghest*
Cette strophe est altérée dans tous les manuscrits.

[2] Kalangaeaf kein gyvrin

I.

LES CALENDES DE L'HIVER.

Aux calendes d'hiver, [3] grain dur, feuille tombante; mare pleine dès le matin, avant qu'on sorte. Malheur à qui se fie à l'étranger!

Aux calendes d'hiver, intérieur brillant; à la fois vent et tempête : c'est un travail très lourd que de cacher un secret.

Aux calendes d'hiver, les chevreuils [sont] maigres ; la tête du bouleau jaunit; la maison d'été [4] [devient] veuve. Malheur à qui fait un reproche pour une bagatelle!

Aux calendes d'hiver se courbe le bout des branches ; le désordre [sort] habituellement de la tête du méchant; là où il n'y a pas de don [du génie], il n'y aura pas d'instruction.

Kyvred awel a drychin
Gweith kelwydd yw kelu rhin. (*Ibid.*)

[3] A la Toussaint.

[4] Nous savons de Gildas, contemporain de Liwarc'h-Henn, qu'à cette époque les chefs bretons avaient deux habitations, l'une d'hiver et l'autre d'été.

Kalan-gaeam, garo hin;
Anhebig i kentevin;
Namen Diou, ned euz devin.

Kalan-gaeam, kann gifreu — adar, —
Berr deiz, ban kogeu,
Trugar daffar Diou goreu. 1

Kalan-gaeam, kaled, kras;
Purzu bran, buanoc'h bras;
Am gwemp henn, c'hoerzed gwen gwas.

Kalan-gaeam, kul karoued.
Gwae gwan, pan ser berr bez bet!
Gwir, gwell hegarouc'h na pred. 3

Kalan-gaeam, loum godaez;
Arader enn rec'h, eic'h enn gweiz:
Oc'h kant, odid kedemmaez.

1 Kalangaeaf kein gyfreu adar
Byrrdyd ban cogeu
Trugar daffar Duw goreu. (*Ibid.*)
2 Kalangaeaf caled cras
Purddu bran buan o vras

Aux calendes d'hiver, rude température; [c'est] le contraire au premier mai; hormis Dieu, il n'y a point de devin.

Aux calendes d'hiver, la plume des oiseaux est blanche, le jour court, les coucous gémissent : la miséricorde est le premier devoir de Dieu.

Aux calendes d'hiver, [il fait] dur, [il fait] sec; le corbeau est noir de jais; plus rapide [la flèche s'élance] de l'arc; quand le vieillard tombe, la lèvre du jeune homme rit.

Aux calendes d'hiver, les cerfs pâtissent. Malheur au malade, quand les astres ont fourni une courte carrière ! [4] en vérité, mieux vaut bonté que beauté.

Aux calendes d'hiver, point de feu de broussailles [sur les monts]; charrue dans le sillon, bœuf à l'ouvrage : sur cent, rarement un ami.

Am gwymp hen chwerddid gwen gwas. (*Ibid.*)

[3] Kalangaeaf cul kerwyt
Gwae wann pan syrr byrr vyd byt
Gwir gwell hegarwch nophryt. (*Ibid.*)

[4] Durant l'hiver.

GWENT.

Gnod gwent oc'h deheu ; gnod adneu —
enn lann ; —
Gnod gour gwan gotaneu ;
Gnod i den goven c'houedleu ,
Gnod i mab ar maez moezeu. [1]

Gnod gwent oc'h douiren ; — gnod d
bronraen balc'h ; —
Gnod mouialc'h emlez draen ;
Gnod , rag traha , tra-levaen ;
Gnod , enn gonik , kael kik oc'h braen. [2]

Gnod gwent oc'h goglez ; — gnod riane
c'houek , — [3]
Gnod gour tek , enn Gwenez ;
Gnod i teïrn arloui gwelez ;
Gnod , gouede lein , ledyredez.

[1] Ce vers ne se trouve pas dans le *Livre noir* de Hengurt,
dans le *Livre rouge* de Herghest; il peut n'être pas authenti

[2] Gnawd yn ngwic kael kig o vrein. (*Mss. de Her*

II.

LE VENT.

D'ordinaire le vent [souffle] du sud; d'ordinaire les dons [abondent] dans le lieu saint; d'ordinaire l'homme débile [est] très svelte; [il est] ordinaire à l'homme de demander des nouvelles, ordinaire à l'enfant à la nourrice [de demander] des friandises.

D'ordinaire le vent souffle de l'est; d'ordinaire l'homme à la poitrine proéminente est fier; d'ordinaire le merle [chante] parmi les épines; d'ordinaire, devant l'oppression, [s'élève] un grand cri; d'ordinaire, dans les recoins, on trouve de la chair à corbeaux.

D'ordinaire le vent [souffle] du nord; d'ordinaire les dames [sont] douces, d'ordinaire l'homme est beau, en Gwéned; d'ordinaire le prince préside à la fête; d'ordinaire, après le repas, la torpeur.

[3] Gnawd gwynt or gogledd gnawd rhyanedd chwec.

(*Ibid.*)

Gnod gwent oc'h mor; gnod degevor
lano; —
Gnod i bano magi hor;
Gnod i moc'h turia kelor.

Gnod gwent oc'h menez; gnod merez—en-
bro; —
Gnod kael to enn gweunez;
Gnod ar laez maez den krefez; [1]
Gnod deil ha gwial e gwez. [2]

Gnod neiz erer enn blaen dar,
Hag enn keverdi gouir lavar,
Goloug menud ar a kar. [3]

Gnod deiz a tanlouez enn kenlaez—gaeaf;
Kenreinion ken rouez iez;
Gnod aeloued difeiz enn difez. [4]

[1] Gnawd arlaeth maeth dyn creuyd.

(*Mss. de Plas Gwyn.*)

Ce vers n'est donné que par ce manuscrit et par le *Livre rouge* de Herghest; s'il n'est pas satyrique, il ne peut être de Liwarc'h-Henn, l'usage du lait étant interdit aux moines bretons avant le XIII[e] siècle. (Voyez la *Vie de saint Gildas*, édit. de Stevenson, p. 32.)

[2] Gnawd dail a gwyail a gwydd. (*Mss. de Hergh.*)

[3] Gnawd nyth eryr yn mlaen dar

D'ordinaire le vent [souffle] de la mer; d'ordinaire la vague est orageuse; [il est] ordinaire à la laie de se nourrir d'ordures; ordinaire aux pourceaux de déterrer des racines sauvages. [5]

D'ordinaire le vent [souffle] de la montagne; d'ordinaire [il y a] des flaques d'eau dans le pays [plat]; d'ordinaire on trouve du chaume dans les marais; d'ordinaire l'homme de religion se nourrit de laitage; d'ordinaire les arbres [ont] des feuilles et des rameaux.

D'ordinaire, l'aire de l'aigle [est] à la cime du chêne, et les hommes jasent à l'assemblée, et l'oeil de l'amant [est] sur celle qu'il aime.

D'ordinaire, [tout] le jour, le feu brille pendant l'humidité de l'hiver, entouré des guerriers au langage très libre; d'ordinaire, le foyer du félon [se change] en solitude.

Ac yn nghyfyrdy gwyr llachar
Golwg vynud ar a gar. (*Mss. de Plas Gwyn.*)

[4] Gnawd dydd ag anllwyth ygkynlleith gauav
Kynreinion kynrwyddieith
Gnawd aelwyd ddifydd yn ddifeith. (*Ibid.*)

[5] C'est cette même racine, dont j'ai parlé précédemment, que les botanistes appellent *Bunium*, et le peuple *noix de terre*, ou terre-noix.

III.

ER GWIAEL.[1]

Krin kalam ha liv enn nant.
Kevneoued Saïz hag ariant;
Digun ened mamm gaou-plant. [2]

E delien a treoet — gwent; —
Gwae hi oc'h hi tonked!
Henn-hi, elene e ganet. [3]

Ked bez bic'han, ez kelfez
Ez adeil adar enn gorvez — koed : —
Kevoed bez da ha dedouez.

Oer, gwleb menez; oer, glas ia; [4]
Emdiried i Diou; n'ez touella;
Ned edeo hirbouel hir pla.

1 D'après le *Livre rouge* de Herghest, les quatre premières = phes de cette pièce feraient partie de la précédente.

2 Crin kalaf a lliu yn nant
Kyfnewid sais ac ariant
Digu eneid mam gau blant. (*Ibid.*)

3 Y ddeilen a dreuyt gwynt

III.

LES RAMEAUX.

Le roseau [est] fragile et l'inondation [règne] dans la vallée. Le Saxon et l'argent sont alliés. [C'est une] âme dure [que celle] de la marâtre!

La feuille tournoie au gré du vent; malheur à ce qui en a le destin! Elle est vieille, [quoique] née dans l'année. [5]

Quoiqu'il soit petit, il a une demeure artistement [bâtie], l'oiseau, dans le fond des bois : de même âge sont bonheur et bonté.

Froide, humide [est] la montagne; froide, humide la neige; fie-toi à Dieu; il ne te trompera pas; trop de prudence ne fait pas de longue blessure. [6].

Gwae hioe thynged. (*Ibid.*)

[4] Oer wlyb mynydd oerlasia. (*Ibid.*)

[5] Cette strophe, on s'en souvient, se trouve déjà dans la pièce du barde sur la vieillesse; il n'y a ici qu'une légère variante.

[6] — Trop de prudence ne nuit pas.

Baglok bezin, bagouei ón; [1]
Houied enn lenn, graenwenn ton;
Trec'h na kant kestuz kalon. [2]

Hir noz, gorziar morva;
Gnod tervesk en kemanva;
Ne kevred diriad ha da.

Hir noz, gorziar menez;
Goc'houïban gwent ouc'h blaen gwez;
Ne touel droug-anian dedouez.

Marc'hgwial bezou brig glas
A tenn men troed oc'h gwanas :
Nag azav tě rin i gwas. [3]

Marc'hgwial deru, meoun louen,
A tenn men troed oc'h kadouen : [4]
Nag azav rin i morwen.

Marc'hgwial deru deiliar
A tenn men troed oc'h kac'har :
Nag azav rin i lavar.

[1] C'est par cette strophe que commence la pièce dans le *Livre roug*

[2] Trech na chant *kyssul* calon. (*Ibid.*)
Le mot où je crois lire kyssul est à demi effacé.

[3] Marchweil bedw briclas
A dynn uyntroet o wanas
Nac adef dy rin y was. (*Mss. de Herghest.*)

[4] Marchwyeil deru mywn llwyn
A dynn vyntroet o gadwyn. (*Ibid.*)

Le buis sert de béquille; le frêne est noueux; les sarcelles fréquentent le lac; la vague blanchit sur la grève; plus forte que cent [hommes] est l'affliction du cœur. 5

[Pendant] les longues nuits, l'océan est bruyant; le tumulte est ordinaire dans le combat : le mal et le bien ne font point société.

Pendant les longues nuits, la montagne est bruyante; le vent siffle dans la cime des arbres; le bonheur ne charme pas le mauvais naturel.

Le rameau vigoureux du bouleau à la tête verte tire mon pied de l'entrave : [6] ne confie point ton secret au jeune homme.

Le rameau vigoureux du chêne, dans le bois, tire mon pied de la chaîne : [7] ne confie pas un secret à la jeune fille.

Le rameau vigoureux du chêne feuillu tire mon pied de prison : ne confie point un secret au bavard.

[5] Cette maxime est attribuée à Avaon, fils de Taliesin, par un barde du Xe siècle. (*Myvyr. Arch.*, t. 1, p. 173.)

[6] C'est-à-dire les chants du barde rendent la liberté au captif. *Marc'hgwial* signifie proprement *rejeton*. Le *bouleau* était le symbole du barde.

[7] Les chants du druide brisent les fers. Le chêne était l'arbre des druides. Je crois les deux premiers vers de chacune de ces deux strophes d'une grande antiquité.

Marc'hgwial tresi ha mouiar ar-n-hi,
Ha mouialc'h ar he neiz,
Ha kelouesok ne tav biz. [1]

Gwlao allan; gwlec'het raden; [2]
Gwenn gro mor, goron eouen;
Tekav kanouel pouel i den.

Gwlao allan; enkav gledour,
Melen eizin, krin evour;
Diou reen nev, pe pereist levour! [3]

Gwlao allan; gwlec'het men gwalt;
Koenvanuz gwan, difouez alt,
Gwelougan gweilgi, heli halt. [4]

Gwlao allan; gwlec'het eikiaoun;
Goc'houiban gwent ouc'h blaen kaoun:
Gwedou pob kamp heb he daoun. [5]

[1] A chelwyddawc ni theu vyth. (*Mss. de Herghest.*)
[2] Gwlaw allan gwlych redyn. (*Ibid.*)
[3] Duw reen py bereist lyvwr. (*Ibid.*)
[4] Cwynvanus gwan diffwys alt. (*Ibid.*)
[5] Gwlaw allan gwlychyd eigiawn
Gorchwiban gwynt uch blaen cawn
Gwedy pawb camp heb y dawn. (*Ibid.*)

Le rameau vigoureux de la ronce couverte de mûres, et le merle sur son nid, et le conteur, ne se taisent jamais.

Il pleut au-dehors! la fougère est mouillée; le sable de mer est blanchi; l'écume [des flots] est gonflée; la plus belle lumière [c'est] l'intelligence de l'homme.

Il pleut au-dehors! [Mon] abri [est] très étroit, la bruyère jaunissante, le panais maigre. Dieu, roi du ciel, pourquoi as-tu créé un pleureur [comme moi?]

Il pleut au-dehors! mes cheveux sont humides; le malade est gémissant; la montagne à pic; l'Océan sombre; la mer salée.

Il pleut au-dehors! il pleut dans l'océan; le vent siffle dans la cime des roseaux; tout jeu sans gain est stérile. 6

6 A la lettre : *est veuf*. La pièce s'arrête ici dans le *Livre noir* de Herghest et dans le *Livre rouge* d'Hengurt. Le mss. *de Plasgwyn*, moins ancien, contient d'autres strophes, mais sans rapport entre elles, et dont plusieurs ne sont que des variantes ou des reproductions de stances qui trouvent leur place naturelle dans d'autres poèmes de Liwarc'h-Henn.

IV.

GORWENNION.

Gorwenn blaen on; hir gwenion bezent;
Pan deuant enn blaen nent;
Bron koula, hiraez he hent. [1]

Gorwenn blaen nent, deouent — hir; —
Kenmegir pob keourent;
Dele bun pouez hun i hent. [2]

Gorwenn blaen halek; eilek pesk — enn
lenn — [3]
Gorc'houiban gwent iouc'h blaen gouresk —
man —
Trec'h anian nag azesk.

Gorwenn blaen eizin, az kevrin — a doez,—
Hag andoez diskevrin: [4]
Namen Diou, ned euz devin. [5]

[1] Bron gwla hiraeth ei heint.

(*Mss. de Herghest.*)

[2] Dyly bun pwyth hun i heint. (*Ibid.*)

IV.

LES SPLENDEURS.

[Elle est] bien éblouissante, la cime des frênes [fleuris] qui sont longtemps blancs quand ils croissent dans le torrent : le cœur malade [voit] durer longtemps sa douleur.

[Elle est] bien éblouissante, la surface du torrent, à l'heure longue de minuit : tout homme intelligent doit être honoré : la femme doit apporter le sommeil à la douleur.

[Elle est] bien éblouissante, la cime du saule [en fleurs]; le poisson est joyeux dans le lac; le vent siffle dans l'extrémité des menues branches : la nature l'emporte sur l'instruction.

[Elle est] bien éblouissante, la cime de la bruyère [en fleurs]; fie-toi au sage, et défie-toi du fou : il n'y a de devin que Dieu.

[3] Gorwyn blaen helyc eilic pysc yn llyn. (*Ibid.*)
[4] Ac annoeth dysgethrin. (*Ibid.*)
[5] Namyn Duw nid oes devin. (*Ibid.*)

Gorwenn blaen mellion ; digalon — le-
vour — [1]
Luzedik eizigion :
Gnod ar eizil ovalon.

Gorwenn blaen kaoun, gwez laon—eizik ;—
Ez odid ha he digon : [2]
Gwezred kall eo karou enn iaon. [3]

Gorwenn blaen menezez — rag anhunez
gaeam [4]
Krin kaoun ; [5] troum eo traousez :
Rag naouen, n'ez euz gwelez.

Gorwenn blaen menezez — heder oervel
gaeam ; —
Krin kaoun ; krouiber ar mez :
C'houevris gwall enn alltudez.

Gorwenn blaen derv, c'houerv brig on ;
Rag houied gwesgered ton ;
Peber touel ; pell oval e'm kalon.

[1] Gorwyn blaen meillion digalon llyfwr. (*Mss. de H*[illegible]*rg.*)
[2] Ys odid ai digaun. (*Ibid.*)
[3] Gweithred call yw caru yn iaun. (*Ibid.*)

[Elle est] bien éblouissante, la tige du trèfle; l'homme sans courage est gémissant; les envieux [sont] exténués : d'ordinaire les soucis [fondent] sur l'homme faible.

[Elle est] bien éblouissante, la cime du roseau [fleuri] : l'envieux [est] plein de colère, rarement se trouve-t-il [quelqu'un] qui le satisfasse: c'est le fait de l'homme discret d'aimer loyalement.

[Elle est] bien éblouissante, la crête des montagnes pendant l'hiver, ennemi du sommeil : le roseau [est] fragile; lourde est l'oppression : devant la faim, il n'y a pas de timidité. [6]

[Elle est] bien éblouissante, la crête des montagnes [exposées] au froid violent de l'hiver : le roseau est fragile; l'écume couvre l'hydromel : les besoins sont amers dans l'exil.

[Elle est] bien éblouissante, la cime du chêne; amer [est] le bourgeon du frêne; devant les canards, s'ouvrent les vagues : puissante est la tromperie : depuis longtemps les soucis [habitent] dans mon cœur.

[4] Mynyddedd rag anhunedd gaeaf. (Ibid.)

[5] Llawn crul cawn. (*Mss. de Heng.*)

[6] Ventre affamé n'a point d'oreilles.

Gorwenn blaen derv, c'houerv brig on
C'houek evour; c'hoerziniad ton :
Ni kel gruz kestuz kalon.[1]

Gorwenn blaen egroez; nid moez —
ledi; —
Kadvet bob he eirioez;
Gwasav anav eo anvoez.

Gorwenn blaen banadel, kennadel i ser
haok, [2]
Gorvelen kangeu magouiaok; [3]
Baz red gnod hevred enn hunaok.

Gorwenn blaen aval; amgall — pob
douiz; —
C'houevriz i arall;
Ha, gouede karou, kadou gwall. [4]

Gorwenn blaen aval; amgall — pob
douiz; —
Hir deiz merez mall; [5]
Kroueber ar gwaour karc'harour dall. [6]

[1] Ce proverbe est attribué, par un barde du Xe siècle, à H
sœur de notre poète, et par un autre, à Avaon, fils de Taliési

[2] Gorwyn blaen banedyl kynnadyl i serchawc. (*Mss. de H*

[3] Gorvelyn cangau bacwyawc. (*Ibid.*)

[Elle est] bien éblouissante, la cime du chêne; amer [est] le bourgeon du frêne, doux le panais, rieur le flot : la joue ne cache point le trouble du cœur.

[Elle est] bien éblouissante, la tête de l'églantier [fleuri]; nécessité 7 n'a pas de loi; que chacun retrouve son foyer : le pire des défauts, c'est l'incivilité.

[Elle est] bien éblouissante, la tête du genêt [fleuri]; l'amoureux converse [longuement]; jaunes d'or [sont] les branches bien nourries [du genêt]; le gué [est] peu profond : d'ordinaire l'homme heureux dort bien.

[Elle est] bien éblouissante, la tête du pommier [fleuri]; tout homme heureux est bien accueilli, [il est] insupportable aux autres, et, après l'amour, indiscret.

[Elle est] bien éblouissante, la tête du pommier [fleuri]; tout homme heureux est bien accueilli; dans les longs jours, les mares [sont] tièdes : un voile [s'étend] sur l'aurore du prisonnier aveugle.

[4] Cette strophe ne se trouve que dans le mss. de Herghest.

[5] Hirddydd merydd mall. (*Ibid.*)

[6] Crwybyr aruaur carcharaur dall. (*Ibid.*)

[7] A la lettre : *la dureté*.

Gorwenn blaen koll ger Digoll — bre —
Diael bez pob foll; [1]
Gweizred kadarn, kadou arvoll.

Gorwenn blaen korsez, — gnod merez en
droum —
Ha ieuenk deskedez;
Ne tor, namen foll, he feiz. [2]

Gorwenn blaen elester; bez menester, p b
drud; [3]
Ger teulu enn eskoun: [4]
Gnod gan angewir ger toun. [5]

Gorwenn blaen krug; gnod seuzug ar lo u-
ver;
Heder bez douver ar tal glan:
Gnod gan kewir ger kevan. [6]

Gorwenn blaen brouen; kemmouen bio u;
Redegok më dager heziou: [7]
Amgelez a den ned ediou.

Gorwenn blaen raden, melen kadavarz

[1] Diaele vyd pob foll. (*Mss. de Herghe*
[2] Ni thyr namyn fol y fydd. (*Ibid.*)
[3] Bid venestyr pob drud. (*Ibid.*)
[4] Geir teulu yn ysgwn. (*Ibid.*)
[5] Gnaud gan anghywir eir twn. (*Ibid.*

[Elle est] bien éblouissante, la tête du coudrier [fleurissant] sur le mont Digoll 9 : tout fou est irréprochable. C'est l'œuvre d'un héros que d'obtenir un armistice.

[Elle est] bien éblouissante, la tête du roseau [en fleur]; d'ordinaire les mares [sont] endormies, et les jeunes gens [occupés] à s'instruire : il n'y a que le fou qui rompe sa foi.

[Elle est] bien éblouissante, l'aigrette de l'iris; que tout héros soit un grand buveur; que la parole de la famille soit sacrée : d'ordinaire le menteur manque à sa parole.

[Elle est] bien éblouissante, la surface de la bruyère; d'ordinaire l'insuccès suit la timidité; l'onde brise avec violence sur la rive; d'ordinaire l'homme véridique tient parole.

[Elle est] bien éblouissante, l'extrémité des joncs; elle est douce, ma vache; elles coulent, mes larmes aujourd'hui; il n'y a pas de consolation pour l'homme.

[Elle est] bien éblouissante, la crête de la fou-

[6] Gorwyn blaen grug gnaud seuthug ar lwvyr
Hydyr vydd dwfyr ar dal glan
Gnawd gan gywir eir kyvan. (*Ibid.*)

[7] Rhedegauc vy neigyr heddiw. (*Ibid.*)

[8] Gorwynn blaen rhedyn melyn cadavarth. (*Ibid.*)

[9] Dans le comté de Montgommery, en Galles.

Mor bez diward dallion; [1]
Redegok, manok, meibion.

Gorwenn blaen keriaval; — gnod goval a
henn; —
Ha gwenen enn enial;
Namen Diou n'ez eüz dial.

Gorwenn blaen dar, didor trec'hin; [2]
Gwenen enn uc'hel, keuvel krin; [3]
Gnod gan reouez re c'hoerzin. [4]

Gorwenn blaen kelli; gogehed—esouez,—
Ha deil deru digouedet: [6]
A gwel a kar gwenn he bed. [7]

Gorwenn blaen deru; — oer, berv douve
Kerc'hed biou blaen bedoueru!
Gounelit aez saez i siberu!

Gorwenn blaen kelen kalet, hag he d
aour agored; [8]

[1] Mor vydd buarth deillion. (*Mss. de Heng.*

[2] Gorwynn blaen dar didor drychin.
(*Mss. de Herghes*

[3] Gwanyn yn uchel geuvel crin, (*Ibid.*)

[4] Gnaud gan rewydd rychwerthin. (*Ibid.*)

gère ; jaune [est] la fleur du souci ; la mer sans barrière pour les aveugles ; les enfants coureurs, remuants.

[Elle est] bien éblouissante, la cime du cormier ; d'ordinaire les soucis [habitent avec] le vieillard, comme les abeilles dans la solitude : [A personne] qu'à Dieu n'appartient la vengeance.

[Elle est] bien éblouissante, la cime du chêne-vert ; violente la tempête, fragile la broussaille : d'ordinaire le folâtre rit trop.

[Il est] bien éblouissant, le dôme du bosquet de coudrier ; ainsi de la fougeraie. Voici les feuilles poussées aux chênes :[6] quiconque voit ce qu'il aime est heureux.

[Elle est] bien éblouissante, la cime du chêne ; froides et bouillonnantes sont les eaux : que la vache cherche la tige du bouleau ! que la flèche fasse une blessure au superbe !

[Elle est] bien éblouissante, la cime du houx dur, lorsqu'il ouvre ses feuilles dorées. Quand

[5] Gorwyn blaen kelli gogybyd y gwyd. (*Mss. de Herghest.*)

[6] A deil deri digayddyd. (*Mss. de Heng.*)

[7] A wyl a gar gwyn ei vyd. (*Mss. de Herghest.*)

[8] Ac creill aur agoret. (*Ibid.*)

Pan kousko pob ar kolc'hed,[1]
Ne kousk Diou, pan ro gwared.[2]

Gorwenn blaen halek, heder, elouik,
Gorvez hir deiz derliedik,
A karo egile n'ez dirmik.[3]

Gorwenn blaen brouen, brigaok gwez;
Pan tenner dan obenez:[4]
Mezoul serc'hok siberu bez.[5]

Gorwenn blaen esbezad; — heder gweliad gorvez; —
Gnod serc'hok erlenad;[6]
Gounelit da dioued kennad!

Gorwenn blaen berour;—bezinour gorvez,—
Kan kivreu koed i laour;
C'hoerzet pred ourz a karour.[7]

Gorwenn blaen perz; heouerz gorvez;[8]
Ez da pouel geda nerz;
Gounelit angelvez annerz.

[1] Pan gysgo paub ar gylched. (*Mss. de Herghest.*)
[2] Ni chwsc Duw pan rydd gwared. (*Ibid.*)
[3] A garo eu gilydd nis dig. (*Mss. de Heng.*)
[4] Pan dauner dan obenydd. (*Mss. de Herghest.*)
[5] Meddwl serchauc syberw vydd. (*Ibid.*)
[6] Gorwyn blaen ysbyddat hydyr hwylyat
Gnaud serchauc erlyniat. (*Ibid.*)

chacun dort sur son matelas, Dieu ne dort pas, lui, lorsqu'il donne assistance. [9]

[Elle est] bien éblouissante, la cime d'un saule fragile et tendre; le coursier, dans les longs jours [d'été est] mou : qui aime autrui ne le dédaigne pas.

[Elle est] bien éblouissante, la pointe des joncs; ramés [sont] les arbres : quand il s'est retiré sous ses draps, le galant a l'esprit superbe.

[Elle est] bien éblouissante, la tête de l'aubépine [en fleur] : hardi est l'œil du coursier : d'ordinaire l'amant [est] reconnaissant; bonne aventure au messager pressé !

[Elle est] bien éblouissante, la feuille du cresson ; le cheval est belliqueux ; le bois est la parure du sol; l'esprit rit à qui l'aime.

[Elle est] bien éblouissante, la cime du buisson [fleuri]; le cheval est précieux; c'est une bonne [chose] que l'intelligence unie à la force : que l'incapable soit sans puissance !

[7] Keingyfren coed i lawr
Chwerdyt bryd wrth a garawr. (*Ibid.*)

[8] Perth hywerth gorwydd. (*Ibid.*)

[9] Cet axiome est attribué, par un barde du X[e] siècle, au barde-roi Rioghed, qui le chanta, dit-on, lorsqu'il eut recouvré son royaume avec l'aide de Dieu. (*Myvyr. arch.*, p. 173.)

Gorwenn blaen perzi; kan kivreu—adar;—
Hir deiz daoun goleu;
Trugar dafar Diou goreu.

Gorwenn blaen erouen; hag elaen enn louenn,
Gouec'her gwent gwez migeuein: [1]
Eiriaol ne gorol, ne kengaen. [2]

Gorwenn blaen eskao, hedr anao—unik;—
Gnod taer i treisiao; [3]
Gwall a doug dafar oc'h lao.

[1] Gwychyr gwynt guyd migyein (*Mss. de Herg.*) ni gywein (*Mss. de Heng.*)

[2] Eiryawl ni garawl ny gyghein. (*Mss. de Herghest.*

[Elle est] bien éblouissante, la cime des bosquets; les oiseaux sont un bel ornement; le long jour est un don du soleil; la miséricorde est le premier devoir de Dieu. [4]

[Ils sont] bien éblouissants, les sillons, et bien harmonieux les bois; violemment le vent souffle [parmi] les arbres : n'intercède pas pour l'homme endurci, c'est inutile.

[Elle est] bien éblouissante, la tige du sureau [en fleur]; impatient est le chanteur solitaire; d'ordinaire l'homme violent opprime, et le vice ôte le bien des mains.

[3] Gnaut y dreissic dreissyau
Gwall a ddwg daffar o llau. (*Ibid.*)

[4] Nous avons déjà vu ce beau vers précédemment.

Bez koc'h klip kiliok, bez anianol
He lev, oc'h gwele buzigol :
Laouenez den Diou he mol. [1]

Bez laouen moc'hiad ourz uc'hened —
gwent; —
Bez tavel enn teled. [2]
Bez gnod avlouez ar diried.

Bez kehuzok keisiad, bez kniviad—goued;—
Ha bez kennaez dillad :
A karo barz bez harz roziad. [3]

Bez gleou unbenn, ha bez aoui ;
Ha bez bleiz ar bleiz, ar adoui ;
Ni kado gweneb ar na rozoui. [4]

[1] Bid coch crib keiliauc bid anianaul
Ei lef o wely buddugaul (*Mss. de Herg.*)
Llawenydd dyn Duv ei maul.
[2] Bid lawen meichyeit urt ucheneit gwint
Bid tawel yn deleit. (*Ibid.*)
[3] Bid gubudyat keisiad bid gniviad gwyd
A bid gynnwys dillat

V.

SOIT !

Qu'elle soit rouge, la crête du coq; qu'elle [s'élève] perçante sa voix de sa couche triomphale; la joie de l'homme, Dieu la loue.

Qu'il soit joyeux, le porcher, quand souffle le vent; [5] que l'ami du silence soit le bienvenu. Que toujours le malheur [fonde] sur le méchant.

Qu'il soit habile à prévenir, le sergent; qu'il soit un tourment, le mal; et qu'ils soient amples les vêtements; que celui qui aime le barde soit très-généreux.

Qu'il soit brave, le chef, et qu'il soit libéral; et qu'il soit loup contre le loup sur la brèche; et qu'il ne tourne son visage vers [personne] à qui il n'ait fait un don.

A garo bardd bid hardd roddiat. (*Ibid.*)

[4] Bit awy unbenn a bet lew
A bit vleid ar adwy
Ni cheidu y wyneb ar ny rodwy. (*Ibid.*)

[5] Parce que le vent fait tomber des glands pour ses porcs. L'intention du poète, dans cette pièce, est de dire qu'il faut que chaque chose suive sa loi.

Bez buan redent enn ardal — menez; —
Bez enn keudod gofal,
Bez anniweir anouadal.

Bez amlouk marc'hok; bez gogelok — leder; [1]
Touellet goureg golidok;
Kefel bleiz bugel diok.

Bez gwir baglok, bez redegok—kelouez; —
Bez mab leen enn c'hoantok,
Bez anniweir daoueriok.

Bez gourm biouc'h, bez louet bleiz; [2]
Eskut gorvez i ar heiz, [3]
Goesket goan greun enn he kreiz. [4]

Bez krom pezar, bez troum kaou;
Eskut gorvez enn kadaou;
Goesket goan greun en he adnaou.

Bez anouadal, ehud; bez aha bouzar;
Bez enved emlazgar;
Dedouiz ar he a gwel he kar. [5]

[1] Bit amlwc marchauc bit redegauc gorwyd. (*Mss. de Herghest.*)

[2] Bit gwrm biw a bit lwyt bleid. (*Ibid.*)

[3] Esgut gorwydd i ar heid. (*Ibid.*)

Qu'ils soient vifs, les coursiers, aux confins de la montagne; que le chagrin [habite] dans mon cœur; qu'il soit libertin l'inconstant.

Qu'il soit dans la lumière, le cavalier; qu'il soit dans l'ombre, le voleur; elle est [facilement] séduite, l'épouse du riche; il est camarade du loup, le berger paresseux.

Qu'elle marche avec des béquilles, la vérité; qu'elle courre, l'erreur; que le fils de la science soit désireux [d'apprendre]; que le libertin ait deux paroles.

Qu'elle soit brune, la vache; qu'il soit gris, le loup; et vif le cheval [nourri] d'orge, [le cheval qui a] du grain tendre pressé dans ses flancs.

Qu'il soit courbe, le piège; qu'il soit dur, le cachot; [qu'il soit] vif dans les combats, le cheval [qui a] du grain tendre pressé dans son coffre.

Que l'étourdi soit inconstant; que le sourd soit incertain; que le fou soit batailleur : heureux celui qui voit son ami!

[1] Guescyt guan graun yn y ureid. *(Mss. de Heng.)*

[2] Bit aha byddar bid anwadal ehud
Bit ynuyt ymladgar
Dedwydd or ai gwyl ai car. (*Mss. de Herghest.*)

Bez douvn lenn, bez lemm gwaev ma
Bez gran klanv gleou ourz gwaour;
Bez doez dedouiz, Diou ha he maour. [1]

Bez lemm ezin,
Bez ezein alltud, bez desgezrin — drud,
Bez c'hoantok enved e c'hoerzin. [2]

Bez gwleb rec'h; bez menec'h mac'h
Bez gwen klanv, bez laouen iac'h;
Bez c'houerniad kolouen, bez gwenouen
rac'h. [3]

Bez diaspad aele, bez ae bezin;
Bez peskitor dire;
Bez drud gleou, ha bez reou bre.

Bez gwenn gwelan, bez ban ton;
Bez hevagel gwear ar on; [4]
Bez louet reou; bez leou kalon.

Bez glas luarz, bez diwarz — geri

[1] Bit dwvyn llyn byt lynn gwaywawr
Bit gran claf gleu urth awr
Bit doeth dedwyth Duv ai mawr. (*Mss.* d

[2] Bit euein alltut, bit dysgethrin drud
Bit chwannauc ynvyt y chwerthin.

Qu'il soit profond, le lac; qu'elle soit aiguë, la grande lance; que la joue du guerrier malade s'enflamme au cri de guerre; qu'il soit le bonheur du sage, le Dieu qui l'élève!

Qu'il soit piquant, l'ajonc; qu'il soit errant, l'étranger; qu'il soit rude, le héros; que le fou aime à rire!

Qu'il soit mouillé, le sillon; qu'elles soient nombreuses, les cautions; qu'il soit débile, le malade; qu'il soit joyeux, l'homme bien portant; qu'il soit grognon le bichon; qu'elle soit bourrue, la vieille femme.

Qu'il soit lamentable, le cri [de la douleur]; qu'elle soit mouvante, l'armée; que le parasite soit badin; que le guerrier soit brave, et qu'elle soit [couverte] de gelée, la montagne.

Qu'il soit blanc, le goéland; qu'elle soit bruyante, la vague; qu'il aime à se cailler, le sang, sur la lance [de frêne]; que la gelée soit grise; que le cœur soit un lion.

Qu'elle soit verdoyante la plaine; qu'il soit

[3] Bit chwyrn colwyn, bit wenwyn gwrach. (*Mss. de Heng.*)

[4] Bit wen gwylan bit van ton
Bit hyvagyl hwyar ar on. (*Mss. de Herghest.*)

[5] Bit las luarth bit diwarth eirihyat
Bit reiniat ygkyvarth. (*Ibid.*)

Bez reiniad enn kevarz ;
Bez goureg droug a he menec'h gwarz.

Bez grafangog iar, bez tridar—gan leou;—[1]
Bez enved emlazgar ;
Bez ton kalon gan glac'har. [2]

Bez hofder laouer a he heirc'h ;
Bez gwenn tour, bez goroum seirc'h ; [3]
Bez glout c'hoantok ; 4 bez rengok kleirc'h.

Bez anhegar diriez ; [5]
Bez henent i delodez ;
Bez azgwenn, enn ankouen, mez.

Bez c'houerniad kolouen, bez gwenouen neider ;
Bez noviao red, ourz peleder ;
Ned gwell er otour na'r leider.

Bez gwer gwelgi, bez gorawen ton ;
Bez kouein pob glac'haruz ;
Bez avlaouen henn heinuz.

[1] Bit gogor gan iar bit trydar gan lew. (*Le Livre noir.*)
[2] Bit ton kalon gan alar. (*Mss. de Herghest.*)
[3] Bit wynn twr bit orwn seirch
Bit hoffder llawer ae heirch. (*Ibid.*)

sans reproche, l'orateur; que la lance repousse la ance dans la mêlée ; que la femme méchante mérite le blâme.

Que la poule gratte ; que le lion cause du tumulte ; que le fou aime à batailler ; qu'il soit brisé, le cœur, par la douleur.

Que la beauté soit convoitée par plusieurs ; que la tour soit blanche ; qu'il soit noir le harnois ; que le glouton soit avide ; que les clercs soient intercesseurs.

Qu'il soit détesté le méchant ; que la vieillesse oit indigente ; qu'il soit délicieux, l'hydromel, ans le banquet.

Qu'il soit grognon le bichon ; qu'il soit veni-ieux le serpent ; qu'on passe le gué à la nage, algré les lances : l'adultère ne vaut pas mieux ue le voleur. [6]

Que la mer soit verte, que la vague brise avec acas ; qu'il soit gémissant celui qui est dans la uleur ; qu'il soit triste le vieillard en peine.

[4] Bit lyth chuannauc. (*Ibid.*)

[5] Cette strophe et les deux suivantes manquent dans le *Livre* *ge* de Herghest.

[6] Est aussi coupable que le voleur. L'adultère est un vol.

VI.

KAN ER KOG.

Goreiste ar bren, aergwen—mem—pred;—
Hag ivez n'em kerc'houen;
Berr men deiz, difez men tizen. [1]

Lemm avel, loum pened er beou;
Pan gorwisk koed ham teleou,
Terriz klanv oum heziou. [2]

N'ed oum enn hued, miled — ne kadvam;
Ne gallam tarempred;
Tra bo da, kan kog kanet! [3]

Kog lavar a kan gan deiz
Kifreu eic'hiok enn dolez—Kiok: [4]
« Gwell koraok na kibez. »

Enn aber Kiok — ez kanant kogeu —

[1] Goreiste arvryn aerwyn vym bryd
A hevyd nim kyrchwyn
Byr vy nheith difeith vyn hyddyn. (*Mss. de Herghest.*)

[2] Lèm auel llwm benedyr byw
Pan orwisc coet teglyw haf
Terydd glaf wyſ heddyw. (*Ibid.*)

VI.

LE CHANT DU COUCOU.

Assis sur la montagne, [je sens] mon esprit guerrier abattu; et aussi ne me pousse-t-il plus en avant; mes jours [seront] courts désormais; ma demeure est en ruines.

Le vent est coupant; la vie, une lourde pénitence; quoique le bois reprenne sa robe d'été, je suis terriblement malade aujourd'hui.

Je ne suis point à la chasse, je n'ai point de limiers; je ne puis promener : tant qu'il lui conviendra, que le coucou chante son chant!

Le coucou babillard chante avec le jour ses mélodieux appels dans les vallées de Kiok : « mieux vaut le riche que le pauvre, [dit-il.] »

Au hâvre de Kiok [5] chantent les coucous sur

[3] Tra vo da gan gog canet. (*Mss. de Herghest.*)

[4] Kyvreu eichiauc yn nolydd tuauc. (*Ibid.*)

[5] Aber Kiok, (maintenant Abercuawg) est cette vallée du comté de Montgomery, où Liwarc'h-Henn vécut dans une cabane, pendant les derniers jours de sa vie, et où probablement il est mort.

Ar kangeu blodeuok :
Gwae klanv ha heu kleo, enn bozok! [1]

Enn Aber Kiok kogeu a kanant :
Gan men pred ez adgwant; [2]
Ha heu kleo ivez ne'z klanvant!

N'ez andeviz er kog ar eiliorok prenn?
N'ez laesouiz men kelc'houi?
Edlid a keriz; a keriz n'ed moui. [3]

Enn ë ban, oziouc'h lon dar,
Ez andeviz-i laïs adar;
Kog ban; kov gan pob a kar.

Kezlez kazel bozok, hiraezok — të lev;
Taez gozav tiz hebok;
Kog, breuver enn Aber Kiok! [4]

Gorziar adar, gwleiz nent,
Luc'hed loer; oer deouent!
Krai mem pred rag govit hent!

[1] Coc lavar canet yrauc. (*Mss. de Herghe*[illegible])
[2] Ys adwant gan vym bryd. (*Ibid.*)
[3] Neus edewis i gog ar eiddiorwg bren
Neus laeswys vyn gylchwy

les branches fleuries; malheur au malade qui les écoute dans leur joie!

Au hâvre de Kiok les coucous chantent; leur chant affecte désagréablement mon esprit; que ceux qui les entendent ne soient point malades aussi!

N'ai-je pas entendu le coucou [chanter] sur l'arbre entouré de lierre? N'ai-je pas laissé [tomber] mon bouclier? Ce que j'aimai m'est odieux; ce que j'aimai n'est plus.

Sur la colline, de la cime joyeuse du chêne, j'ai entendu [descendre] une voix d'oiseau : [la voix du] coucou de la colline, [dont la] pensée [est] avec chaque amant.

Chanteur de chants joyeux, ta voix m'est ennuyeuse! Habitué à errer, à fuir le faucon, ô coucou, tu es bien bruyant au hâvre du Kiok!

Qu'ils sont bruyants, les oiseaux! Les vallées sont mouillées; la lune a lui; comme le minuit est froid! comme mon esprit est troublé par l'angoisse de la maladie!

Edlid a gereis a gereis neud muy. (*Ibid.*)

[1] Kethlydd cathylvoddauc hiraethaüc ei lef
Teith oddef tuth hebauc
Cog vreuer yn aber cuauc. (*Ibid.*)

Gwenn gwarzav nent! deouent hir!
Kemmeger pob keourent;
Deliet pouez hun i henent. [1]

Gorziar adar, gwleb gro;
Deil kouezet, divred divro;
Ne gwadam, oum klanv heno!

Gorziar adar, gwleb traez;
Eglour nouevre, ehelaez — ton; —
Gwev kalon rag hiraez!

Gorziar adar, gwleb traez;
Eglour ton, tiz ehelaez;
A great em mabolaez
Karoun, pe kavoun etouaez?

Gorziar adar; ar edred c'houez;
Ban lev koun enn difez;
Gorziar adar eil gwez! [2]

Kentevin, kann pob amhad,
Pan bresiant kadouir i kad,
Me ne dam anav n'em gad. [3]

[1] Dylywn pwyth hun i heneint. (*Mss. de Herghe*

[2] Gorddyar adar ar edrywyard
Ban lef cwn yn nyfeith
Gorddyar adar eilweith. (*Mss. de Herghe*

Comme elle est blanche la surface de la vallée! Comme l'heure de minuit est longue! On honore chaque mérite; mais il n'a droit à aucun égard, le sommeil de la vieillesse. [4]

Qu'ils sont bruyants les oiseaux! Il est humide le rivage; les feuilles sont tombées; l'exilé [semble] indifférent; je ne le cache pas: je suis bien malade, cette nuit.

Qu'ils sont bruyants les oiseaux! Le sable est humide, clair le firmament, la vague enflée: comme il se flétrit, le cœur, par l'ennui!

Qu'ils sont bruyants les oiseaux! [Il est] humide le rivage; [il est] brillant le flot; [sa] course [est] rapide; ce que je fis dans ma jeunesse, l'aimerais-je, si je le trouvais encore?

Qu'il sont bruyants les oiseaux! Ils sentent l'odeur de la chair! Qu'elle est retentissante la voix des chiens dans le désert? Qu'ils sont bruyants les oiseaux de rechef!

Au premier mai, [quand] brille toute semence, quand les guerriers volent au combat, je n'y vais point, mes infirmités ne me le permettent pas.

[3] Pan vrysiant kedwyr i gad
Mi nid af anaf nim gad. (*Ibid.*)

[4] Allusion au chant du coucou qui l'empêche de dormir.

Kentevin, kann ar estre;
Pan brez kadouir i kadle,
Me ne dam, anav amde.

Louet gwarzav menez; brao blaen on;
Oc'h eber dehepger ton; [1]
Pever pell c'hoerzin o'm kalon!

Ah! zi-me! heziou penn ë miz,
Enn hi gwestva; n'ez adaviz:
Krai mem pred; kred a'm deviz. [2]

Amloug goloug gweliadour;
Gouneled seberoued segour!
Krai men pred, klenved am kour!

Alav, enn tail mail am mez,
Ned eizun. Dedouiz, dihez.
Amaeroui adnabod, amenez.

Alav, enn tail mail am lad,
Lizredaour leuren, lon kaouad,
Ha douvn red; berved pred brad. [3]

[1] Llwyd gwarthaf mynydd brau blaen on
O ebyr dybebgyr ton. (*Ibid.*)

[2] Assimi heddyw penn y mis
Ynn y westfa ydd edewis

Au premier mai, lorsque brillants sur leurs chevaux, les guerriers courent au champ de bataille, je n'y vais point, les infirmités m'enveloppent.

Il est gris, le sommet de la montagne; elle est belle, la cime du frêne. A l'entrée [des fleuves] la vague est repoussée; le doux rire est loin de mon coeur!

Ah! que je souffre! c'est aujourd'hui le bout du mois, c'est la fête; je n'y vais plus: mon esprit est troublé; la fièvre est mon partage.

Il est perçant le regard de la sentinelle; qu'il fasse des fanfaronnades le lâche! [pour moi] mon esprit est troublé, la maladie m'accable.

O richesse, [vous êtes] semblable au vase [d'argile] qui renferme l'hydromel, je ne vous désire point. Le bonheur, [c'est] le repos. La clé du savoir, [c'est] la ténacité.

O richesse, [vous êtes] semblable au vase [d'argile] qui contient la liqueur, au serpent qui disparaît, à l'ondée abondante, et au gué profond. [Vous êtes pour] l'esprit un ferment de trahison.

Crei vym bryd cryd am dewis. (*Mss. de Herghest.*)

³ Alaf yn ail mail am lad
Llithredawr llyry llon cawad
A dirvyn ryd berwyd bryd brad. (*Ibid.*)

Berved brad anvad ober;
Bezo dolour, pan purer
Gwerzi bic'hod er laouer. [1]

Bervedor brad er anwir! [2]
Pan barno Douez, deiz hir,
Teouel bez gaou, golaou gwir.

Perigel enn tir divad; kerc'heniad — ka-
ouik, —
Laouen gouir oziouc'h lad;
Krin kalam alav enn teiliad! [3]

Keglev ton troum, he taolo, — ban, —
E rong graean ha gro;
Krai mem pred rag ledvred, heno.

Osglok blaen derv, c'houerv c'houez on,
C'houek evour, c'hoerziniad ton:
Ne kel gruz kestuz kalon.

Emong uc'hened a diwed — ar-n-ao, —
Enn holl men korzevned:
« Ne kad Diou da i direid. « [4]

[1] Berwyd brad anvad o ber
Byddant dolwr pan burer
Gwerthu bychod er llawer. (*Mss. de Herghest*

[2] Preator preennwir. (*Ibid.*)

[3] Perygyl yndirthivat kyrchynyet kewi. (*Ibid.*) Perygyl yn burthiat. (*Mss. de Heng.*)

C'est un ferment de trahison qu'une mauvaise action ; elle trouvera [son] châtiment, quand seront purifiés [5] ceux qui vendent cher [des objets de] peu [de valeur.]

Qu'il fomente la trahison, le menteur! quand Dieu jugera, au grand jour, le mensonge sera [mis] dans les ténèbres, la vérité dans la lumière.

[Il y a] péril sur [cette] terre mauvaise ; [ils portent] un collier d'esclave, ceux qui sont joyeux après boire ; fragile roseau [que] richesse en monceau !

Ecoutez tous la vague pesante ; que ses coups sont bruyants parmi le gravier et les galets ; mon esprit est accablé par la torpeur, cette nuit.

Il est branchu le front du chêne, amer le goût [de la feuille] du frêne, doux le panais, rieur le flot : la joue ne cache pas l'angoisse du cœur. [6]

Mes soupirs continuels me disent, après tous mes rêves de félicité : « Dieu ne donne point le bonheur aux prévaricateurs. »

[4] Ymwng ucheneid a dyuet arnaw
In ol vyn gorddyvneit
Ni ad Duv da i ddirieid. (*Mss. Herghest.*)

[5] Dans les flammes du purgatoire.

[6] Ce vers se trouve dejà plus haut.

Da i diried ni ater,
Namen tristed ha preder;
Ne adouna Diou ar a gounel.

Oez makoui mab klanv, oez goelin
Kewran enn lez brenin,
Poed gwel Diou ourz he edvin! [1]

Oc'h a gouneler hen dere, [2]
Estiried her ha he darle : [3]
Kas den aman, eo kas Diou bre. [4]

[1] Oed macwy mab claf oed goëin. (*Mss. Herghest*.)
[2] Or a wneler yn derwd. (*Ibid.*) Deryn, (*Livre noir*.)
[3] Ystirieit yr ae derlly. (*Mss. Herghest.*)
[4] Cas dyn yman yw cas Duv vry. (*Ibid.*)

Le bonheur! aux prévaricateurs il n'est point donné; [ils n'ont] que tristesse et souci : Dieu ne défait point ce qu'il a fait.

Il fut jeune, le fils de la douleur; il fut chef dans la cour du prince. [5] Puisse-il voir Dieu [maintenant] à son départ! [de la terre.]

De l'œuvre dépend l'évènement : [6] qu'il y réfléchisse bien, celui qui lit ceci : [7] « [l'objet de] la haine de l'homme ici bas, l'est de la haine de Dieu là haut. »

[5] D'Urien...

[6] A la lettre : *De ce qui est fait il arrive.*

[7] On peut conclure de ce vers que Liwarc'h-Henn écrivait ses poèmes.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Il n'est pas bien sûr que ce dernier morceau soit tout entier de Liwarc'h-Henn, ou du moins qu'il n'ait pas été un peu modifié et rajeuni. Quant à l'opinion qui en ferait l'œuvre d'un barde du XIV[e] siècle, nommé Mabklaf, ou Mabklanv, fils d'un autre Liwarc'h, elle est insoutenable, car la pièce se trouve dans le *Livre noir* d'Hengurt, antérieur de deux siècles à l'auteur supposé. Ce qui a donné lieu à la conjecture que je combats, ce sont les mots *mab klanv*, qu'on trouve effectivement au milieu d'une strophe du poème; mais ils n'ont rien d'extraordinaire. Le docteur Owen a pressenti la vérité lorsqu'il dit : « Il est possible que ce soit une épithète prise par Liwarc'h-Henn; » [1] On n'en peut douter; et le traducteur gallois eût pu l'affirmer sans crainte de se compromettre.

Il a aussi fort bien traduit ce surnom du barde par *fils de la douleur*. [2]

Si le *Chant du coucou* a subi, comme je le pense, quelque modification, il l'a due à l'influence populaire. Tout ce qui passe par la bouche du peuple conserve son empreinte.

Or, le cachet dont il marque ses œuvres ou celles qu'il s'est appropriées, est très-nettement empreint dans la quatrième strophe, et dans les cinq suivantes auxquelles la pièce doit son titre. De tout les chants populaires celtiques que je connais, il n'en est guères où, le coucou étant le sujet, on ne trouve le messager du printemps en compagnie d'un jeune homme à qui il prédit le bonheur, ou d'un vieillard qu'il im-

[1] There is a doubt wheter this in an epithet for the bard or a proper name. (*Elégies*. p. 67.)

[2] The son of sickness. (*Ibid.*)

portune. En voici un très répandu en Armorique, dont M. Emile Souvestre à donné une version, dans son charmant ouvrage intitulé les *Derniers Bretons*.[1] On ne le rapprochera pas sans intérêt des six strophes désignées plus haut.

« Dimanche matin, en me levant, dimanche, premier jour de mai, j'allai dans mon verger, dans l'espoir de me promener.

» Or, un coucou chantait à la cime d'un pommier fleuri. Hélas! il avait deux ailes, et moi je n'étais plus agile, comme du temps de ma jeunesse; hélas! je n'aurais pu le suivre.

» Il avait le cœur gai, et j'avais le cœur triste; il chantait pour les amoureux, et j'ai passé le temps des amours.

» — Dites-moi, ô vieillard, pourquoi soupirez-vous? Avez-vous maladie de cœur ou tourment d'esprit?

« — Ce n'est point maladie de cœur ou tourment d'esprit qui me fait soupirer; mais le souvenir de ma jeunesse qui m'a depuis longtemps quitté.

» — Si elle vous a quitté, vieillard, quitté pour tout de bon, quand même vous auriez mes deux ailes, vous ne pourriez l'atteindre;

« La jeunesse est la plus belle fleur qui soit au monde, mais le temps la coupe comme la faux du moissonneur.

» — Petit coucou, gris coucou, pourquoi m'importuner ainsi? va-t-en chanter ailleurs, si tu n'a pas dessein de te moquer de moi.

» Chante pour les jeunes gens et non pour un vieillard à qui tu fais regretter les plaisirs d'autrefois.

» Autrefois, quand j'étais jeune homme, je vivais sans soucis, j'avais de l'argent, des amis, je fréquentais les hôtelleries.

» Autrefois, j'étais un beau jeune homme, j'étais un beau

[1] Edition de 1843, p. 51-52.

danseur; maintenant plus de bal sur la fougère ; la vieilless m'a démis le pied.

» Maintenant soucis et chagrins, et un bâton pour m'ap puyer. Adieu ma jeunesse et tous mes plaisirs! »

La teinte populaire est plus foncée dans ce chant, ma elle n'en existe pas moins dans le poème gallois ; quant sentiment, il y est exactement le même.

Peut-être les quatre dernières strophes du poème Liwarc'h, ont-elles aussi éprouvé quelque modificatio elles respirent en effet un esprit chrétien beaucoup plus p noncé que la fin de la pièce du barde sur ses enfants ; je rais même tout-à-fait chrétien, s'il n'y avait une lé nuance entre le nom de *prévaricateur*, ou d'*homme dérég* que se donne le poète, et qui appartient à toutes les langue et celui de *pécheur* qui n'appartient qu'à la langue chr tienne.

Dans le cas où il n'y aurait pas ici d'interpolation, la di férence de ses idées et de son langage actuel pourraient s'e pliquer par le triomphe définitif de la foi catholique sur s doutes, à une époque un peu postérieure à celle de la con position du poème où on les a vus en lutte, et tout-à-fait à fin de sa vie.

J'ajouterai que tous les manuscrits s'accordent à donner i *extenso* les douze derniers vers, et les reproduisent presqu sans autre changement que l'orthographe ; il y a donc un forte présomption en faveur de l'opinion consolante suggéré par les sentiments chrétiens dont ils sont la poétique et tou chante expression.

Le chant du coucou de la vallée de Kiok paraît être chant du cygne du vieux barde-roi.

POÉSIES

D'ANEURIN.

LE GODODIN.

(DE 572 A 580.)

ARGUMENT.

ɜ les anciens poèmes bretons, il n'en est aucun qui ɔins expliqué et plus diversement compris que le *Go*-neurin; les critiques en conviennent unanimement, ɜron Turner, avec l'autorité de son nom, l'a con-ɔlusieurs époques, dans sa belle histoire des Anglo-)epuis la dernière édition de cet ouvrage, où il in-l'obscurité du sujet, sur la difficulté de dire d'une précise à quels événements le poème s'applique, calités il concerne, [1] la question n'a pas fait un pas: par l'aveu d'un savant gallois dont la candeur éga-ruction, mon respectable ami, le révérend Tho-ɜ, qui n'a pas hésité à confesser aussi l'impuissance de donner au poème une explication suffisante. [2] ɜmment encore, un autre écrivain, non moins es-u pays de Galles, reproduisant la même opinion, « Aucune critique de ce poème où le sujet ne sera dans son ensemble, ne peut manquer d'être impar-

ifficult to say to what precise event or locality it actually '. 1, p. 309, 5e éd. de 1828.)

lais erioed un esponiad boddhaol iddo. (*Hanes Cymru*, ɜ38.)

iticism of this poem, which did not treat the subject at ld not fail to be unsatisfactory. (*The literature of the* Thomas Stephens, p. 11, 1849.)

Rien de mieux dit assurément; mais si l'avis est excellent, l'exécution y répondra-t-elle?

Tentons cependant l'entreprise, quelque téméraire qu'elle soit; et, pour mettre un peu d'ordre en cette matière, analysons d'abord le poème. Appelant ensuite à notre aide l'histoire et la géographie, nous verrons de quelles lumières elles éclairent le sujet.

L'éloge de parents, d'amis, de compatriotes, de compagnons d'armes, chefs au collier d'or, tués dans une bataille: voilà le sujet des chants d'Aneurin: les suites funestes de l'ivrognerie, cause de leur désastre; telle est la moralité de son œuvre: elle ressort de toutes les stances du poème; elle est jointe au récit même des exploits qu'il célèbre: il loue la bravoure des héros, mais il déplore en même temps le penchant qui les a perdus.

C'est l'époque d'une fête solennelle appelée Koekerz, qui a lieu tous les ans sur une grève, aux environs d'une citadelle du pays de Gododin, nommée Kaltraez, et qui dure plusieurs jours: les guerriers du nord de l'île de Bretagne s'y rendent de tous côtés, du fort d'Édin, d'Arc'hlud, de l'Argoed, du Lenn, du Lechleiku et d'ailleurs; le barde fait partie de ces bandes: il accompagne un puissant chef couronné de ses amis, Owen, fils d'Urien, à qui l'auteur s'adresse dès le début, et dont l'éloge ouvre le Gododin, tenant lieu de l'invocation à la Muse et de l'exposition classiques obligées.

Les bandes qui se rendent à Kaltraez sont bruyantes et joyeuses: en partant ou en route, elles se sont égayées par de copieuses libations; l'une d'elles ne tarde pas à être punie de son intempérance: placés en embuscade, les Déiriens et les Berniciens la surprennent et la massacrent sans bruit.

Ce premier succès enhardit l'ennemi: il attaque un second corps de quatorze cents hommes du clan de Ménézok, autre chef de guerre illustre: quoique pris de vin, les guerriers bretons font bonne contenance; ils se défendent vaillamment,

tout en battant en retraite, et s'ils succombent, ce n'est pas sans avoir tué plus d'un aventurier païen.

Survient un troisième clan breton, le plus nombreux de tous, parti du fort d'Édin, et sous la conduite d'un chef appelé Tudvoulr'h-le-Grand. Tudvoulr'h se poste au bord d'un rempart, derrière lequel les Bretons s'abritent, et le sang ennemi coule à flots, quand la marée montante envahit la plage et sépare les combattants.

Rentrés dans la forteresse de Kaltraez, les Bretons passent la nuit à boire à la lueur des torches.

Dès le point du jour, Tudvoulr'h monte au sommet de la citadelle pour observer l'ennemi : puis, poussant le cri de guerre, il fait une sortie vigoureuse, suivi d'un grand nombre des siens qui se battent le long de la tranchée, jusqu'à ce que la nouvelle marée les fasse reculer comme la veille.

Troisième engagement le lendemain, et plus terrible encore dans la tranchée même. Cette fois, le parti des Bretons, grossi d'une foule d'auxiliaires successivement arrivés, est extrêmement nombreux ; ils forment trois armées qui ont à leur tête trois chefs de peuples, dont l'un spécialement distingué par le poète est Kenon, fils de Kledno, d'Édin : les deux autres, Kenren et Kenrik, partagent avec lui la gloire de n'avoir jamais subi le joug des Déiriens.

Ils font un grand carnage, mais ils en eussent fait un plus grand encore, s'ils avaient bu modérément. Eux aussi, et différents chefs dont le poète chante les louanges, ne reculent que devant les vagues de la mer.

Moins imprudent que ses compagnons d'armes, Owen, le favori du barde, ne cherche point à combattre en état d'ivresse : il reste dans la salle du festin ; les fumées du vin une fois dissipées, il combattra mieux.

Les Logriens, alliés au parti du *Dragon blanc*, c'est-à-dire aux Saxons de Déir et de Bernicie, et les hommes du *pays tatoué*, autrement dits les Scots ou les Pictes, vont faire l'é-

preuve de son épée. On entend un appel aux armes; un long cri de mort et de malédiction s'élève contre l'ennemi; et le chef des Scots, le fils d'Héoki, malgré sa lance enchantée, son impétuosité d'aigle, son ardeur comparable à celle du soleil, est mis en déroute. Percé au cœur de la main d'Owen, il tombe; ses nobles l'abandonnent parmi la rosée; son cadavre devient la proie des corbeaux.

Dans cette mémorable affaire, une foule de guerriers bretons s'illustrent aux côtés d'Owen : les plus dignes d'éloges. sont Budvan, qui meurt près de la palissade, plutôt que d'abandonner son poste; Gwennaboui, qui ne grévait pas ses colons pour ses armements; Marc'hleu, qui a payé précédemment le tribut à l'ennemi, mais qui s'en est libéré, et défend aujourd'hui, comme Budvan, et avec non moins de bravoure, un des passages de la même tranchée : Karédik, barde et guerrier, qui tombe aussi près d'elle, en gardant son pays; Karadok, également victime d'une rencontre avec l'ennemi sur la brèche du rempart; Peil, second fils du barde Liwarc'h-Henn; Gwion, frère de Kendelann; Gwlighed de Gododin, qui a blâmé éloquemment l'inopportunité du festin; Ruvon, généreux envers les prêtres et les bardes; Morien, chef étranger fameux, vassal de Ménézok, et Kenon lui-même, qui n'abandonne la plage qu'en voyant les flots engloutir les cadavres des combattants.

Kenon était assis sur son trône, dans une salle magnifique et crénelée de la forteresse de Kaltraez, où il traitait somptueusement les guerriers bretons, quand retentit l'appel aux armes : ordonnant aussitôt que l'on cessât de boire, il s'était levé précipitamment, il avait couru à la tranchée, et, pareil à un feu de bruyère, il avait dévoré la plaine. Cependant ses coups ne furent pas aussi bien dirigés qu'à l'ordinaire; l'effet de l'hydromel rendit son bras moins ferme.

A la suite du succès remporté par les Bretons, un vieillard vient faire, de la part des ennemis, des propositions de paix :

mais les Bretons refusent d'entrer en accommodement, et jurent héroïquement que les guerriers d'Arc'hlud ne seront point opprimés avant que toute leur armée ne soit couchée sur le champ de bataille.

Ils poussent donc de nouveau le cri de guerre, sur l'avis de Morien peut-être, et, tandis que le poète entonne en l'honneur de ce chef un bardit d'incantation mêlé d'imprécations terribles contre une princesse qu'il appelle *Bun, la Belle Traîtresse;* elle périt avec un de ses généraux les plus fameux; les Logriens, ses soldats, s'envolent comme des oiseaux de proie devant les hommes d'Arc'hlud, et son corps demeure exposé sur les remparts de la citadelle bretonne.

Mais cette nouvelle journée de gloire devait être fatale au poète. Demandant la permission de parler de lui-même, après avoir tant parlé des autres, et s'adressant au chef Kéneu, fils du barde-roi Liwarc'h-Henn, il énumère les vertus du chef, vertus parmi lesquelles il place en première ligne sa charité envers les captifs et son penchant à les racheter : or, Aneurin a été fait prisonnier, à la suite des trop copieuses libations auxquelles il a pris part; il a été jeté au fond d'un cachot souterrain où il composait son chant de Gododin, quand le fils généreux du barde Liwarc'h-Henn l'est venu délivrer.

Après avoir ainsi payé son tribut de reconnaissance, Aneurin reprend le fil interrompu du récit.

Quoique les Logriens soient en fuite, tout n'est pas fini : voici venir les Berniciens dont ils sont les alliés; ils vont surprendre les Bretons vainqueurs qui se sont remis à boire. Mais l'échanson du festin, honteux des excès de ses compagnons d'armes, fait résonner son épée au milieu de l'orgie, puis dans la bataille, car la salle du banquet envahie par l'ennemi, devenue le théâtre même du combat, se remplit de chevaux morts, de sang et de harnais poudreux : son épée sonne comme un glas funèbre sur la tête des Berniciens; la garnison, sortant comme un torrent, les repousse, et rentre,

comme un torrent, dans le fort. L'échanson et ses frères d'armes commandés par Kenon, ce taureau du tumulte, brise le front de bataille ennemi : les étrangers s'enfuient comme des daims. Le barde alors entonne un chant de triomphe où il rappelle la défaite et la mort du chef des Scots, de ce fils d'Héoki qu'il a déjà chanté, auquel il donne ici le surnom de Brec'h ou de *Tatoué*.

Mais où est Morien? Comment n'a-t-il point pris part au nouveau succès des Bretons, lui si valeureux et si vanté naguère? Quoi! le chef ennemi a pu venir piller les Bretons, la Belle Traîtresse a incendié leur pays, et il n'a été vu ni au premier ni au dernier rang de ceux qui ont repoussé les Saxons? Non! Morien, à moitié ivre, est étendu dans le cellier, dévorant un quartier de daim!

Malheureusement, à la suite du combat, il trouva beaucoup d'imitateurs : une orgie générale recommence au crépuscule, en face du champ de bataille, pour finir au crépuscule : aussi les frontières bretonnes sont-elles de nouveau envahies par des bandes altérées de sang, de pillage et de vengeance. Un petit fils d'Aneurin, appelé Huvelin, se lève pour les repousser, avec les guerriers confédérés : digne de son clan et de son aïeul, il se fait un piédestal des cadavres du parti de Brec'h : Kenon, lui aussi, le barde Eidol, Peil, le fils de Liwarc'h-Henn, et beaucoup d'autres officiers illustres du clan de Ménézok tuent sept fois autant de guerriers ennemis qu'ils sont de combattants. Vain succès! Courant au secours de la tranchée, sans être suivi des siens que l'ivresse assoupit, Owen est tué sur la brèche : le barde et les lamentations seront désormais inséparables!

Ménézok périt également; posté avec un corps nombreux au principal passage de la tranchée, il a défendu héroïquement les Thermopyles de la Bretagne, et si les ennemis ont passé, ce n'est qu'après sa mort.

L'appel aux armes et les malédictions des bardes contre

eux avaient été inutiles : c'est de même inutilement qu'un héros, neveu d'Aneurin, non content de blâmer l'inopportunité du festin, comme Gwlighed, ou de brandir son épée, d'indignation, dans la salle du banquet, comme l'échanson, renverse les tables des chefs et celles des soldats, et montre un courage héroïque; c'est vainement encore qu'un nouvel appel aux armes et au secours retentit sur le champ de bataille : une fois enivrés, les Bretons sont présomptueux : la citadelle est prise ; le cellier, la salle du festin deviennent le théâtre d'une horrible boucherie : les flots eux-mêmes, conjurés contre les Bretons, montent dans la mêlée, et, de trois cent soixante-trois chefs au collier d'or, il n'en échappe qu'un sur cent, après sept jours de combat.

Le barde se nomme parmi les quatre guerriers survivants, dont le premier est Kenon, attribuant leur salut à la valeur de leurs armes, et le sien au mérite de ses chants : il reste pour pleurer les guerriers qu'il a vus se rendre à la fête du Koelkerz, qu'il a vus perdus par leurs excès, noyés dans les flots et le sang, dépouillés de leurs biens, chargés, en la personne de leurs compatriotes, d'un tribut onéreux; qu'il a vus tomber avec la patrie bretonne; mais qu'il a vus aussi semer le champ de bataille d'ossements étrangers, et donner la tête du principal chef ennemi, la tête de Domnal Brec'h a dévorer aux corbeaux; il reste pour pleurer solennellement avec tous, dans la fête funèbre annuelle, les braves gardiens du rempart, qu'avec tous, il a aimés.

Ainsi finit le Gododin.

Suit un épilogue habilement soudé au poème, et du reste presqu'aussi ancien, mais que je croirais plutôt l'œuvre d'un barde du clan d'Aneurin que d'Aneurin lui-même ; (j'en dirai plus tard la raison.) Evidemment, l'auteur a pour but de rendre le courage et l'espérance aux Bretons abattus par le désastre de Kaltraez : c'est l'éloge du fameux Ghérent, grand-père d'Aneurin, tué à la bataille de Longborz.

Prédisant à la manière des bardes, quoiqu'il parle au passé, ou célébrant une victoire déjà due à l'assistance miraculeuse du Saint, l'auteur attribue à Ghérent l'honneur d'avoir vengé la patrie bretonne et effacé la honte du désastreux banquet.

Les vers par lesquels il finit renferment, sous une forme voilée, tout l'enseignement du poëme : héros, lui aussi, pendant sa vie, d'un autre banquet d'hydromel, le saint en buvant sobrement, avait honoré la coupe.

Maintenant à quels événements de l'histoire, à quelles localités de l'île de Bretagne, le Gododin a-t-il rapport?

Bien que l'histoire nous apprenne peu de chose sur les anciens Bretons du nord, elle nous en dit assez pour nous guider dans nos recherches.

Du temps où vivait saint Gildas, frère d'Aneurin, on voyait un rempart qui commençait à la ville aujourd'hui nommée Dumbarton, patrie du Saint, et allait de l'ouest à l'est, presque jusqu'à la ville actuelle d'Edinbourg, traversant dans toute sa largeur l'isthme resserrée entre l'embouchure de la Clyde et celle du Forth.

» Les Romains, dit Gildas, avaient fait construire ce rempart d'une mer à l'autre, pour arrêter l'ennemi et pour mettre l'île à l'abri des incursions du côté du nord : malheureusement, les ouvriers inexpérimentés à qui furent confiés les travaux, manquant de guides pour les diriger, y mirent moins de pierres que de gazon, et ils ne furent d'aucune utilité. [1]

» En effet, continue l'historien contemporain, la nation des Scots ou des Pictes, ces premiers ennemis que nous ayons

[1] [Imperium romanum] jussit construere, inter duo maria, trans insulam, murum, ut esset arcendis hostibus... civibusque tutamini. Qui vulgo irrationabili absque rectore factus non tantum lapidibus quam cespitibus, non profuit. (Gildas, *de excidio Britanniæ*, éd. de Gale, p. 4.)

en à combattre, percent souvent le rempart, et massacrant les habitants, fauchant, battant, comme une moisson mûre, tout ce qu'ils trouvent; ils passent! [1] »

De distance en distance, ce rempart était muni de fortes tours [2] et de citadelles, faisant face à la mer du midi pour pouvoir épier les navires saxons; il était bordé de plusieurs villes où il y avait garnison du temps des Romains. [3]

A ces détails, Bède en ajoute d'assez importants. Selon lui, le rempart n'était pas un mur, mais une tranchée; « car un *mur*, observe-t-il, est de pierres, tandis qu'une *tranchée* est de gazon, arrangé en forme de mur. Uue palissade de pieux domine celui-ci; au devant, existe un fossé d'où le gazon a été tiré: le fossé est très profond et garni de redoutes, d'une mer à l'autre: elle devait servir de barrière contre l'ennemi partout où l'eau ne lui en opposait pas une toute naturelle: elle commence à l'est, et, se prolongeant vers l'ouest, elle finit à la ville d'Alcluith (Dumbarton. [4]) »

C'était comme on le voit un véritable *vallum*.

Quoique postérieur à Gildas de quatre cents ans, et de deux cents à Bède, le chroniqueur populaire Nennius mérite que nous tenions aussi compte de son témoignage, car, il complète les leurs, sans les contredire.

D'après les traditions nationales dont il s'est fait l'écho, la tranchée aurait été défendue par sept châteaux parmi lesquels

[1] Gens Scotorum Pictorumve... illi priores inimici,.. terminos rumpunt, cædunt omnia, et quæque obvia maturam ceu segetem, metunt, calcant, transeunt. (*Ibid.*, p. 5.)

[2] Turres per intervalla collocant ad prospectum maris. (*Ibid.*, *ibid.*)

[3] Urbes collocatæ fuerunt in littore oceani ad meridianam plagam qua naves eorum [hostium] habebantur... et inde timebantur. (*Ibid.*, *ibid.*)

[4] Beda. *Histor. eccles.*, lib. 1, éd. de Gale.

on voyait un édifice de forme ronde, bâti en pierres polies, qui était un arc de triomphe. [1]

Les bornes qu'il donne à la tranchée sont celles assignées par Gildas et Bède; [2] il ajoute seulement que les Bretons la nommaient *Gwal* ou *Gwaoul*, traduction littérale du latin *Vallum*; [3] et que, depuis une rivière appelée Riminden, jusqu'à une autre rivière appelée *Kaldr*, elle portait le nom de Penltun. [4]

A tous ces détails, il faut joindre quelques observations très intéressantes faites sur les lieux mêmes par Camden. De son temps, on pouvait encore suivre les traces du rempart; il montait ou descendait suivant la nature du terrain; il était à pic en rase campagne et bordé, en dehors, du vallum ou tranchée profonde (maintenant comblée) dont on vient de parler; en dedans, existait une chaussée, interrompue ça et là, qui était la voie militaire. Quelques ruines des villes de guerre bâties également à l'intérieur, de mille en mille pas, où habitèrent primitivement les garnisons romaines dites *areanorum*, se voyaient aussi. L'empire, à son déclin, comme le remarque Ammien Marcellin, finit par abandonner la défense de ces forts aux indigènes, dont l'intérêt propre était la meilleure sauvegarde pour le pays : « Ne défendaient-ils pas en effet leurs terres, leurs fortunes, leurs épouses, leurs enfants, leur vie, et un bien plus précieux encore, leur liberté, » selon la belle observation de Gildas?

[1] Septem castellis inter utraque ostia, domumque rotundam politis lapidibus... fornicem triumphalem. (*Nennius*, p. 19, ad calcem, éd. de Stevenson.)

[2] Ad ostium fluminis Cluth (la Clyde) et Kerpentaloch... murus ille finitur rustico opere. (*Ibid.*)

[3] Vocatur britannico sermone *Guaul*. (*Ibid.*) *Gaaul*. *Gual*. *Gauul*. (*Ibid.*)

[4] Penltun dicitur a flumine *Kaldra* usque ad Riminden. (*Ibid.*)

C'est ce qu'ils faisaient de son temps, c'est ce que firent glorieusement les guerriers chantés par son frère; (car on a deviné le but d'une aussi longue exposition:) les hommes du fort d'Arc'hlud ou Alclwyd, maintenant Dumbarton, compatriotes d'Aneurin; ceux du fort d'Edin, la ville actuelle de Karidin, si ce n'est Édimbourg, postés, les uns et les autres, aux deux extrémités de la tranchée; ceux du Lenn ou du Lennox; ceux de Gododin, ou de *Manau Guotodin,* comme l'appelle Nennius,[1] dont Aneurin était le chef, et dont il a donné le nom à son poëme, qui peuvent être les *Ottadini* de Ptolémée; ceux de *Lec'hleiku* ou du Linlythquo; ceux de Reghed et de l'Argoed, ou du Cumberland actuel; enfin tous les guerriers bretons du val de la Clyde et des contrées circonvoisines, de la mer à la mer, veillaient à la garde de cette tranchée qui les défendait, d'un côté, contre les Pictes et les Scots, et de l'autre, contre les Logriens et les Angles établis dans le pays des anciens Déiriens et Berniciens.

Ce fait constaté, il me reste à trouver sur quel point de la tranchée les héros du Gododin combattirent et moururent; en d'autres termes, où est situé le champ de bataille de Kaltraez.

Existe-t-il un lieu ainsi nommé? Jusqu'ici, tous les antiquaires, sans exception, ont répondu qu'il n'y en avait point: l'assertion est un peu téméraire, et je crois qu'on peut la combattre.

Je ferai d'abord une simple observation: l'usage a prévalu d'écrire Kattraez, mais il y a autant d'autorités pour écrire Kaltraez: les manuscrits orthographient indifféremment des deux manières, comme on peut le voir par celui qu'a suivi l'éditeur du *Myvyrian,*[2] et comme on le verra par nos variantes.

[1] De parte sinistrali, id est de regione quæ vocatur *Manau Guotodin.* (Ed. de Stevenson, p. 53.)

[2] P. 5, vers 29, et p. 6, vers 21 et 22.

Je remarquerai en second lieu que cette localité ne deva pas être trop éloignée de la mer, puisqu'Aneurin parle plu sieurs fois de la grève voisine, et de la marée, sous laquelle dit-il, la grève disparaît.

Elle était donc située vers une des extrémités de la tranchée du côté d'Edin ou du côté de Dumbarton, à une distance tell que la mer en entrant, soit dans le fleuve du Forth, soit dan celui de la Clyde, pût faire sentir son flux jusqu'au fond de terres.

Maintenant si nous dirigeons nos recherches selon ces in dications, nous trouvons à quelques milles de Dumbarton, a bord même de la tranchée qu'elle coupe, et près de l'empla cement d'une ancienne citadelle, une rivière dont les eau grossies de celles du grand canal de Cumbernald et de celle de la Clyde, inondaient la plage aux grandes marées; or, comm cette rivière est la Kaldr de Nennius, (aujourd'hui appelé Calder;) et comme *plage* ou *grève* se rend par *Traez*, dans tou les dialectes celtiques, je ne doute pas que celle-ci n'ait ét nommée *Kaldr-Traez*, ou *plage de Kaldr* par les anciens Bre tons, et qu'elle ne soit conséquemment le lieu célèbre qu'A neurin appelle *Kaltraez*. [1]

Sa position, à portée du flux de la mer, était d'ailleu celle de différentes citadelles de la tranchée, et probableme avait-on recherché cette seconde barrière contre l'ennem car Camden remarque, en parlant d'une autre place de guer du voisinage, estimée, dit-il, la plus forte de toute l'Ecoss *que sa plaine est très-bourbeuse à cause du flux de la mer*, q *la couvre tout entière*.

[1] Davies écrit *Traeth*, selon l'orthographe galloise, et le re par *littus, arena*. Owen Pughe, par « *shore, sand* between high a law water marks. » Dom Le Pelletier, selon l'orthographe breton écrit *traez*, et le traduit par « *sable, grève, rivage*, qui se déco à mesure que la mer baisse. » Un de nos vieux dictionnaires, di porte *arène*. Le Gonidec écrit *treaz*, sable, grève, rivage.

A en juger par la description pompeuse qu'Aneurin fait de la salle de Kaltraez, cette place devait être une des plus belles forteresses de la tranchée, et dans le genre de celle dont Nennius vante l'arc de triomphe et les pierres polies. La beauté et la grandeur de ses pierres, non moins que le vin qu'on y but et les étrangers qui l'envahirent, ont aussi frappé divers bardes postérieurs à Aneurin. « Kaltraez, dit l'un d'eux, si célèbre par ses étrangers, et ses pierres, et son royal banquet. »[1]

Développant le témoignage de notre barde, lorsqu'il fait allusion aux tours de Kaltraez et qu'il nous montre le chef Tudvoulc'h à leur sommet, pour épier l'ennemi, un autre poète gallois nous en apprend le nombre exact :

« L'antique Kaltraez, remarque-t-il, avait trois tours. »[2] C'était la tradition du XV[e] siècle, époque où ce poète vivait. On se rappelait aussi de son temps, qu'Owen, fils d'Urien, n'avait pas été étranger aux affaires de cette citadelle : seulement, on avait perdu le fil de la vérité historique, et l'on se figurait qu'il l'avait reprise aux Saxons et détruite,[3] tandis qu'au contraire il y avait trouvé la mort.

La tradition écossaise du moyen-âge avait mieux gardé le souvenir, si non de la date, du moins d'un des principaux événements passés dans ces lieux : d'accord avec Aneurin, qui y fait vaincre et tuer le chef des Scots, Domnal Brec'h, par le fils d'Urien, un chroniqueur écossais du XIV[e] siècle, nommé Jean de Fordun, dit en propres termes : » Domnal Brec'h fut vaincu à la bataille de Kaltraez.... il était fils d'Héoki.[4]

[1] Kaltraez maour megedok
Allmer, ha maen, ha gwin ionok.
(*Myvyr. arch.*, t. 1, p. 180.)

[2] E tri zour enn Galtraez henn.
(*Lewis Glyn Cothy*, éd. du Rév. J. Jones, p. 140.)

[3] Bourioz Owen ab Urien. (*Ibid.*)

[4] Bellum *Kalatras* in quo victus est Domnal Brec.... Dovenald

Et il ajoute :

« Il fut tué par Owen, roi des Bretons. »[1]

Malheureusement, Jean de Fordun ne nous apprend pas l'année exacte de la mort de Domnal Brec'h ; il donne à cet événement trois dates différentes, 642, 678 et 686, dont aucune ne peut nous convenir, et nous laisse ainsi ignorer l'époque du désastre de Kaltraez.

Mais peut-être n'est-il pas impossible d'obtenir d'ailleurs les renseignements qui nous manquent.

L'antiquaire Lhuyd place la bataille vers 510 ; le docteur Owen Pughe, vers 530 ; M. Sharon Turner, sous Ida ou son successeur, c'est-à-dire de 547 à 568. Le révérend Thomas Price, de 520 à 570 ; M. Augustin Thierry, après 560.

Ecartons d'abord comme insoutenables les dates données par Lhuyd et Owen Pughe, qui, au surplus, n'allèguent pas l'ombre d'une preuve en leur faveur.

Reste l'opinion des trois autres critiques : je m'attache à la plus importante par l'autorité du nom.

« Dans une bataille désisive, où figurèrent d'un côté les Pictes et les Angles, dit le grand peintre de la conquête de l'Angleterre, de l'autre les hommes du val de la Clyde, les hommes du Forth et ceux de Déifr et de Brynich, c'est-à-dire du pays montueux situé au nord de l'Humber, la cause bretonne fut vaincue. Il y périt un grand nombre de chefs portant le collier d'or, marque du haut commandement chez les Bretons. Aneurin, l'un des bardes les plus célèbres, y com-

Varius, filius Eochi. (*Johan. Fordun. Scotto-chronicon*, p. 20, in-fol., éd. de Goodal. Edimbourg.) *Varius*, tatoué, bigarré, est la traduction du celtique *brec'h* ; en gaël *brek* ; en gallois *brith* ; en breton-armoricain, *briz* et *brech*. J. Davies écrit *brith*, et le traduit par *diversicolor*, *variegatus*, *varius*. Owen Pughe écrit aussi *brych*, variegated, brindled.

[1] Interfectus est ab Hoan, rege Brittonum. (*Ibid.*)

battit au premier rang, et survécut à cette grande défaite qu'il chanta dans un poème qui s'est conservé jusqu'à nous.» [1]

Selon M. Thierry, cet événement eut lieu après la mort d'Ida arrivée vers l'an 560, et l'on ne peut guère douter du fait : seulement, ayant pris par mégarde ces hommes de Déifr et de Brynich, autrement dits les Déiriens et Berniciens, pour les amis des Bretons, tandis qu'Aneurin en fait expressément les auxiliaires des Saxons, il semble donner à entendre que la bataille de Kaltraez fut livrée *avant* l'établissement définitif des royaumes Anglo-Saxons de Déir et de Bernicie.

Pour moi, s'il n'y avait pas quelque outrecuidance, en face d'une telle autorité, à émettre une autre opinion, je dirais que le fameux combat est du temps où les conquérants germains s'intitulaient déjà Déiriens et Berniciens; j'irais même plus loin, et, prenant pour point de départ l'an 568, fixé comme dernier terme par M. Turner, je reculerais de plusieurs années l'époque probable de la bataille.

Mes raisons, les voici :

Owen, le héros favori d'Aneurin, assistait, d'après Liwarc'h-Henn, au siége de Medcaud, avec Urien qui y tint bloqué Théodorik, monté sur le trône en 572, mort en 579. Plus heureux que son père, assassiné devant le fort, il survécut à cette affaire, et Aneurin le fait périr à la bataille de Kaltraez; j'en conclus que la bataille de Kaltraez fut postérieure au siége de Medcaud.

Maintenant, Liwarc'h-Henn nous apprend encore dans son poème sur la mort de ses fils, dont on ne peut guère reculer la date au-delà de 580, qu'à l'époque où il le composa, Owen n'existait plus.

La mort du chef breton, et conséquemment l'affaire de

[1] Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, 7e édit,, t. 1, p. 41.

Kaltraez, puisqu'il y fut tué, a donc eu lieu de 572 à 580.

Si l'année 578 était, par hasard, la date réelle, le chroniqueur écossais, Jean de Fordun, qui la met en 678, ne se serait trompé que d'un chiffre.

On s'étonnait beaucoup de ne voir figurer dans le Gododin, ni Arthur, ni Maelgoun de Gwéned, ni Rederc'h-le-Généreux, ni Gwallok, ni le roi Kaou, père d'Aneurin, ni Huël, son frère, ni Kendelann, ni Urien, ces fameux chefs bretons qui presque tous illustrèrent la première moitié du VI[e] siècle. On n'aura plus lieu d'être surpris qu'Aneurin n'ait pas fait revivre des morts.

En revanche, il nous donne une longue liste de leurs amis et parents à tous les degrés, frères, fils, petits-fils, neveux et cousins : c'est le fils de Keidio, c'est celui de Peïzan, c'est Nouézon, tous trois petits-fils de Kaou et neveux du barde : c'est Kenzelik d'Aéron, son petit-fils ; c'est Madok, petit-fils d'Urien et neveu d'Owen ; c'est le fils d'une fille de Gwallok, nommée Douéoué. Ce sont les chefs Keneu et Peil, fils de Liwarc'h-Henn ; c'est Gwennaboui, fils de Gwenn, fils aîné de ce barde ; c'est Gwion, frère de Kendelann, Rez, son ami, Kenon, son oncle, qui, tous trois, d'après Liwarc'h-Henn, vivaient encore à l'époque du siège de Madcaud.

Mais pourquoi, dit-on, Aneurin ne nomme-t-il par leur nom aucun des chefs Saxons Déiriens et Berniciens, aucun des fils d'Ida, dont l'un régnait alors ?

S'il ne les nomme pas, il poursuit de ses malédictions leur mère Bun, femme à qui Aneurin donne le sobriquet de *traîtresse,* en vantant sa beauté funeste.

Quoique Bretonne, quoique née au bord de la Clyde, et même belle-sœur d'Owen, à en croire les Triades galloises qui l'appellent une des trois princesses impudiques de l'île de Bretagne, [1] elle aurait épousé le féroce Ida, et changé son nom celtique en celui de *Ban* ou *Biban,* qu'il donna, en

[1] Myvyr. arch., t. 2, p. 14.

l'honneur d'elle, à l'un des premiers forts saxons bâti sur la côte orientale de l'île.[1]

Au reste, le barde, sans le désigner autrement que par le sobriquet de *sanglier*, fait encore allusion à un chef saxon qui pourrait être le Keawlin ou le Kouthwin de la Chronique saxonne, désigné de la même manière par Liwarc'h-Henn : la concordance de 577, époque à laquelle, selon cette Chronique historique, les deux chefs combattirent les Bretons, et de 578, date approximative de la bataille de Kaltraez, donnerait quelque fondement à cette opinion.

En déterminant d'une manière probable le lieu et l'époque du grand désastre pleuré par Aneurin; en constatant historiquement la valeur de son poème, j'ai battu, ce me semble, en brèche tous les systèmes auxquels le Gododin a donné lieu, y compris une hypothèse que je hasardai moi-même, il y a un grand nombre d'années, avant d'avoir assez étudié le sujet. M. Sharon Turner avait déjà sans peine victorieusement réfuté celui d'Edward Davies, le plus extravagant de tous, renouvelé par d'autres, qui plaçait à Stone-Henge, et en 472, la bataille de Kaltraez. Dans l'état actuel de la critique historique, de pareilles témérités tombent d'elles-mêmes et ne devraient pas se reproduire. Je ne m'arrêterai donc pas à discuter des assertions de tout point gratuites; et j'aborde enfin le texte et la traduction du Gododin : le lecteur y trouvera, j'ose l'espérer, la justification de mes conjectures.

Soit par un caprice de poète, soit par une lacune dans les manuscrits, Aneurin entre brusquement en matière de la manière suivante.

[1] Bambourg, d'abord appelée Banburch ou Bebbanburch. La *Généalogie saxonne* convient du même fait : *De nomine suæ uxoris suscepit* [*Dinguardy*] *nomen*, *id est Bebbanburch*, dit-elle. Mais elle ne s'accorde pas avec les Annales bretonnes et avec les autres écrivains saxons, quant au chef que Bun épousa. D'après elle, ce ne fut point Ida, ce fut un de ses fils. (Nennius, éd. de Stevenson, p. 52.)

ER GODODIN.

I.

Grezev gour oez, gwas :
Gourzet enn dias ;
Marc'h mouz, moung bras,
Adan morzoued, meger gwas ; [1]

Eskouet eskavn, ledan, [2]
Ar pedrein mein buhan ;
Kleze maour, glas, glan ;
Eze, aour a ban. [3]

Ne be hef ha mi
Kas ; e roim a ti
Gwell gouneim ; a ti
Ha'z mol dë moli. [4]

Kent ë gwaed ë laour
Nag it ë neiziaour ; [5]

[1] Gredyf gwr oed gwas
Gwrthyt am dias
Meirch mwth myngvras
A dan vordwyt megyrwas.
(*Mss. de Crickhowel*. Voy. ausssi le *My arch.*, t. 1, p. 1.

[2] Ysgwyt ysgafn llydan. (*Mss. de Plas Gw*

[3] Ar bedrein mein vuan
Kleduawr glas glan

LE GODODIN.

I.

Tout jeune, il possédait les qualités d'un homme : [il était] vaillant dans les combats ; un coursier vif, à longue crinière, [chevauchait] sous sa cuisse, tout jeune [et déjà] fameux ; [6]

Un bouclier léger, large, couvrait la croupe fine de son rapide [coursier] ; son épée [était] grande, bleue, étincelante ; ses éperons, d'or qui brille.

[O chef !] ce n'est pas moi qui te donnerai [sujet de] mécontentement ; je ferai de mon mieux pour toi ; pour toi et pour chanter tes louanges.

Plus tôt la terre [but] le sang que toi le [vin du] banquet ;

Ethy eur a phan. (*Mss. de Crickhowel.*)
[4] Ny bi ef a vi
Kas erof a thi
Gwell gwneif a thi
Ar wawt dy uoli. (*Ibid.*)
[5] Kynt y waet elawr
Nogyt y neithyawr. (*Ibid.*)

[6] Comme on l'a dit dans l'argument, il s'agit ici d'Owen, ou Evein, fils d'Urien.

N'ez adraoz Gododin, ar laour mordae,
Rag pebel Madok, pan atkorae,
Namen un oc'h kant, enn e delae. [1]

III.

Kaeaok kenneviad, kevlaz hef erouet; [2]
Ruzer erer enn er leir, pan liziouet; [3]
He ammod a bou not a karouet; [4]
Gwella gounaez he arvaez; ne kiliouet
Rag bezin Gododin, o terc'houet; [5]
Hezer, kemmellae brezel; banaouet; [6]
Ne nodi naz eskez nag eskouet; [7]
Ne hellir annez re faez bouet
Rag erged kadvanneu kadouet. [8]

IV.

Kaeaok kenoraok, bleiz he baran, [9]

[1] Nys adraud Gododin ar lawr mordei
Rac pebyll Madauc pan atcorei
Namyn un o gant yn y delei. (*Mss. de Plas Gwy*
[2] Caeawc cynniviad cyulad e rwyt. (*Ibid.*)
[3] Ruthyr eryr yn ebyr pan lithiwyt. (*Ibid.*)
[4] Y amot a vu not a gatwyt. (*Ibid.*)
[5] Gwell a wnaeth y aruaeth ny giliwyt
Rag bedin ododin o techouyt. (*Mss. de Crickhowe*
[6] Hyder gymmell ar vreithel vanawyt. (*Ibid.*)

Le Gododin ne compte, sur le rivage de la mer, devant les tentes de Madok, [10] quand il revint, qu'un [guerrier] sur cent de retour.

III.

Ce chef couronné, avec son javelot [toujours] prêt, avait l'impétuosité de l'aigle du rivage, quand il a été alléché [par une proie]; sa promesse était une marque de son amitié; [11] il exécuta de son mieux son projet; il ne quitta pas l'armée de Gododin, en prenant la fuite; intrépide, il excitait la guerre; il y fut exalté; mais ni lance, ni bouclier ne le protégèrent : il n'est pas possible qu'une demeure trop [remplie] de succulente nourriture soit défendue contre l'attaque des hommes de guerre. [12]

IV.

Ce chef couronné à mine de loup, [portait] de

[7] Ne nodi nac hysgeth nag ysgwyt. *(Mss. de Plas Gwyn.)*

[8] Ny ellir anet ry vaeth vwyt
Rac ergit cadfannau catwyt. *(Ibid.)*

[9] Caeauc kynhorawc bleid e maran. *(Ibid.)*

[10] Il était petit-fils d'Urien et neveu d'Owen.

[11] D'après la version du Mss. de Plas Gwyn, il faudrait traduire: *Sa promesse était sacrée; il la tenait.*

[12] C'est le sens de cette maxime de Cicéron : *Nil potest venter cibo et potione completus.*

Gwevraour godroueaour torc'haour amran' : [1]
Bou gwevraour gwerz maour, [2] gwerz maour gwin
man. [3]
Hef gourzodez gouriz gouir diskran
Ez deue Gwened-a-Goglez, o rann,
Oc'h kesul mab Eskerann,
Eskouedour ankefan. [4]
. . . . (*)

V.

Kaeaok kenoraok arvaok enn gaour, [5]
Kent na diweg, gour gourz enn gweaour, [6]
Kenrann enn rak gwan, rag bezinaour,
Koueze pemp pemp-pount rag he lavnaour : [7]
Oc'h gouir Deuir ha Brenec'h, dic'hraour,
Ugent kant e divant enn un haour. [8]
Kent ë kik ë bleiz nag it ë neiziaour. [9]

[1] Guefrawr godrwyawr torchawr am ran. (*Mss. de Plas Gwyn.*)

[2] Gwefrawr godiw awr. (*Ibid.*)

[3] Gwerthvawr gwinvan (*Ibid.*) guerth gwin van. (*Mss. de Heng.*)

[4] Ef gwrthodes gwrys gwyar discrein
Kyt diffei wyned a Gogled ei ran
O gyssul mab ysgyran
Ysgwydawr angkyfan. (*Mss. de Plas Gwyn.*)

(*) J'indique, par ces points, les lacunes qui me paraissent exister dans le Mss.

[5] Caeawc kynhorauc aruawc ygkawr. (*Ibid.*)

[6] Kynodiwygwr gwrd eggwyawr. (*Ibid.*)

l'ambre en forme de bandeau tordu autour de ses tempes : l'ambre avait coûté cher; cher coûta le vin de l'orgie : il dédaigna la fureur d'hommes vils venant en Gwéned-au-Nord, 10 pour partager [nos dépouilles], d'après les conseils du fils d'Eskerann, le guerrier au bouclier brisé. .

. . . .

V.

Ce chef couronné, armé en guerre, brave, ardent au milieu du sang ruisselant, ce chef, avant qu'il n'eût été affaibli, avait, au front de bataille, fait tomber cinq fois cinq bataillons [ennemis] sous les coups de sa lance : des guerriers Déiriens et Berniciens,—hommes terribles,— deux mille périrent en une heure. Plus tôt loup eut la chair que toi le [vin, du] banquet; [ô guerrier.]

[7] Kyuran yn racuan rac bydinawr
Cwydei pym pymunt rac y la awr (*Ibid.*) rac y ta awr (*Mss. de Heng.*)

[8] O wyr deifr a Bryneich dychiawr
Ugeintcant eu diuant yn un awr. (*Mss. de Plas Gwyn.*)

[9] Kynt y gig y vleid nog yt e neithiawr.

[10] On donnait le nom de *Gwéned-du-Nord*, pour le distinguer de *Gwéned-en-Galles*, au petit royaume des Bretons de Strath-Clyde, qu'on nommait aussi royaume de Goglez ou du Nord. (Th. Price, *Hanes Cymru*, p. 277.)

Kent he buz ë bran nag it ë gelaour; [1]
Kent nag argevrein ë gwaed ë laour, [2]
Gwerz mez, enn kentez, gan livedaour. [3]
Kenet hir! ermegir, tra bo kerzaour! [4]

VI.

Gouir a aez Gododin c'hoerzin' ognao; [5]
C'houerven trin, a laen en emzuliao; [6]
Berr blenez enn hez ez int int-hao : [7]
Mab Bodgad gounaez goueniez gouniz he lao. [8]
Kent elouent e lanneu e penitiao, [9]
Ha henn ha ieuank ha hezer a lao, [10]
Dadel diheu Ankeu enn heu treiziao. [11]

[1] Kynt e vud y vran not yt allawr (*Mss. de Pl. G.*) y elawr (*Ms*[illegible]*Mss. de Heng.*)

[2] Kynt noc argyvrein e waet e lawr. (*Mss. de Pl. G.*)

Ce vers manque dans le Mss. de Hengurt.

[3] Gwerth med ygkynted gan liwedawr (*Mss. de Pl. G.*) liw[illegible]ed awr. (*Mss. de Heng.*)

[4] Kyfeid hir ermygir tra uo kerdawr (*Mss de Pl. G.*) kyneid [illegible] *hir* ermygir (*Mss. de Heng.*)

Le docteur O. Pughe a lu *Hynaiddhir* (dict. t. 2, p. 287,) [illegible] *et* a cru que c'était le nom d'un chef. Evan Evans est tombé dans [illegible] *la* même erreur.

[5] Gwyr a aeth Ododin chwerthin ognaw. (*Mss. de Pl. G*[illegible]*.*)

[6] Chwerw yn trin a lain yn ymduliaw. (*Ibid.*)

Plus tôt le corbeau eut sa proie que toi un cercueil ; 12 plus tôt que les lances ne furent poussées en avant, la terre [but] le sang, prix de l'hydromel [versé,] sous les portiques, 13 à la foule. Ah ! sois célébré longtemps ! sois glorifié, tant qu'existera le chanteur !

VI.

Les guerriers qui partirent pour Gododin riaient fort. Le combat [fut] très rude, avec des épées qui s'entrechoquaient ; les années qu'ils passèrent en paix furent courtes ; le fils de Bodgad, à la main vaillante, en fit des plaintes. Avant qu'ils pussent aller dans les églises pour faire pénitence, 14 et les vieux, et les jeunes, et les [plus] vigoureux de poignet, les traits sûrs de la mort les transpercèrent [tous.]

[7] Byrr vlyned yn hed yd ynt yndaw (*Ibid.*) udynt yndaw (*Mss. de Heng.*)

[8] Mab Botgat gunaeth guynieth gunith e law. (*Mss. de Pl. G.*)

[9] Kyt elwynt y lanneu y benytiaw. (*Ibid.*) M. Sharon Turner a cru qu'on devait lire : Kyt elwynt y lawn eu y benytiaw ; mais il s'est évidemment trompé.

[10] A hen a ieueinc a hydr allaw. (*Ibid.*)

[11] Dadyl diheu angeu yn eu treidiaw. (*Ibid.*)

[12] En suivant la version du Mss. de Plas Gwyn, on traduirait : *Le corbeau eut sa proie plus tôt* que l'autel.

[13] A la lettre : *à l'entrée* [de la salle] ; dans le vestibule.

[14] On ne doit pas oublier qu'Aneurin était chrétien et frère de saint Gildas, le Jérémie breton.

Gouir a aez Gododin c'hoerzin' gwanar : [1]
Diskennez enn bezin trin diac'har ; [2]
Houei laze a lavnaour , heb maour tridar , [3]
Kolovn gleou , reiz , beo ; roze arfar . [4]

. . . .

. . . .

. . . .

VIII.

Gouir a aez Kaltraez oez fraez ë lu ; [5]
Glas mez , heu ankouen , ha heu gwenouen bu ; [6]
Tric'hant , troue peiriant , enn kadaü ; [7]
Ha , gouede elouc'h , tavelouc'h bu : [8]
Kent elouent e lanneu e penitu , [9]
Dadel diheu Ankeu enn heu treuzu . [10]

. . . .

. . . .

[1] Gwyr a aeth Ododin chwerthin wanar. (*Mss. de Plas Gwy*[illegible]n.)
[2] Digyn uei em bydin trin diachar (*Ibid.*) digynny ei emm byd[illegible]in. (*Mss. de Heng.*)
[3] Wy ledi a lavnawr eb vawr drydar. (*Mss. de Plas Gwy*[illegible].)
[4] Colofn glyw reith vyw rodi arwar. (*Ibid.*)
[5] Gwyr a aeth Gattraeth oed fraeth y lu. (*Ibid.*)

VII.

Les guerriers qui partirent pour Gododin riaient
marche : [soudain] une descente perfide [jeta]
tumulte dans l'armée ; [les ennemis] tuèrent à
ups de lances, sans grand bruit, une colonne
illante, bien rangée, vive ; ils la rendirent
uette.

. . . .
. . . .

VIII.

Des guerriers qui partirent pour Kaltraez l'ar-
ée était bruyante ; le pâle hydromel, leur breu-
ge, devint leur poison ; trois cents [s'élancèrent,]
travers les lances, en combattant ; mais, après
bruit, ce fut le silence : avant qu'ils pussent
ler dans les églises pour faire pénitence, les
aits sûrs de la Mort les transpercèrent.

. . . .
. . . .

[6] Glasved eu hancwyn a e gwenwyn vu. (*Mss. de Crickhowel.*)
[7] Trychant trwy beiriant yn catau. (*Mss. de Pl. G.*)
[8] A gwedy elwch tawelwch vu. (*Ibid.*)
[9] Kyt elwynt y lanneu y benytu.
[10] Dadyl dieu angeu yn eu treudu (*Ibid.*) y eu treudu. (*Mss. de Heng.*)

IX.

Gouir a aez Kaltraez, mez maez mezoun',[1]
Ferv, frouez laoun; oez kam nà'z kempouelloun;
E am lavnaour koc'h, gormaour, gourmoun,[3]
Doues, dengen ez emlazen' aer-koun.[4]
Ha ! 'r teulu Brinec'h ! pe ec'h barnasoun,
Diliou den enn beo n'ez gadaousoun ![5]
Kefel a kolliz difleiz oz oun ;[6]
Rugel en emwerzrein ren riadoun ;[7]
Ne mennouez gouraoul gwadaoul c'houegrour
Maban ë Kian, oc'h Maen gwenn koun.[8]

X.

Gouir a aez Kaltraez, gan gwaour,

[1] Gwyr a aeth Gattraez vedvaeth vedwn. (*Mss. de Crickh.*)

[2] Phyru fruythlaun oed cam nas cymhuyllwn. (*Mss. de Pl. G.*)

[3] Y am lavnawr coch gorfawr gwrmwn. (*Ibid.*)

[4] Dwys dengyn yd ymledyn aergwn. (*Ibid.*)

[5] Ar deulu Bryneich be ich barnasswn
Diliw dyn yn vyw nys gadawsswn. (*Mss. de Crickh.*)
Le docteur Owen a ici raison contre Evan Evans, qui a lu *dylif*, déluge.

[6] Cyueillt a golleis diphleis od ovn. (*Mss. de Pl. G.*)
Owen Pughe a cru qu'il fallait lire *oeddwn* (j'étais); mais pas un seul manuscrit, à ma connaissance, ne porte cette variante,

IX.

Les guerriers qui partirent pour Kaltraez, après s'être enivrés d'hydromel, [étaient] inébranlables, pleins de vigueur; (ce serait mal, si je ne les mentionnais pas) : avec des lames rouges, immenses, sombres, incessamment, opiniâtrément combattirent ces chiens de guerre. Ah! maison de Bernicie! si vous m'aviez eu pour juge, je n'aurais pas laissé en vie [chez vous] l'ombre d'un homme! Je perdis un compagnon inaccessible à la crainte; il tomba en résistant au terrible oppresseur; il ne demanda point la dot [de sa femme] à son beau-père, [9] le brave, le fils de Kian, [10] de la Roche au blanc sommet. [11]

X.

Les guerriers qui partirent pour Kaltraez, avec

aussi peu naturelle que sa traduction de ce vers. (V. son Dict. t. 1, p. 447.

[7] Rugyl yn ymwerthryn ryn riadwn. (*Mss. de Chrick.*)

[8] Ny mynws gwrawl gwadawl chwegrwn
Maban y Gian o vaen gwyngwn. (*Mss. de Pl. G.*)

[9] *C.-à-d.* il ne se maria point.

[10] Ce guerrier est peut-être Kian, surnommé Gwenc'hlan, barde du V[e] siècle.

[11] Probablement la ville actuelle de Manchester, dont les Romains auraient changé le nom breton Maengwenkoun (par contraction Mankoun) en *Mancunium*. Voy. la carte de Ptolémée.

Travodent enn hed enn hovnaour : [1]
Mil kant ha tric'hant a emtavlaour;
Gwear leiz a gwenodent gwaev laour;
Enn gorzav, enn gouriav, enn gouriaour,
Rag koskorz Menezok mouenvaour. [2]

XI.

Gouir a aez Kaltraez, gan gwaour,
Digemeruz heu hoed, heu ankenaour; [3]
Mez event melen, melus, maglaour;
Bloezen bou leuen; laouen kerzaour; [4]
Koc'h heu kleze maour ha plumaour, [5]
Heu lavn gwenn gwalc'h ha pedriolet pennaour
Rag koskorz Menezok mouenvaour. [6]

XII.

Gouir a aez Kaltraez, gan dez,

[1] Gwyr a aeth Gattraeth gan uawr
Travodynt eu hed eu hofnawr. (*Mss. de Pl. G.*)

[2] Milcant a trychant a emdaflawr
Gwyarllyt a gwynodynt waeulawr
Ef gorsaf eng gwriaf eng gwriawr
Rac gosgord Mynydawc mwyn vawr. (*Ibid.*)

[3] Dygymyrus eu hoet eu haganawr. (*Ibid.*)

l'aurore, se défendirent dans la déroute en braves : onze cents et trois cents s'entrechoquèrent; dégoûtante de sang, leur lance traçait un sentier sur la terre; [ils moururent] debout, en braves, en héros, au premier rang de l'armée de Ménézok, le [guerrier] courtois.

XI.

Les guerriers qui partirent pour Kaltraez, avec l'aurore, sont respectables par leur malheur, par leurs angoisses : ils burent l'hydromel jaune, mielleux, enivrant; leur vie fut un météore; ils réjouirent les chanteurs; ils rougirent [de sang] leur grande épée et leurs panaches, leurs lames bien fourbies et leurs heaumes à quatre côtés, à l'avant-garde de l'armée de Ménézok, le [guerrier] courtois.

XII.

Les guerriers qui partirent pour Kaltraez, avec

[4] Med yvynt melyn melys maglawr
Blwydyn bu llewyn llawer kerdawr. (*Ibid.*)
[5] Coch eu cledyfawr na phluvawr. (*Ibid.*)
[6] Eu llain gwyngalc'h a phedryolet benawr
Rac gosgordd mynydawr mwynvawr.
(*Mss. de Crickhowel.*)

Ne'z goreu, o kadaü, kewilez? [1]
Houei gounaezant enn keugant gelorouez
A lavnaour, laoun anaaoud hemb bedez! [2]
Goreu eo hen ken kestloun karentez. [3]
Eneint kreu hag ankeu oc'h henez, [4]
Rag bezin Gododin, pan bou dez: [5]
Ne'z goreu, dan poelliad, nerziad gouec'hez? [6]

XIII.

Gour a aez Kaltraez, gan dez, [7]
Ne leouez hef mez gwenn be noezez? [8]
Bou truan kenadkan kevlouez; [9]
E neges hef oc'h trac'hourez dringedez. [10]
Ne kresiaz Kaltraez
Maour mor ehelaez
E arvaez, uc'h arwez; [11]

[1] Gwyr a aeth Gattraeth gan dyd
Neus goreu o gadeu gewilyd. *(Mss. de Plas. Gwyn.)*
[2] Wy gwnaethant yn geugant gelorwyd
A llafnaur llawn anaawd em bedyd. (*Ibid.*)
[3] Goreu yw hyn kyn kystlwn carennyd. *(Mss. de Crick.)*
[4] Emeint creu ae angeu oe hennyd. *(Mss. Pl. G.)*
[5] Rac bedyn Ododin pan bu dyd. *(Mss. de Crick.)*
[6] Ce vers manque dans le manuscrit de Plas Gwyn.
[7] Ce vers manque aussi dans le même manuscrit.
[8] Ne lewes ef med gwyn veinoethyd. (*Ibid.*)
[9] Bu truan gynatcan gyuluyd. (*Ibid.*)

le jour, ne firent-ils pas, en combattant, la plus belle défense unanime? Ils firent certes bien des cercueils avec leurs lames, [bien des cercueils] remplis d'aventuriers sans baptême! [12] Cela vaut mieux que de former des alliances : [13] ils ranimèrent leur vie dans le sang et la mort, [14] à l'avant-garde de l'armée de Gododin, quand vint le jour : n'est-elle pas d'autant plus énergique qu'elle est plus comprimée, la vigueur du brave?

XIII.

Un des guerriers [15] qui partirent pour Kaltraez, avec le jour, n'avait-il pas bu [aussi] l'hydromel brillant qui lui fut fatal? un sort misérable lui avait été prédit; mais son occupation habituelle était de tout surmonter avec une ardeur extrême. Il n'alla point à Kaltraez de chef d'une ambition plus vaste, d'un étendard plus haut;

[10] Y neges ef o drachwres dringledyd. (*Mss. Pl. G.*)

[11] Ny chryssius Gattraeth mawr
Mor ehelaeth y arvaeth uch arwyd. *(Ibid.)*

L'éditeur du *Myvyrian archaiology* a détruit la mesure de ces trois vers en les publiant ainsi.

[12] De Saxons payens.

[13] On se rapelle ce vers de Liwarc'h-Henn : *Malheur aux jeunes gens qui recherchent les alliances!*

[14] Littéralement : *Le sang et la mort* [furent] *le baume de leur vie.*

[15] Le chef Tudvoulr'h-hir.

Ni bou mor kefor,
Oc'h Eidin eskor, [1]
A eskare oswez : [2]
Tudvoulc'h-hir! ec'h ë tir a he trevez!
Hef laze Saezon seizved dez! [3]
Perez he goured enn gour reiz, [4]
Hag he koven gan ugent kevezez. [5]
Pan deve Tudvoulc'h, tud nerzez,
Oez gwaed lan gwialvan mab Kilez. [6]

XIV.

Gouir a aez Kaltraez, gan gwaour,
Gweneb uzen eskorva eskouedaour; [7]
Kreu kerc'hent, ken hent treiaour; [8]
Enn kenvan mal taran tourf aesaour. [9]
Gour gorvent, gour ezwent, gour laour

[1] Ny bu mor gyfor
O Eidin yscor. *(Ibid.)*

[2] Aescarei oswyd (*Ibid.*) O ysgar ei oswys. (*Mss. de Heng.*)

[3] Tutvwlchir ech y dir ae drevyd
Ef laddei Saeson seithved dyd. (*Mss. de Pl. G.*)

[4] Perheit ei wrhyd yn wr rhyd. (*Ibid.*)
Owen a lu *pareit* ce qui change le temps de l'action, et un peu le sens.

[5] Ae govein gan ugein gyweithyd. (*Ibid.*)

[6] Pan dyvu Dudfwlch dut nerthyd
Oed gwaetlan gwialvan vab Kilyd. (*Ibid.*) Le manuscrit de Heng. écrit mal *Eilyd*.

n'y eut pas de plus grande armée, venant du
rt d'Edin, qui dispersa mieux les ravageurs
ıe la sienne : Tudvoulr'h-hir ! Une butte de
rre [est maintenant] sa demeure ! qu'il tua de
ıxons le septième jour ! [10] Son courage le main-
ıt homme libre, et son souvenir [est gardé]
ır tous ses auxiliaires. [11] Quand périt Tud-
ulr'h, ce renfort de sa nation, il fut [changé
] un lieu de sang, le poste du fils de Kilez [12]
· la tranchée. [13]

XIV.

Les guerriers qui partirent pour Kaltraez,
ec l'aurore, ne tentèrent point de se mettre
'abri de leurs écus ; ils cherchèrent du sang,
ınt le reflux de la marée ; dans le combat,
mme le tonnerre, retentissaient leurs bou-

Wyneb udyn ysgorva ysgwydawr. (*Mss. de Crick.*)
Creu kynhynt cynnullint reiaour. (*Mss. de Pl. G.*)
Yn gynvan mal taran twrf aesawr. (*Mss. de Crick.*)

[1]0 Le lundi ; on verra plus loin qu'on se battit une semaine
ère.

[1]1 Littéralement : *par vingt de ses auxiliaires.* M. Edward
ies a lu *ei gein* (ses illustres) ; mais ici, comme toujours, l'ima-
ation de ce trop ingénieux antiquaire a lu par ses yeux.

[1]2 Le héros Kilhour'h ou Kilhwc'h, si célèbre plus tard dans les
tes populaires gallois.

[1]3 Littéralement : *au poste de la palissade.* (De *gwial*, gaule,
u, palissade, et de *man*, lieu, poste.)

Hef rouege, a kezre a kezraour. [1]
Oz uc'h, le, lazez, a lavnaour, [2]
Enn kestuz, haearn, dur, arbennaour; [3]
E mordaei estenge a deladaour; [4]
Rag erze e tec'he bezinaour. [5]

XV.

Oc'h brezel Kaltraez pan azrodir, [6]
Maon dec'hourant; heu hoed bo hir; [7]
Edern diedern, ha mogen tir,
Ha meibion Godebok, gwerin enwir,
Deporzent gouesaour keloraour hir. [8]
Bou truan tonkedven, anken kewir [9]
A tonket i Tudvoulc'h ha Kevoulc'h hir;
Keit event mez gloeou, ourz liou pabir; [10]

[1] Gwr gorvynt gwr etwynt gwr llawr
Ef rwegei a chethrei a chethrawr. (*Mss. de Crick.*)

[2] Od uch lled lladei y lafnawr. (*Mss. de Pl. G.*) O dduch lle llades a llafnawr. (*Mss. de Heng.*)

[3] Yg gystud heyrn dur arbennawr. (*Mss. de Pl. G.*)

[4] Y mordai ystyngei a dyledawr. (*Mss. de Crick.*)

[5] Rac erthei erthychei vydinawr. (*Mss. de Pl. G.*) Ertrychei vidinawr. (*Mss. de Heng.*)

[6] O vreithell Gattraeth pan adrotir. (*Mss. de Crick.*)

iers. Le guerrier léger, le guerrier lâche, un uerrier rival le déchirait, et se battait avec un ombattant [digne de lui.] De haut en bas, en avers, avec leurs lames, les chefs coupaient, ans le tumulte, le fer et l'acier; [tant que] le vage de la mer s'abîma sous les vagues; et vant la marée, se retirèrent les [deux] arées.

XV.

Lorsque l'on parlera de la bataille de Kaltraez, peuples pleureront; leur regret sera long; [ils eureront] la souveraineté sans souverain, et terre [natale] assombrie, et les fils de Godébok, oupe loyale, que de longs chars funèbres porent à la tombe. 11 Il fut misérable le sort, il se rifia, le destin assigné à Tudvoulr'h et à Kéulr'h-hir; ensemble ils burent l'hydromel bril-

Maon dychurant eu hoed bu hir (*Ibid.*) dycharant. (*Mss de G.*)

[8] Edyrn diedyrn a mygyn dir
A meibion Godebawc gwerin enwir
Dyphorthynt gowysawr golerawr hir. (*Mss. de Crick.*)

[9] Bu truan dyngedven angen gywir
A dyngud i Dudvwlch a Chyvwlch hir. (*Ibid.*)

[10] Aed yvent vet gloew wrth liw babir. (*Ibid.*) Cyt yven ved. (*Mss. de Heng.*)

[11] Littéralement : *à la consomption.*

Keit be da he blas, he kas bou hir. [1]

XVI.

Blaen, ec'h ec'hong-kaer klaer, e gwgae; [2]
Gouir gwerez gwanar a he delenae, [3]
Blaen, digollovet bual, er eouenaour mordae; [4]
Blaen, gwiraod bragaod hef debezae; [5]
Blaen, aour ha porfor kan a he megae; [6]
Blaen, he destraour pask a he gwaredae [7]
Gwarslev, hag heno pred a he derledae; [8]
Blaen, e gwere gwaeour buzvaour, trae; [9]
H'ars enn lourou, bis-houer e tec'hae. [10]

XVII.

Enn haour kenhornan [11]

[1] Cyt vel da ei vlas ei gas bu hir. (*Mss. de Crick.*) Cyt vei da ei vlas y gas bu hir. (*Mss. de Heng.*)

[2] Blaen echeching gaer glaer ewgei. (*Mss de Pl. G.*) Blaen ych echinig gaer y negei. (*Mss. de Heng.*)

[3] Gwyr gweryd gwanar a e dilynei. (*Mss. de Crick.*)

[4] Ce vers est tronqué dans tous les manuscrits, et je ne réponds pas de l'avoir bien rétabli ; on lit dans le manuscrit de Hengurt: Blaen ar y.... dygalonnit vual; dans les autres : Blaen ar y bludue digollovit vual er ewyvnawr vordei.

nt, à la lueur des torches; ensemble [ils trouèrent] son goût agréable, [mais] son ressentiment ıt long.

XVI.

Le premier, des hauteurs de la belle citadelle ›se, [Tudvoulr'h] regarda; suivi de ses guerriers marche parmi la verdure, le premier, [il s'é-ıça,] buffe délié, sur le rivage écumeux; le pre-er, il avait versé la limpide cervoise; le pre-er, brillant d'or et de pourpre, il s'illus-; le premier, les chevaux qu'il avait nour-le préservèrent de toute injure, et il mérita e belle renommée; le premier, il avait poussé cri de guerre qui donne le butin, à la marée ›ntante, et, si elle ne l'eut arrêté, jamais il n'eut ulé.

XVII.

A l'heure où se leva le premier rayon du so-

Blaen gwirawt vragaut ef dybydei. (*Mss. de Pl. G.*)
Blaen eur a porphor cein as mygei. (*Ibid.*)
Blaen eddystraour pasc ae gwaredei. (*Ibid.*) Blaen eddystlawr. (*Mss. de Heng.*)
Gwarthlef ag evo bryd ai derllydei. (*Ibid.*)
Blaen erwyre gawr budvawr drei. (*Ibid.*)
o Arth yn llwrw byth hwyr y techei. (*Mss. de Crick.*)
1 Anawr gynhoruan. (*Mss. de Pl. G.*) A nawr gynhornan. (*Mss.* ng.)

Huan arweran, [1]
Gwledik ged kevkaen,
Nev enez Preden, [2]
Garv red rag ren
Aes, e lourou buzen! [3]

Bual oez arwenn [4]
Enn kentez Eiden; [5]
Erc'hez reodres ë mez mezouod; [6]
Eve gwin gwirod;
Oez erfid fedel;
Eve gwin govel, [7]
Aer bez enn arfel;
Aer geni 'nn fedel, [8]
Aer adan klaer, [9]
Keinen, kennet, aer, [10]
Aer seirc'hiaok,
Aer edenaok. [11]

N'ez oez diref eskouet [12]

[1] Huan arwyran. (*Mss. Pl. G.*) Huan ar wyran. (*Mss. de Heng.*)

[2] Gwledig gyd gyfgein
Nef ynys Brydein. (*Mss de Crick.*)

[3] Garw ryt rac rhyn
Aes e lwrw budyn. (*Ibid.*)

[4] Bual oed arwyn (*Ibid.*) anvyn. (*Mss. de Heng.*)

[5] Ygkented Eidyn. (*Mss. de Pl. G.*) Ygeunted. (*Mss. de Heng.*)

[6] Erc'hyd ryodres e ved medwawd. (*Mss. de Pl. G.*) Trihyd ryodres eved meduaud. (*Mss. de Heng.*)

[7] Yvei win gwirawt
Oed ervid fedel

eil, ce roi avec ses splendeurs, dans le ciel de l'île de Bretagne, quelle rude course devant l'assaut du bouclier, dans l'intention [de faire] du butin!

Le buffle [13] était [là] resplendissant, sous les portiques d'Edin; [14] il demanda d'un ton d'autorité de l'hydromel enivrant; il but le vin limpide, [puis] un engagement eut lieu dans la tranchée; il but le vin transparent; ce fut en signe de défi guerrier; le combat prit naissance dans la tranchée; un combat à aile déployée, un brillant, un flamboyant combat; un combat armé de pied en cap, un combat ailé.

Il n'y avait point de bouclier immobile devant

Yvei win gowel. (*Mss. de Pl. G.*)
[8] Aerveid yn arvel
Aer gennin vedel. (*Ibid.*)
[9] Aer a dan glaer. (*Ibid.*) Adan. (*Mss. de Heng.*)
[10] Kenyn kenit aer. (*Mss. de Pl. G.*)
[11] Aer seirchiawc
Aer edenawc. (*Ibid.*)
[12] Nid oed diryf y ysgwyd. (*Ibid.*)
[13] Le buffle délié, nommé précédemment, c.à.d. Tudvoulc'h.
[14] La ville actuelle de Caridin, ou Edimbourg même.

Gan gwaeaour; plemnoued [1]
Kouezen' kenwezion. [2]

Enn kad plemnoued, [3]
Diesik ez eaz;
Divevel ez talaz;
Hud ez ewilliaz,
Ken be ë laour glas [4]
Bez, gour gwelink bras! [5]
. . . .

XVIII.

Teizie amgant,
Tri loure novant,
Pemp pount ha pemp kant
Trec'houn, ha tric'hant; [6]
Tric'hant kad marc'haok [7]
Eidin aour uc'haok; [8]
Tri lu lorigaok;
Tri aour teirn torc'haok; [9]

[1] Gan waeawr plymnwyt. (*Mss. de Pl— G.*)
[2] Cuydyn gyvoedyon. (*Ibid.*) Cnydyn gynvedyon. (*Mss. de Heng.*)
[3] Ygcat blymnwyt. (*Mss. de Crück.*)
[4] Diyssic yd ias
Divevyl as talas
Hudit ewyllyas
Kyn by clawr glas. (*Mss. de Pl. G.*)
[5] Bed gwrweling vraisc. (*Ibid.*) *Braisk* étant évidemment pour *bras*, je n'ai pas hésité, malgré l'autorité de tous les manuscrits, à lire *bras*, et à le rétablir dans le texte.

s lances; dans la mêlée tombaient les combattants.

Dans la mêlée de la bataille, sans faiblir, il marcha; sans reproche, il affronta [l'ennemi]; des larmes, il en désira, avant qu'il eut la terre verte pour tombe, le héros de la grande plaine!

. . . .

XVIII.

Autour [de Tudvourl'h] s'avançaient, en trois torrents impétueux, cinq escadrons et cinq cents guerriers, plus trois cents; trois cents cavaliers de bataille brillants de l'or d'Edin; trois armées cuirassées; trois chefs portant le collier d'or;

[6] Teithi amgant
Tri llwry novant
Pymwnt a phumcant
Erchwn a trychant. (*Ibid.*) Trvychwn a trychant. (*Mss. de Heng.*)

[7] Tri chant chad varchawg. (*Ibid.*) Tri chat varchawc. (*Mss. de Heng.*)

[8] Eidyn euruchawc. (*Mss. de Pl. G.*)

[9] Tri lu lurugawc
Tri eurdeyrn dorchawc. (*Ibid.*)

Tri marc'haok diwal;
Tric'hant kehaval; [1]
Tri, kevnet kasnar, [2]
C'houerv gweskent eskar; [3]
Tri, enn trin, enn troum,
Gleou lazent ploum: [4]
Aour ĕ kad kengron,
Tri teirn maon
A deue oc'h Breton:
Kenrik ha Kenon,
Kenren oc'h Aeron. [5]

Gogegwerz enn hon
Deuir diwerogion!
Ha deue oc'h Breton
Gour gwell na Kenon,
Sarf seri gallon? [6]

XIX.

Eviz ë gwin ha mez ë mordae!

[1] Tri marchawc dywal
Trichat gyhafal. (*Ibid.*) Trichant. (*Mss. de Heng.*)

[2] Tri chysneit cysnar. (*Mss. de Pl. G.*) Tri chyfneit. (*Mss. de Heng.*)

[3] Chwerw flysgynt esgar. (*Mss. de Pl. G.*) Chwerfysgynt. (*Mss. de Heng.*)

[4] Tri yn drin yn drwm
Llew lledynt flwm. (*Mss. de Pl. G.*)

[5] Eur y gat gyngrwn
Tri theyrn maon
A dyvu o Vrython

trois cavaliers terribles; trois cents [autres] semblables à eux; [tous] trois, réunis par la haine, pressaient rudement l'ennemi; [tous] trois incessemment, lourdement, tuaient raides des braves :

Couronne d'or de la bataille, ces trois chefs de peuple étaient fils de Bretons : [c'étaient] Kenrik et Kenon et Kenren d'Aéron. 7

Louange égale à ces [braves] non subjugués par les Déiriens! Naquit-il des Bretons, guerrier plus vaillant que Kenon, ce serpent [redoutable] aux insolents étrangers?

XIX.

J'ai bu du vin et de l'hydromel sur la grève!..

Kynric a Chenon
Kynrein o.Aeron. (*Mss. de Pl. G.*)
Gogyverth yn hon
Deiwyr diverogion
A dyfu o Vrython
Wr well no Chynon
Sarph seri allon. (*Mss. de Crick.*)

7 Cette place était un de ces forts bâtis de mille pas en mille pas, pour défendre le rempart, et contenant les garnisons appelées en latin *Areanorum*; de là le nom d'*Aéron*.

. . . .

Maour ment ë gwaevir, [1]
Enn kevarvod, gouir. [2]

Bouet ë erer eresmege
Pan gresie kediwal kevdouere; [3]
Gwaeour, gan gwirz gwaoul, ken e dode; [4]
Aesaour delt am pelt a azave;
Pareu renn rouegiad degemmene; [5]
E kad, blaen bragad breve
Mab Semno, siouedez a he gouezẽ, [6]
Awerzuz ë enet, [7]
Er gweneb gribouillet, [8]
A lavn livet laze; [9]
Lazese hag a grouez hag a pre, [10]
Er a mod arvod arvaeze. [11]
Ermege kelanez [12]
Oc'h gouir gouec'her, kounnez,
Enn blaen Gwened gwane. [13]

. . . .

[1] Mawr meint y vehyr. (*Mss de Pl. G.*)
[2] Ygkyvarvod gwyr. (*Ibid.*)
[3] Bwyt y eryr erysmygei
Pan gryssiei gydywal cyfdwyreei. (*Ibid.*)
[4] Aour gan gwyrd wawl cyn y dodei. (*Ibid.*) Gwyrd waur. (*M[illegible] de Hengurt.*)
[5] Aessawr dellt am belt a adawei. (*Mss. de Pl. G.*)
[6] Y gad blaen bragad driwei
Mab Syvno syvedyd ai gwydei. (*Ibid.*)
[7] A werthus y eneit. (*Ibid.*)

. . . .

[Elles étaient] d'une grande longueur, les lances des guerriers, dans le combat.

Il brûlait de gorger les aigles quand il s'élançait avec fureur à la charge; il poussa d'abord le cri de guerre, du haut du rempart verdoyant; sous les boucliers [qu'il mit] en pièces le sol s'exhaussa; de ses lances il fit de terribles blessures; dans la mêlée, il brisa le front de bataille [ennemi,] le fils de Semno, qui était savant en astrologie, qui avait une âme non vénale et un visage imposant; il tua avec une lame aigüe; il eut tué avec plus d'ardeur encore et de célérité, si la coutume ordinaire avait été observée. [14] Il s'illustra par les cadavres des guerriers de vaillance, de haut rang, qu'il perça sous les yeux de [l'armée de] Gwéned.

. . . .

[8] Yr wyneb grybwylliet (*Ibid.*) grybwieit. (*Mss. de Heng.*)

[9] A lafn lifeit ladei. (*Mss. de Pl. G.*)

[10] Ledessit ag a thrwys ac affrei. (*Mss. de Pl. G.*) Lledessie ag a chrwys a phrei. (*Mss. de Heng.*)

[11] Er a mot aruot aruaethei. (*Mss. de Pl. G.*)

[12] Dirmygei gelaned. (*Ibid.*) Ermygei. (*Mss. de Heng.*)

[13] O wyr gwychyr gwnned
Ym blaen Gwyned gwanei. (*Mss. de Pl. G.*)

[14] La coutume de ne pas s'enivrer avant de se battre.

Eviz oc'h gwin ha mez ë mordae! [1]
Kan eviz, diskenniz gan fin manlud, [2]
Neb didrac'heved kobned drud. [3]
Pan diskenne pob ti diskennud; [4]
Ez deupo gwaeaned gwarz, na tec'hud: [5]
Prezent adraoz oez breic'hiaol glud. [6]

XX.

Gouir a aez Kaltraez bouant henouok;
Gwin ha mez oc'h aour bou heu gwiraod: [7]
Bloezen heu erben urzen devaod. [8]
Tri gour ha triugent ha tric'hant aour torc'haod,
Oc'h seul a gresiasant, uc'h gormant gwiraod,
Ne dianke namen tri, oc'h gouredri fosaod: [9]

[1] Yveis o win a med y mordei. (*Mss. de Pl. G.*)

[2] Can yveis disgynneis can ffin ffaut ut. (*Ibid.*) Can fin fanlut (*Mss. Heng.*)

[3] Nyt didrachyvet colwed drut. (*Mss. de Pl. G.*) Cobnet drud (*Mss. de Heng.*)

[4] Pan disgynnei paub ti disgynnut. (*Mss. de Pl. G*)

[5] Ys deupo gwaeanet gwerth na pechut. (*Ibid.*) Ath uodi gwa s nym gwarth na techud (*Ibid.*), et dans le *Mss. de Crickhowel* à l a suite du Gwarchan Maelderw. Voyez aussi le *Myvyrian arch.* p. 62, col. 2 et p. 83, col. 2.)

[6] Present adrawt oed vreichvawr drud. (*Mss. de Pl. G.*) Pre sent kyvadraud oed breychiawl glud. (*Ibid. Ibid. loco citato,* t *Myvyr. loc. cit.*) La multitude des variantes rend ces deux ve très obscurs : le docteur Owen les a traduits de deux manièr

J'ai bu du vin et de l'hydromel sur la grève! après avoir bu, je descendis en côtoyant le bord des fortifications, non sans ambitionner le cimier de ce brave. [10] Quand il descendit [lui-même], chaque maison descendit; et, si les vagues ne fussent venues [couvrir] le rivage, il n'eût point reculé : le présent [poème] rapporte que c'était un chef au bras invincible.

XX.

Les guerriers qui partirent pour Kaltraez étaient renommés; le vin et l'hydromel doré avaient été leur breuvage : l'époque de l'année était pour eux consacrée par la coutume. [11] De trois guerriers et trois vingt et trois cents portant le collier d'or, de tous ceux qui coururent [au combat], après

dans son dictionnaire (édit. de 1832,) t. 1, p. 167, et t. 2, p. 138.

[7] Gwyr a aeth Gatraez buant enwawc
Gwin a med o eur vu eu gwirawt. (*Mss. de Crick.*)
Med oc eur. (*Mss. de Pl. G.*)

[8] Blwydyn yn erbyn urdyn deawd (*Ibid.*) tridyn devawd. (*Ibid.*) Blwydyn eu erbyn urdyn deuawt. (*Mss. de Crick.*)

[9] Tri wyr a thri ugeint a tri chant eur dorchawc
Or sawl yt gryssyasant uch gormant wirawt
Ni diengis namyn tri o wrhydri fossawt. (*Ibid.*) Ny diengei. (*Mss. de Heng.*)

[10] C'est-à-dire, la gloire du fils de Semno dont il vient de parler.

[11] C'était la fête du Koelkerz.

Deu kadki Aeron ha Kenon taeraod,
Ha menneu, o'm gwaedfreu, gwerz më gwenn[illegible]
gwaod. [1]

XXI.

Men kar, enn gwin bar, ned gogerc'haod
Oc'h neb un e be oc'h Gwenn Dragon deuod. — [2]
Ne didolet enn kentez oc'h mez gwiraod;
Hef gounae arbeizik perzin arvodiaok : [3]
Hef diskrein enn kad, diskrein enn aelaod. [4]
Ned adraoz Gododin, gouede fosaod,
Pan be no liven lemmac'h nebaod. [5]

. . . .

XXII.

« — Arv amkennull !

[1] Deu gatki Aeron a Chenon dayrawt
Ha mynheu om gwaetfreugwerth vy gwennwawt. (*Mss. de Crick.*)

[2] Vygkar yngwynvar nyn gogyrhawd
O neb ony bei o gwyn dragon deueawt. (*Mss. de Pl. G.*)
Deucant. (*Mss. de Heng.*)

[3] Ny didolit ygkynted o ved gwiraut
Ef gwnei arbeithing perzing aruodiauc. (*Mss. de Pl. G.*)
Es gwnei arceithing. (*Mss. de Heng.*)

[4] Ef discrein ygkat discrein yn aelawt. (*Mss. Pl. G.*) Es discrein. (*Mss. de Heng.*)

[5] Pan fei no lliuyen llimmach nebawt. (*Mss. de Pl. G.*) Pan vei no llwyen. (*Mss de Heng.*)

avoir bu à l'excès, il n'échappa que trois, grâce à la vigueur de leurs coups : les deux chiens de guerre d'Aéron, [6] et Kenon l'intrépide ; et moi-même, inondé de mon sang, grâce au mérite de mes chants.

XXI.

Mon ami [7] ne chercha à combattre, dans la fureur de la boisson, aucun de ceux qui étaient venus du parti du *Dragon-Blanc*. [8] Il ne quitta pas [alors] les portiques où coulait l'hydromel ; [plus tard] il fit des actions d'éclat, comme il appartient à celui qui en trouve l'occasion; [plus tard] il abattit dans le combat, il abattit [bien] des membres. Le Gododin ne rapporte point, après l'action, s'il y eut une lame plus tranchante.

. . . .

XXII.

« — Que les armes s'unissent ! [9] que les rangs

[6] Le barde les nomme *Kadleu* et *Kadreiz*, dans un autre poème. Voy. les notes et éclaircissement.

[7] Le chef Owen, auquel le barde s'est adresssé dès le début.

[8] Le parti des Saxons : le *Dragon Rouge*, au contraire, était le symbole des Bretons.

[9] Une autre pièce attribuée non sans raison à notre barde et intitulée *Incantation de Tudvoulr'h*, débute par ce vers ; les treize qui suivent me semblent une imprécation contre l'ennemi, chantée par Aneurin sur le champ de bataille : j'ai cru devoir les guillemetter tous.

» Amkeman dull !
» Amkesgoget ! [1]
» Trac'heouet !
» Maour treigleset !
» Laouer Loegrouiz kiouet
» Haïset ! [2]
» Aïs e kengor, aïs enn kad bereü ! [3]
» Gorve gouir ludu ! [4]
» Ha gwragez gwezu
» Ken nag ankeu !
» Greit, mab Heoki,
» Hag esperi
» E peri kreu ! [5] — »

Arour e doug eskouet adan [6]
He tal briz, hag eil tiz Pridwan. [7]
Bou tridar enn aervre; bou tan, [8]

[1] Arf angkynnul
Angkyman dull
Agkysgoget. (*Mss. de Crick.*)

[2] Tra chiwet
Mawr treiglyssyt
Llawer Lloegrwys giwet. (*Ibid.*)

Ces six vers n'en font que trois dans *Myvyrian*, par une erreur évidente. Les deux premiers se trouvent au commencement d'un autre poème d'Aneurin, tronqué dans le *Myvyr*. t. 1, p. 21, col. 1, v. 16.

[3] Eis ygkynuor eis ygkat verw. (*Mss. de Crick.*)

[4] Gorue gwyr lludu. (*Mss. de Pl. G.*) Gorne wyr lludw. (*Mss. de Heng.*)

» se forment ! que tout s'ébranle ! de l'ensemble ! » que le chef soit percé ! que beaucoup de l'ar- » mée des Logriens soient abattus ! qu'ils man- » quent de conseil, qu'ils manquent de lances, » dans la bataille !

« Que leurs guerriers soient couchés dans la » poussière, et que leurs femmes deviennent veu- » ves avant de mourir ! qu'il soit brûlé, le fils » d'Héoki, 9 avec ses javelots qui firent [couler] » le sang ! — »

Ce chef des chefs [ennemis] portait sur l'épaule un bouclier dont le front était peint de diverses couleurs, et qui ne le cédait en rapidité qu'à

[5] A gwraged gwydu
Cyn noi angheu
Greit vab Hoewgi
Ac ysperi
y beri creu. (*Mss. de Crick.*)

[6] Arour y dwy ysgwyd adan. (*Ibid.*)

[7] Y dalfrith ac eiltith Orwyden. (*Mss. de Pl. G.*) Ac eltith Prwydan. (*Mss. de Heng.*)

[8] Bu trydar yn arvau bu tan. (*Ibid.*)

[9] C'est ce fameux chef des Scots ou des Pictes mentionné par Jean de Fordun sous le nom de *Domnal Brec'h* ou *Brek, filius Eochi*, dont il a été parlé dans l'argument.

Bou hud he gwaev maour; bou huan; [1]
Bou bouet breïn, bou bud ë bran, [2]
Ha ken edeouiz he reizon, [3]
Gân gwliz, erer tiz tirion :
Hag oc'h tu gwaskar, gwanet tu bron.
Beirz biz barnant gouir a kalon ! [4]

XXIII.

Diaberz ë kaez, ë kengir, [5]
Diva oez enn kevrein gan gouir, [6]
Ha ken he golo oc'h dan elerc'h, [7]
Un ez oez goured enn ë eirc'h ; [8]
Gorgolc'hez e kreu ë seirc'h,
Budvan mab Bleizvan dihavarc'h.
Kam e adaou heb kov kamb ehelaez,
Ned adave adoui er adouriaez,

[1] Bu hut y waawr bu huan. *(Ibid.)* Bu chut y waewawr. *(Mss. de Pl. G.)*

[2] Bu bwyt brein bu bud y vran. *(Ibid.)*

[3] Achyn edeiwt yn rydon. (*Ibid.*) Yn rhydion. (*Mss. de Heng.*)

[4] Gan wlith eryt tirh tirion
Ac o du gwasgar gwanec tu bron
Beird byd barnant wyr o galon. (*Mss. de Pl. G.*)

[5] Diebyrth y gerth y gynghyr. (*Mss. de Pl. G.)* Diebyrth y geith. (*Mss. de Heng.*)

Pridwann : [9] c'était le tumulte [en personne] dans la bataille; c'était le feu; sa grande lance était enchantée; c'était un soleil. Or, il est devenu la pâture des corbeaux, il est devenu le butin du corbeau, lui qui, avant que ses soldats l'abandonnassent parmi la rosée, avait l'impétuosité de l'aigle superbe : dans la déroute il a été atteint du côté du sein. Les bardes rendront toujours justice aux guerriers vaillants!

XXIII.

Libre de servitude, [libre] d'oppression, il fut tué dans le combat par les guerriers [ennemis]; mais avant qu'il fut enterré sous un rocher, il était parvenu au plus haut point de la vaillance, il avait lavé le harnais dans le sang, le brave Budvan, le fils de Bleizvan. [10] Ce serait un tort que de délaisser, sans les rappeler, ses actions sublimes, à lui qui ne délaissa pas son passage

[6] Diva oed y gynrein gan wyr. (*Mss. Pl. G.*) Diva oed y gyfrein. (*Mss. de Heng.*)

[7] Achyn i ol o dan cleirch. (*Mss. de Pl. G.*)

[8] Ure ytoed wrhyt yn y eirch. (*Ibid.*)

[9] Bouclier de l'Arthur mythologique. La variété des couleurs indique ici le chef des Scots ou des Pictes, *Picti*.

[10] Ce Budvan est peut-être le même que *S. Bodvan*, patron d'Abergwyngregyn, dans le Caernarvonshire actuel.

Ned edeouis ë lez, les kerzorion Preden. [1]

. . . .

Diou kalan ionaour, enn he arvaez,
Ned erzit he tir ke be difez; [2]
Trac'has enn dias, dreik ehelaez,
Dragon enn gwear gouede gwinmaez, [3]
Gwennaboui, mab Gwenn, kenhen Kaltraez. [4]

XXIV.

Bou gwir mal ë mez ë kazleu! [5]
Ne deliis meïrc'h neb Marc'hleu, [6]
Heesit maenor ë gleu,
E ar Lemenek loueber deeu. [7]
Gan he baged, enn bern amporz [8]

[1] Nyd edewis y lys les kerdorion Prydein. (*Mss. de Crick.*)

[2] Duw kalan ionawr yn y aruaeth
Nyt erdit y dir cyvei diffeith. (*Mss. de Pl. G.*)

[3] Drachas anias dreig ehelaeth
Dragon yggwyar gwedy gwinfaeth. (*Mss. de Crick.*)

[4] Gwenabwy vab Gwen gynhen Galtraeth. (*Ibid.*) Gynhen Ga-ltraeth. (*Mss. de Heng.*) Gynhen Galtraeth. (*Mss. de Crick.*)

[5] Bu gwir mal y medd y gathleu, (*Mss. de Pl. G.*) Mal y me[dd] (*Mss. de Heng.*)

[6] Ny deliis meirch neb marchleu. (*Ibid.*)

[7] Heessit maenor y glyw

avec lâcheté; [9] qui ne délaissa pas sa cour [si] profitable aux chanteurs de Bretagne. . . .

. . . .

Le jour des calendes de janvier, pour son armement, il ne laboura point sa terre jusqu'à ce qu'elle fût dévastée; [10] il était l'effroi de la mêlée, le dragon sublime, [11] le dragon [nageant] dans le sang après l'orgie, le fils de Gwenn, Gwennaboui, à la bataille de Kaltraez.

XXIV.

Ils étaient limpides comme l'hydromel, les chants [des bardes.] [12] Aucun cheval ne devança celui de Marc'hleu; le héros lança son clan en avant, il vint [se poster] à l'entrée du passage de Léménik; [13] avec ses troupes, dans ce lieu

Y ar Llemenig llwybr dew. (*Ibid.*) Ces deux vers manquent dans le manuscrit de Plas Gwyn.

[a] Keny vaget am vyrn vy mamborth (*Ibid.*) Ceny vacet am vym am borth. (*Mss. de Heng.*)

[9] Le passage de la tranchée qu'il était chargé de garder.

[10] C'est-à-dire, *il ne gréva pas ses colons jusqu'à les ruiner*.

[11] On a déjà vu que *dragon* et *chef* sont synonymes, dans l'ancienne langue bretonne.

[12] Qui excitaient le courage des guerriers dans le combat.

[13] Héros mythologique célèbre dont il a été question dans Livarc'h-Henn. (Voy. p. 114, 116, 117.)

Diwall é klezeval emporz. [1]
Hiset oun oc'h pedreoled he lao ; [2]
E ar meinkel mogedorz, [3]
Ez bane reguz rewin ; [4]
Ez laze a laven breic'h oc'h eizin, [5]
Mal pan del medel ar breizin ; [6]
E goune Marc'hleu gwaedlin. [7]
Issak anvonok, oc'h parz deheu, [8]
Tebek mor liant ; he devodeu
Oc'h gweled ha lariez. [9]
Hag hen evez mez [10]
Meu ez klaoz ofer ; e pouez mazeu ; [11]
Ni bou hill dihill na henn diheu, [12]
Seniesit he kleze enn penn mammeu ;
Mur kreid oez ; molet hef, mab Gwezneu ! [13]

[1] Dywal y gledyval ymborth. (*Mss. de Heng.*) manque dans celui de Plas Gwyn.

[2] Heessit oun o bedryollt y law. (*Mss. de Pl. G.*) O bedryolet. (*Mss. de Heng.*)

[3] Y ar venniell vygedorth, (*Mss. de Pl. G.*) Yar veingel (*Mss. de Heng.*)

[4] Yt fan nei vygu ryvin. (*Mss. de Pl. G.*) Yt vannoi rygu ryuin. (*Mss. de Heng.*)

[5] Yt ladei a llavyn vreich o eithin (*Mss. de Pl. G.*)

[6] Mal pan del medel ar vreidin. (*Ibid.*) Vreithin. (*Mss. de Heng.*)

[7] Y gwnei Varchleu waetlin. (*Ibid.*)

[8] Yssac anvonawc o barth deheu. (*Ibid.*)

[9] Tebyg mor liant y devodeu

fortifié de la colline, il supporta bravement l'assaut des épées [ennemies.] De sa main s'élançait le [javelot] carré de frêne; à demi-caché dans le brouillard, il paraissait invisible à plusieurs; il abattait avec sa lame des brassées de bruyère, [14] comme le moissonneur quand vient le beau temps ; Marc'hleu faisait ruisseler le sang.

Envoyé d'Issak, [15] du côté de l'est, [il était] semblable à une mer qui monte; ses manières [étaient pleines] de retenue et de douceur.

Lui aussi avait bu l'hydromel [aux bords] du rempart inutile; [16] il s'était libéré du tribut; ce ne fut pas un père sans enfant, ni un vieillard sans renom; son épée résonna sur la tête des mères; c'était un grand esprit; qu'il soit loué, le fils de Gwezneu !

O wyled a llaried. (*Ibid.*)

[10] Achain yvedd medd. (*Mss. de Pl. G.*) O chair yved med. (*Mss. de Heng.*)

[11] Meu yth glawd offer y bwyth madeu. (*Mss. de Pl. G.*)

[12] Ny bu hyll dihyll na hen diheu. (*Ibid.*) Ny bu hil dihil. (*Mss. de Heng.*)

[13] Seinyessit y gledyf ym pen mammeu
Murgreid oed molet ef mab Gwydneu. (*Mss. de Crick.*)

[14] C'est-à-dire, de guerriers d'un rang inférieur.

[15] La ville d'*Ypsacum* des Romains; l'*Hexam* des Anglo-Saxons.

[16] Par le grand nombre de brèches qu'il offrait : *Non profuit*, dit Gildas, p. 4.

XXV.

Karedik, karadoui he klod,
Ac'hube, gwarc'hadoue nod; [1]
Ledwigen ez tavel ken deuod
Deiz gowec'hed ë gwebod; [2]
Ez deupo kar kerz kevnod
E gwlad nev, azev adnabod. [3]

Karedik karadoui kenrann,
Keiniad enn kad gowann,
Eskouet aour gorwedr kadlann,
Gwaeaour usoued enn kevann. [4]
Klezeval diwall, diwahan,
Mal gour kadoue gwialvan,
Ken kestuz daear; ken afan,
Oc'h dafar difenne he man. [5]
Ez deupo kennouez enn keman
Gan Trindod, enn undod kevan. [6]

[1] Caredic caradwy y glot
Achubei gwarchatwei not. (*Ibid.*)
[2] Ledvegin is tawel cyn divot
Dyd gowychyd y wybot. (*Ibid.*)
[3] Ys deupo car kyrd kyfnot
Y wlat nef addef adnabot. (*Plas G.*)
[4] Caredig caradwy gynran
Keinyat ygkat gowan
Ysgwyt aur orwydr cadlan
Gwaeawr uswyd agkyfan. (*Crick.*)

XXV.

Karedik, [7] dont la renommée m'est chère, mérita, garda sa réputation. La larve est silencieuse avant l'arrivée du jour où elle s'élance joyeuse vers le savoir; [8] ainsi, à l'heure marquée, l'ami de la poésie arrivera dans le pays du ciel, séjour de [toute] science.

Karedik, le chef bien-aimé, le chanteur au milieu du combat furieux, [portait] un bouclier d'or, [resplendissant comme la] gelée du matin, sur le champ de bataille; il mettait en pièces les lances.

A coups d'épée furieux, indistincts, comme un homme il garda son poste sur la tranchée, [9] avant que la terre pesât sur lui; avant son agonie, accomplissant son devoir, il défendit son pays. [Aussi, une fois] parfait, viendra [l'heure de] son admission par la Trinité, parfaite en unité.

Cleddyfal dywall diwan
Mal gwr catwei wyalvan
Kyn kystud daear kyn aphan
O daphar diphynnei y vann. (*Mss. de Pl. G.*)

Ys deupo kynnwys ygkyman
Gan drindawt yn undawt gyvan. (*Mss. de Crick.*)

[7] Il était barde et guerrier.

[8] Allusion à l'un des trois cercles de l'existence, dans les vieilles superstitions bretonnes. (Voy. les notes.)

[9] A la lettre: *il garda la palissade.*

XXVI.

Pan kresie Karadok e kad, [1]
Mal baez koet troc'houn troc'hiad, [2]
Taro bezin enn trin komeniad;
Hef lizie gwez koun oc'h he ankad;
Ez men test Owen mab Eulad,
Ha Gwrien ha Gwenn ha Gwriad. [3]
Oc'h Kaltraez oc'h komeniad,
Oc'h bren hedoun kenkafad,
Gouede mez gloeou ar ankad, [4]
Ne gwelez burhun he tad. [5]

XXVII.

Gouir a kresiasant bouant kevnet;
Hoedel berrion mezouon uc'h mez hidlet,
Koskorz Menezok henook enn red:
Gwerz heu gwlez oc'h mez bou heu ened: [6]
Karadok ha Madok Peil hag Ieuan
Gwgan ha Gwion Gwenn ha Kenvan,

[1] Pan gryssie Garadawc y gat. (*Ibid.*)
[2] Mab baed coc'h trychwn trychiat. (*Heng.*) Mal baed coet. (*Crick*
[3] Tarw bedin yn trin gomynyat.
Ef lithyei wyd gwn oe anghat
Ys vy nhyst euein vab eulat
Ha Gwrien a Gwynn a Gwriat. (*Crick.*)
[4] O Galltraeth o gomyniat
O vryn hydwn kyn caffat

XXVI.

Lorsque Karadok volait au combat, son choc meurtrier était comme celui du sanglier des bois, [comme celui] du taureau de bataille dans le tumulte du carnage; il attirait les chiens sauvages par ses captures : j'en ai pour garants Owen, fils d'Eulad, Gwrien, et Gwenn et Gwriad. Par suite du carnage de Kaltraez, par suite de la rencontre à la brèche du rempart, après avoir pris le limpide hydromel, il ne revit point son père.

XXVII.

Les guerriers qui volaient au combat étaient confédérés; [une fois] enivrés d'hydromel limpide, ils eurent des vies courtes, [les officiers de] l'armée de Ménézok, renommés dans la charge : leur âme fut le prix de l'hydromel de leur banquet. Karadok et Madok, Peil et Ieuan,

Gwedy med gloew ar anghat. (*Plas G.*)

[a] Ny weles urun y dat. (*Ibid.*) ***Burhun***, en breton armoricain du dialecte de Vannes, signifie ***miette***, et répond au vieux mot français ***mie***, point.

[b] Gwyr a gryssiasant buant gytneit
Hoedlverryon medduon uch med hidleit
Gosgord vynydawc eurawc yn rheit
Gwerth eu gwled o ved vu eu heneit. (*Heng.*)

Peredur armeu dir, Gwaourdur hag Aedan,
Ac'hubiad enn gaour, eskouedaour enn kemai
Ha keit lezesint houei lazasant :
Neb e heu temper ned atkorasant. [1]

XXVIII.

Gouir a kresiasant bouant kedvaez, [2]
Blouezen, oziouc'h mez maour he garvaez :
Mor dru eo adraoz houei ankaol hiraez !
Gwenouen heu hadlam n'euz mamm a heu mae
Enn holl gouir peber tamper gwinvaez. [4]
Mor hir heu edlid hag heu edgellaez !
Gwliged oc'h Gododin enn erben fraez
Ankouen Menezok henook e gounaez ;
Ha prid er prenn e brezel Kaltraez. [5]

XXIX.

Gouir a aez Kaltraez, enn kad, enn gwaour

[1] Peredur arveu dur gwawr dur ac Aedan
Achubiat eggaur ysgwydawr agkyman
Achet lledessynt wy ladaesant
Neb y eu tymhyr nyt atcorsant. (*Plas G.*)

[2] Gwyr a grysiasant buant gihaeth. (*Heng.*) Gytvaeth. (*Plas G.*

Gwgan et Gwion, Gwenn et Kenvan, Peredur aux armes d'acier, Gwaourdur et Aédan, ces soutiens dans la mêlée, ces parfaits boucliers, tandis qu'on les tuait, tuèrent : aucun d'eux ne revint chez lui.

XXVIII.

Les guerriers qui volaient [au combat] s'étaient fêtés mutuellement, cette année, avec de l'hydromel d'une grande force : qu'il est pénible de rappeler leur immense désastre ! Il n'est mère au lieu de leur naissance qui leur eût servi ce poison, ce vin du banquet qui les brûla tous comme une torche, ces guerriers vaillants. Que longues furent leur oppression et leur douleur ! Gwlighed, de Gododin, s'éleva éloquemment contre le festin donné par Ménézok, l'illustre ; et il en retire de l'honneur de la guerre de Kaltraez.

XXIX.

Les guerriers qui étaient partis pour Kaltraez en

[3] Gwenwyn eu hadland nyd mam au maeth. (*Ibid.*)

[4] Ce vers manque dans le mauuscrit de Plas Gwyn.

[5] Ancwyn Mynydawc enwawc y gwnaeth
Aphryder prynnu breithel Galltraeth. (*Plas G.*)

Nerz meïrc'h ha gwroum seirc'h hag eskouedaour.
Peleder a kec'houen' a lemm gwaevaour,
A lorikeu klaer a klezevaour.
Ragore toulle troue bezinaour, [1]
Koueze pemp pemp-pount rag he lavnaour, [2]
Ruvon hir! he roze aour ë allaour,
Ha ked ha koelvein kaen i kerzaour. [3]

XXX.

Ne gounaezpouet neouaz mor gorc'heman, [4]
Mor maour, mor oc'h gwaour ë kevlavan. [5]
Derlidez mezoud Morien tan;
Ne traeze na gwele Kenon kelan [6]
Enn seirc'hiaok safoueaok ton ledan. [7]
Senieset ë klezev enn penn garzan [8]
Nok hag Eskik, kerrek maour, e kehed ban; [9]

[1] Gwyr a aeth Galtraeth ygkat ygcawr
Nerth meirch a gurumseirch ac ysgwydawr
Pelydr ar gychwyn a llym waeawr
A luruceu claer a chledyfawr
Ragorei tyllei trwy vydinawr. (*Crick.*)

[2] Cwydei bum pumwnt rag y lafnawr. (*Ibid.*) Cym pymwynt. (*Heng.*)

[3] Rhuvawn hir ef rodei eur y allawr
Achet a choelvein gein y gerdawr. (*Plas G.*)

[4] Nywnaethpwyd neuadd mor orchyman (*Ibid.*)

équipage de combat, en poussant le cri de guerre, avaient des chevaux [pleins] de vigueur, et des harnais et des boucliers. Leurs lances recherchèrent les lances aiguës, et leurs épées les cuirasses brillantes. A leur tête, il fit une trouée à travers l'armée [ennemie], et en fit tomber cinq fois cinq escadrons devant sa lame, Ruvon-Hir, qui donnait de l'or à l'autel, des présents et des distinctions honorifiques aux bardes. [10]

XXX.

Il ne fut jamais bâti de salle [de festin] plus magnifique, plus grande, plus de la couleur du carnage. Morien, le chef [plein] de feu, mérita bien l'hydromel; Kenon ne se retira de la grève qu'en voyant des cadavres d'hommes armés de la lance, couverts par la vague étendue.

Que l'épée résonne sur le sommet du promontoire de Nok et d'Eskik, [11] ces grands rochers d'é-

[5] Morvawr mor orvawr y gyflavan. (*Ibid.*) Mor vawr mor o vawr. (*Heng.*)

[6] Dyrlydud medud Morien tan
Ny thraethei na wele Kenon kelain. (*Crick.*)

[7] Yn seirchiawc saphwyiawc son elydan elyduan. (*Plas G.*) Ton llydnan. (*Heng.*)

[8] Seinyessit y gledyf ymhen garchan. (*Ibid.*) Gorchan. (*Heng.*)

[9] Noc ac Eskyc carec vyr vawr y chahydfan. (*Pl. G.*) Noc ac Eseye carrec vawr y chyhadvan. (*Heng.*)

[10] Ruvon était un des amis d'Owen, selon les Triades.

[11] Au bord du golfe de la Clyde.

Ne moui keskoget out, mab Peizan! [1]

XXXI.

Ne gounaezpouet neouaz mor annovok. [2]
Os ne be Morien eil Karadok, [3]
Ne dienkiz enn troum, e lourou mennok : [4]
Diwall diwallac'h na mab Pedrok, [5]
Fer i lao fagleu, Pouis marc'hok,
Gleou dias, dinas ë lu ovnok,
Rak bezin Gododin bou gwaskarok : [6]
He kelc'houi dan ë kemmoui bou adenok ; [7]
Enn deiz gwes, bou estouez; neu, pouez azfelliok, [8]
Derlide mez kern eilt Menezok! [9]

XXXII.

Ne gounaezpouet neouaz mor diesik. [10]

[1] Nid mwy gysgogit uit mab peithan. (*Plas. G.*) Ni mwy ysgogit vit mab teithan. (*Heng.*)

[2] Ny wnaethpwyd mor anvonawc. (*Pl. G.*) Mor annovauc. (*Heng.*)

[3] Ony bei Vorien eil Caradauc. (*Ibid.*)

[4] Ny diengis yr eu trwm y lwru mynawc. (*Ibid.*) Yn trwm. (*Heng.*)

[5] Dywell dywalach no mab Pherawc. (*Crick.*) Phervwc. (*Heng.*) Phedrawc. (*Pl. G.*)

[6] Fer i law ffagleu Fowys farchawc

gale hauteur ! [Toi aussi] tu n'étais pas plus ébranlé qu'eux, ô fils de Peizan ! [11]

XXXI.

Il ne fut jamais bâti de salle plus tumultueuse. Si Morien n'eût été un second Karadok, il ne se fût point tiré de presse, selon ses désirs : terrible, plus terrible que le fils de Pédrok, [12] ce cavalier de Powys, à la main [armée] de flammes dévorantes, ce héros du tumulte, cette forteresse pour une armée épouvantée, devant les bataillons des Gododiniens il dispersa tout : son bouclier dans le carnage avait des ailes de feu ; au jour de la colère, c'était un courant; certes, sur le point de mourir, il mérita bien les cornes d'hydromel, l'étranger [vassal] de Ménézok!

XXXII.

Il ne fut jamais bâti de salle plus solide. Ni

Glew dias dinas y lu ovnawc
Rac bedin Ododin bu wascarawc. (*Pt. G.*)

7 Y gylchwy dan y gymwy bu adeuawg. (*Ibid.*) Adenawc. (*Heng.*)

8 Yn dyd guych bu ystuyth neu bu buyth atvethawc. (*Ibid.*)

9 Dyrlydei ved kyrn eillt Mynydawc. (*Ibid.*)

10 Mor diysig. (*Heng.*)

11 *Peizan* ou *Peithian*, en latin *Peteona*, était sœur d'Aneurin.

12 Bedouer, échanson d'Arthur.

Na Kenon, lari bron, gleinion gwledik, [1]
Ned hef eisteze enn tal leizik;

. . . .

E neb a gwane ned azgwanit.

. . . .

Raklemm he gwaev maour;
Kalc'h tree, toulle bezinaour;
Rakbuhan he meïrc'h, rakrekiaour. [2]
Enn deiz gwes, azgwez oez he lavnaour,
Pan kresic, Kenon, gan gwirz gwaoul. [3]

XXXIII.

Diskensez enn troum, enn kesevin:
Hef diodez gormes, hef dodez fin. [4]
Hud efid he goured, he louri Elfin;
Erger gwaev rieu revel c'hoerzin; [5]

[1] Ny Chynon lary vron glynnyon wledic. (*Ibid.*) Geinnyon. (*Pl. G.*)
[2] Y neb a wanei nyt adweinit
Raglym y waeawr (*Heng.*)
Calchdei tyllei vydinawr
Ragvuan y veirch rag rygiawr.
[3] Yn dydd gwych atwyth oed y lafnawr. (*Ibid.*)
Pan gryssei gynon gan wyrd vawl.
[4] Disgynsit yn trwm ygkessevin

Kenon, lui aussi, [le chef] au cœur content, le prince des magnificences, ne resta point assis sur son trône élevé; . . . .

. . . .

Quiconque il perça ne fut plus repercé. . .

. . . .

Sa grande lande était la plus aiguë; il perforait les cuirasses, il trouait les bataillons; ses chevaux étaient les plus rapides, ils devançaient les plus nerveux. Au jour de la colère, sa lance était un courant revenant sur soi-même, quand il volait, Kenon, au bord de la verte tranchée.

XXXIII.

Il était descendu dans la mêlée, avec les premiers levés : il avait versé le fléau [liquide], il y mit une digue. [6] Sa vigueur était celle du cuivre enchanté; [7] sa vitesse, celle d'Elfin; [8] l'as-

Ef diodes gormes ef dodes fin. (*Plas G.*)

[5] Ergyr gwaew rhieu ryvel chwerthin
Hud ephyt y wrhyd y lwrw Elffin. (*Ibid.*)

[6] C'est-à-dire, il avait donné la fête, il y mit fin. Dans un autre endroit le barde dit qu'elle fut donnée par Ménézok : mais tous deux peuvent y avoir contribué.

[7] Charmé, ensorcelé par les chants magiques des bardes.

[8] Frère d'Owen, et, comme lui, fils d'Urien.

Eizin enn goled, mur kreid, taro trin. [1]

Diskensez enn troum, enn kesevin; [2]
Gwerz mez, enn kentez, ha gwirod gwin
Haïsez he lavnaour, rong diou bezin. [3]

Eizin enn goled, mur kreid, taro trin,
Diskensez enn troum, rag alavez gwerin : [4]
Gwere lu laeis eskouedaour, [5]
Eskouet breou rag biou beli bloezmaour,
Nag, oziouc'h gwear, fin festiniaour. [6]

Hon deliz ken loued ë arkengoraour [7]
Gorvez gware, briz, un ez aourtorc'haour, [8]
Tourc'h, gorug ammot enn blaen estre estrifaour. [9]

[1] Eithin yn oleit mur greid tarw trin. (*Heng.*)
[2] Disginsit yn trwm ygkyssevin. (*Plas G.*)
[3] Gwerth med ygkynted a gwirawt gwin
Heyessit y lavnawr rhwng dwy vydin. (*Crick.*)
[4] Eithin yn uoleit mur greit tarw trin
Disgynsit yn trwm rac alauued wyrein. (*Plas G.*)
[5] Wyre llu liaws ysgwydawr. (*Ibid.*) Laes. (*Heng.*)
[6] Ysguyt vriw rac biw beli bloedvawr

sant de sa lance, celui des rois de guerre qui rient [en combattant.] C'était une bruyère enflammée, un mur crénelé, un taureau du tumulte.

Il était descendu dans la mêlée, avec les premiers levés; mais le précieux hydromel et le vin, versés sous les portiques, affaiblirent sa lame, entre les deux armées.

Bruyère enflammée, mur crénelé, taureau du tumulte, il était descendu dans la mêlée, avant que les siens se fussent levés : il se leva une armée innombrable de boucliers, et les boucliers [ennemis] furent brisés devant les troupes du chef de guerre mugissant, volant, à travers le sang, au rempart.

Alors vint à nous un homme à cheveux gris, un sage conseiller [monté] sur un coursier caracolant, tacheté, un des [ennemis] portant le collier d'or, un Sanglier [de guerre] [10] qui fit [une proposition de] traité entre les combattants impétueux.

Nar odduch gwyar ffla festiniawr. (*Plas G.*)

[7] An delnt cynlluyt yar gyngorawr. (*Ibid.*)

[8] Gorwyd gwareufrith un ytheurdorchawr. (*Heng.*) Gware rith rin eurdorchawr. (*Plas G.*)

[9] Twrch goruc amot ym laen ystre ystrywawr (*Ibid.*)

[10] Nous avons déja vu le barde Liwarc'h-Henn représenter l'*ennemi* sous la figure d'un sanglier; peut-être a-t-il voulu désigner ici les chefs Kouthwin ou Keawlin. [Voy. p. 70.]

Teilingdez gourziad gwaour :
« Hon gellouit ë nev ! bet ac'hledaour !
Amit hef ! krainit ë kad gwaevaour ! [1]
Kadvanneu er Arc'hlud, klodvaour, [2]
N'ec'h enkennit na be lu ezho laour ! » [3]

XXXIV.

« — Am trenni, trelaou, trelenn,
» Am louez, am difoues teouarc'hen, [4]
» Am gwezeu gwalt e ar he penn, [5]
» E am gouir, erer Gwedien ! [6]
» Gwizouk n'ez amouk ha he gwaen, [7]
» Arduliad, tevelliad he perc'hen ?
» Amouk Morien, gwenn awen, [8]
» Murdein ha kevranneu penn ! [9]
» Prim e gwerez hag am nerz hag am en ! [10]

1 Teilingdeith gwrthiat.gawr
An gelwit y nef bit achledawr
Emyt ef crennyt y gat waewawr. (*Heng.*)

2 Cat nannen yra elud clotvawr. (*Ibid.*) Catvanneu er a clat clot[illegible]ot vawr. (*Plas G.*) Tous les manuscrits ont rendu inintelligible ce vers, [illegible], en le tronquant ; je crois l'avoir rétabli dans mon texte.

3 Ny chynhennit na bei llu iddaw llawr. (*Heng.*)

4 Am drynni drylaw drylenn
Am lwys am diffwys dywarchen. (*Plas G.*)

5 Amgwyddaw gwallt iar e ben. (*Ibid.*)

6 Iam wyr eryr Gwydien. (*Ibid.*)

7 Gwydduc neus amuc ae waen. (*Ibid.*) Ae waeu. (*Heng.*)

Un noble cri d'opposition [s'éleva] :
« Que le ciel nous fortifie ! qu'il soit notre re-
ge ! qu'il nous protège ! que les lances jonchent
champ de bataille ! que les guerriers d'Ar-
lud, [11] la glorieuse, ne soient pas opprimés
ant que leur armée ne soit par terre ! »

XXXIV.

« — Qu'avec ardeur, adresse et art, qu'avec
uccès, à l'entour du rempart de gazon, ses
heveux flottants autour de sa tête, et ses
guerriers autour de lui, l'aigle de Gwédien
s'élance] ! [12]
» La science ne défend-elle pas qui l'honore, [13]
la science] abri et voile de qui la possède ?
» Qu'elle défende Morien, la muse sacrée,
les ruines et de la pointe des lances poussées
en avant ! Qu'il soit le premier sur le champ

[8] Arduliat diwyllyat y berchen
Amuc Morien gwennawt. (*Heng.*) Gwanwawd. (*Plas G.*) Il faut
demment lire *gwenn awen ;* la rime l'indique : du reste ces
ts sont synonymes.

[9] Nurdein a chyvranneu penn. (*Plas G.*) Murdeina chyvrannu.
eng.)

[10] Prif eggweryt ac amnerth ac am han. (*Plas G.*) Prif egweryd
an nerth ac am hen. (*Heng.*)

[11] Maintenant *Dûmbarton*, patrie d'Aneurin.

[12] C'est encore une espèce d'*incantation ;* voilà pourquoi j'ai
core guillemetté le texte. L'aigle de Gwédien est Morien.

[13] Le barde lui dut la vie, comme on l'a vu plus haut, p. 283.

» Trefierer bod Bun Bradwenn,
» Deudek Gwennaboui, mab Gwenn! [1]

XXXV.

Am trenni, trelaou, trelenn,
Gweineziaour, eskouedaour enn gwezen, [2]
Enn hareal klezeval am penn
E Loeger, troc'hion raktroc'hant unbenn [3]
A talc'he moung bleiz heb penn
Enn he lao. [4] Gnod gwic'hnod enn ë Lenn! [5]
O kevrank gwez hag askenn! [6]
Trenkiz, ne dienkiz Bradwenn; [7]
. . . .

Hag ar mur kaer eskrouediad. [8]

[1] Tryueyrer bot Bun Bratwenn
Deudec Gwenabwy vab Gwenn. (*Ibid.*) Deheuec. (*Plas G.*)
[2] Gweinydiawr ysgwydawr yggweithen. (*Ibid.*)
[3] Yn aryal cledyval am benn
Yn Lloegr drychion racdrychant un benn.
[4] A dalwy mwng bleid heb benn
Yn y glaw. (*Heng.*) Yno e law. (*Plas G.*)
[5] Gnawd gwychnawt yn y Lenn. (*Ibid.*)
[6] O gyvraug gwyth ag asgen. (*Ibid.*) Gyvrang gwyth. (*Heng.*)
[7] Trengis ni diengis Bratwenn. (*Ibid.*)

» [de bataille] et par la vigueur et par le cou-
» rage! qu'il soit transpercé de la lance, le corps
» de Bun, la Belle Traîtresse, douze [fois] par
» Gwennaboui, fils de Gwenn! » [9] —

XXXV.

Et avec ardeur, adresse et art, officiers et écuyers s'élançant, en brandissant leurs épées terribles sur la tête des Logriens, à grands coups coupèrent en morceaux un chef qui tenait [en guise d'étendard] le quartier de devant d'un loup sans tête à la main. [10] La bravoure est ordinaire [aux guerriers] dans le Lennok! [11] leur colère est d'un choc terrible et fatal! Elle périt [aussi], elle ne peut échapper à la mort, la Belle-Traîtresse;

. . . .

Et sur le mur de la citadelle son cadavre de-

[8] Ac ar vur caer ysgrwydiat. (*Ibid.*) Eur ar vur. (*Heng.*) Eur ar mur caer crisgwitiat. (*Plas G.*)

[9] Ces deux derniers vers sont une imprécation contre l'épouse bretonne du chef saxon Ida.

[10] Ce singulier étendard dont le nom littéralement rendu serait une *crinière de loup sans tête*, est un vestige évident d'influence romaine. Les Romains eurent pour étendard, des loups, des aigles, des chevaux, des dragons. (Lipsius, *de re militari*. T. 4, p. 266.)

[11] Je n'ai pas hésité à traduire *Lenn* par *Lennok*, le *Lennox* actuel, une des limites du pays d'Aneurin.

Aer kret tena ; taer aeroloziad ; [1]
Ena, rag Arc'hludir, argadouiad [2]
Adar brouedriad. [3]

. . . .

XXXVI.

Sellovir reen ! n'ez adraoz a bo moui [4]
Oz damouen ë eilloui [5]
Oz amlouc'h livanent, [6]
Enn haour pelgent ? [7]
Na be kenhaval keneillouent, [8]
Pan buost e kennevin klod,

[1] Aer cret ty na thaer aer olodiat. (*Plas G.*) Aer cret tyna chaer aevlodyat. (*Heng.*)

Dair çaret na hair airmlodyat. (*Plas G.*)

[2] Yn ara ai leissyr ar gatwyt. (*Plas G.*) Yn ara ae lyssur argatwyt. Una sara secisiar argounduit. (*Ibid.*, aux variantes, à la suite du *Gw. Mael.*)

[3] Adar Crwydriar. (*Plas G.*) Adar bro uual. (*Ibid. loc. sup. cit.*)

[4] Syll o vireiin neus adrawdd a vo mwy. (*Heng*) Pelloidmirein nis adrawd a vob yw (*Plas G.* aux variantes qui suivent le *Gw. Mael.*) Tous les manuscrits ont reproduit ce vers en l'altérant plus ou moins ; évidemment aucun des copistes n'a compris ce qu'il écrivait.

[5] O ddanwynnyeit llwy. (*Plas G.*) O dam gweiniet lui. (*Ibid. loc. sup. cit.*) Ce vers manque dans le manuscrit de Hengurt.

meura couché. Le combat s'anime alors ; le combat s'étend furieux ; alors, devant les hommes d'Arc'hlud, font retraite les oiseaux de bataille. [9]

. . . .

. . . .

. . . . , ...

XXXVI.

O roi des Selgoviens, [10] ne sera-t-il pas aussi fait mention de ce qui arriva au chanteur du golfe où des fleuves coulent ; [11] [de ce qui lui arriva] à la première heure du jour? Il n'était point de concerts comparables [aux siens] quand tu étais [occupé], dans cette glorieuse querelle, à

[6] Od amlwch llivanat. *(Plas G.)* O dam lan luch livanat. (*Ibid. Loc. sup. cit.*)

[7] Yn awr blygeint. (*Heng.*) Yn llawr bylgeint. (*Plas G.)* En did pleimier. *(Ibid.)*

[8] Na bei kynhawel kynheilweing (*Ibid.*) Cynhafol cynheilw. *(Heng.)* Na bei. (*Ibid.*)

[9] Les guerriers ennemis.

[10] Les *Selgovii* de Ptolémée : en breton, *Sellovir* ou *Sellogwir*, c'est-à-dire, les guerriers à vue perçante, comme Aneurin lui-même va nous l'apprendre. Leur chef était Kéneu, fils de Liwarc'h-Henn, comme je l'ai dit.

[11] Au barde du golfe de la Clyde, à Aneurin lui-même. Les fleuves dont il parle sont la Clyde et le Leven, au confluent desquels était bâtie *Arc'hlud*, sa ville natale.

Enn amouen teouis enn gortirod. [1]
Os aezot enn gelver edrec'h gouir nod, [2]
Oez tre tor, diac'hor oez tor din tre. [3]

. . . .

Oez menez ourz goluz a he kerc'he ; [4]
Oez dinas ë bezin a he krete ; [5]
Ne elouit gwinvouet men na be. [6]
Keit be kaouaour enn un ti,
Azdouen govalon keni,
Penn ë gouir talbenik a deli. [7]

XXXVII.

Ned oum menok, blin ;
Ne dialam më gorzin ;
Ne c'hoarzam e c'hoerzin. [8]

Adan traed ronin,

[1] Pan vuost i kynnyvin clod
Yn amwyn tiuyssen gortirot. (*Plas G.*)

[2] O daeddot yn gelwir edrych gwyr not. (*Plas G.*) Ce vers manque dans le manuscrit de Hengurt.

[3] Oed drei dor diachor oed dor din drei. (*Plas G.*) O haedot dia-chor dindrei. (*Heng.*)

[4] Oed mynyd wrth olut ae cyrchei. (*Heng.*)

[5] Oed dinas y vydin ae i cretei. (*Plas G.*) Oed divas. (*Heng.*)

défendre ton pouvoir dans les hautes terres. Si tu marchais [au combat] appelant [à toi] ces guerriers renommés par leur coup-d'œil, [9] tu étais la falaise devant la mer qui monte; tu étais l'insurmontable rempart qui brise le flux de la mer.

. . . .

C'était une montagne qui arrêtait ceux qui le poursuivaient; c'était une citadelle pour l'armée qu'il animait; la fête n'allait point où il n'était pas. Depuis si longtemps que fut un captif dans une prison, portant l'angoisse des soucis, il devait sa rançon à ce chef des guerriers.

XXXVII.

[Et moi,] je ne suis plus commandant; [je suis] opprimé; je ne venge point mon échec; je ne ris point en voyant rire.

[Mais quoique j'aie] sous les pieds un anneau

[6] Ni elwyt gwinwyt men na bei. (*Heng.*)
[7] Kyt bei cauuawr yn un ti.
Atwen ovalon keny
Penn y gwyr talbeing a dely. (*Plas G.*)
[8] Nyt wyf vynawc blin
Ni dialaf vy ordin
Ny chwardaf y chwerthin. (*Plas G.*)
[9] Les Selgoviens.

Estenniok men klin, [1]
Ha buntat e ink [2]
E ti daearin,
Katouen haearnin
Am penn mė deu-glin, [3]
Oc'h mez, oc'h buelin, [4]
Oc'h Kaltraez gounin; [5]
Me ana, me, Aneurin,
Ez goer Taliesin,
Govek kevrennin: [6]
N'e kenik Gododin, [7]
Ken gwaour deiz dilin?

XXXVIII.

Gourolez goglez gour a he goroug,
Lari bron, haela don ne eselloug, [8]
N'ez emda daear, n'ez e ong mamm doug; [9]
Mir eirian kadarn, haearn kadouk, [10]
Oc'h nerz he kleze, klaer e amouk,
Oc'h karc'har anwar daear em doug, [11]

[1] Adan draed ronin
Ystynnyawc vyg glin. (*Plas G.*)

[2] A bundat y yn. (*Plas G.*) Ce vers manque ailleurs.

[3] Y ty deyerin
Catuyn heyernin
Am benn vy deulin. (*Ibid.*)

[4] Oved o vuelin. (*Ibid.*) Ce vers manque ailleurs.

[5] O Galtraez wnin. (*Ibid.*)

[6] Mi a na vi Aneurin

i tend mon coude-pied, [quoique] renfermé à :roit dans cette maison souterraine, avec une aîne de fer autour de mes deux genoux, par ıte de l'hydromel, des cornes à boire et du mas- :re de Kaltraez; je sais, moi, Aneurin, ce que .t Taliésin, qui est en union d'esprit avec moi: on chant du Gododin n'est-il pas plus beau que urore du jour?

XXXVIII.

Un héros du nord, auteur de maint exploit, eux de cœur, tel qu'on n'en vit jamais de plus iéreux en ses dons, tel qu'il n'en marcha jamais la terre, tel qu'aucune mère n'en porta jamais ıs son sein; un guerrier au radieux visage et au sombre; par la force de son épée, brillante dans

Ys gwyr Taliessin
Oveg Cyvrenhin. (*Ibid.*)
Neu cheing e Ododin. (*Ibid.*) Neu chenig Ododin. (*Heng.*)
Goroled gogled gwr ae gorug
Lary vron haela don ny yssyluc. (*Plas G.*)
Nyt ymda dorear nid ymduc mam. (*Ibid.*) Nyt yon duc. (*Heng.*)
° Mer eiriam gadarn haearn gaduc. (*Ibid.*) Mor eirian. (*Plas G.*)
¹ O nerth y cleddyf claer y hamuc
O garchar anwar daear ym duc. (*Plas G.*)

Oc'h kevle Ankeu, oc'h ankor tud :
Keneu mab Liwarc'h, dihavarc'h drud. [1]

XXXIX.

Ned hef porze gwarz gorsez,
Senelt ha he lestri laoun mez :
Gorzoleve klezev e karez, [2]
Gorzoleve lemen e revel ; [3] .....
. . . .
Deporze kenouesaour, oc'h breç'h, [4]
Rag bezin Gododin ha Brinec'h.
Gnod enn ë neouaz bez meïrch
Gwear ha gouroum seirc'h ; [5]
Keïn e el hiriel oc'h he lao
Hag enn egilez bresiao. [6]

[1] O gyfle angheu o anghar dut
Keneu vab Llywarch dihafarch drud. (*Heng.*)
[2] Nyf ef borthei gwarth gorsed
Senyllt ai lestri lawn med
Gordolei gledy i gared. (*Plas G.*)
[3] Gordoler lemenei o ryvel. (*Ibid.*) Gordolevi lemenei y ry (*Heng.*) Les éditeurs du *Myvyrian* ont dénaturé ce vers et suivant.

la défense, m'a retiré de l'horrible cachot souterrain, du lieu où j'habitais avec la Mort, du milieu des ennemis des hommes : [c'est] Kéneu, fils de Liwarc'h, le héros intrépide.

XXXIX.

Il ne put supporter la honte de l'assemblée, l'Echanson aux vases pleins d'hydromel : [7] il fit résonner son épée au milieu de l'excès; il fit résonner sa lame dans la bataille; . . . .

. . . .

Il soutint, de son bras, ses compatriotes, en présence de l'armée des Gododiniens et de celle des Berniciens.

[Autour de lui] dans la salle, séjournèrent incessamment chevaux, sang et harnais noircis; Les éblouissants éclairs jaillissaient de sa main et volaient pressés à l'ennemi.

[4] Dyphorthei cynwysawr oe freych. (*Plas G.*) Dyphorthedeil yn myssaur o freych. (*Heng.*)

[5] Gnawd yn y newad fyth meirch
Gwyar a gwrwmseirch. (*Plas G.*)

[6] Keingyell hyriell oe law.
Ag yn elyd bryssiaw. (*Ibid.*)

[7] Cet échanson était peut-être le barde Eidol dont il va être question plus loin. Il y a évidemment ici dans le texte une grande lacune.

. . . .

Gwen hag emhourzwen hourzbleit,
Diseirc'h ha seirc'h ar tro.
Gouir n'ez oezent traed fo
Heilin ac'hubiad pob bro.
Lec'hleiku tud gleou douere; [1]
Gododin estre; [2]
Estre, ragwor
Ar ë ankad, [3]
Ankad kengor;
I leuver kad, [4]
Kangen kaer-gwes, [5]
Keue dreilloues; [6]
Temper tempestel,
Tempestel temper; [7]
E peri rester
Rag riallu; [8]
Oc'h din-ti gwes enn devu,
Gwes enn-z-hi novu. [9]

. . . .

[1] Llech Leiicu tud leu leudwre. *(Heng.)* Llech Lentu tud l[illegible]eud-vre. (*Plas G.*)

Leech beud ud tut leuvre. (*Crick.* à la suite du *Gwarc[illegible]han Maelderw.*)

[2] Gododin stre stre. (*Ibid. Ibid.*)

[3] Ystre raguo ar y angad. *(Plas G.)* Ce vers manque da[illegible]s le manuscrit de Hengurt.

[4] Anghat gyngor i leuver cat. (*Ibid.*) Ancat ancat cyngor cyngor. (*Crick. loco citato.*)

[5] Caugen gaerwys. (*Plas G.*)

. . . .

La rage et la fureur transportaient les combattants, désarmés et armés tour à tour; ils n'étaient pas gens à fuir d'un pied lâche, [les compagnons] de l'Echanson, ce pourvoyeur de chaque pays.

Ceux de Lec'hleiku, [10] hommes vaillants, s'élançaient; ceux de Gododin volaient; ils volaient, excellant à contenir [l'ennemi] et à tenir conseil; illuminant la bataille, soutenant la garnison, brisant toute entrave; à temps tempêtant, tempêtant à temps; faisant carnage devant cent mille; sortant de la forteresse en torrent, en torrent y rentrant.

. . . .

. . . .

. . . .

[6] Keny duliwys. *(Heng.)* Keuy drillwys. (*Plas G.*)

[7] Tymor tymhestyl

Tymhestyl dymmor. (*Plas G.*) On lit dans des variantes placées à la suite du *Gododin*, dans le même manuscrit : tymyr tymor tymestyl.

[8] Y beri restr.

Rhac rhi allu. (*Plas G.*) Tramerin lestyr tra merin lu. (*Ibid.* aux variantes : Ruyd rac rhiallu.)

[9] O dindywyt yn dyvu

Wyt yu dynovu. (*Plas G.*)

[10] C'est le *Lythquo* ou *Linlithquo* actuel, comme je l'ai déja dit. Tous les manuscrits sont tellement défectueux dans cet endroit du poème qu'on ne sait si l'ancien nom de ce comté des frontières d'Ecosse était *Lec'hleucu*, *Lec'hlentu* ou *Leech leiku*.

XL.

Doues ed boden, [1]
Lemm hed gwenen, [2]
Louer genen lu, [3]
Eskouet regin, [4]
Rag taro trin [5]
He tal breou bu. [6] . . . . . .

Er kren ë gallon, er afar,
E brouedrin trin trac'houar, [7]
Amgour e man karo. [8]

. . . .

. . . .

— » Heïset Brec'h! brevaet bar; [9]
» Hemp pouel; dister, enn distar; [10]
» Hemp pouel, hemb rod-ri, hemp rec'hoarz. [11]

. . . .

[1] Dwys yt uodyn. (*Plas G.*)

[2] Llym yt wenyn. (*Crick.*)

[3] Llwyr genyn lu. (*Ibid.*) Meidlyawn let lin lu. (*Crick. Gwarch. Mael.* Var.)

[4] Ysgwyt rygyn. (*Plas G.*) Ys gwyt rygyn. (*Ibid.* aux variantes.) Scwyt grugyn. (*Crick., loco cit.*)

[5] Rac tarw trin. (*Plas G.*) Rac doleu trin. (*Ibid.* aux var.) Y ractaryf trun. (*Crick., loco cit.*)

[6] Y dal vriw vu. (*Plas G.*) Talorin vu. (*Ibid.* aux var.) Tal briw bu. (*Crick. loco cit.*)

XL.

Serrée [comme les] grains d'un épi, perçante [comme un] essaim d'abeilles, l'innombrable armée ennemie, aux boucliers fourbis, eut son front de bataille brisé devant le taureau du tumulte. [12]

Les étrangers dans le tremblement et la douleur, dans le désordre de la mêlée furieuse, courent çà et là à la manière du daim.

. . . .

» —Brec'h n'est plus; sa fureur a été brisée, [on l'a vu] sans force, sans bandeau de roi, sans sourire.

. . . .

Il est presque inutile de faire observer que ces six vers et les douze qui les précèdent n'en font que neuf dans le *Myvyrian*.

[7] Er cryn y alon ar afar
Y brwydrin trin trachwar. (*Plas G.*)

[8] Amgwr y van carw. (*Ibid.*) Cwr y van ceirw. (*Ibid.*)

[9] Hyssed Brych briwawt bar. (*Ibid.*) Byssed Brych briuant bar. (*Heng.*)

[10] Am bwyll disteir am distar. (*Ibid.*)

[11] Am bwyll am rhodic am rychward. (*Ibid.*) Am rhod ri. (*Heng.*)

[12] Devant Kenon.

» He bro ez bres treuliaz Rez, [1]
» Hon riou Drek; ne bou, ne kavo he neges; [2]
» Ned angou he oc'h man, ne ozigwez. [3]

. . . .

» Ne mad manpouet eskouet [4]
» Ar groumal karnouet; [5]
» Ne mad dodez he morzoued
» Ar bruched mein loued. — » [6]

. . . .

XLI.

— » Gel, ë paladr gel
» Gelac'h, oc'h pell, [7]
» E mae të gour enn he kel,
» Enn knoi angel bouc'h. . . . [8]

. . . .

[1] Ys broys brys treulyaut Rhys. *(Crick.)*

[2] Yn rhiw drec ni bu ny gaffo y neges. (*Ibid.*) Yn rhin drec ny hu nygaffo. (*Heng.*)

[3] Nyt anghw y o van ny oddiwes. (*Ibid.*) Nyt anghwy a wa muy oddiwes. (*Plas G.*)

[4] Ny mat vanpwyt ysgwyt. (*Ibid.*)

[5] Ar gynwal carnwyt. (*Ibid.*) Ar grymal carnuyt. (*Heng.*)

[6] Ny mat dodes y vordwyt

» En un instant, son pays a été consumé par
» Rez, [9] notre Dragon du versant de la montagne :
» il n'a point atteint, il n'atteindra pas son but; il
» ne s'approchera plus de ce lieu; il n'y reviendra
» plus.

. . . .

» Ce n'est pas pour son bien que son bouclier
» avait été placé sur la croupe de son cheval; ce
» n'est pas pour son bien qu'il avait posé sa
» cuisse sur le poitrail de sa fine [monture] grise! — »

. . . .

XLI.

» — Compagnon languissant du [chef] brun à la lance brune, [10] voilà bien longtemps qu'il est dans le cellier, ton maître, à dévorer son jambon de daim. . . . .

. . . .

Ar vreichit mein llwyt. (*Ibid.*) Ar vreichir. (*Heng.*)

[9] Gell y balardr gell
Gellach y obell. (*Plas G.*) Gellach o bell. (*Heng.*)
Y mae dy wr yn y gell
Yn cnoi angell bwch. (*Plas G.*)

[10] Nous avons déjà vu ce chef figurer parmi les compagnons de Cendelann, chantés par Liwarc'h.

[11] Le chef Morien.

» Buz oc'h lao ezhao pouet enn pell. [1]

. . . .

» Da e daez adon houei azdouen ; [2]
» Ema deusez Gwenn beli, Bradweun ; [3]
» Gounelez, lazez, loskez ; ne, Morien, [4]
» Ne gwaes gounelit? . . . . . [5]

. . . .

» Ne delez-ti nag eizam na kengor? [6]
» Eskenn! drem dibennor! [7]
» Ne gwelez-ti mor c'houez marc'hogion? [8]
» Ne lazez houei rozint naouz i Saezon? [9]

XLII.

Gododin, gomenam të pleged, [10]
Të noeu, tra trineion trin, haïset [11]
Gwas c'hoant ë ariant ; heb emwed

[1] Bud oe law yddaw poet poet ymbell angell. (*Ibid.*) Budd oe law yddaw poet y ubell. (*Heng.*) Tous les manuscrits sont très dé-fectueux en cet endroit.

[2] Da e daeth Adonwy atwen. (*Plas G.*) Da dyvot Adonwy Adonwy am a dawssut. (*Ibid.*, à la suite du *Gwarch. Mael.*) Da dyuot Adonuy am adaussyt. (*Crick. Ibid.*)

[3] Ym a dawssyt wen heli Bratwen. (*Ibid.*) Wen beli. (*Plas G.*)

[4] Gwnelut lladut losgut no Morien. (*Ibid.*) A wneli vratwen gwnelut lladut losgut. (*Ibid.*, aux variantes du *Gwarch. Mael.*)

[5] Ny waeth wnelut. (*Ibid.*) Ny naeth wnelut. (*Heng.*)

[6] Ny delyeist nac eithaf na chyngor. (*Plas G.*) Ny chedweist nai

» Le profit que sa main rapporte nous fait dé-
» faut depuis longtemps. . . . .

» Il est venu leur chef, [aux ennemis,] et il a emporté nos biens; elle est venue ici, la Beauté de la dévastation, la belle Traîtresse; elle a fait [du » butin,] massacré, brulé; toi, Morien, ne feras-tu pas pis? . . . .

. . . .

» Ne marcheras-tu plus ni à l'arrière-garde, ni » au premier rang? Debout! front sans casque! » Ne verras-tu plus la grande mer de cavaliers qui » s'enfle? Ne tueras-tu plus ceux qui ont donné » asile aux Saxons?» —

XLII.

O Gododin! je m'intéresse à toi, à tes remparts tumultueusement abattus par les bandes d'un goujat avide d'argent; [à tes remparts] qui

eithaf na chynnor. (*Ibid.*, aux variantes du *Gwarch. Mael.*)

[7] Ysgwn drem dibennor. (*Ibid.*) Ysgwn drein. (*Heng.*) Ysgwn tref dy beuwel. (*Plas G.*, aux variantes du *Gwarch. Mael.*)

[8] Ny weleist y morchuyd mawr marchogion. (*Plas G.*) Ny weleis or mor bwyr mor. (*Ibid., loc. cit.*)

[9] Wy nedin wy rodin nawd y Saeson. (*Plas G.*) Ny leddin my roddin. (*Heng.*)

[10] Gododin gomynaf dy blegyt. (*Ibid.*) Gomynnaf oth blegyt. (*Ibid.*, aux variantes.)

[11] Tynoeu tra thrumein drum essyth. (*Plas G.*) Tyno eu dra thrinuein drinnessy. (*Heng.*)

Oc'h kesul mab Doueoue, të goured! [1] . . .

. . . .

Ned oez kengor gwan. [2] . . . .

. . . .

Gwael, rag lann gwezin, [3]
Oc'h luc'hour i luc'hour, louzmin, [4]
Luc'hdor ë porfor peirierin!
Laz gnod gwan maous mur trin! [5]
Hed pan ai ë daear ar Aneurin,
Anesgarad bou ë nad hag Aneurin! [6]

XLIII.

Keouerein kedouir kenrennin
E Kaltraez, gwerin fraez, fesgiolin;
Gwerz mez enn kentez ha gwirod gwin
Haïsez ë lavnaour, rong doui bezin,
Arzerc'hok marc'hok, rag Gododin, [7]
Eizin enn goled, mur kreid, taro trin. [8]

[1] Gwas chwant y ariant heb ymwyt
O gysul mab dwywe dy wrhyd. (*Plas G.*) Mab dwyre. (*Heng.*)

[2] Nid ked gynghor uan. (*Plas G.*) Ny oed gynghor uann. (*Heng.*)

[3] Uael rac tan ueithin. (*Plas G.*) Raclan veithin. (*Heng.*)

[4] O lychwr y lychwr luthbin. (*Ibid*) Lwchbin. (*Plas G.*)

[5] Luchdor y borffor beryerin.
Lad gnaws gwan maws mur trin. (*Crick*)

[6] Anysgarat ac un y nad ac Aneurin. (*Plas G.*) Anys garat vu ynat ac Aneurin. (*Heng.*)

[7] Kywerein ketwyr cynrennin

ne peuvent plus faire appel aux conseils du fils de Douéoué; 9 [Je m'intéresse] à ta vaillance! . . Ses conseils n'étaient pas stériles.

. . . .

En face du champ de bataille, à quelle funeste orgie, depuis le crépuscule jusqu'au crépuscule, [se livrèrent] des officiers brillant de l'éclat de la pourpre! 10 quel carnage tout naturel détruisit la joie de leur boulevard belliqueux! 11 Ah! jusqu'à ce que la terre recouvre Aneurin, les lamentations et Aneurin seront inséparables!

XLIII.

Ils se levèrent tous ensemble, les guerriers confédérés de Kaltraez, — foule bruyante et impétueuse; — mais l'hydromel de prix et le vin versé sous les portiques affaiblirent, entre les deux armées, devant Gododin, la lame du Cavalier suprême, cette bruyère enflammée, ce mur crénelé, ce taureau de bataille.

Y Gattraeth gwerin fraeth fysgiolion
Gwerth med ygkynted a gwiraut win
Heessit y lavnawr rhwng dwy vydin
Ardderchawc varchawc rac Gododin. *(Plas G.)*

[8] Eithin wn noleit mur greid tarw trin. (*Ibid.*) Eith iuyn voleit. (*Heng.*)

[9] Douéoué ou Dwywe, selon l'orthographe galloise, était femme de Dunod et fille de Gwallok, princes chantés par Liwarc'h-Henn.

[10] De race royale.

[11] De leur général en chef, de Kenon.

Keouerein kedouir kenrennin;
Gwlad atwel koc'h livet heu dilin; [1]
Degoglaoz tonn pever peirierin! [2]

Men edint e liosam kelein [3]
Oc'h pra Brech, ne gwelec'h Huvelin, [4]
Ne, kemet ha he tud a korzin, [5]
Ne porz mefel? Morial heu dilin,
Lavn diraot, paraod ë gwaed lin. [6]

Keouerein kedouir, keourennin; [7]
Gwlad atwel koc'h livet heu dilin.

Hef lazaoz, ac'h ë maon, a lain
A karnezaour, tra gogehuc'h, gouir trin. [8]

Keouerein kedouir, kevarvant

[1] Gwlat atval gychlywet eu dilin. (*Plas G.*) Gwlat atwet gochlywet eu dilin. (*Ibid.*)

[2] Dy goglawd ton bevyr peryerin. (*Ibid.*)

[3] Men ydynt ei liossaf elein. (*Ibid.*) Men ydynt eiliossaf elein. (*Heng.*)

[4] O brei Vrych ny uelych Uevelin. (*Ibid.*) O brei Vrych ny uelych Ueylin. (*Plas G.*)

[5] Ny chemyt hae dud a gordin. (*Ibid.*) Ny chemyd haedud a gorddin. (*Heng.*)

[6] Ny phyrth meuyl moryal eu dilin

Ils se levèrent tous ensemble, les guerriers confédérés; ils poursuivirent l'envahisseur du pays, et tous ceux [qui portaient des habits] de couleur rouge. Que la vague ensevelit d'officiers illustres !

Là où sont les plus nombreux les cadavres du parti de Brec'h, ne voyez-vous pas Huvelin, [9] qui, pas plus que les hommes de son clan, ne peut supporter un outrage? Morial les accompagne avec sa lance acérée, prompte à verser le sang. [10]

Ils se levèrent ensemble, les guerriers confédérés; ils poursuivirent l'envahisseur du pays, le chef aux habits de couleur rouge.

Avec son épée, le chef du peuple massacra, entassa, à une hauteur égale à la sienne, les hommes de guerre [ennemis.]

Ils se levèrent ensemble, les guerriers, ils at-

Lafn durawt barawt y waeth lin. (*Plas G.*)

[7] Cywrein cetwyr cywrennin. (*Plas. G.*) Ce vers et le suivant manquent dans le manuscrit de Hengurt.

[8] Ef ladawd a chymawn a lain
A charnedawr tra gogyhwe gwyr trin. (*Plas G.*) Tra gogyhne. (*Heng.*)

[9] Huvelin, ou *Uvelwyn*, était petit-fils d'Aneurin.

[10] Le barde Liwarc'h-Henn, mentionne ce chef dans l'élégie de Kendelann.

Eged, enn un pred, ez kerc'hasant;

Berr heu hoedel, hir heu hoed ar heu karant;
Seiz kement oc'h Loegrouiz a lazasant;[1]
Oc'h kevresez gwragez gouec'h a gounasant;
Laouer mamm ha he deger ar he amrant![2]

XLIV.

Ne gouraez pouet neouaz mor dianam,
Leou mor hael, baran leou, loueber mou[illegible]am
Ha Kenon, lari bron, adon tekam,
Dinas ë dias ar led, eizam
Dor angor, bezin buz eliosam![3]

Er seul a gweliz hag a gwelam
Emet, enn emzouen arev, greid goured, gouriam,
Hef laze osouez a lavn lemmam,
Mal broen ez kouezent rag he adam;
Mab Kledno klod hir i ti kanam,

1 Kywrein ketwyr cyfaruuant
Ygyt yn un vryt yt gyrchassant
Byr eu hoedal hir eu hoet ar eu carant.
Seith gymeint o Loegrwys a ladassant. (*Plas G* -)
2 Ogyvrysed gwraged gwych a unnethant
Llawer mam ae deigyr ar ei hamrant. (*Ibid.*)

taquèrent leur adversaire avec unanimité, avec une même résolution.

Leur vie fut courte, longs les regrets qu'ils laissent à ceux qui les aimaient. Ils tuèrent sept fois autant de Logriens [qu'ils étaient de guerriers] : au jugement des femmes, ils firent des prodiges : plus d'une mère en a eu des larmes aux yeux !

XLIV.

Jamais il n'y eut salle plus parfaite; lion plus généreux à face de lion, sur une plus vaste arène, que Kenon, au cœur joyeux; [jamais] plus beau chef, forteresse de guerre plus spacieuse, plus large porte de salut pour une armée; [jamais] butin plus abondant!

Et de tous ceux que je vis et que je verrai [jamais] ensemble porter les armes avec le plus d'ardeur, avec la vaillance la plus héroïque, il était celui qui tua les ennemis de la lance la mieux affilée; comme des joncs, ils tombaient sous sa main; ô fils de Kledno! elle durera longtemps,

[3] Ny wnaethpwyd neuad mor dianaf
Lew mor hael baran lew lwybr muyaf
A chynon lary vron adon decaf
Dinas y dias ar led eithaf
Dor anghor bydin bud ei lyossaf. (*Ibid.*) Eilyassaf. (*Heng.*)

Oc'h klod, heb or, heb eizam! [1]

XLV.

Oc'h gwinvaez ha mezvaez degozolin, [2]

. . . .

Goun leiz mamm goureiz Eidol, enn ial. [3]

. . . .

Ermege rag bre.
Rag bron buzigre,
Breïn douere
Gwebr eskennial; [4]
Kenrein enn kouezao, [5]
Vel glas hed, am-n-hao,
Heb kiliao kehaval, [6]
Senouir, estouir, estemel, [7]
E ar gweilion gwebel, [8]
Hag arzemel klezfal
Blaen ankouen anhun; [9]
Heziou, enn dihun [10]
Mamm reizin rouev tredar! [11]

[1] Er saul a weleis ac a welaf
Ymyt yn ymdwyn aryf gryt guryt guryaf
Ef ladei oswyd a llafn lymmaf
Mal brwyn y gwyddynt rac y adaf
Mab clytno clothir canaf yti
Or clod heb or heb eithaf. (Plas

[2] O winveith a medveith dygodolyn. (Ibi

[3] Gwn leith mam hwrreith Eidol yn ial. (Ib

[4] Ermygei rac vre

ɔire que je chante; ta gloire sera sans li-
, sans fin !

XLV.

r suite du banquet où coulèrent le vin et
romel, ...
st mouillée [de larmes], je le sais, la mère
rave Eidol, dans la plaine.

. . . .

s'illustra sur la colline. Devant son ardeur
:ieuse, les corbeaux s'élevaient et montaient
les airs; les combattants tombaient, com-
n essaim azuré [de moucherons], autour de
ɔaraissant incapables de fuir, éblouis, agi-
épars, la lèvre livide, sous les coups du
: à deux tranchants de ce noble [convive]
anquet de la veillée; et aujourd'hui, elle
ns sommeil, la mère de ce glorieux roi de
taille !

Rac bron budugre
Breein dwyre
Wybr ysgynnyal. (*Ibid.*)
ırein yn cwydaw. (*Ibid.*) Yn cynydaw. (*Heng.*)
6 Val glas heid arnaw
Heb gilyaw gyhaval. (*Plas G.*)
ıwyr ystwyr ystemel. (*Ibid.*)
r weillion gwebyl. (*Ibid.*) Yar neilyon gwebyl. (*Heng.*)
ardemyl gleddfal
:n ancwyn anhum. (*Heng.*)
:diw an dihun. (*Ibid.*) Hediu ar dihun. (*Heng.*)
ım reidyn rwyf trydar. (*Plas G.*) Mam reiddyn. (*Heng.*)

XLVI.

Oc'h gwinvaez ha mezvaez ez aezant
E kengen lorigogion; [1] . . . .
. . . .
N'ez goun laz letkent. [2] . . . . . .
. . . .
Ken loueret heu laz dezarvu! [3]
Rag Kaltraez, oez fraez heu lu
Oc'h koskorz Menezok, maour tru :
Oc'h tric'hant, namen un gour a devu, [4]

XLVII.

Oc'h gwinvaez ha mezvaez, ez gresiasant
Gouir enn red molet, eneit dic'hoant.
Gloeou dull, ë am trullez, kedvaezant,
Gwin ha mel ha mal amuesant. [5]

. . . .

[1] O winveith a medvaeth ydd aethant
Y gynhen lurygogyon. . . . . . . (*Plas G*-
[2] Nis gwn laith ledkynt. (*Ibid*.
[3] Kyn lwydred eu llas dydarfu. (*Ibid.*) Cyn lwyded eu lea-
darvu. (*Heng*.)
[4] Rac Cattraeth oed fraeth eu lu

XLVI.

près le banquet où coulèrent le vin et l'hy-
nel, ils marchèrent au combat, les [hom-
] cuirassés; . . . .

. . . .

ıe connais pas de récit de carnage [pareil].

. . . .

i complet fut leur massacre! A Kaltraez, ils
naient une armée bruyante, les guerriers du
ı de Ménézok, le grand infortuné : de trois
:s, rien qu'un homme ne revint.

XLVII.

près le banquet où coulèrent le vin et l'hy-
nel, ils se hâtèrent ces guerriers qu'il faut
brer, [ces guerriers] prodigues de leur vie.
bel ordre, autour des liqueurs, ils s'étaient
ı, ils s'étaient enivrés de vin, d'hydromel et
oie.

. . . .

ı osgord vynydawr vawr dru
ı trychant namyn un gwr ny dy fu. (*Plas G.*)
) winveith a medveith yt gryssiasant
ıwyr yn rheit moleit eneit dichwant
ıloyw dull y am drulyt gytvaethant
ıwin a mel a mal amwesant. (*Plas G.*)

Oc'h koskorz Menezok, [1]
Adoui azweliok, [2]
A rouev a kolliz a'm gwir karant. [3]

. . . .

Oc'h tric'hant ri a lu ez gresiasant Kaltraez
Tru! namen un gour ned azkorsaez [5]

. . . .

Hu beze enn kevrein prezent mab Peil;

. . . .

Ha re hu beze, enn e be atre [7]
Hud ha moug Gododin oc'h gwin ha mez.
Enn diedink, enn kestrink estre,
Hag adan, kadvanneu, koc'h, re
Meïrc'h marc'hok, godrud ë bore. [9]

. . . .

. . . .

[1] O osgord vynydawc. (*Ibid.*)

[2] Au dwyf adveylliawc. (*Ibid.*) Am duy atvyliawr. (*Heng.*)

[3] A rhwyf a golleis am gwir garant. (*Ibid.*) Rwy e ry gollei om gwir garant. (*Ibid. G. Mael.*)

[4] O drychant rhi a llu yt gryssiasant Gattraeth. (*Ibid.*) Odri eurdorchawc a gryssyws (*Ibid. Ibid.*)

[5] Tru namyn un gwr ny atcorsant. (*Ibid.*) Tru namen u nyt anghassant. (*Ibid. Ibid.*) Ce temps est une faute gross manifeste de copiste; et je n'ai pas hésité à la corriger.

Dans l'armée de Ménézok, ce suprême gardien u passage [de Kaltraez], j'ai perdu un roi de es vrais amis.[10] . . . . .

. . . .

De trois cents chefs d'armée qui se pressaient Kaltraez, ô misère! rien qu'un homme ne reurna chez lui!

. . . .

Il fut vaillant dans le présent combat, le fils e Peil;[11]

. . . .

ais il eût été extrêmement vaillant, s'il n'eût té égayé et fasciné par la fumée du vin et de hydromel de Gododin.

Sans entraves, lancés ensemble dans la carière, et sous eux, des hommes de guerre, ils couaient sanglants, les chevaux du cavalier qui fut n héros le matin.

. . . .

[6] Hu bydei ygkywrein present mal pel. (*Plas G.*)

[7] Ar y ehu bedei yn y vei atre. (*Ibid.*)

[8] Hut a mug Ododin o win a med. (*Ibid.*)

[9] Yn dieding ygkystring ystre
Ac adan catvannau cochre
Veirch marchawc godrud y more. (*Crick.*)

[10] Le roi Owen. (Voy. plus haut les strophes I et V.)

[11] Peil était fils de Liwarc'h-Henn; le guerrier dont il est ici uestion était petit-fils du barde-roi.

XLVIII.

Anker deour daen; [1]
Sarf seri graen, [2]
Sanki gouroum gaen, [3]
Enn blaen bezin; [4]

Arz arwenaoul,
Trusiad treisiaour, [5]
Sanki gwaevaour [6]
Enn deiz kadouenaour, [7]
Enn klaoz gwernin; [8]

Eil Nezik Nar,
N'ez doug, troue bar,
Gwlez adar,
Tredar trin? [9]

Kewir az gelver o'z enwir gweizred, [10]

[1] Angor deur daen. (*Crick.*) Angor deor daen. (*Ibid. G. Ma*
aux var.) Deor dain. (*Ibid. Ibid.*)

[2] Sarph seri raen. (*Ibid.*) Sarph saphwy graen. (*Ibid. G. Ma*
aux var.) Sarph saffwy grain. (*Ibid. Ibid.*)

[3] Sengi urymgaen. (*Ibid.*) Anysgoget vaen. (*Ibid. G. Mael.* a
variantes.)

[4] Ymlaen bydin. (*Ibid.*) Blaen bedin. (*Ibid. loc. sup. cit.*)

[5] Agth aruynawl drussyat dreissyawr. (*Heng.*) Arth arwyna
(*Plas G.*)

[6] Sengi uaenawr (*Heng.*) Sengi waywawr. (*Plas G.*)

XLVIII.

Brave répandant la terreur; serpent redoutable aux barbares, tu foulas aux pieds les noires armures, en avant de l'armée;

Ours furieux, boulevard contre l'oppresseur, tu foulas aux pieds les lances au jour de la confédération, dans la tranchée [pleine] d'aunes;

Second Nezik Nar, [11] ne préparas-tu pas, en ta fureur, un banquet aux oiseaux de proie, dans le tumulte du combat?

On te nommait le juste à cause de tes actions équitables, ô chef, ô guide des combattants sur

[7] Yn dyd cadwynawr. (*Heng.*) Yn dydd cadiawr. (*Plas G.*)

[8] Ygklawd gwernin. (*Ibid.*)

[9] Eil Nedic Nar
Neus duc drwyvar
Gwled y adar
Drydar drin. (*Crick.*)

[10] Kiwir yth elwir enwir weithret. (*Heng.*) Othenwir weithred. (*Plas G.*) Enwir yt elvir oth gywir weithret. (*Ibid. G. Mael.* aux variantes.)

[11] Nain qui danse en rond. [Voy. les notes.]

Ragan, roueviadour mur kadouiled, [1]
Merin, mab Madien, mad ez ganet! [2]

XLIX.

Ardeledok kanu keman kafat [3]
Kedouir am Kaltraez a gounaez brezred, [4]
Brez ha gwear, sazar sanket. [5]

. . . .

Sanki uz Gwened, bual, hemp talmez [6]
Ha kelanez keouiringet! [7]
Ned adraoz kibno ket,
Pe keman keïn daeret,
Gouede kefro kad. [8]

. . . .

. . . .

[1] Rhagan rwyuiadwr mur catuilet. (*Heng.*) Rhagaf rhwywiadwr. (*Plas G.*) Rettor rwyfyadur mur pob Kiwet. (*Ibid. G. Mael.* aux variantes.) Rector rhuyvyadur. (*Myvyr. Arch.* 1. p. 62.) La variante *rettor* ou *rector*, mot purement latin, indique qu'il faut lire *ragan*.

[2] Merin a Madyen mat yth anet. (*Heng.*) Meryn mab Madyeith. (*Plas G. G. Mael.* aux variantes.) Meruyn mab Madyeith mad yth anet. (*Myvyr.* 1. p. 62.)

[3] Ar dyledawr canu cyman caffat. (*Plas G.*) Erdiledaf canu ciman caffa. (*Ibid. G. Mael* aux variantes.)

[4] Ketuyr am Gattraeth a wnaeth brythret. (*Plas G.*) Yn cetwir am Gatraeth ri guanaid brit rec. (*Ibid. loc. sup. cit.*)

le rempart; ô Mérin, fils de Madien, si heureusement né!

XLIX.

C'est un devoir [pour moi] de chanter tout ce qu'acquirent [de gloire] les compagnons qui firent la guerre à Kaltraez; [de chanter] le tumulte et le sang débordant, celui qui foulait foulé [à son tour] aux pieds; [de te chanter], toi aussi, ô chef de Gwéned, ô buffle, qui foulas sans relâche les cadavres des guerriers! Mais je ne rappelle pas la mesure du tribut [et] à combien de *blancs* [9] nous fumes taxés, après le tumulte de la bataille.. . . . .

. . . .

. . . .

[5] Brithwy a wyar sathar sanget. (*Plas G.*) Brith a uyar. (*Heng.*) Brit gue ad guiar sathar sanget. (*Plas G. G .Mael.* aux variantes.)

[6] Sengi uit gwyned bual am dalmed. (*Ibid.*) Sengit guit guned dial am dal med. (*Ibid. loco sup. cit.*)

[7] Achalaned cynyringet. (*Ibid.*) O galaned cives riget. (*Ibid. loco sup. cit.*)

[8] Nyt ardrawd cibno eed. (*Heng.*)
Nyt adrawd cibno widi cyffro cad ced. (*Plas G.*)
Nis cibno guedi cyffro cat.
Kevei cimwyn idau civi daeret. (*Ibid. loco sup. cit.*)

[9] Espèce de monnaie : en latin *solidus*: dans les lois galloises du Xe siècle, *keïnok*; en breton-armoricain, *gwennek*.

L.

Ardeledok kanu keman oc'h pri, [1]
Tourv, tan ha taran ha reverzi,
Goured arzerc'hok marc'hok meski,
Ruz medel, revel a eizuni;
Gouir gouned divuziok dimoungiei
Enn kad, oc'h ment gwlad ez e klevi; [2]
Hag he eskouet ar he eskouez, hed a rolei [3]
Laen, mal gwin głoeu oc'h gwezr łestri, [4]
Ariant am ë gwez, aour telei, [5]
Gwinvaez; Gwaednerz, mab Leouri. [6]

LI.

Ardeledok kanu klaer gorc'horzon
Ha, gouede terraez, deleinou avon, [7]
Digonez lovlen penn ereron
Louet. Hef gore bouet ë eskiolion,

[1] Ardeledawc canu kyman o vri. (*Plas G.*)

[2] Turf tan a tharan a rhyuerthi
Gurhyt ardechawc marchawc mysgi
Rud vedel rhyfel a eiduni
Gwr gwned divudiawc dimyngei
Y gat or meint gwlat yt y clywi. (*Ibid.*)

[3] Ae ysgwyt ar y ysgwyd had arroli. (*Ibid.*) Hut a roli. (*H*

L.

C'est un devoir de chanter tant de gloire, de tumulte, de feu, de tonnerre et de tempêtes; [de chanter] la vaillance sublime du cavalier de la mêlée, du sanglant moissonneur avide de combats; [du cavalier] qui décapita inutilement des guerriers de cœur dans la bataille, et dont on entendait [parler] de maint pays; [du cavalier] qui, son bouclier sur son épaule, faisait couler le sang comme le vin brillant [qui coule] du cristal dans des coupes entourées de cercles d'argent à l'ouverture, d'or à l'intérieur, pour le banquet; [du cavalier] Gwadnerz, fils de Léouri.

LI.

C'est un devoir de chanter les illustres chefs qui, à la suite du combat, firent déborder [de sang] le fleuve; qui, de leurs captures, rassasièrent le bec des aigles gris. Parmi ceux qui les gorgè-

4 Waen mal gwin gloew o wydr lestri. (*Plas G.*) Laen mal gwin. (*Heng.*)

5 Ariant am yvet aur dylyi (*Ibid.*) Ariant am y ved eur. (*Heng.*)

6 Gwinvaeth oed vaetnerth vab Llywri. (*Plas G.*) Vaetnerth Lyuri. (*Heng.*)

7 Ardyledawc canu claer orchyrdon
A gwedy dyrraith dyleinu afon. (*Ibid.*) Dyleinu aeron. (*Plas G.*)

Oc'h a aez Kaltraez, oc'h aour torc'hogion,
Ar negez Menezok, menok maon, [1]
Ned oez, enn diwarz, oc'h parz Breton [2]
Gododin, gour bell, gwell na Kenon. [3]

. . . . —

LII.

Ardeledok kanu keman kigweinit [4]
Laouen logel, bit [5]
Bou di dic'hoant, [6]
Ha mennei enn kelc'h bit [7]
Eidol anant;
Er aour ha meïrc'h maour ha mez mezveint. [8]

. . . .

Namen un ne delei oc'h bouet hofeint
Kenzelik Aeron gouir annofeint. [9]

. . . .

[1] Dincomes lovlen ben eryron
Luyt ef goreu vuyt y ysgyolyon
Or a aeth Gattraeth o aurdorchogion
Ar neges Mynydauc mynawc maon. (*Ibid.*)

[2] Ny doeth yn diwarth o barth vrython. (*Plas G.*) Oed odit imi o barth Vrython. (*Ibid. loc. sup. cit.*)

[3] Ododin wr bell well no Chynon. (*Plas G.*) Gododin o bell guell no Chenon (*Ibid. Ibid.*)

[4] Ardyledawc canu cemann cynreint. (*Ibid.*) Ceman kyureint (*Plas G.*) Erdyledam canu y cenon cig ueren. (*Ibid. loc. sup. cit.*) Erdiledaf canu ciman ci guernit. (*Ibid. Ibid.*)

rent le mieux, parmi les héros qui allèrent à Kaltraez, parmi les hommes aux colliers d'or, du clan de Ménézok, chef du peuple, il n'y avait point, en vérité, du parti des Bretons de Gododin, un homme de guerre supérieur à Kenon.

. . . .

LII.

C'est un devoir de chanter l'horrible boucherie [qui eut lieu] dans la salle joyeuse, les muids coulants dédaignés, ces muids qu'on faisait circuler aux accords d'Eidol; [de chanter] l'or et les grands chevaux et l'hyromel enivrant. . . . .

. . . .

Rien qu'un ne revint du trop délicieux banquet de tous les guerriers indomptables de Kenzelik d'Aéron.[10] . . . .

. . . .

[5] Llawen llogel byt. (*Ibid.*) Llawen llogel bit. (*Ibid. loc. op. cit.*)

[6] Bu didichwant. (*Ibid.*) Budit did di. (*Explicit. Ibid. Ibid.*)

[7] Hu mynnei engkylch bit. (*Ibid.*)

[8] Yr aur a meirch maur a med meddweint. (*Ibid.*) Peu de passages du *Gododin* ont été plus altérés que celui-ci, et je ne réponds pas de mon texte, en cet endroit.

[9] Namyn yn y delei o uyt hoffeint
Cyndilic Aeron wyr en o uant. (*Ibid.*)

[10] Ce chef était petit-fils d'Aneurin, selon certains manuscrits; selon d'autres, petit-fils de S. Gildas, frère du barde.

LIII.

Ardeledok kanu klaer gorc'horzon
Ar negez Menekok, menok maon,
Ha merc'h Eudaf-hir, treis gwanao hon, [1]
Oez porfor gwiskiadur, tir amtroc'hion; [2]

. . . .

Deporzez meiner molud neived. [3]

. . . .

Baran tan teriz ban keneuet, [4]
Diou Meurz, gwiskiasant heu gouroum tuzed; [5]
Diou Merc'her, perizent heu kalc'hdoed; [6]
Diou Ieu, bou diheu heu diwed; [7]
Diou Gwener, kelanez amzouget; [8]
Diou Sadourn, bou divurn heu kedweizred, [9]
Diou Sul, heu lavueu ruz amzouget; [10]
Diou Lun, hed penn glin gwaed lenn gwelet; [11]
Ned adraoz Gododin, gouede luzed, [12]

[1] Ardyledawc canu claer orchyrdon
Ar neges Mynydawc mynauc maon
A merch Eudafhir dreit gwanaw hon. (*Ibid.*) Dieis gwanawh[illegible] (*Heng.*)

[2] Oed porphor guysgyadur dir amdrychion. (*Plas G.*)

[3] Dyphorthes meinyr molud nyvet. (*Ibid.*)

[4] Baran tan tevyd ban gyneuet. (*Heng.*) Tebihit tan teryd trui cineued. (*Plas G.* à la suite du G. Mael.)

[5] Duu maurth guisgyasant y gwrym dudet. (*Ibid.*) Gwiseassant eu cein duhet. (*Plas G. loc. sup. cit.*)

[6] Duw merchyr peryddeint eu calchdoet. (*Ibid.*) Diw merchyr bu guero eu cit unet. (*Plas G.*)

LIII.

C'est un devoir de chanter les officiers illustres du clan de Ménézok, chef de peuple et [du clan] de la fille d'Eudaf-le-Grand; [13] celui-ci [maintenant] énervé par l'oppression, qui jadis était vêtu de pourpre et dont la terre est morcelée;. . . . du clan de la jeune vierge qui remporta le prix de sainteté. . . . . Semblables au feu ardent allumé sur la montagne, le mardi, ils revêtirent leurs sombres armures; le mercredi, ils fourbirent leurs cuirasses émaillées; le jeudi, leur destruction devint certaine; le vendredi, ils emportèrent des cadavres; le samedi, leurs travaux de fortifications furent ruinés; le dimanche, ils remportèrent leurs lames rougies; le lundi, on vit une mare de sang leur monter jusqu'aux genoux; et le Go-

[7] Dyvyieu bu diheu eu diuoet. (*Ibid.*) Ceunadeu amodet. (*Plas G. loc. sup. cit.*)

[8] Duu gwener calaned amdyget. (*Ibid.*) Celaned a civrivet, (*Plas G. loc. sup. cit.*)

[9] Duu sadwrn bu divurn eu cytueithret. (*Ibid.*) Bu didwrn eu cit gueithret. (*Plas G.*)

[10] Duu sul eu lavneu rhud amddyget. (*Heng.*) Diu sul rud a at ranhet. (*Plas G. loc. sup. cit.*)

[11] Duu llun hyt ben clun guaetlun guelet. (*Ibid.*) Diu, llun hyt benn clun gwaedlun guelet. (*Plas G.*)

[12] Neus adrawd Gododin gwedy lluddet. (*Ibid.*) Nys adraud Gododin gwedy lludet. (*Plas G.*)

[13] Elle se nommait Hélène.

Rag pebel Madok, pan azkoret, [1]
Namen un gour oc'h kant, enn e delet. [2]

LIV.

Moc'h douereok ë bore, [3]
Kenniv aber rag estre. [4]
Bou boulc'h, bou toulc'h tande ! [5]
Mal tourc'h e teouesezt' bre ;

Bou gwlouz mounous ! bou le ! [6]
Bou gwear gweïlc'h gouroumde ! [7]

Moc'h douereok ë meitin, [8]
A kennin aber rag fin ; [9]
Oc'h dines tiwes enn dilin : [10]
Rag kant hef gwant kesevin. [11]

Oez garv e gouneouc'h c'houi gwaed lin ! [12]

1 Rac pebyll Madawc pan atcoryet. (*Ibid.*) Hir rac pebyll Ma-dauc pan atcorhet. (*Plas G.*)

2 Namyn un gwr o gant yn y ddelhet. (*Ibid.*) Ce vers manque dans les variantes du manuscrit.

3 Moch dwyreawc ym more. (*Plas G.*) Moch aruireit i more. (*Ibid. loc. sup. cit.*)

4 Cynnif aber rac ystre. (*Ibid.*) Y cinim a pherym ac stre. (*Ibid. Ibid.*)

5 Bu bwlch bu twlch tandde. (*Ibid.*)

6 Bu golut mynut bu le. (*Plas G.*) Bu guolut mynut bu le. (*Ibid.* aux variantes.)

odin ne compte, après le désastre, devant la
ente de Madok, quand il revint, qu'un guerrier
ur cent de retour.

LIV.

Aussitôt le lever de l'aurore, les combattants
ffluent dans la carrière.
Quelle brèche! quelle montagne de flammes!
omme un sanglier tu laboures la colline!

Que de richesses englouties! quelle multitude!
ne de sang sous les noirs faucons!

Aussitôt le lever [de l'astre] du matin, les
ombattants affluent devant les remparts, suivant
e près leur général. Lui, entre cent guerriers,
atteint le plus éminent.

Ce fut rudement que vous fîtes couler le sang!

[7] Bu gwyar gweilch gwrwnde. (*Ibid.*) Bu guanar gueilgin gurnde. (*Ibid. loc. cit.*)

[8] Moch dwyreauc y meiitin. (*Plas G.*) Ym eilin. (*Heng.*) Moch vireit i meitit. (*Plas G. loc. sup. cit.*)

[9] O gynnu aber rac fin. (*Ibid.*)

[10] O diuys yn lyuys dylin. (*Heng.*) O dywys tywys yn dylin. (*Plas .*) O douis in towys en ilin. (*Ibid. loco sup. citato.*)

[11] Rac cant ef gwant cessefin. (*Ibid.*) Rac cant em gwant cesuin. (*Ibid. loc. sup. cit.*)

[12] Oed garu y gwnewchui waetlin. (*Ibid.*)

Mal evet mez, troue c'hoarzin! [1]
Oez gleou e lazouc'h c'houi denin, [2]
Klezeval, diwall feskiolin! [3]

Oez mor diac'hor ez laze [4]
Eskar gour haval enn e be. [5]

. . . .

Diskennouiz enn afoue'z tra penn;
Ne deliiz gen-it kevrennin penn; [6]
Diskiaour breint bou az laz ar gagen; [7]

. . . .

Kennezev, Owen, eskennu ar estre; [8]

. . . .

Estonk ken goror, gore kangen! [9]

Diled, deleoum kazleu dilen [10]
Levi leviodez, rouec'h hag asken
Anglas, ha he souezeu; lovlen [11]
Deporzez a he lao; lorik gwehen; [12]

[1] Mal ivet med neu win. (*Ibid. loc. sup. cit.*)

[2] Oed lew y ladeuch chwi dyuin. (*Ibid.*) Dyvin. (*Heng.*) Oed mor guanauo idinin. (*Plas G.*)

[3] Cleddyfal dywal ffyscyolin. (*Ibid.*),

[4] Oed mor diachor ytladei. (*Plas G.*) Oed mor diachar yt wanei escar. (*Ibid. loc. sup. cit.*)

[5] Esgar gwr haval yn y bei. (*Ibid.*)

[6] Dysgynnwys yn aphwys dra phenn
Ny deliit gyn yt cywrennin ben. (*Ibid.*)

[Ce fut] comme vous bûtes l'hydromel, [ce fut] en riant! Ce fut vaillamment que vous tuâtes des hommes, à coups d'épées, ô terribles héros!

Ce fut très irrésistiblement qu'il tua lui-même tout guerrier ennemi qu'il trouva son égal. . .

. . . .

Tu descendis précipitamment des hauteurs; [mais] les chefs, tes compagnons, n'allèrent point avec toi; ta mort, sur la brèche, fut la ruine de leurs privilèges;

. . . .

D'ordinaire, Owen, tu étais monté sur ton cheval; . . . .
[et te voilà] abattu devant la tranchée, toi, le plus beau rameau [de ta race!]

C'est sans mesure, c'est sans fin que je lui dois des chants à ce chef des chefs, sur qui s'étend et que presse [maintenant], ainsi que ses officiers, un tertre vert;[13] [à ce chef] dont la

[7] Disgiawr breint vu e lad ar gagen. (*Heng*)

[8] Cynnedyf y Ewein eskynnu ar ystre. *(Ibid).*

[9] Ystung cyn gorot goreu gangen. (*Ibid.*)

[10] Dilyd dyleyn cathleu dilin. (*Ibid.*) Cathleu dilen. (*Heng.*)

[11] Llyui llivioded ruych ac asgen
Anglas asswyden lovlen. (*Plas G.*)

[12] Dyphorthes a e law luruc wehin. (*Ibid.*)

[13] Taliésin, pleurant Owen, dit aussi: « le chef de Reghed est caché sous un *tertre vert*. [Voy. *le Chant de mort d'Owen,* fils d'Urien.]

Demgwaleu gwledik tal oc'h priz prennial. [1]

. . . .

LV.

Eidol adoer kreu; granuaour gwenn;
Diskiaour pan be Bun barn penn,
Perc'hen meïrc'h ha gouroumseïrc'h
Hag eskouedaour iaen.
Kevoed a keverger, eskenn, diskenn, [2]
Aer tiwes, re tiwes revel,
Gwlad, korz kare; gourz medel
Gourz gwerez gwaed am irwez : [3]
Sankiad am seïrc'h; meïrc'h sankiad,
Seïrc'hiok. Nam gruz ez bez [4]
A'r delou laz drougiaour luzed,
Peleder enn heis enn dec'hreu kad.
Heint amgoleu, bou godeu peleidriad; [5]
Keint am nant; am divet ë kel [6]

[1] Dymgualau gwledio dal oe brid brennyal. (*Ibid.*) Dymwalau. (*Heng.*)

[2] Eidol adoer crei grannawr gwyn
Dysgiawr pan vei Bun barn benn
Perchen meirch gwrymseirch
Ac esgwydaur yaen
Cyvoet a gyvergyr escyn discyn. (*Plas G.*)

[3] Aer dywys ry dywys ryvil
Gwlat gordd garei gwrd vedel

main fit tant de captures; dont la cuirasse est vide [maintenant], et dont l'argile et le bois du cercueil environnent le front de roi.

. . . .

LV.

Le sang d'Eidol est glacé, son visage est blême; la décision de Bun a été la ruine du pays de ce chef, si riche en chevaux et en noires armures et en boucliers brillants. Avec les guerriers de son âge, il attaque, il monte, il descend, ce roi de la bataille, ce bouillant roi de la guerre qui aimait son pays et son clan; ce moissonneur ardent, ardemment fait jaillir le sang autour [de lui] sur l'herbe : il foule aux pieds à la ronde les harnais; les chevaux, il les foule aux pieds harnachés. Mais autour de lui, ils ont sur la joue l'image de la mort [peinte], ses malheureux compagnons appesantis, dont les lances furent affaiblies dès le commencement de

Gwrd ueryt gwaet am irwed. (*Plas G.*)

[1] Seingiat am seirch seingiat
Seirchiawc am grud yt vedd. (*Heng.*) Am y rudd. (*Plas G.*)

[2] Ar delw leith drygyawr ludet
Peleidyr yn eis yn dechreu cat
Hynt am oleu bu godeu beleidryat. (*Ibid.*)

[3] Ceint amnad am divad y gell. (*Ibid.*) Seint amnant am dina dy gell. (*Plas G.*)

Hag estavel ez beze derledel
Mez melus, maglaour,
Gourez aer ken kles gan gwaour,
Ged lues Loegrouiz liwedaour : [1]
Re pened ar hed ë attaour! [2]

LVI.

Geillt Gwenez klever he arzerc'hez :
Gwan am hon bet mez ; [3]
Safoue radaonoue Gwenez,
Taro bezin, treis trin teirnez,
Ken keouez hef daear, ken gorvez [4]
Bet orfin Gododin bez. [5]

Bezin gorzevnat enn ageru
Menok luezok, lao c'houeru ;
Bou doez, ha koez, ha seberu,
Ned oez hef ourz kevoez goc'houeru ; [6]

[1] Ac ystavell yt vydei dyrlydel
Med melys maglawr
Gwrys aer gayuglys gan uawr
Cet luys Loergrwys liwedar. (*Ibid.*)

[2] Rhy benyt hyd ydd attawr. (*Ibid.*) Ar hyt y attawr. (*Heng.*)

[3] Eillt wyned clywer y arderched
Gwananhon byt vęd. (*Plas G.*)

[4] Safwy rodanwy Gwyned

bataille. D'éclats de lumière environné, le etranchement est rayonnant; la guerre enveloppe la vallée; elles enveloppent, elles consument le cellier et la salle où coula l'hydromel mielleux et enivrant, les flammes de la guerre allumée dès l'aurore par l'armée de la nation logrienne : châtiment excessif suivi de repentir!

LVI.

On entendra les rochers de Gwéned [proclamer] son renom![7] Pour lui aussi fut fatal l'hydromel; [pour lui qui] de sa lance comblait de dons Gwéned; pour ce Taureau d'armée, supérieur aux rois du tumulte, avant que la terre ne l'emprisonnât, avant que les frontières de Gododin ne fussent le tombeau où on le coucha.

[Il avait] une armée accoutumée [à combattre] dans les brouillards, le chef belliqueux à la main rude; il était sage et brave et magnifique; il n'était point dur pour les siens; l'argent gagné

Tarw bydin treis trin teyrned
Cyn kyues i daear cyn gorved. *(Plas G.)*
Byt orffun Gododin bed. (*Ibid.*) Byt orfin. (*Heng.*)
Bydin orddyvnat yn ageru
Mynnawc luydawc law chweru
Bu doeth a choeth a syberw
Nyt oed ef wrth gyfed gochweru. (*Plas G.*)
Le renom d'Eidol.

Buzen keïnion, ar heu helu, [1]
Ned oez ar les bro pob delu. [2]

LVII.

— « Hon gelver! mor ra kenouer enn pl[illegible]n
» noued!
» Emtrefrouet peleder, peleder gogemouet!
» Goglesir haearn lemet, lavn enn ased!
» Serzir ë korun enn tredar
» Gour frouezlaoun, flammdir, rag eskar! [3]

. . . .

» Deporzet kad meïrc'h ha kad seirc'h
» Kreulet a'r Kaltraez koc'h re!

. . . .

» Mae blaenouez, bezin dinas! [4]

. . . .

» Aer ki gwec'h gwarz bre! [5]
» Hon gelver-ni! Ban klaer gwere [6]
» Ec'hadav eizen : haearn de! » [7]

1 Budyn geinyon ar eu helu. (*Crick.*) Mudyn. (*Heng.*) Gnissint gusvilon ar e helo. (*Plas G.* aux var.)

2 Nyt oed arles bro pob delu. (*Ibid.*) Nit oed ar les bro bot ero. (*Ibid. loc. sup. cit.*)

3 An gelwir mor a chynnwr ym plymnwyt
Yntryvruyt peleidyr peleidyr gogymuyt
Goglyssur hayarn liveid lavn yn assed
Syrchyn ygkorun yn trydar
Gwr ffrwythlawn flamddur rag ysgar (*Ibid.*)

ı'ils possédaient, ne profita pas au pays ta-
ué. 8

LVII.

— « Appelons! que la mer [monte] jusque dans la mêlée! échangeons nos javelots, nos javelots également terribles; poussons le fer aigu, la lame meurtrière! qu'elle tombe dans le tumulte, la couronne du guerrier replet, à l'acier de flamme, [la couronne] du chef ennemi!

. . . .

Qu'il ramène ses chevaux de bataille et ses équipages de guerre dégoutant de sang, du sanglant combat de Kaltraez! . . . .
Le voilà sur la hauteur, le fort de notre armée!

. . . .

Le chien de guerre héroïque domine la colline! Appelons-nous! levons notre étendard brillant au point culminant du champ de bataille! poussons le fer! — »

4 Dyphortheit cadveirch a chadseirch
Greulet ar Gattraez cochre
Mae blaenwyd bydin dinas. (*Plas G.*)

5 Aergi gwyth guarth vre. (*Ibid.*)

6 An gelwir ni flaw glaer ffwyre. (*Ibid.*) Fan glaer wyre. (*Heng.*)

7 Echadaf heydyn haearn de. (*Ibid.*)

8 Littéralement : *Le butin de blancs* [de sous] *en leur possession e fut pas au profit du pays de toute espèce de figures*, c'est-à-dire u pays des Scots ou des Pictes, qui se peignaient le corps.

LVIII.

Menok Gododin, traez e antor, [1]
Menok-amrann koueniator,
Rag eizen arial flamm ned azkor; [2]
Hef dodez hef, diles, enn kenhor; [3]
Hef dodez rag trusi teodor; [4]
Enn arial ar trewal diskennouez; [5]
Gan leouez porzez maour pouez. [6]
Oc'h koskorz Menezok ne diankouez
Namen un arev, amzifurv, amzifouez. [7]

Oc'h gwlez bore hef ne bou aesaour,
Deporzen traez, e ennin laour!
Re doug oc'h he lovlen glas lavnaour;
Peleder pouez periglen penn periglaour. [8]
Hef ar gorwez erc'hlas, penn-ē-mezaour, [9]
Trin degouez trouc'h trac'h he lavnaour, [10]
Pan gorvez; oc'h kad ne bou foaour, [11]

[1] Menawc Gododin traeth e annor. *(Plas G.)* Traeth y annor. *(Heng.)*

[2] Menawc am rann cwynhyator
Rac eidyn arial phlam nyt atcor. (*Plas G.*)

[3] Ef dodes ef dilys ygkynhor. (*Ibid.*) y geynhor. (*Heng.*)

[4] Ef dodes ractrisi teudor. (*Plas G.*) Rac trusi. (*Heng.*)

[5] Yn aryal ar drywal disgynnwys. (*Ibid.*)

[6] Gan llewes porthes mawr bwys. (*Plas G.*) Can lleues porthes mam bwys. (*Heng.*)

[7] O osgord Vynydawc ni diangwys

LVIII.

Le chef de Gododin,[12] au point sans brèche du rivage, le général en chef que l'on pleure, n'avait point reculé devant la flamme ardente du conflit; il s'était placé lui-même, inébranlable, au passage principal; il s'y était placé à la tête d'une garde compacte; avec vigueur il avait fondu sur les [ennemis] dispersés; avec vaillance il avait porté une grande charge. Du clan de Ménézok, il n'échappa qu'une arme tout informe et toute mutilée.

Quoique, par suite du banquet du matin, il n'eût pas de bouclier, il défendit bien le rivage, il brilla au champ de bataille! Le glaive bleu de sa main porta des coups rapides; le poids de ses javelots mit en péril la tête de quiconque l'affronta. Monté sur son coursier gris, le chef des chefs, il faisait tomber les ennemis sous les coups

Namyn yn aryf amdyphryf amddifwys. (*Plas G.*)

[8] O goled mory ef ny bu aessawr
Dyphorthyn traeth y ennyn llawr
Rhy due oe lovlen glas lavnaour
Peleidyr pwys preiglyn ben periglawr. (*Plas G.*)

[9] Y ar orwyd erchlas penweddawr. (*Ibid.*) Penifedawr (*Heng.*)

[10] Trin digwyd trwch trach y lavnawr. (*Ibid.*)

[11] Pan orwydd oc cad ni bu ffoawr. (*Ibid.*) Par orwydd. (*Heng.*)

[12] Le barde veut sans doute parler de Ménézok.

Hon derled molet mez melus, maglaour! [1]

LIX.

Gweliz ë doull, oc'h penn-tir Adoen, [2]
Aberz am Koelkerz, a diskennen'; [3]
Gweliz oez kennevin ar trev Redegein, [4]
Ha gouir Nouezon re kolesen'; [5]
Gweliz gouir dulliaour, gan gwaour, azdeuen', [6]
Ha penn Deuvnwal-Brec'h, breïn a he knoen'; [7]
Mad mudik; eskavn gwenn askorn advaon
Ha he glasok tebedok, tra mordoui gallon.
Gouraol, amzefrouez, gormaour ë lu,
Goured bron, gourvan, gwan heu armeu,
E kennezev diskenni rag nao riallu,
Enn gwez gwaed ha gwlad ha gorzevneu! [8]

[1] An dyrlys molet med melys maglawr. (*Ibid.*)

[2] Gweleis y dwll o benn tir Adoen. (*Plas G.*) O benn tir Odren (*Heng.*) Gweloys y dull o bentir Adoen. (*Plas G.* aux variantes à l suite de Gododin.)

[3] Aberth am goelcerth a dysgynnyn. (*Ibid.*) Aberthach certh a ymddygyn. (*Ibid. Ibid.*)

[4] Gweleis oedceynevin ar dref ffledegein. (*Heng.*) Dref Red (*Plas G.*) Gweleis y ddeu ac eu tre ry gwyddyn. (*Ibid. Ibid*

[5] A gwir Unythion ry golessyn. (*Heng.*) Gwyr Nwython G.) O eir Nunython ry godessyn. (*Ibid. Ibid.*)

[6] Gweleis gwyr dullyawr gan awr addeuyn. (*Ibid.*) Gwe tyll vawr gan uawr adsen. (*Ibid. Ibid.*)

[7] A phen Dyfnual a breich brein ae cnoyn. (*Ibid.*) A vynual vrych. (*Ibid. Ibid.*) Dyvynaul vrych. (*Heng.* au du Gododin.)

de sa lame, quand il tomba lui-même; mais il ne s'enfuit pas du champ de bataille, celui dont on doit célébrer l'hydromel doux et enivrant.

LIX.

J'ai vu des flots [de guerriers] qui, du promontoire d'Aédon, [9] descendaient pour la fête du Koelkerz; [10] j'ai vu ce qui était d'usage dans la cité de Rédeg, et les hommes de Nouézon perdus par leurs excès; [11] j'ai vu des guerriers en ordre de bataille, dès l'aurore arriver, et la tête de Domnal-Breç'h que des corbeaux dévoraient. [J'ai vu] des richesses enlevées, un monceau blanc d'ossements d'envahisseurs aux bannières azurées, d'étrangers venus d'au-delà de la mer; une grande armée vaillante, entourée d'eau, au cœur magnanime, tumultueuse, aux armes affaiblies, résolue à tomber devant cent mille hommes, à verser son sang pour son pays et ses coutumes !

[8] Mad mudic ysgafn uyn asgwrn advaon
Ae lassauc tebebauc tra mordwy a lon
Gwrawl amdduyvrwys goruawr y lu
Guryt vron gurvan gwan au arueu
Y gynneddyf disgynnu rac naw riallu
Yg gwyd gwaed a gulat a gordifneu. (*Plas G.*)

[9] Plusieurs des forts de la tranchée se nommaient ainsi; selon Camden, à cause des escadrons de cavalerie qui y séjournaient.

[10] Voyez les notes et éclaircissements.

[11] Nouézon était petit-fils de Kaou, et par conséquent neveu d'Aneurin.

Karam të buzik leizik, tra bou anaou,
Kenzelik Aeron, keneu leou; [1]
Karasoun diskenni enn Kaltraez kesefin,
Gwerz mez enn kentez ha gwirod gwin;
Karasoun ne kablouez ar laïn,
Ken bou ë laz oc'h glas ufin;
Karasoun eil klod deporzez gwaed lin,
Hef dodez he klezev enn goezin:
N'ez adraoz goured rag Gododin? [2]
Na be, mab Keidio, klod un gour trin? [3]

LX.

Truan eo gen-em, gouede luzed,
Gozav gloes anken troue ankevred!
Hag eil troum truan gen-em-me gwelet
Degoueze hon gouir-ni penn-oc'h-traed!
Hag uc'hened hir, hag eilioued
Enn holl gouir peber, temer tutoued,
Ruvon ha Gwgan Gwion ha Gwlighed,

[1] Caraf dy vuddir leithic a vu anau
Cyndilic Aeron cenheu lew. (*Ibid.*)

[2] Carasswn disgynnu y Gattraeth gessevin
Gwerth med ygkented a gwirawd gwin
Carasswn neu chablwys ar lain
Cyn bu y llas ae las uphin
Carasswn eil clot dyphorthes gwaetlin
Ef dodes y gledef yg goethin

Je veux [voir] ton trône triomphant, tant que mon inspiration durera, ô Kenzelik d'Aeron, ô fils de lion; [4] j'aurais voulu tomber, au premier rang, à Kaltraez, et payer [de ma vie] l'hydromel des portiques et le vin limpide; j'aurais voulu, plutôt qu'une tache sur mon glaive, être tué par le pâle breuvage; j'aurais voulu la gloire qu'un autre remporta à travers un lac de sang, en poussant son épée en brave: sa vaillance ne sera-t-elle pas rappelée dans le Gododin? n'eut-il pas la gloire d'un héros, le fils de Keidio? [5]

LX.

Qu'il est malheureux pour moi, d'avoir survécu aux combattants! d'avoir [un jour] à souffrir l'angoisse de la mort d'une manière différente [de la leur!] Qu'il m'est pénible aussi d'avoir vu tous nos guerriers tomber, depuis le premier jusqu'au dernier; d'avoir à pleurer depuis si longtemps, et à gémir sur le sort de ces hommes vaillants de

Neus adrawd gwrhyt rac rac Gododin. (*Plas G.*)

[3] Na bei mab Ceidiaw clot un gwr trin. (*Heng.*) Ce vers manque dans l'autre manuscrit.

[4] Selon quelques manuscrits, il était petit-fils du barde; selon d'autres, petit-fils de saint Gildas, son frère, comme je l'ai dit précédemment.

[5] Gwendoleu. Ce Keidio était frère d'Aneurin lui-même.

Gouir gorsav, gouriav, gwrz enn kaled. [1]
Ez deupo heu ened houei, gouede trined,
Kennouez enn gwlad nev, azev anneued! [2]

LXI.

Hef gourzodez tres, tra gwear lenn; [3]
Hef laze vel deour dull ne tec'hen', [4]
Taolae, ag eskez, taoleu gwezrin [5]
A mez, rag teirnez, taoleu bezin. [6]

. . . .

Ment e kengor, [7]
Men na lavare liaos? [8]
Hag pe annaos, ned edeuez; [9]
Rag ruzer poelladeuez. [10]

[1] Truan yu gennyf gwedy lludet
Godef gloes angheu trwy agkyffret
Ac eil trwm truan gennyf fy gwelet
Dygwyddai an gwyr ny pen o draet
Ac ucheneit hir ae eilywet
Yn ol gwyr pybyr temyr tutwet
Rhuvaun a gwgaun gwiaun a gwylyget
Gwyr gorsaf gwriaf gwrdd ygkalet. (*Plas G.*)

[2] Ys deupo eu heneit wy wedy trinet
Cynnwys yggwlat nef addef anneuet. (*Ibid.*)

[3] Ef gwrthodes tres tra gwyar lyn. (*Ibid.*)

[4] Ef laddei val dewr dull nad erchyn. (*Ibid.*) Nyterchyn. (*Heng.*)

notre terre natale, sur Ruvon et Gwgan et Gwion et Gwlighed, de ces hommes si fermes, si courageux, morts à la peine. Puisse leur âme, après leurs travaux, avoir été reçue dans le royaume des cieux, le séjour du repos!

LXI.

Celui qui brava les dangers, à travers un lac de sang; [11] celui qui abattit, comme un héros, les rangs qui ne reculaient point [devant lui,] avait renversé, à coups de pique, les tables et les verres d'hydromel des chefs, comme les tables de l'armée. . . . .

Grand dans le conseil, où la multitude ne parlait-elle pas de lui? Et dans les difficultés, il ne fuyait point; à l'assaut, il opposait l'assaut.

[5] Tauloye ac ysgeth tavlei wydrin. (*Plas G.*) Tauloyu acysgeth taolet wydrin. (*Heng.*)

[6] A med rac teyrned tavlai vydin. (*Plas G.*)

[7] Meint y gynghor. (*Plas G.*) Ce vers manque dans celui de Hengurt.

[8] Men na lavarei liaws. (*Ibid.*)

[9] Ac vei annaws nyd edewyt. (*Ibid.*) Nyd edeint. (*Heng.*)

[10] Rac ruthyr bwyllyadeu. (*Plas G.*) Rac ruthyr bwyll yadden. (*Heng.*)

[11] Gwendoleu, fils de Keidio, neveu d'Anenrin (Voyez la strophe LIX, vers 19.)

. . . .

— » A klezevaour liveir! [1]
» Handit gwelir [2]
» Lavar leïr! [3]
» Porzloez bezin!
» Porzloez laïn! [4]
» Ha lu ragwez [5]
» Enn ragerwez!
» Enn deiz gounez!
» Enn kevresez! [6] » —

Bouan' gwec'hod,
Gouede mezod;
Ha mez evet,
Ne bou gwared. [7]

LXII.

Hon gorwelam [8]
Ened frouez lamm! [9]
Pan adraozer
Torret ergir

1 A cledyvawr lyveit. (*Plas G.*)
2 Handit gwelir. (*Ibid.*)
3 Lavar leir. (*Ibid.*) Lavar lein. (*Heng.*)
4 Porthloed vydin
Porthloed lain. (*Plas G.*)
5 A llu rac nedd. (*Heng.*) Rac ued. (*Heng.*)
6 Yn ragyrued
Yn dyd guned

. . . .

» — Qu'on aiguise les glaives! voici venir de l'océan des voix bruyantes! Du secours à l'armée! Du secours aux lances! que l'avant-garde prenne une attitude menaçante! c'est le jour des suprêmes efforts; [le jour] de la bataille! »—

Mais ils furent présomptueux, [nos guerriers] après s'être enivrés; et l'hydromel bu, il n'y eut plus de salut [pour eux.]

LXII.

Pleurons solennellement la chûte de nos âmes d'élite! aujourd'hui que l'on rappelle le souvenir de l'énergie brisée de leurs chevaux et de leurs gens, prédestinés à un sort fatal; aujourd'hui que

Ygkywryssed (*Plas G.*)
[7] Buant gwychawd
Gwedy medawt
A med yvet
Ni bu waret. (*Ibid.*)

[8] An goruylain. (*Plas. G.*) An gornylam. (*Heng.*)

[9] Ennyd phrwythlam. (*Plas G.*)

Oc'h meïrc'h ha gouir,
Tonker tonked;[1]
Pan emzewed
Liaos preder,
Prederam foun
Funen ar tek,[2]
Ar real, rodek[3]
Ar hent gwełao.[4]

Kekestuzoum;[5]
Kekarasoun,[6]
Keleïk fao,[7]
Hag Argoedouiz,
Gwal gorzevnouiz[8]
Enemduliao.[9]

[1] Pan adrodder
Torret ergyr
O veirch a gwyr
Tyngyr tynget. (*Ibid.*)

[2] Ffunen ar dec. (*Ibid.*) Ffun en ar dec. (*Heng.*)

[3] Ar yal rodec. (*Plas G.*) Aryal. (*Heng.*)

épanche de toutes parts la douleur de la multude, j'épanche aussi la mienne avec abonance, au sujet de notre confédération si belle, invincible, au retour de cet anniversaire de rmes.

Avec tous, je les pleure; avec tous je les aimai, s héros du bocage, et ces hommes de l'Argoed, abitués à se battre sur le rempart.

[4] Ar hynt wylaw. (*Plas. G*)
[5] Cy cystudiwn. (*Ibid.*) Cy cystyin. (*Heng.*)
[6] Cu carasswn. (*Plas G.*)
[7] Celleic ffaw. (*Ibid.*) Celeic fau. (*Heng.*)
[8] Ac argoedwys
Gwae gordyvnwys. (*Plas G.*) Gwal gordyvnwys. (*Heng.*)
[9] Y em dulyaw. (*Plas G.*)

DIWEZ.

Hef dadodez
Ha'r louez pouez,
Ha'r les rieu, [1]
Ha'r dilion koed; [2]
Ha'r dileou hoed
Er kevezeu [3]
Kevezouogouet;
Hef hon dizoug ha'r tan adloeou, [4]
Hag ar kroen gwenn gosgroeou, [5]
Gerent rag deheu : gwaour azdodez, [6]
Louc'h gwenn toull; ar eskouez
Ior espar, lari ior;
Molud menez, mor! [7]
. . . .
Gogoun hef esilez; gogefie Gerent. [8]
. . . .
Hael menok oez-out;

[1] Ef dadodes (Pla
Ar lwyd pwys
Ar les rieu.
[2] Ar dilion goed. (*Ibid.*) Ar dilyvun goet. (*He*
[3] Ar dilin hoet (
Yr cyveddeu.
[4] Ef an dydduc ar dan advoyu. (*Ibid.*) Ar dan adloy
[5] Ac ar groen gwynn gosgroyw. (*Ibid.*)

ÉPILOGUE.

Celui qui a rétabli et la prospérité du pays et les bénéfices des chefs, et les édifices de bois, effaçant le regret du festin où l'on festoya;

Celui qui nous a ramenés et au feu rallumé [de la guerre] et aux peaux blanches parsemées de figures; [9] c'est Ghérent, le chef du sud: il a poussé de nouveau le cri de guerre, au déversoir du lac blanchissant, [10] ayant sur l'épaule sa lance d'immortel, ce bienheureux immortel, qu'on célèbre sur la montagne et sur la mer.

. . . .

. . . .

Je connais aussi sa postérité. Ghérent la fit à sa ressemblance. . . . .
Oui! tu étais un généreux prince! sans cesse ta renommée grandit; tu étais une ancre de salut dans le conflit, un aigle indomptable, la sauve-

[6] Gerent rac deheu gawr a ddodet. (*Ibid.*)

[7] Llwch gwyn dwll ar ysgwyt
Yor yspar lary yor
Molut mynyt mor. (*Ibid.*)

[8] Gogwneif heissylut gugyvei Gereint. (*Heng.*) Gogwnei Gereint. (*Plas G.*)

[9] Les Scots ou les Pictes.

[10] Le lac qui avoisinait la ville natale d'Aneurin.

Diannod tē klod e kludvan;
Diac'hor ankor enn kemman,
Diec'her erer, gouir gwaran, [1]
Trin gozev eizav; oez eirian;
Ragore ë meirc'h rag buhan
Enn trin; ledvegin gwin oc'h pan: [2]
Ken glas bez a glase enn ran, [3]
Bou gour gwlez uc'h mez, megr oc'h pan! [4]

[1] Hael mynawc oeddut
Diannot y glutvan
Diachor angor ygkyman
Diechyr eryr gwyr gowaran. (*Ibid.*)

[2] Trin oddef eiddef oed eirian

garde de tes guerriers, leur soutien dans la plus grande chaleur de la bataille; tu étais beau; tu devançais les chevaux les plus rapides dans la carrière; et tu avais bu sobrement le vin de la coupe: oui! avant que la verte tombe verdît sur toi, tu avais été le héros d'un banquet d'hydromel; tu avais honoré la coupe!

Ragotei veirch racvuan
Yn trin ledvegin gwin o ban. (*Ibid.*)

3 Cyn glas ved a glassu eu rhan. (*Ibid.*) Yn rhan. (*Heng.*)

4 Bu gwr od uch gwledd med mygr oban. (*Plas G.*) Gwr gwledd uch medd. (*Heng.*)

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Pour bien saisir l'esprit de cet épilogue, il faut se rappeler qu'effectivement Ghérent avait été le héros d'un banquet donné avant la bataille de Longport où ce prince perdit la vie, en l'année 501 : il faut se rappeler ces vers du barde Liwarc'h-Henn :

« A Longport, j'ai vu les éperons d'hommes qui ne reculaient point devant la peur des lances, et *qui avaient bu du vin dans des verres brillants.....* » [1]

On ne doit pas oublier aussi que Ghérent, leur chef, était déjà au nombre des saints à l'époque où fut composé l'épilogue du Gododin.

Si les vers relatifs au martyr breton ne sont pas d'Aneurin dont le poème se termine d'une manière on ne peut plus naturelle par les larmes qu'il répand sur la tombe de ses compagnons d'armes, dans la funèbre cérémonie commémorative de leur désastre, ils doivent y avoir été ajoutés par quelque autre barde de son temps et de son clan. Ce qui me porte beaucoup à le croire, c'est que Ghérent était précisément le chef du clan ou de la famille d'Aneurin ; qu'il était père de Kaou, prince d'Arc'hlud, grand'père du barde, et qu'il devait être en aussi grande vénération près des habitants de la Clyde qu'en Cornouaille même.

De là, cette assistance miraculeuse obtenue ou sollicitée par eux, à la suite de leur désastre.

Deux fragments de poèmes, qui semblent plutôt d'Aneurin que l'épilogue même, et comme les corollaires poétiques du

[1] Voyez p. 8 et 9.

Gododin, complètent les renseignements donnés par le barde sur les héros de Kaltraez. Les manuscrits les intitulent *Gor-c'haneu*, c'est-à-dire *Incantations*, et ils méritent ce nom par leur ressemblance avec les effusions poétiques du même genre contenues dans le *Gododin*. Malheureusement, ils ont trop souffert pour qu'on puisse les citer en entier.

L'un, consacré au chef Tudvoulr'h, et débutant par les deux vers de la stance XXIIe :

« Que les armes s'unissent! que les rangs se forment! » poursuit ainsi :

« Que le tumulte commence ! En avant les braves! en avant les grands! en avant les bons!

» Voici que l'épieu d'aune est roi; qu'il s'entoure des cors arrondis! qu'il s'entoure des glaives recourbés!

» Loué soit le chef des peuples de la plaine; [le chef] au large front! [1] » —

Mais Tudvoulr'h tombe blessé à mort :

« Ah! tu es blessé! blessé dangereusement, ô toi que chérissaient les dames!

» Je t'aimai à peine en vie; je t'aimais vivant, ô Taureau méchamment abattu; je te pleure mort.

» Tu fus celui qui partagea, [quand il coula] des cornes bleues, l'hydromel au matin;

» Tu fus un homme! [tu fus] un grand prince, vêtu de pourpre, le soutien de l'armée :

» Tu fus une colline, ô Tudvoulr'h! [tu avais] l'apparence du sanglier dévastateur.

[1] Tourev enn agoued!
E rak meuved!
E rak maourwed!
E rak mateed!
Pan ez tiern gwern,
E am kam kern!
E am kam klez!
E molir ri
Al laour peizi,
Peiz liou rakwez!

(*Mss. de Crickhowel et de Plas Gwyn.*)

» La tête [souillée] de sang et de vin, gorgés d'hydromel, [nos guerriers] allèrent se battre, au-delà de leurs puissantes limites.

» Les travaux de palissade, faits pour préserver nos coutumes, avaient été nivelés [par l'ennemi.]

» Le roi Kenon, venu de Menao pour défendre nos priviléges, et Tudvoulr'h se frayèrent un passage vers les hauteurs des citadelles.

» Avec Ménézok, elles furent désastreuses, leurs libations: cause annuelle de regret touchant ces hommes de Kaltraez qui me soutenaient; [cause de regret] pour moi; [de regret touchant] leurs lames d'acier, leur hydromel, leur fureur [de boire], leurs fers !

» Que les armes s'unissent! que les rangs se forment! N'entends-je pas le tumulte? » [1]

[1] Gwelet ez ouet!
Gwelet enn rouet,
Riein karet.
Kar it breiz-beo,
Karoun te beo;
Kam huraok taro,
Koueinam te maro.
Gour gwelleaz
Oc'h korn glas
Mez meitin;
Gour, teirn mor,
Oc'h pliz porfor,
Porzloed bezin;
Bre eic'h, Tudvoulc'h,
Baran ret tourc'h.
Penn gwaed, gwin,
Er mez a maourev
Ez aezant aerev
Tros heu haou fin.
Gwialvan gweiz
E kadou kevreiz
Bou kevievin.
Kenan Kenon
Teizie oc'h Mon
Ar breint gorlin;
Tudvoulc'h, kevoulc'h
A gore boulc'h
Ar ban kaereu.
Gan Menezok
Bou adfeiliok
Heu gwirodeu;
Bloezen hirraez
E gouir Kaltraez
A'm maez, ez meu.
Heu lavneu dur,
Heu mez, heu bur,

La mâle vigueur de ce bardit guerrier fait vivement regretter que son état de détérioration empêche de le traduire complètement. Il offre plusieurs traits remarquables qu'on retrouve dans un chant de guerre armoricain : tel est l'épieu l'aune *roi* [de la mêlée] : le barde du continent s'écrie :

« O glaive ! *ô grand roi* du champ de la bataille ! ô glaive ! ô grand roi ! »

Tel est cet affreux mélange de sang et de vin célébré par Aneurin :

« J'ai bu sang et vin dans la mêlée terrible, dit le poète armoricain ; j'ai bu sang et vin. »

Et il ajoute avec une joie sauvage :

« Vin et sang nourrissent qui en boit ; vin et sang nourrissent ! » [1]

L'autre poème tronqué d'Aneurin, offrant des allusions à la bataille de Kaltraez, se termine par une strophe où le barde développe un fait de cette bataille qui n'est qu'indiqué dans le Gododin :

« De trois cent soixante-trois guerriers qui allèrent à la bataille de Kaltraez, et qui s'y pressèrent autour des ministres de l'hydromel, rien que trois ne revinrent : Kenon et Kadreiz, et Kadleu de Kadnant, et moi-même [inondé] de mon sang ; on prit en pitié le fils [de la fête] du Koelkerz ; on donna ma valeur en or pur, en acier et en argent. » [2]

Heu bualeu.	Amkeman dull !
Arv amkennull !	Tourev n'ez kigleu !

(*Ibid.*, et dans le *Myvyr. arch.*, p. 24.)

[1] Gwad ha gwin eviz	Gwin ha gwad a vev
Er gwall vriz.	Neb a ev,
Gwad ha gwin eviz !	Gwin ha gwad a vev !

(*Barzas-Breiz*, Chants populaires de la Bretagne, t. 2, p. 79, 4e édition.)

[2] Tri gouir ha tri ugent ha tric'hant

Aneurin, dans le Gododin, nomme seulement Kenon parmi les survivants, et se contente de désigner les deux autres comme deux *chiens belliqueux de garnison*.

Dans le cours de ce petit poème, après avoir maudit les Angles, après s'être écrié :

» Que le torrent de la fureur [déborde] contre les Angles! il est bon de tuer! il est bon d'empiler les cadavres pour les corbeaux. »[1]

Le barde peint avec des traits encore plus vifs que ceux du Gododin le résultat du carnage de la salle du banquet,

« L'angoisse profonde; les belles coupes dorées avec des cercles de sang; le sang cachant l'écume de l'hydromel jaune et brillant; le sang formant de nouveaux cercles. »[2]

Sa conclusion est toujours la même :

« Prince des hommes de l'harmonie, mon partage est de

E brezel Kaltraez ez aezant,
Oc'h seul e kresiasant
Uc'h mez menestri,
Namen tri
Ned azkorasant :
Kenon ha Kadreiz ha Kadleu oc'h Kadnant
Ha menneu o'm kreu ; dec'hourant
Mab Koelkerz ; men gwers a gounaezant
Oc'h aour pur, ha dir, hag ariant.

(*Mss. de Crick*. Voy. aussi le *Myvyr. arch.*, t. 1, p. 61.)

[1] Rouet gwen rag eingl ! iaoun laz !
Iaoun brini enbrenial ! (*Ibid.*, *ibid.*)

[2] A galar douven..
E gwenn tased melen
E kreu oc'h kelc'hen ;
Keledik eouen
Mez, meger, melen.
Eil kreu oc'h kelc'hen. (*Ibid.*)

pleurer jusqu'à ce que le jour de [l'éternel] silence arrive. »[1]

Ces fragments, par leur liaison intime avec le sujet et par leur importance, m'ont paru valoir la peine d'être traduits.

Nous trouvons dans les Triades les plus anciennes, dans celles qui sont restées pures des traditions fabuleuses du moyen-âge, quelques renseignements qu'on peut joindre à ceux de l'histoire et des bardes contemporains sur les guerriers de Kaltraez les plus illustres.

Elles mettent l'armée que Ménézok y conduisit au nombre des trois armées célèbres par la garde de passages difficiles;[2] et des trois armées désintéressées de l'île de Bretagne : « On lui donna ce nom, disent-elles, parce qu'elle se rendit à Kaltraez à ses propres frais, sans y être sollicitée, et sans demander ni paie ni présent, soit au pays, soit au souverain. »[3]

A l'époque où les Triades s'exprimaient ainsi, un prince-barde du pays de Galles, nommé Owen Kévéliok, faisait le même éloge du clan de Ménézok : « Écoutez, s'écriait-il, en s'adressant à ses nobles, écoutez comment à la suite des libations d'hydromel, il partit avec son chef pour Kaltraez, légitime expédition, après avoir aiguisé ses armes, le clan de Ménézok; et comment il y trouva la mort et la renommée, ainsi que son intrépide et malheureux général. »[4]

[1] Teirn tud anao,
Ez meu e gweinao,
Enn e bez ë deiz tao. (*Ibid.*)

[2] *Myvyr. arch.*, t. 2, p. 8 et 77.

[3] *Ibid.*, t. 2, p. 69.

[4] Kigleu am tal mez mened Dreik Kaltraez,
Kewir heu arvaez, arveu livet,

D'accord avec le barde Aneurin, les Triades font périr Ruvon dans la bataille, et nous apprennent cette particularité curieuse, que son corps ayant été racheté au poids de l'or, on le surnomma l'*un des trois corps d'or de l'île de Bretagne* : [1] sa mémoire, comme celle d'Owen, fils d'Urien, est bénie par les mêmes annales, et sa tombe est honorée par les bardes des XII[e] et XIII[e] siècles.

Morien, qu'elles surnomment le chef à *la longue barbe*, était, selon elles, un prince étranger qui régna dans l'île de Bretagne : [2] le sobriquet de *guerrier brun* que lui donne Aneurin ferait croire à une origine mauresque.

Le clan de Gwendoleu, fils de Keidio, est mis au rang des trois clans du nord, les plus fameux par leur patriotisme.

Si l'on en croit les hagiographes gallois, ce fut saint Iltud qui éleva Gwendoleu. Il mérita des bardes, dont il fut le protecteur, le surnom de *Colonne de la poésie*, [3] et, des guerriers de l'île de Bretagne, celui de *Taureau de bataille* ou de *tumulte*, [4] titre honorable qu'Aneurin prodigue dans son poëme, et qui devait être très ancien, car les chefs bretons le portaient déjà du temps des Romains : j'en juge par plusieurs médailles où l'on trouve de face une effigie de prince, et au revers, un taureau dans une attitude menaçante, tête baissée et cornes en avant, emblême flatteur du guerrier.

Kosgorz Menezok; am heu kousked
Kavsant, ë adraoz kas blaoz bleinieid.
(*Myvyr. arch.*, t. 1, p. 266.)

[1] *Ibid.*, t. 2, p. 69.

[2] *Ibid.*, t. 2, p. 64.

[3] *Koloven kerzeu*. Myvyr. arch., t. 1, p. 166.

[4] *Taro kad*. Myvyr. arch., t. 2, p. 4.

Certaines traditions galloises font mourir Gwendoleu en 577 ; d'autres en 593.

Madok, Gwgan et Gwion, qu'Aneurin semble grouper à dessein, sont aussi réunis dans les Triades, sous la même auréole glorieuse : elles nous représentent le second, armé d'une épée sanglante, et les dit célèbres tous trois pour avoir commandé des sentinelles.

Karadok, dont elles font un prince cornouaillais, aurait été célèbre comme capitaine de cavalerie. Dans un ternaire attribué au fameux Arthur, le chef breton l'appelle un de ses *trois cavaliers de bataille* et *la colonne des Kemris,* c'est-à-dire de la nation bretonne. [1]

Je ne passerai pas en revue tous les autres chefs chantés par Aneurin, que les Triades mentionnent honorablement : cela m'entraînerait trop loin. Mais je ne puis omettre la mention flatteuse qu'elles font du héros favori du barde. Elles le mettent, avec Gwgan, au nombre des trois guerriers bretons possesseurs de chevaux enlevés à l'ennemi, et avec Ruvon, au nombre des trois princes accomplis de l'île de Bretagne ; et qu'on ne croie pas que ce dernier témoignage soit un écho des nombreuses fables populaires dont ce chef était le sujet au moyen-âge ; cent ou cent-cinquante ans après la plus ancienne rédaction des Triades, un barde, fidèle gardien de la tradition historique, donnait à Owen le surnom même par lequel Aneurin a consacré en quelque sorte son héros, le surnom de *kaéaok kenrann,* c'est-à-dire de *chef couronné,* de chef au front ceint d'un bandeau royal, joignant à ce titre celui de *pourvoyeur des oiseaux* [de proie], par une allusion évidente aux vers du Gododin sur les corbeaux d'Owen. [2]

[1] *Myvyr. arch.*, t. 2, p. 21.

[2] Adar gweinidok kaeaok kenrann, drud. (*Myvyr. arch.,* t. 1, p. 298.) Aneurin dit, stance cinquième : *Kaeaok* kenoraok, arvaok... *Kenrann* enn rag gwan.

Ces corbeaux qu'Aneurin associe au héros breton, dans deux endroits au début du poëme, lui sont expressément donnés pour compagnons, non seulement par les auteurs des *Mabinoghion*, mais encore par un barde du XIV[e] siècle qui dit, à l'éloge d'un de ses patrons : « Il poussait les oiseaux [de proie] sur les combattants [morts], comme Owen ses *corbeaux carnassiers* avides de pâture. [1] Chose plus remarquable encore, ils figurent aujourd'hui dans le blason d'une illustre famille, d'origine galloise, qui prétend descendre d'Owen. [2] L'association si caractéristique dont je viens de parler, et la répétition, à la stance V[e], des vers de la première stance, relatifs à la mort du fils d'Urien, ne permettent pas de supposer qu'Aneurin ait voulu chanter deux héros différents, comme je l'ai cru d'abord moi-même avec M. Turner; l'un, qui serait notre Owen, l'autre, un prétendu guerrier nommé Kaéok, sur lequel on n'aurait aucun renseignement, quoiqu'il eût dû être extrêmement célèbre, à en juger par la place d'honneur qu'il occupe dans le Gododin.

Si, après avoir demandé aux poëmes anciens et authentiques et aux Triades restées pures d'interpolations, des éclaircissements sur l'œuvre d'Aneurin, nous en demandons aux poëmes anonymes et sans date certaine, aux Triades modernes, aux chroniques et traditions populaires, la fable remplace l'histoire, et nous avons une toute autre explication du Gododin. Cependant, comme les fables mêmes ont leurs vérités, il ne sera pas sans profit de les examiner.

La plus ancienne autorité, d'une date positive, qui donne un démenti à Aneurin, c'est Nennius. Le chroniqueur du IX[e] siècle semble le propagateur, sinon le père, de la tradition ro-

[1] Gour a wnaez adao adar ar genrein,
Val *kik vrein* Owen awez dafar. (*Ibid*., p. 365.)

[2] Les Dynevor.

manesque au sujet de Kaltraez, comme le barde du VI[e] est le fondateur de la tradition historique relative au désastre dont les Bretons furent les victimes.

Selon Nennius, ce n'est point par leur propre faute et par suite d'excès qu'ils auraient péri; une semblable solution flattant trop peu l'orgueil national de ses compatriotes, il inventa ou propagea la poétique fable que voici :

« Les Saxons ne pouvant vaincre les Bretons par la force, voulurent les prendre par la ruse : leur chef Henghist fit donc des propositions de paix à Vortigern, roi des indigènes, qui les agréa; et, pour sceller d'une manière durable leur alliance, il l'invita, avec trois cents de ses nobles, à un grand banquet, où Saxons et Bretons, désormais amis, se rendraient sans armes. Vortigern ayant accepté l'offre, Henghist choisit trois cents de ses guerriers, leur communiqua ses projets de trahison, et ajouta : — « Que chacun de vous cache son cou-
» teau dans sa chaussure; que chacun, placé à côté d'un
» Breton, enivre adroitement son voisin, et quand je vous
» crierai, en langue saxonne : *Nimith eure saxes*, tirez vos
» couteaux, et frappez les Bretons ! »

Or, une fois assis au banquet fraternel et enivrés de vin, les trois cents nobles Bretons furent massacrés, au signal du chef Saxon. [1]

Sur ce fond romanesque, les chroniqueurs populaires gallois, postérieurs à Nennius, brodèrent différents ornements : ils localisèrent le banquet dont Nennius ne dit point le lieu, le placèrent, à Stone Henge, dans la grande plaine de Salisbury, et le firent coïncider avec le 1[er] mai, époque d'une fête solennelle dont cette plaine aurait été tous les ans le théâtre. Ils portèrent aussi, de trois cent à quatre cent-soixante, le nombre des chefs bretons égorgés; et, n'ayant retenu qu'un seul nom de tous les convives de Kaltraez, celui d'Eidol, ils

[1] Nennius, p. 37, éd. de Stevenson.

le firent échapper seul au prétendu complot des *longs couteaux*, comme ils disent, « grâce à un levier qu'il trouva sous son pied, et avec lequel il tua soixante-dix Saxons. » [1]

Les Triades fabuleuses vont plus loin : à les en croire, Eidol ne tua pas seulement soixante-dix, mais six cent soixante Saxons dans l'affaire des Longs Couteaux, sans autre arme qu'un rameau de sorbier, et en un seul jour ! [2]

L'auteur inconnu d'un poème attribué mal à propos à un barde du VIII[e] siècle, car il est évidemment du moyen-âge, fait aussi l'éloge d'Eidol : il oppose sa sagesse consommée [3] à la perfidie ordinaire au chef ennemi ; [4] perfidie trompée, dit-il, dans son attente à l'égard des Bretons, et ne réussissant qu'à demi. [5] Comme les chroniques populaires, il place à Stone Henge, qu'il nomme le *Grand Cercle*, le théâtre du fatal banquet.

« C'était là, dit-il, qu'avait lieu d'ordinaire, au nombre de trois cents [convives], à l'équinoxe, une assemblée solennelle pour un banquet : l'hydromel et le vin y étaient distribués par un *chevalier* de l'enceinte. » [6]

[1] Hag ni diengis neb o holl dywsogion ynys Brydain namyn Eidiol, iarl caerloyw, a diengis o nerth trosol a gafas hef dan y droed, ac a trosol hwnw hef a las deng gwr a thrygain wyr. (*Brut y Brenined*. Myvyr. arch., t. 2, p. 256.

[2] *Ibid*., p. 68.

[3] Gour oez Eideol
Gordezol doez. (*Myvyr. arch*., t. 1, p. 164.)

[4] Gnod bradouriaez. (*Ibid*.)

[5] Gosparz Breton
Gogeman gweith. (*Ibid*.)

[6] Gnod tric'hanez,
Gnod kehedez,
Gorsez mezvez :
Mez, gwin, kerran
Marc'hok midlan. (*Ibid*.)

Puis, le poète peint l'épouvante qui saisit les convives bretons, les chants interrompus d'Eidol et des autres bardes, les cris prolongés, éclatants, la lutte acharnée, corps à corps, avec les Saxons, toute cette scène d'horreur, résultat du complot secrètement tramé par le chef du banquet.

Le poème inédit intitulé : *Le complot des Longs Couteaux*, œuvre du moyen-âge encore, quoiqu'attribuée à Taliésin, acheva de confondre avec la fable de Stone Henge, agréable à l'orgueil breton, les souvenirs beaucoup moins flatteurs de Kaltraez. Ceux-ci finirent par être tout-à-fait oubliés, et, aujourd'hui, chose bien étrange, la Nuit des Morts, les paysans gallois pleurent, de temps immémorial, non pas les victimes du désastre de Kaltraez, mais les guerriers bretons massacrés par Henghist, dans le prétendu *complot des Longs Couteaux!*

Toutefois, l'erreur populaire est concevable et excusable. En peut-on dire autant de celle des antiquaires anglais, qui, à la suite de Davies, ont fait mentir l'histoire et fait violence au texte d'Aneurin, pour ériger en système raisonné une tradition postiche? Croirait-on qu'ils sont parvenus à trouver les noms et l'histoire d'Henghist, de Rowena, de Vortigern; que dis-je? de *Vénus*, d'*Adonis*, et de tous les dieux de l'Olympe celtique, dans le Gododin; dépassant les conceptions les plus folles d'un cerveau malade?

Les excentricités d'Edouard Davies, et ses données apocryphes en fait de mythologie, contre l'invasion desquelles on ne saurait protester trop énergiquement, nous conduisent à examiner les croyances superstitieuses consignées dans le Gododin.

J'en suis bien fâché pour les mythographes anglais, mais elles ne sont pas nombreuses, et se bornent à de simples allusions.

La première que je signalerai concerne le *Koelkerz*, cette fête avec laquelle coïncida le désastre de Kaltraez : on donne indifféremment ce nom, en Galles, aux feux de joie allumés

chaque année le 1er mai et le 1er novembre, et c'est précisément, réunis autour d'eux, dans la Nuit des Morts, que les paysans gallois font la commémoration pieuse dont j'ai parlé plus haut. De sa coïncidence avec le désastre, il résulte que l'événement eut lieu, soit au commencement du printemps, soit au commencement de l'hiver : les chroniques populaires galloises, nous l'avons vu, et le poète anonyme du moyen-âge que nous avons cité, le rapportent, les unes, à la fête du mois de mai, l'autre, à l'un des équinoxes, sans doute à celui du printemps : rien ne contredit ici leur témoignage.

Des idées superstitieuses, débris du paganisme, s'attachaient au feu du Koelkerz : un chant breton armoricain, de la plus haute antiquité, parle de « huit feux avec un feu principal, *allumé au mois de mai* sur la montagne de la guerre : »[1] l'auteur d'une espèce d'hymne pyrolatrique, qu'on croit être le barde Avaon, fils de Taliésin, s'écrie : « Aux *équinoxes*, aux solstices, aux quatre saisons, je te chanterai, juge de feu ![2] » Enfin, tout le monde sait que les Celtes d'Irlande allumaient sur les montagnes, en l'honneur du soleil, précisément au mois de mai, un feu qu'ils nommaient *Bel-Tan*, ou feu du dieu Bel.

A toutes les preuves de l'origine païenne du Koelkerz, nous devons joindre un dernier trait.

L'affaire de Kaltraez, on s'en souvient, a duré sept jours, et, le *jeudi*, la *destruction* des Bretons *devint certaine*, dit Aneurin.

[1] Eiz tan gand tan ann tan-tad,
E miz mae e menez kad. (*Barzaz-Breiz*, t. 1, p. 8, 4e éd.)

[2] Ourz pob heuelis,
Ourz heuelis nouezon,
Ourz pedeir avaon,
Arzouercam-mi ha barn gwrez ! (*Myvyr. arch.*, t. 1, p. 43.)

Or, d'après les croyances celtiques, le jeudi était un jour néfaste, un *jour de meurtre*, selon l'expression d'un vieux barde ; [1] le proverbe gaélic dit de son côté : « *Malheur à la mère du Fils du Sage, quand le Bel-Tan arrive un jeudi !* »

Quel rapport frappant entre cette mère du fils du Sage, vouée au malheur parce que la fête du Bel-Tan est tombée un jeudi, et la mère du sage Eidol, inondée de larmes, parce que la fête du Koelkrez s'est trouvée le même jour !

Outre l'allusion dont je viens de parler, Aneurin en fait d'autres qui témoignent de sa croyance à certaines idées superstitieuses des anciens Bretons, telles que les incantations, les armes enchantées, les esprits de la terre ou de l'air, les différents cercles de l'existence humaine, la fatalité.

Par leurs incantations en l'honneur des chefs qu'ils aimaient, les bardes prétendaient les rendre invincibles : c'était probablement une des prétentions des Druides, car les Druidesses s'attribuaient une puissance encore plus grande, s'imaginant qu'elles pouvaient, de leurs chants, soulever les mers et les vents, [2] souvenir qu'on retrouve dans un poème armoricain où une sorcière s'écrie :

« Je sais une chanson à faire fendre les cieux et tressaillir la grande mer et trembler la terre. » [3]

Les bardes avaient cela de commun avec les Scaldes, qui partageaient aussi l'opinion bretonne que certaines armures, et généralement l'airain, le cuivre, le fer, tous les métaux, soumis à l'action de quelque parole mystérieuse, acquéraient une vertu magique. Tel était ce bouclier merveilleux nommé *Pridwann* auquel Aneurin fait allusion, et que d'autres poètes

[1] Laz enn deiz dizieu. (*Ibid.*, *ibid.*, p. 31.)

[2] Maria et ventos concitari carminibus.
(Mela, *de Situ orbis*, lib. 3, c. 6.)

[3] BARZAZ-BREIZ, t. 1, p. 227, 4e éd.

et chroniqueurs gallois placent sur l'épaule de l'Arthur fabuleux. Il ne le portait, disent-ils, que lorsqu'il partait pour quelqu'expédition périlleuse.

Deux agents surnaturels seulement de la même mythologie sont nommés par Aneurin : l'un appelé l'*aigle de Gwédien*, l'autre, *Nézik nar*. Gwédien ou Gwydion, à l'aigle duquel compare son héros Morien, était fils d'un génie nommé *Don*, qui présidait à la constellation Cassiopée, appelée *en* gallois, la *cour de Don :* génie de l'air lui-même, il a donné son nom à la voie lactée ou *cercle de Gwédien*, comme disent les Gallois ; un poème mythologique lui fait créer, « par ses enchantements, une femme, avec des fleurs. » Les Triades le mettent au nombre des trois plus illustres pasteurs et des trois plus grands astronomes de l'île de Bretagne. [1]

Nézik nar, nain qui danse en rond, ou qui tourne comme un fuseau, dont le héros Merin est la parfaite image, selon Aneurin, appartient à la famille sublunaire des lutins, gobelins, farfadets celtiques, ces pygmées, sorciers, magiciens, jongleurs et danseurs, enfants des Corybantes, Courètes, Carikines et Cabyres d'Asie, dont le culte importé par les Phéniciens dans l'île de Bretagne, y existait encore, dit Strabon, au III[e] siècle de notre ère. [2]

L'allusion de notre barde aux trois cercles de la vie humaine, complète les indications du Gododin sur les croyances superstitieuses de l'auteur. Ici, toutefois, nous trouvons un singulier mélange de réminiscences païennes et de dogmes chrétiens.

D'abord il s'exprime de la sorte, en parlant du héros Karedik :

[1] Myvyr. arch., t. 1, p. 45, et t. 2, p. 305.

[2] Strabon, t. 4, p. 198. V. aussi Diodore de Sicile, t. 4, p. 56. V. aussi l'admirable traduction de la *Symbolique de Creuzer*, par M. Guigniaut, de l'Institut.

« La larve est silencieuse avant l'arrivée du jour où elle s'élance joyeuse vers le savoir : de même, à l'heure marquée, Karedik, l'ami de la poésie, arrivera dans le pays du ciel, séjour de toute science. »

Rien là que d'assez conforme aux idées païennes consignées dans différents autres poèmes anciens, gallois ou armoricains, et dans les Triades bardiques.

Tout homme, selon les poèmes gallois, commence par être une larve informe, et, de degrés en degrés, de transformation en transformation, parvient à la science universelle. Plus précis, un barde populaire armoricain dit qu'il y a « pour l'homme, comme pour le chêne, trois commencements et trois fins, » [1] et les Triades, qu'il y a trois cercles à parcourir : 1° Le cercle de l'infini, où il n'y a rien de mort ni de vivant, si ce n'est Dieu ; 2° le cercle d'épreuve, où tous les êtres sont tirés de la mort ; 3° le cercle de la félicité, où tous les êtres arrivent à la plénitude de la lumière et de la vie, au ciel ; ce qui se résume pour l'homme en trois nécessités, savoir : commencer dans le grand abîme ; s'avancer dans le cercle d'épreuve ; trouver la plénitude dans le cercle de la félicité. [2] Mais un moment après avoir paru adopter la croyance aux sphères de l'existence, Aneurin revient sur sa première idée, et, au lieu de la doctrine de la déchéance et de la réhabilitation humaine, présentée sous les couleurs effacées dont les Bretons païens la peignaient, il proclame le dogme catholique de la purification après la mort, comme il a proclamé, en plusieurs endroits du poème, celui de la *pénitence* pendant la vie.

« Avant que la terre pesât sur lui, reprend-il, Karedik défendit son pays ; aussi une fois qu'il sera parfait, viendra

[1] Tri derou ha tri divez,
D'ann den ha d'ann derv ivez. (*Barzaz-Breiz*, t. 1, p. 4, 4e éd.)

[2] Owen Pughe, *Welsh. diction.*, t. 2, p. 214, 2e éd.

l'heure de son admission par la Trinité, parfaite en unité. »

Quant à la croyance à la fatalité, je ne m'y arrêterai pas; Aneurin la partageait avec tous les bardes, ses contemporains de l'île et du continent. Il subissait ainsi l'influence d'un vieux dogme commun à la plupart des peuples de l'antiquité, dont le destin était le Dieu suprême.

Je passe donc à l'examen des manuscrits de son poème.

Ils sont en bien fâcheux état; non que l'écriture de plusieurs soit mauvaise, mais la copie primitive sur laquelle ils ont été faits, à différentes époques du moyen-âge, offrait évidemment quantité de lacunes, et des erreurs de toute nature. Nous apprenons d'une note placée à la marge d'une des copies à qui elle a servi, que le Gododin avait primitivement trois cent soixante-trois stances, une pour chacun des chefs de la bataille de Kaltraez; or, je n'en trouve plus que soixante-trois. Afin de remédier aux lacunes dont je parle, les copistes ont recueilli çà et là, et accolé au Gododin quelques stances dénaturées du poème, plusieurs vers isolés et sans aucun lien entre eux, simples variantes altérées de différents vers, de différentes stances, qu'on a pris plus tard à tort pour une continuation de l'ouvrage. — Ils ont aussi mis à la suite deux fragments attribués à Aneurin, l'un qui peut effectivement appartenir au Gododin, mais qu'ils ne savaient où placer; l'autre, d'un genre tout différent, et qui lui est sans doute étranger.

Si nous avions nous-même trouvé la place du premier fragment, nous l'aurions inséré dans le texte; quant au second, il doit figurer à part. Ce n'est pas qu'ils offrent rien de bien remarquable, mais leur antiquuité leur donne droit à nos égards, et je me détermine à les publier ici sous forme d'appendice.

Voici la traduction du plus important des deux: il regar[de] le chef Morien et ses guerriers:

« Sans rivaux sur aucun champ de bataille, se jouant de t[...]

» espèce d'entraves, le front de leurs boucliers percé, [animés] d'une longue haine, qu'ils étaient furieux les défenseurs du pays des Courants! A la seconde affaire, ils s'appelèrent en grande hâte; leurs chevaux de bataille et leurs harnais étaient ensanglantés. O armée! Comme tu étais inébranlable dans le combat! Comme Morien rougit le sol, quand on l'insulta! Comme il frappa pesamment de sa lance dans le tumulte! Quel rude fardeau, par suite du combat, il s'était préparé à porter au premier du mois! Qu'il perça bien Aédan, le fils d'Hervé! Qu'il perça bien Aédan, le sanglier énorme, et la Reine [Bun], et sa suivante, et le chef [ennemi]! Tout fils que celui-ci fut d'un grand prince, son sang arrosa Gwéned, notre refuge. Avant que le gazon recouvrît la joue joyeuse du généreux [chef] qui n'est plus, il fit sagement une moisson de gloire et de trésors et de renom. N'a-t-il pas sa tombe sur le long promontoire du pays des Courants? »[1]

[1] Dihenez e pob laour lanned,
E hual amhaval avneuet,
Toull tal heu rodaour, kas oc'h hir;
Gwezok Revoniok difrediet.
Eil gweiz gelvident a malled;
E kadveirc'h ha seirc'h kreulet.
Bezin ankeskoget ez ouet kad!
Morien coc'hro lan, pan regozet!
Troum enn trin a lavn ez laze!
Garv rebez, oc'h kad, dizouge,
Gan kelan a darmerze!
Hef gwaniz Aedan mab Herve!
Hef gwaniz Aedan, tourc'h trahok,
Ha'n Riein, ha morwen, ha menok!
Ha pan oez mab teirn teiziok,
Enn Gwened gwaedleiz gwaredok.

Ce pays des Courants, ou *Reveniok*, est le comté actuel de Denbigh, dans le nord du pays de Galles; [1] si Aneurin est l'auteur des vers qu'on vient de lire, il ferait honneur à Morien, non plus seulement de la mort du roi des Scots, Domnal, qu'il lui attribue, comme on l'a vu, mais de celle de la reine Bun, ajoutant à ces exploits la déconfiture d'Aédan, prince de Strath-Clyde, surnommé le *Traître* par les Triades qui le mettent au nombre des trois chefs bretons infidèles à la cause nationale et alliés aux Saxons. En tout cas, l'auteur de ce fragment semble avoir eu pour but de corriger l'impression fâcheuse laissée par la dernière strophe du Gododin qui parle de Morien d'une manière peu flatteuse. Quoique l'autre fragment soit à la suite des vers qu'on vient de lire, le ton change tout à coup et devient burlesque :

« C'est Dinogad [le guerrier] à l'habit d'Arlequin, [à » l'habit] de peau écorchée, à l'habit bigaré; c'est le fin » merle [passé maître] en tour de passe-passe, que je vais » chanter, que je chanterais sur huit tons [différents.]

» — Quand ton père allait à la chasse, l'épieu sur l'é» paule, le javelot à la main, il parlait ainsi à ses chiens » bondissants : — *Prends! tiens! pille! pille! apporte! ap» porte!* Il eût tué un poisson mort, comme un lion puissant » tue en sa fureur!

» Quand ton père allait à la montagne, il rapportait une » tête de daim, une tête de sanglier, une tête de cerf, voire » une tête de coq de bruyère tacheté; [il rapportait même],

Ken golo gwerez ar gruz lari
Hael ezvent, digezruz
Oc'h klod ha ked eic'hiok : n'euz bez
Garzoues hir oc'h tir Revoniok?

(*Mss. de Hengurt et de Plas Gwyn.*)

[1] Ryuonioc, now Denbighland. (Humfrey Lhoyd, *Description of Cambria*, p. 28, éd. de 1584.)

» de la montagne, la tête d'un des poissons de la cascade du » Dervent![1]

» De tous les animaux qui venaient d'eux-mêmes à ton père » pour se faire percer de sa lance, de tous les sangliers cre- » vés et éreintés, il ne manquait aucun,... si ce n'est ceux » qui pouvaient courir!

» Quand il revenait sans compagnons de quelque excur- » sion, il n'en revenait aucun chef qui fût plus terrible; nul » qui fût plus intrépide que lui dans une salle à manger; nul » qui fût plus débonnaire à la guerre; son cheval se trouvait » au gué du bout de la Clyde, au bout de la rivière! Comme » sa renommée s'étend loin! Comme sa cuirasse était bien » close! Oui! avant que le gazon recouvrît Gweir-le-Grand, » [ton père] mérita d'obtenir mainte corne d'hydromel d'un » des fils de Mervarc'h. »[2]

[1] Chûte d'eau de l'Yorckshire actuel.

[2] Peiz Dinogad e breiz-breiz;
Oc'h kroen balaot, pan breiz;
C'houit c'houat c'houidogez,
Goc'hanoum, goc'henoun weiz keiz.
— « Pan elae tẽ tad-te i helia,
Laz ar eskouez lari enn ẽ lao,
Hef gelve koun gogehoug :
Kip! kaf! dale! dale! doug! doug!
Hef laze pesk enn korouk,
Mal bar laz leou leoueouk.
Pan elae tẽ tad-te i menez,
Dizouge hef penn iourc'h,
Penn gwez-houc'h, penn heiz,
Penn krug-iar breiz oc'h menez,
Penn pesk o raeader Dervenez!
Oc'h seul a kerc'hade tẽ tad-te ar kigouein
Oc'h gwez-houc'h a leouin, a louvein,
Ne anke holl,... ne be oc'h aden!

Le chef que l'auteur de ces vers persifle de la sorte se nommait Kènan Garwenn, c'est-à-dire *jambe fine ;* il semble avoir servi de plastron à plusieurs bardes, car on attribue à Taliésin une satyre dont il est le sujet. [1]

Quant à son fils Dinogad, comme les Triades ne parlent de lui qu'avec éloge, et vont même jusqu'à dire qu'il acquit une renommée durable, [2] on peut voir en lui un autre *Monsieur de la Palice*, victime du caprice d'un autre poète satyrique.

Sous les noms de gué du *bout de la Clyde*, et de *bout de la rivière*, le barde veut probablement désigner le lieu de la bataille de Kaltraez. Dans cette hypothèse, il adresserait au père de Dinogad d'ironiques éloges pour s'être fait représenter par son cheval à cette bataille. Le chef Gweir-le-Grand, qu'il semble lui opposer, était un des trois guerriers de l'île de Bretagne que rien ne pouvait détourner de leurs projets.

Dans tous les manuscrits que j'ai pu consulter, le curieux fragment relatif à Kenan Garwenn précède immédiatement une variante de la stance LIXe commençant par les mots : « J'ai vu des flots de guerriers ; » celle-ci est suivie d'une variante de la LXIIe : « O Gododin, je m'intéresse à toi, » suivie elle-même de la stance XXXIXe, qui se trouve reproduite

Pan doze hef ankevun, o ankevarc'h,
Nemb dao nemb dovez a be trimmac'h;
Ne magouet enn neouaz a be leouac'h
Nag hef, nag enn kad a be gwasdadac'h;
Hag ar red penn Kluid pennant oez he marc'h.
Pellenik he klod, pellus he kalc'h.
Ha ken golo Gweir hir adan teouarc'h,
Derlede mez kern o'n mab Mervarc'h.

(*Mss. de Hengurt.*)

[1] *Treusgan Kenan garwen* (Myvyr. arch., t. 2, p. 168.)

[2] Dinogad mab Kenan garwenn... glod a gavaz bed heziou. (*I*... t. 2, p. 8.)

d'une manière incomplète, et qu'on a toute dénaturée. Ensuite vient une seconde leçon du fragment sur Morien, cité plus haut : « Sans personne qui le devançât, etc. » Les dix-huit vers tronqués et isolés qu'on lit après, et qui sont les derniers, appartiennent pour la plupart aux stances XXXIVe et XXXVe : « Qu'avec ardeur, adresse et art, etc. »

S'étant fait un devoir de reproduire intégralement les manuscrits, sans y rien corriger, pas même les erreurs de copie les plus évidentes, comme je l'ai fait remarquer dans l'avant-propos de ce recueil, l'éditeur du *Myvyrian* a imprimé, à la suite du Gododin, toutes les variantes, additions et retouches dont je viens de parler. Un tel excès de réserve et de scrupule était presque nécessaire alors pour faire tomber les doutes répandus sur l'existence de plusieurs des manuscrits : mais aujourd'hui que ces doutes sont heureusement dissipés, le jour de la critique arrive.

Il y aurait donc lieu de s'étonner en voyant plusieurs écrivains anglais prendre pour le dénouement du Gododin les lambeaux que je viens d'examiner, et les traduire comme tels, si ces écrivains avaient entendu le poème ; par bonheur pour notre vénérable barde, il n'en est rien. Des deux seuls qui y aient eu quelques prétentions, Edouard Davies et M. Probert, l'un a été d'une liberté qui va jusqu'à la licence : « il s'éloigne tant du sens littéral, » dit M. Turner, traducteur excellent lui-même, comme Evans, d'un trop petit nombre de strophes ; « ses Commentaires sont d'une si grande audace, qu'il faut regarder son essai comme l'illusion d'une imagination échauffée. »

Afin d'éviter le reproche adressé à Davies, M. Probert a suivi le mot à mot : mais, selon l'observation de l'honorable Herbert, juge très compétent, sa tentative n'a pas été plus heureuse : il n'a réussi qu'à être presqu'aussi inintelligible et presque aussi obscur que l'original. Du reste, toutes les fois qu'il l'a pu, il a pris pour guide son ami, le docteur Owen,

dont nous connaissons le système élastique de traduction *ad libitum*, système illustré, quant au Gododin, par de trop nombreux exemples qu'on trouvera dans son dictionnaire, et qui grossissent la liste de ses contradictions philologiques.

S'ensuit-il que la critique doive être sévère pour eux? Je ne le pense pas : tout en constatant leur échec, et en évitant de les prendre pour guides, elle doit leur tenir compte d'efforts qui ont trouvé, on peut m'en croire, des obstacles souvent presque insurmontables. Peut-être dira-t-on qu'en plaidant leur cause je plaide aussi la mienne : à la vérité, je n'ai pas moins besoin de bienveillance, car j'ai rencontré les mêmes difficultés, sans pouvoir espérer, plus qu'eux, de les avoir toujours vaincues.

L'examen de ces difficultés, la justification des textes que j'ai adoptés, la manière dont j'ai divisé, groupé ou scandé les vers, le sens que j'ai donné à chacun d'eux, demanderait un volume d'explications : dans l'impossibilité d'entreprendre ici un travail d'une telle étendue, dont j'ai d'ailleurs tous les éléments entre les mains, j'affirmerai qu'il n'est pas une stance du poème, pas un vers, pas un mot dont je ne puisse justifier l'interprétation à l'aide des lumières fournies par quelqu'un des dialectes de la langue celtique, et, le plus souvent, par celui d'Armorique.

Le texte que j'ai pris pour base de cette édition du Gododin, a été copié sur un manuscrit du XII[e] siècle, aujourd'hui perdu, intitulé : LE LIVRE D'ANEURIN, lequel appartenait à la bibliothèque particulière de la famille Vaughan d'Hengurt. Je dois les variantes à deux manuscrits, l'un du XIII[e] siècle, appartenant à mon ami M. Price, de Krickhowel; l'autre, du XIV[e], de la bibliothèque de famille des Panton, de Plas-Gwyn, dans l'île d'Anglesea.

POÉSIES

DE TALIÉSIN.

LA BATAILLE

D'ARGOED-LOUÉVEN.

(VERS 547.)

ARGUMENT.

ıs avons déjà fait allusion au chant relatif à cette ba-, dans l'argument de l'élégie guerrière composée par c'h-Henn, en l'honneur d'Urien. Elle fut une des pre-s livrées par les Bretons du nord aux Anglo-Saxons.

our mieux réussir contre les habitants de ces contrées, lustre historien de la conquête des Normands, ils firent ce avec les Pictes; et ces deux ennemis confédérés s'a-rent de l'est à l'ouest, frappant les indigènes d'un tel que le roi des Angles reçut d'eux le surnom d'*homme de*

[algré sa férocité et sa bravoure, Ida rencontra, au pied ontagnes d'où descend la Clyde, une population qui lui ı. »[2]

en était à la tête des hommes de Reghed, ses sujets, ceux de Godeu ou Godo, probablement le pays de Godo-gouverné par Aneurin; il avait pour auxiliaires son fils , son cousin Kéneu, fils de Koel, et Taliésin, son barde, chanté, comme on va voir, sa victoire sur les Ger-.

la lettre : *porte-flamme*, *porte-brandon*.

1, p. 40, 7e édition.

I.

KAD ARGOED LOUEVEN.

E bore diou sadorn kad maour a bu,
Oc'h pan douere heol hed pan kennu.
Degresouez Flamzouen enn peduar lu
Godeu ha Reged i emzullu. [1]

Devoue oc'h argoed hed ar menez,
Ne kefent eirioez hed er un dez. [2]

Atorelviz Flamzouen maour trebestaod:
« — A dodent hon gwestlon, ha int paraod? » —
Er attebouez Owen doueren fosaod :
« — Ne dodent, ned edint, ned ent paraod. » [3] —
Ha Keneu, mab Koel, beze kempoueaod — leou —
Ken e tale oc'h gwestl nebaod. [4]

[1] Y bore Dduw Sadwrn cad fawr a fu
Or pan ddwyre haul hyd pan gynnu
Dygrysowys fflamddwyn yn bedwarllu
Goddeu a Reged i ymdullu
(*Mss. de Herghest* et *Myvyr. arch.*, t. 1, p. 53.)

[2] Dyfwy o Argoed hyd Arfynydd
Ni cheffynt eiryoes hyd yr undydd. (*Ibid.*)

I.

LA BATAILLE D'ARGOED-LOUÉVEN.

Samedi matin, un grand combat a eu lieu; [il a duré] depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Le *Porte-brandon* se précipitait avec quatre bataillons, pour combattre Godeu et Reghed.

Ils s'étendirent des bois aux montagnes, mais ils ne vécurent qu'un jour.

Le *Porte-brandon* criait d'une voix forte :
— « Nous seront-ils livrés, nos ôtages, sont-ils prêts? » —
Owen répondit, en tirant son épée :
— « Ils ne te seront pas livrés, ils ne sont pas, ils ne seront jamais prêts. » —
Kéneu aussi, le fils de Koel, aurait été opprimé, le lion, plutôt que de livrer un [seul] ôtage à personne.

[3] Atorelwis fflamddwyn fawr drybestawd
A ddodynt yn gwystlon a ynt parawd
Yr attebwys Owain ddwyrain ffossawd
Nid dodynt nid ydynt nid ynt parawd. (*Ibid.*)

[4] A cheneu mab coel byddai cymwyawg llew
Cyn attalai o wystl nebawd. (*Ibid.*)

Atorelviz Urien, uz er ec'houez :
« — O bez enn kevarvod am karentez,
Derc'hafoun eidoed oziouc'h menez ! [1]

Hag emporzoun gweneb oziouc'h emeil !
Ha trec'hafoun peledr oziouc'h penn gouir ! [2]

Ha kerc'houn Flamzouen enn he luez !
Ha lazoun hag hef he kevezez ! — » [3]

Ha rag gweiz Argoed Loueven
Bou laouer kelen : [4]

Ruze breïn rag revel gwez. [5]
Ha gwerin a kresouez gan ë nevez ;
Ha rinam ë bloezen, nad bouem kennez. [6]

Hag enn e fallouem henn ;
I'm degrr Ankeu anken, [7]
Ne bezim enn dirwen,
Na molouem Urien. [8]

[1] Atorelwis Urien udd yr echwydd
O bydd ynghyfarfod am garennydd
Dyrchafwn eidoed odduch mynydd. (*Ibid.*)

[2] Ac ymporthwn wyneb odduch emyl
A drychafwn beleidr odduch ben gwyr. (*Ibid.*)

[3] A chyrchwn fflamdwyn yn ei luydd
A laddwn ag ef ai gyweithydd. (*Ibid.*)

[4] Bu lawer celain. (*Ibid.*)

[Alors] Urien, le chef de la plaine cultivée, s'écria :

— « Hommes de ma famille, ici réunis, levons notre étendard sur la montagne !

» Et marchons contre les envahisseurs de la plaine ! et tournons nos lances contre la tête des guerriers !

» Et cherchons le *Porte-brandon* au milieu de son armée ! et tuons avec lui ses alliés ! » —

Or, dans la bataille d'Argoed-Louéven, il y eut bien des cadavres.

Dans les ruisseaux [sanglants] du combat, les corbeaux rougirent. Et le peuple se hâta de publier la nouvelle ; et moi, je célébrerai cette année jusqu'à ce que je ne gravite plus. [9]

Oui, jusqu'à ce que je défaille et [devienne] vieux ; jusqu'à ce que la rude angoisse de la Mort arrive, je ne sourirai point, si je ne loue pas Urien !

[5] Ruddei frain rhag rhyfel gwyt. (*Ibid.*)

[6] A gwerin a grysswys gan ei newydd
Arinaf y blwyddyn ad wyf kynnydd. (*Ibid.*)

[7] Ac yn y fallwyf hen
Ym dygn angeu angen. (*Ibid.*)

[8] Ces deux derniers vers manquent dans ce mss., mais existent dans celui de Hengurt, que j'ai suivi.

[9] Allusion aux sphères de l'existence humaine. Voyez les notes du Gododin.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Ida est resté célèbre dans la poésie galloise, sous le sobriquet que lui donne Taliésin : un barde du XIIe siècle ne croit pas pouvoir mieux louer son patron, qu'en disant : « Il courait à l'assaut comme le *Porte-brandon* incendiaire.[1] » Le même barde, parlant d'un autre prince, compare sa bravoure à celle d'Owen, son homonyme, à la bataille d'Argoed : « ainsi dit-il, l'héroïque Owen, ce roi de la mêlée, entassait les cadavres au *combat d'Argoed Louéven.* » Il fut livré, comme le titre l'indique, dans cette partie boisée de la Clyde dont Liwarc'h-Henn était le chef. A en juger par le mot *Louéven*, un ormeau s'élevait sur le champ de bataille, auquel il a laissé son nom. C'est ainsi que le nom de *combat du chêne* est resté à notre glorieuse affaire de Mi-Voie, parce qu'on voyait un grand chêne dans la plaine où Beaumanoir et ses Bretons battirent les *Saxons* de Bambourch. La victoire de l'*Ormeau d'Argoed* fut gagnée un samedi, et celle du *Chêne de Mi-Voie* (je ne puis m'empêcher de signaler cette coïncidence), un samedi aussi. A ce bon samedi, observe le panégyriste de Beaumanoir, son contemporain :

A ce bon samedi, Beaumanoir si jeûna,
Grand soif eut le baron, à boire demanda :
— Bois ton sang, Beaumanoir, la soif te passera !

Ce jour était donc non moins propice aux Bretons que fatal à leurs ennemis : ils le regardaient, et le regardent encore, en Armorique, comme un des jours heureux de la semaine.

[1] MYVYR. ARCH., t. 1, p. 255 et 207.

LA BATAILLE

DE GWENN-ESTRAD.

(DE 547 A 579.)

ARGUMENT.

Urien est encore le héros de ce chant de Taliésin.

La garnison de Kaltraez, qui, plus tard, devait être si cruellement décimée, marchait sous les ordres du prince de Reghed contre les Angles, campés dans une vallée de la Clyde, appelée Gwenn-Estrad, où s'élevait une forteresse bretonne du même nom, dont les ennemis s'étaient emparés.

La citadelle ne put résister aux Bretons; les Angles furent ensevelis sous les ruines de ses remparts, ou noyés dans les eaux de la rivière voisine, en voulant la passer à gué. Peu d'entre eux échappèrent par la fuite à la mort.

Témoin du combat, le barde d'Urien chanta la nouvelle victoire de son royal patron.

II.

KAD GWENN-ESTRAD.

Arouere gouir Kaltraez gan dez
Am gwledik gweiz buzik gwarzegez
Urien, houn anaod heneuez,
Kevadeilad teirnez — a he goven revelgar—
Rouesk, anouar rouev badez! [1]

Gouir Preden a deuzent enn luez
Gwenn-Estrad, estadl kad kinnigez.
Ne dodez na maez na koedez
Tud ac'hles, diormes pan deuez
Mal tonnaour tost a gaour troz elvez. [2]

Gweliz gouir gwec'hr enn luez,
Ha, gouede bore kad, briou kik;
Gweliz hi tourv teirvlin trankedik;

[1] Arwyre gwyr Kattraez gan dydd
Am wledig gwaith fuddig gwarthegydd
Urien hwn awawd eineuydd
Cyfeddeily teyrnedd ai gofyn rhyfelgar
Rwysg anwar rwyf bedydd.
(*Herghest* et le *Myvyr. arch.*, t. 1, p. 52.)

II.

LA BATAILLE DE GWENN-ESTRAD.

Ils s'étaient levés avec le jour, les guerriers de Kaltraez, pour la bataille du prince, ce victorieux pasteur [d'hommes], ce vieillard tant chanté, ce soutien d'un royaume qui sollicite sa puissance belliqueuse, cet indomptable roi baptisé !

Les guerriers de Bretagne étaient venus en armes à Gwenn-Estrad, et avaient offert le combat au camp des ennemis. Ni la plaine, ni les bois ne purent sauver ces gens, quand les hommes libres accoururent comme des vagues furieuses qui s'élancent par-dessus le rivage.

J'ai vu en armes les guerriers vaillants, et, après le combat du matin, des chairs en lambeaux. Je les ai vus dans la mêlée tomber, accablés de fa-

[a] Gwyr Prydain a dwythein yn lluydd
Gwen ystrad ystadl cad cynnygydd
Ni ddodes na maes na coedydd
Tud achles diormes pan ddyfydd
Mal tonnawr tost ei gawr tros elfydd. (*Ibid*).

Gwaed gohoeou govaran gwlec'hit.

En amouen Gwenn-Estrad e gwelit — go-
vur —
Hag angwer laour luzedik.

Enn treuz red gweliz ë gouir ledruzion
Eïrv dilong rag blaour goved tonn. [1]
Unent tank gan aezent golluzion,
Lao enn kroez, gred e gro, granwenion, [2]
Kevezouent ë kenren keouen tonn,
Gwanekaour golec'hent reun ë kavon. [3]

Gweliz ë gouir gospeizik gospelad,
Ha gwear a magle ar dillad, [4]
A dulliao diaflem douez ourz kad;
Kad gourzo; ni bou fo pan pouellad.
Gleou Reged revezai, pan peiziad! [5]

Gweliz i gran greodik gan Urien

[1] In nrws rhyd gwelais i wyr ledruddion
Eirf dillwng rhag blawr gofedon. (*Ibid.*)

[2] Unynt tanc gan aethant golluddion
Llaw ynghroes gryd *y gro* granwynion. (*Ibid.*)

[3] Kyfeddwynt y genrhein kywyn don

tigue; [j'ai vu] le sang ruisselant inonder la plaine au loin.

J'ai vu le rempart qui défendait Gwenn-Estrad abattu sur l'herbe jaunie.

J'ai vu, au passage du gué, des guerriers avec des taches rouges, livrer leurs armes à la vague grise en fureur : au moment où leurs solides remparts s'en allaient [emportés] d'assaut, les mains en croix, tremblants sur la grève, le visage pâle, leurs chefs s'en allaient de concert [rouler] sous les flots débordés, et les vagues lavaient les crins [sanglants] des envahisseurs.

J'ai vu nos brillants guerriers presque hors d'eux-mêmes, dont le sang souillait les vêtements, porter des coups furieux et continuels dans le combat; le combat, ils le soutinrent bien; la fuite ne fut pas possible, grâce à leurs efforts. Le chef de Reghed est terrible, quand on l'a bravé!

J'ai vu la joue d'Urien enflammée par la co-

Gwaneicawr gollychynt rawn y caffon. (*Ibid.*)

[4] Gweleis i wyr gospeithig gospylad
A gwyar a uaglei ar ddilad. (*Ibid.*)

[5] Cad gwortho ni buffo pan bwylled
Glyw Reged rhyfeddaf pan feiddad. (*Ibid.*)

Pan amoueze gallon enn lec'h Gwenn Kales-
ten, [1]
E gweziant oez laven — aesaour gouir; —
Goberzit ourz Anken! [2]

Awez kad a divo Euronoui! [3]
Hag enn e fallouem-mi — henn —
I'm degen Ankeu anken, [4]
Ne bezim enn dirwen,
Na molouem-mi Urien.

[1] Gweles i ran reodig gan Urien
Pam amwyth ai alon yn llech wen Galystem. (*Ibid.*)

[2] Ei wythiant oedd llafn aesawr gwyr

lère, quand il attaquait avec rage les étrangers près de la Pierre Blanche de Kalesten; sa lame en fureur s'enfonçait dans les boucliers des guerriers; elle était portée par la Mort!

Que l'ardeur des combats dévore Euronoui! Et moi, jusqu'à ce que je défaille [et devienne] vieux, jusqu'à ce que la rude angoisse de la Mort arrive, je ne sourirai pas si je ne loue pas Urien!

Goberthid wrth Angen. (*Ibid.*)
[3] Awydd cad a ddiffo Euronwy. (*Ibid.*)
[4] Im dygyn angheu angher. (*Ibid.*)

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

On s'accorde généralement à croire la victoire de Gwenn-Estrad gagnée contre Ida de 547 à 560. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est antérieure au siége de Medcaud et au désastre de Kaltraez. On se souvient en effet qu'Urien périt au siége dont je viens de parler, qu'il n'assistait pas à la bataille de Kaltraez, et que la garnison de cette citadelle, victorieuse avec lui, fut égorgée plus tard avec son fils Owen. Serait-ce la forteresse de Gwenn-Estrad qu'on appelle aujourd'hui *passage de* STRAD QUEN, ou STRAD QUEN'S *ferry?* Entre *Strad Quen* et Gwenn-Estrad, il n'y a d'autre différence que le changement de *Gwenn* en *quen*, et celui d'Estrad en strad. Le premier est une altération manifeste; le second est tout naturel; le gaël-écossais *strad* (vallée) répondant exactement au breton-gallois *estrad* (ystrad). Quant à la position du mot Gwenn, elle est arbitraire, et l'on a dit indifféremment *Gwenn Estrad* et *Strad Gwenn*. Ajoutons à cette similitude de nom, 1° que le passage de Strad Quen était l'un des points les plus importants de la Grande Tranchée, du côté de l'orient; 2° qu'il était défendu par un fort; 3° qu'une rivière, où la mer montait, baignait ses remparts; trois caractères qui conviennent tout-à-fait aux lieux où les Germains, suivant Taliésin, furent engloutis sous les flots, en voulant passer la rivière à gué.

Une connaissance plus approfondie que la mienne de la topographie de l'Écosse, fera découvrir sans doute l'autre lieu qu'indique Taliésin. Euronoui, dont il enflamme l'ardeur belliqueuse, était une princesse bretonne, sœur du héros Kenon, chanté par Aneurin, et fille de Kledno, d'Edin, citadelle située à quelques milles de Strad Quen's ferry.

LE COMBAT DE MENAO.

(VERS 560.)

ARGUMENT.

Le remarquable chant auquel nous donnons ce titre, n'en porte aucun dans les manuscrits; l'éditeur du *Myvyrian Archaiology of Wales,* l'intitule vaguement, A URIEN, comme les deux pièces qui le précèdent et celle qui le suit : évidemment, une pareille qualification ne saurait lui suffire; il en méritait une plus précise.

Taliésin y célèbre une nouvelle victoire de son royal patron sur les Angles, victoire dont personne, à notre connaissance, n'a encore parlé. Agresseurs cette fois, et portant leurs armes sur le territoire ennemi, les Bretons firent un grand carnage des Germains, et revinrent chargés de butin.

III.

KAD MENAO.

Ar un blenez,
Un enn darwez [1]
Gwin ha mal ha mez,
Ha gourhed digasez,
Hag hef leouez — gorod; — [2]

Ha hed am bereu, [3]
Ha he penn funeu,
Ha he tek gwezvaeu; [4]
Houei pob oc'h gwez,
Deuvent enn plemnouez; [5]

Hag he marc'h edan hao,
Enn gozev gweiz Menao,
Ac'hoanek anao. [6]

Buz am lu amlaou!

[1] Un yn darwedd. (*Myvyr. arch.*, t. 1, p. 56.)
[2] A gwrhyd digassed
Ac ei lewydd gorod. (*Ibid.*)
[3] A baid am fereu. (*Ibid.*)
[4] Ai phen ffuneu
Ai teg wyddfreu. (*Ibid.*)

III.

LE COMBAT DE MENAO.

Cette année, un chef prodigue de vin, de pièces [d'or] et d'hydromel et de courage sans barbarie, a franchi les frontières;

Et suivi d'un essaim de lances, et de ses chefs unis, et de ses brillants nobles, tous bien disposés, il est allé au combat;

Et monté sur son cheval, il a soutenu le combat de Menao, enflammant la muse [bardique].

Quel butin abondant pour l'armée! Huit [fois]

5 Ei bawb oi wyd
Dyfynt ynhlymnwyd. (*Ibid.*)

6 Ai farch y danaw
Yngoddeu gwaith Mynaw
A chwaneg anaw. (*Ibid.*)

Oueiz-ugent un liou
Oc'h loï ha biou! [1]

Biou bliz hag ec'hen
Ha pob kein amgen. [2]

Ne bezoun laouen
Pe laz Urien! [3]

Eski ken iezed
Saïz kengren, kengred; [4]
A briger gwenn golc'het,
Ar gelor e douget,
Ha gran gwearlet,
Am gwaed gouir gonozet. [5]

A gour heongr bezik
A be gwezou he gwreik. [6]

. . . .

Am euz gwin felek!
Am euz gwin menec'h get-houn!
Am sorz! am porz! am penn!
Ken na par kevoueren! [7]

[1] Budd am li am law
Wyth ugein unlliw
O loi a biw. (*Ibid.*)

[2] Biw blith ag ychen
A phob cein amgen. (*Ibid.*)

[3] Ni byddwn lawen
Bei lleas Urien. (*Ibid.*)

[4] Ys cu cyn iethydd
Sais cyngryn cyngryt. (*Ibid.*)

[5] A briger wen olched

vingt[bêtes] d'une seule couleur, veaux et vaches!

Vaches de lait et bœufs, et des richesses de toute espèce!

Ah! j'aurais cessé d'être gai si Urien eût péri!

Il a été haché, le chef aux langages [divers]; tremblant, frissonnant, le Saxon a eu ses cheveux blancs lavés [dans son sang]; on l'a emporté sur un brançard, le front sanglant, mal défendu par le sang des siens!

Ce brave et insolent guerrier laisse son épouse veuve.

. . . .

J'ai du vin de mon chef! J'ai souvent du vin, grâce à lui! C'est lui qui m'inspire, lui qui me soutient, lui qui me guide! Aucun ne l'égale en grandeur!

Ar elor ei dynged
A gran gwyarlled
Am waed gwyr gonodded. (*Ibid.*)

6 A gwr hewr bythig
A fei feddw ei wreig. (*Ibid.*)

7 Am ys gwin ffelaig
Am ys gwin mynych gyttwn.
Am sorth am porth am pen
Cyn na phar cyfwyrein. (*Ibid.*)

Kemaran tarao!
Gwas ë treuz, gwrandao! [1]

Pe trouz! hag he daear a kren?
Hag he mor a digen,
Degoueaok kec'hengar ourz ë pedez? [2]

. . . .

Os ed uc'h enn nant,
N'ed Urien a gwant? [3]

Os ed uc'h menes,
N'ed Urien a gorfez? [4]

Os ed uc'h enn riou,
N'ed Urien a briou?

Os ed uc'h enn kaoz,
Ned Urien a plaoz? [5]

Uc'h hent, uc'h as,
Uc'h enn pob kamas! [6]

Nag un tev nadao;
Ne naoz ë rag hao! [7]

1 Kymaran tarau
Gwas y drws gwrandaw. (*Ibid.*)

2 Py drwst ai dayar a gryn
Ai mor a ddugyn
Dy gwyawg ychyngar wrth y pedydd. (*Ibid.*)

3 Ossid uch ym mhant
Neud Urien ai gwant. (*Ibid.*)

Mais des ennemis se battent! Officier de la porte, écoute!

Quel bruit! est-ce la terre qui tremble? Est-ce la mer qui monte, débordant son cercle habituel jusqu'aux pieds [des hommes?]

. . . .

S'il s'élève un gémissement dans la vallée, n'est-ce pas Urien qui frappe?

S'il s'élève un gémissement sur la montagne, n'est-ce pas Urien qui triomphe?

S'il s'élève un gémissement sur le côteau, n'est-ce pas Urien qui broie?

S'il s'élève un gémissement dans l'enceinte fortifiée, n'est-ce pas Urien qui le fait pousser?

Gémissement dans le chemin, gémissement dans la plaine, gémissement dans tous les défilés!

Il n'est personne qui fasse taire ses gémissements; il n'est point de refuge contre lui.

[4] Ossid uch ym mynydd
Neud Urien a orfydd. (*Ibid.*)

[5] Ossid uch ynghawdd
Neut Urien a blawdd. (*Ibid.*)

[6] Uch ymhob kamas. (*Ibid.*)

[7] Nag un tew na dau
Ni nawdd y rag eu. (*Ibid.*)

Ne beze ar neuen
A preiziei enn he kelc'hen. [1]

Kegoriaok, gorlasaok, gorlasar,
Eil Ankeu ez he par,
Enn laz he eskar! [2]

Hag enn e fallouem henn,
I'm degen Ankeu anken,
Ne bezim enn dirwen,
Na molouem Urien!

[1] Ni byddei ar newyn
A phreiddieu yn ei gylchyn. (*Ibid.*)

Il n'est point de famine pour ceux qui pillent dans sa compagnie.

Quand il combat, vêtu de son armure émaillée d'azur éblouissant, sa lance azurée est le lieutenant de la Mort, dans le carnage de ses ennemis.

Ah! jusqu'à ce que je défaille, en vieillissant, et que la rude angoisse du trépas arrive, je ne sourirai point si je ne célèbre Urien!

[2] Gygoriawg gorlassawg gorlassar
Ail angeu oed ei bar
Yn lladd ei esgar. (*Ibid.*)

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Cette pièce, qui se trouve, comme les deux précédentes, dans le *Livre de Taliésin*, manuscrit du XII[e] siècle, n'offre, au premier coup-d'œil, d'importance que par son incontestable mérite littéraire; mais, en l'examinant de près, on lui découvre une valeur historique assez grande. Nous avons vu, dans les notes du *Gododin*, que Bun, la Belle Traîtresse, épouse d'Ida, avait survécu à son mari. Ne serait-ce pas elle que Taliésin désigne sous les traits de cette femme qu'un chef Saxon laisse *veuve?* Nous connaîtrions alors les circonstances, ignorées jusqu'ici, de la mort d'Ida : on savait seulement, par un autre pièce de Taliésin qu'on lira bientôt, qu'il avait péri de la main du fils d'Urien.

Adda ayant succédé à son père vers l'an 560, il faudrait placer dans la même année l'événement chanté par notre barde et la composition de son poème.

Menao ou *Mynaw*, pays près des frontières duquel se livra la bataille qu'il célèbre, doit être le *Manau* de Nennius, partie limitrophe de l'isthme resserré entre l'embouchure du Forth et celle de la Clyde où régnait Cunéda, bisaïeul du roi Maelgoun.

CHANT A URIEN.

ARGUMENT.

Urien, après d'abondantes largesses, donnait à ses guerriers un splendide banquet.

La fête s'était prolongée dans la nuit; le palais rayonnait de l'éclat d'un grand feu allumé dans l'âtre; réunis autour de leur père, les fils du chef breton se faisaient remarquer parmi les convives, et plusieurs bardes, Taliésin à leur tête, occupaient au festin leur place accoutumée.

Peut-être une des trois victoires que nous l'avons entendu célébrer, avait-elle favorisé, la veille, les armes des Bretons, car, élevant la voix, le prince des bardes chanta ainsi :

IV.

KAN I URIEN.

Urien er ec'houez,
Haelam den bedez!
Liaos a rozez
I denion efez! [1]

Mal e kennullouet
Ed gweskeret!

Laoun beirz bedez!
Tra bo të gwec'hez! [2]

Ez moui laouenez
Gan klodvan klodrez;

Ez moui gogoniant
Fod Urien ha he plant;

Hag hef enn arbennik
Enn goruc'hel gwledik.

Pellenik enn keniad :
Kenta er Loegrouiz a he koueziad. [3]

[1] Lliaws a roddydd
I ddynion elfydd. (*Myvyr. arch.*, t. 1, p. 55.) Efydd. (*Ibid.*, p. 51.)

IV.

CHANT A URIEN.

Urien, [chef] de la plaine cultivée, ô le plus généreux des humains en tes dons! Combien tu as donné de cuivre à tes hommes!

Ils en ont recueilli, comme [on recueille] du blé répandu!

Les bardes sont comblés de faveurs! Ta vaillance surpasse tout!

Il est la plus grande joie du dispensateur de l'éloge, le [chef] renommé;

Elle est sa plus grande gloire, la fortune d'Urien et celle de ses fils;

Sa fortune à lui, surtout, le chef suprême!

Il commande au loin : les Logriens, les premiers, sont tombés [sous ses coups].

[2] Llawn beirdd bedydd
Tra fo du uchydd. (*Ibid.*) Dy wychydd. (P. 51.)

[3] Cyntau Lloegrwys ai gwyddiad. (*Ibid.*) Cyntair Lloegrwys ei gwyddicad. (P. 51.)

Enn dinas pellenik,
Enn keniad kentaik.

Loegrouiz a kouezant,
Pan emadrozant:
Ankeu a kavsant
Ha menec'h koziant. [1]

Loski heu treved,
Ha dougen heu luzed, [2]
Hag emik kollet, [3]
Ha maour, amkevret, [4]
Heb kavet gwared [5]
Rag Urien Reged!

Reged difreidiad!
Klod ior, ankor gwlad,
Më moz ez ez ar-n-ad [6]
Oc'h pob erglevad; [7]
Douez të peledrad
Pan erglevad kad; [8]

Kad pan e kerc'hout, [9]
Gweniez a gounaout.

Tan enn tai, ken dez, [10]
Rag uz er ec'houez,

[1] A mynych goddiant. (*Ibid.*) Ce vers et le précédent se trouvent le cinquième et le sixième dans l'autre manuscrit.

[2] Adwyn eu tudded. (*Ibid.*)

[3] Ac eimwng colled. (P. 55.) Emmic colhet. (P. 51.)

[4] A mawr amgyffred. (P. 55.) Angbyfret. (P. 51.)

Sur les citadelles lointaines, il commande en souverain.

Les Logriens sont tombés, qu'ils parlementaient [encore] : ils ont trouvé la mort et mille anxiétés.

Leurs villes ont été brûlées, et leurs armes enlevées, et leurs richesses perdues, en grand nombre, à la fois, sans qu'ils aient trouvé de protection contre Urien de Reghed!

O défenseur de Reghed! chef glorieux, ancre [de salut] du pays, ma muse [bardique] te célèbre, toi dont chacun entend [parler au loin]; [elle célèbre] ta lance qui ne cesse de frapper, quand elle a entendu le [bruit du] combat;

Quand tu prends part au combat, faisant des prodiges de valeur.

Le feu [brille] plus que le jour dans le palais, devant le chef de la plaine cultivée;

[5] Heb gaffel gwaret. (P. 51.)
[6] Fy modd y sydd arnad. (P. 55.)
[7] O bob erglywat. (*Ibid.*) O bob herclynad. (P. 51.)
[8] Pan erglywat cad. (*Ibid.*) Pan erglywat... (P. 51.)
[9] Cad pan i cyrchud. (*Ibid.*) Cyrchynt. (*Ibid.*)
[10] Tan ynhai cyn dydd. (*Ibid.*)

Er ec'houez tekam,
Ha he denion haelam.

Gnod Engl heb gwaesam
A'm teirn gleouam;

Gleouam esilez
Ti-te goreu ez ez.
Oc'h a bou hag a bez,
Ned oez kestedlez, [1]
Pan dremer ar-n-hao. [2]

Ez helaez ë brao. [3]
Gounaot gwlez amtan-hao [4]
A'm teirn, gognao, [5]

Amtan-hao gwelez, [6]
Ha liaos maranez, [7]
Eurteirn goglez, [8]
Arbennik teirnez! [9]

Hag enn e fallouem henn,
I'm degn Ankeu anken,
Ne bezim enn dirwenn,
Na molouem Urien!

[1] Ce vers et le précédent manquent dans la version du *Myvyrian* de la page 51 ; ils sont remplacés par ceux-ci :

Teccaf ai dynion
Haelaf gwawd...

[2] Pan drember arnaw. (P. 55.) Pan dremir. (P. 52.)

[3] Ys helaeth y braw. (P. 55.) Es helaeth. (P. 52.)

De la plaine si belle, [dans le palais] où il a réuni ses guerriers.

Les Angles sont sans hommage de la part de mon brave souverain et de sa brave postérité;

De ta postérité, la plus brillante qui ait existé et qui existera [jamais], à laquelle on n'en trouve point de comparable, quand on la contemple.

La terreur [qu'elle inspire] est grande. [Cette nuit] il donne un festin à ceux qui l'entourent, mon souverain, selon sa coutume.

Autour de lui quelle fête! et quelle immense multitude environne le roi magnifique du nord, le chef des chefs!

Ah! jusqu'à ce que je défaille [en devenant] vieux, et que la rude angoisse de la Mort arrive, je ne sourirai point, si je ne loue pas Urien!

[4] Gwnawd gwledd am danaw. (P. 55.) Gnawd gwyledd. (P. 52.)
[5] Am deyrn gognawd. (P. 55.) Gognaw. (P. 52.)
[6] Am danaw gwyledd. (P. 55.) Gwyled. (P. 52.)
[7] A lliaws teyrnedd. (P. 51.) Maranhedd. (P. 55.)
[8] Eudeyrn gogledd. (P. 55.) Eurdeyrn. (P. 52.)
[9] Arbennig Teyrnedd. (P. 55.)

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Il ne serait pas impossible que cette fête eût été donnée en réjouissance de la bataille d'Argoed, et l'éloge qu'on vient de lire composé pour la même circonstance. La place qu'il occupe dans les manuscrits, où il vient immédiatement après la bataille en question, pourrait le faire croire.

J'ai fait remarquer, dans le discours préliminaire, le rapport de ce chant avec un poème dont Possidonius nous a conservé le souvenir. Le barde gaulois à qui le chef Louarn jeta une bourse pleine, comme Urien à Taliésin, ne fut pas moins sobre d'éloges que ce dernier. Du reste, si le poète breton montre un peu d'avidité pour le *cuivre* de son patron, sa reconnaissance et son dévoûment ne l'excusent-ils pas un peu?

Le texte de ce poème existe dans la collection des *Bardes primitifs gallois* de la bibliothèque d'Hengurt, et dans plusieurs autres manuscrits.

DÉDOMMAGEMENT A URIEN.

ARGUMENT.

On ne connaît point précisément le motif qui fit adresser cette pièce à son patron par Taliésin : quelque chef breton aurait-il blessé Urien ? Les démêlés funestes qui entraînèrent sa mort, la jalousie dont il devint l'objet commençaient-ils déjà à troubler le repos d'une vie toute dévouée à la défense de son pays ? Pures suppositions, mais tout-à-fait fondées. Un mot de Gildas, son proche voisin et son contemporain, où je crois voir une allusion aux vertus d'Urien, rapproché du passage de Nennius, cité précédemment, ne peut laisser de doute en effet sur les chagrins qui abreuvèrent les derniers jours du prince breton. Nennius, on s'en souvient, dit qu'il périt victime « de l'envie, parce qu'il possédait des qualités guerrières très éminentes et très supérieures à celles de tous les autres rois.»

Gildas s'exprime ainsi, de son côté, dans son pieux langage : « Si quelqu'un de ces rois était *plus humain* que les autres et plus ami de la vérité, c'était vers lui que se dirigeaient, comme vers le perturbateur de toute la Bretagne, toutes les haînes et tous les traits. [1] »

N'oublions pas que Taliésin parle de la bravoure *sans barbarie* d'Urien, et que ce prince fut mis au nombre des Saints.

[1] Si quis eorum mitior et veritati aliquatenus propior videretur, in hunc Britanniæ quasi subversorem omnia odia telaque torquebantur. (Ed. de Gale, p. 15.)

V.

DADOLOUC'H URIEN.

Leou bez egasam;
Me n'hef dirmegam;
Urien ez kerc'ham,
Ezhao ez kanam. [1]

Pan del men gwaesam,
Kenoues a kavam [2]
Oc'h parz goreuam,
Edan eilasam. [3]

Ned maour n'im tavam,
Bez gwehelez a gwelam; [4]
Atad hint ned am,
Gant hint ne bezam; [5]

Ne kevarc'ham-me goglez
Ha he moui teirnez,
Ken pe am laouerez
E gweloum kengwestlez; [6]

[1] Lleu uydd echassaf
Mi nyw dirmygaf
Urien yd gyrchaf
Iddaw yd ganaf. *(Mss. de Herghest.)*

[2] Pan ddel fyngwaessaf
Cynwys a gaffaf. *(Ibid.)*

[3] Y dan eilassaf. *(Ibid.)*

V.

DÉDOMMAGEMENT A URIEN.

Le lion est très tourmenté; je ne l'irriterai point, mais je m'approcherai d'Urien et je chanterai pour lui.[4]

Quand il arrive, celui à qui je rends hommage, je me trouve admis à la place d'honneur, [et noyé] sous des flots d'harmonie.

Je ne suis pas grandement interdit, quelque [nobles que] soient les [autres] tribus que je vois; je ne vais point à elles, je ne suis point avec elles;

Je ne m'adresse point au Nord et à ses rois sans nombre, de quelque multitude d'ôtages que je les voie entourés;

[4] Ned mawr nim dawr
Byth gweheleith a welaf. (*Ibid.*)

[5] Nid af attadynt ganthynt ni byddaf. (*Ibid.*)

[6] Ni chyfarchaf fi gogledd
Ar mei teyrnedd,
Cyn pei am laweredd
Y gwelwu gynhwystledd. (*Ibid.*)

Ned red em hofez,
Urien n'em gommez
Louevenez tirez;
Ez meu heu reuvez,
Ez meu ë gwelez,
Ez meu ë larez;

Ez meu ë deliedeu
Hag ë gorevraseu, [1]
Mez oc'h bualeu,
Ha da divisieu,
Gan teirn goleu,
Haelam regigleu! [2]

Teirned pob iez
It holl edint kaez; [3]

Rag out ez kweniez
Enn dez të goleiz; [4]

Ked del menasoun;
Gwe! ë helour henoun
Ned oez gwell a keroun,
Hed ez gwibezoun; [5]

[1] Nid rhaid ym hoffedd
Urien nim gommedd
Llwyfenydd diredd
Ys meu eu rheufedd
Ys meu y gwyledd
Ys meu y llaredd
Ys meu y deliedeu
Ai gorefrasseu. (*Ibid.*)

Il n'est point nécessaire qu'ils m'aiment, tant qu'Urien ne me retire point mes terres de Loué-ven; et qu'à moi restent leurs produits; à moi le repos; à moi le contentement.

A moi les métaux, à moi toutes les jouissances, et les cornes d'hydromel, et le bien suprême, avec mon prince de lumière, le plus généreux [roi] dont certes on entende parler!

Les chefs aux langages divers sont tous tes esclaves;

Devant toi marchera la [douleur] au jour de ta mort;

Quand elle viendra [à toi], elle me menacera moi-même. Hélas! ce maître que j'invoquais, je n'aurais pu en aimer de meilleur, pendant tout le temps que je le connus!

[2] Gan deyrn golau
Haelaf rygigleu. (*Ibid.*)

[3] Teyrnedd pob iaith
It oll ydynt gaith. (*Ibid.*)

[4] Rhagot yt gwynir ys did dy olaith. (*Ibid.*)

[5] Cydef mynnasswn
Gwey helu henwn
Nid oedd well a gerwn
Hyd ys gwybyddwn. (*Ibid.*)

Gweisian e gwelam
He ment, na kavam
Namen ē Diou uc'ham,
Nis dioveram. [1]

Të teirn-meibon,
Haelam denedon,
Houei kanant heu eskeron
Enn tirez heu gallon. [2]

Hag enn e fallouem henn,
I'm degen Ankeu anken,
Ni bezim em dirwen,
Na molouem Urien!

[1] Weithian y gwelaf
Y meint a gaffaf
Namyn y duw uchaf
Nis dioferaf. (*Ibid.*)

Lorsque je considère quelle est sa majesté, je ne trouve que Dieu de plus grand que lui, et de plus utile [aux humains].

Que les princes tes fils, les plus généreux des hommes, fassent résonner leurs lances sur les terres de leurs ennemis!

Pour moi, jusqu'à ce que je défaille en vieillissant, et que la rude angoisse de la Mort m'arrive, je ne sourirai point si je ne chante pas Urien!

[2] Dy deyrn veibon
Haelaf dynedon
Wy canan eu hysgyron
Yn nhired eu galon. (*Ibid.*)

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Ainsi chantait le barde pour dédommager son souverain des injures que lui faisaient subir la haine et l'envie des autres rois bretons, et l'on croira sans peine qu'il y réussit.

Le début de ce petit poëme et plusieurs traits qu'on y remarque, offrent une adresse, un art et une chaleur d'âme qui feraient honneur à des poëtes d'une époque plus civilisée. Les quatre derniers vers sont comme le refrain de toutes les pièces de Taliésin en l'honneur d'Urien : ils les marquent d'un cachet touchant : ce n'est pas sans attendrissement qu'on voit le serviteur fidèle, ou plutôt l'ami respectueux du prince, lui donner ces preuves répétées d'un attachement qui ne devait jamais finir. Le *Dédommagement à Urien* se trouve à la fois dans le *Livre de Taliésin*, de la bibliothèque d'Hengurt, et dans le *Livre rouge* de Herghest : l'éditeur du *Myvyrian Archaiology of Wales* a suivi une copie du premier ; je les ai éclairés l'un par l'autre.

CHANT DE MORT

D'OWEN, FILS D'URIEN.

(DE 572 A 580.)

ARGUMENT.

Il était réservé à Owen d'être chanté, comme son père, par deux princes des bardes du VIe siècle : l'un eut pour panégyristes le vieux roi Liwarc'h et Taliésin, l'autre, Taliésin et le chef Aneurin.

On a lu les stances affectueuses et pleines d'énergie que lui a consacrées le dernier de ces poètes dans le Gododin; voici en quels termes le premier fait son éloge dans un fragment de poésie parvenu jusqu'à nous, fragment qui laisse d'autant plus de regrets de la perte du reste de la pièce, qu'il est plus lyrique et plus entraînant.

VI.

MARONAD

OWEN, MAB URIEN.

Ened Owen, mab Urien,
Gobouelled ë Reen
Oc'h he red!
Reged uz a kuz trom glas.
Ned oez fas
He kevezed; [1]

Eskel kerz klez kłodvaour,
Eskel gwaev maour
Livet.
Kan ne kesir kestedlez
I uz leouenez,
Lazret, [2]

[1] Enaid Owain ab Urien
Gobwyllid ei Ren
Oi Raid
Reged udd aî cudd tromlas
Nid oed fas
Ei gywyddeid.
(*Mss. de Herghest* et le *Myvyr. arch.*, t. 1, p. 59.)

VI.

CHANT DE MORT

D'OWEN, FILS D'URIEN.

Ame d'Owen, fils d'Urien! Que le Seigneur voie ses besoins!

Le chef de Reghed est caché sous un tertre vert!

Il n'y avait point d'entrave à sa protection; [elle avait] des ailes, son épée rapide et glorieuse; des ailes, sa grande lance affilée;

Qu'on ne cherche point d'égal à ce chef de l'ouest, [3] à ce brillant [prince], à ce rude mois-

[2] Isgell cerddglyd clodfawr
Isgyll gwaywawr
Llifaid
Cany chessir cystedlydd
I Udd Llewenydd
Llathreid. (*Ibid.*)

[3] L'ouest de la Clyde, par opposition à l'est, qui était au pouvoir des Angles ou des Saxons-Logriens.

Medel gallon geveliad,
Esilez he tad
Hag he taed. [1]

Pan lazaoz Owen Flamzouen,
Ned oez fouen :
Oc'h hef kousked; [2]

Kousked Loegr, ledan niver,
A leuver
Enn heu laged! [3]

Ha re ne foent haeac'h [4]
A oezent [gwaes] ac'h [5]
Na kaed; [6]

Owen a heu kosbaz enn drud,
Mal knud
Enn emlid deved. [7]

Gour gwiou, ouc'h amliou seirc'h,

[1] Meddel galon gefeilad
Eissilud y tad
Ai taid. (*Ibid.*)

[2] Pan laddawdd Owein Fflamddwyn
Ned oedd fwyn
Og ef kysgeid. (*Ibid.*)

[3] Yn eu llygaed. (*Ibid.*)

[4] A rhai ni ffoynt hayach. (*Ibid.*)

sonneur d'ennemis, [8] à ce [digne] fils de son père et de son aieul!

Quand Owen tua le *Porte-brandon*, aucun obstacle ne s'offrit : il dormait, [l'ennemi];

Elle dormait, la grande armée des Logriens, avec une torche dans les yeux!

Tous ceux qui ne s'enfuirent point à l'instant furent traités pire que des captifs;

Owen les châtia rudement, comme une bande de loups qui traque des moutons.

L'excellent guerrier, aux harnais de diverses

[5] A oeddynt... ach. (*Ibid.*) La moitié du mot est effacé dans le manuscrit de Hengurt, suivi par les éditeurs du *Myvyrian*. Je crois qu'il faut lire *gwaesac'h*.

[6] No chaid. (*Ibid.*)

[7] Yn ymlid defeid. (*Ibid.*)

[8] Je me suis trompé dans les notes des CONTES POPULAIRES DES ANCIENS BRETONS, en lisant *meddal galon*, et traduisant en conséquence; il est évident qu'il faut lire *medel gallon*.

A roze meïrc'h
I erc'hied; [1]

Keit ha e krone, mal kaled
Na ranned
Rag he ened; [2]

Ened Owen, mab Urien,
Gobouelled ë Reen
Oc'h he red!

[1] Gwr gwiw uch ei amliw seirch
A roddei feirch
I eirchiaid. *(Ibid.)*

---

couleurs, fit don de leurs chevaux à ceux qui lui en demandèrent;

Tant qu'il porta couronne, le dur tribut ne fut point payé devant son âme;

Devant l'âme d'Owen, fils d'Urien : Que le Seigneur voie ses besoins!

* Kyd as cronnai mal caled
Ni ranued
Rhag ei enaid. (*Ibid.*)

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Ce poème, qui figure dans tous les plus anciens manuscrits des œuvres de Taliésin, nous révèle un fait important, c'est que le *Porte-brandon* Ida périt de la main d'Owen. Nul autre monument, il est vrai, n'attribue au fils d'Owen la mort du chef northombrien, mais aucun aussi ne contredit le témoignage du barde breton, et tout porte au contraire à le croire sur parole. Telle est l'opinion de M. Sharon Turner et des meilleurs critiques. La belle image des Germains dormant avec une torche ou une lumière dans les yeux, est une allusion saisissante à la guerre acharnée que leur fit Owen.

Il est inutile de répéter ici ce que j'ai dit de lui dans les notes relatives à la bataille de Kaltraez, où il périt : j'ajouterai seulement qu'il devint, après sa mort, sous le nom francisé d'Ivain, plus célèbre encore que de son vivant, grâce aux auteurs des *Mabinoghion*, aux hagiographes gallois du XII[e] siècle, et à tous les romanciers européens du moyen-âge. Envisagé sous ce dernier point de vue, il a été pour moi l'objet d'un examen spécial dans un *Essai sur l'origine des épopées chevaleresque de la Table-Ronde,* placé en tête de ma traduction des CONTES POPULAIRES DES ANCIENS BRETONS.

Plusieurs critiques pensent que l'élégie d'Owen fut un des derniers poèmes composés par Taliésin.

Serait-ce après la mort de l'héroïque fils d'Urien qu'il se retira sur le continent, près de son compatriote saint Gildas, comme le rapporte un écrivain breton du XI[e] siècle? L'Armorique, où, selon l'opinion courante parmi les insulaires, « un grand repos régnait alors; » l'Armorique, cette terre de l'hospitalité et du dévoûment, semblait faite, encore plus que le pays de Powys, asile de Liwarc'h-Henn, pour abriter les cheveux blancs, la harpe et le cœur brisés d'un barde à qui les vents apportaient, « des plages armoricaines, d'heureuses nouvelles, » disait-il, pour le bien-aimé prince qu'il ne cessa de célébrer qu'en cessant de sourire.

APPENDICE.

CHANT D'UN GUERRIER
DANS LA DÉTRESSE.

ARGUMENT.

La bibliothèque de l'université de Cambridge possède un volume en parchemin de couleur jaunâtre, du format in-folio, ayant vingt-sept centimètres de long sur vingt de large ; il contient cinquante-deux feuillets et porte, avec le nº 1232, la marque F. F. IV. 42 ; il n'a point de titre, mais il est aisé d'y reconnaître une copie de la paraphrase des Evangiles, œuvre du poète latin Juvencus. L'écriture est saxonne, et paraît, aux juges les plus compétents, notamment à M. Henri Coxe, antérieure à l'an 700. Au haut des pages 48, 49 et 50, on trouve trois lignes en caractères irlandais, mais infiniment plus menus que ceux du texte latin, et qui semblent de la fin du VIIIe siècle ou du commencement du IXe à l'autorité grave que je viens de citer. La première de ces lignes est précédée des deux mots *Hen vrythonæg*, c'est-à-dire « [Ceci est] de l'*Ancien breton.* » Je crois reconnaître dans cette note l'écriture du savant antiquaire gallois Edward Lhuyd, auteur de la découverte du texte en question. Il l'a imprimé en 1707, dans son grand ouvrage, l'*Archæologia britannica*, page 221, sous le nº 5, intitulé *Some welsh words omitted in Doctor's Davies dictionary*. Mais, comme s'il avait voulu garder sa découverte pour ses compatriotes, non-seulement il ne traduit point le texte en anglais, mais encore il l'accompagne de considérations écrites en gallois. Quoi qu'il en soit, voici,

pour ceux qui ignorent cette langue, une traduction des paroles du trop mystérieux antiquaire :

« A la vieille langue bretonne du nord de cette île, au pays où est aujourd'hui le royaume d'Ecosse, appartient le texte breton suivant. Je l'ai trouvé en tête d'une page d'un ancien livre latin sur vélin écrit il y a environ mille ans (c'est-à-dire au VII[e] siècle), et dont l'écriture est irlandaise... C'est le morceau breton le plus vieux et le plus étrange que j'aie lu jusqu'ici. Quoiqu'il ne soit pas toujours intelligible, il m'a paru digne d'être publié pour donner un peu de joie aux hommes instruits dans notre ancien langage kimrique. »

Après l'avoir reproduit tel qu'il est dans le manuscrit, c'est-à-dire comme de la prose, l'antiquaire gallois ajoute : « Ainsi l'ai-je trouvé écrit, mais on y reconnaît trois couplets d'un genre de poésie usité chez les Cambriens d'autrefois, et appelé *Triban milur* ou *chant de guerrier.* » Et divisant régulièrement les vers, il écrit le texte primitif d'après le système d'orthographe employé par les Gallois modernes, de manière à reproduire trois strophes, chacune de trois vers monorimes, dans le genre des tercets de Dante.

Un siècle après la mort de Lhuyd, en 1802, à propos des variations de l'ortographe cambrienne, le grammairien gallois Owen Pughes, s'appuyant sur l'autorité du manuscrit de Cambridge, réimprimait la première strophe telle que l'a citée Lhuyd, avec la forme moderne en regard ; [1] et, en 1832, la seconde strophe, qu'il rajeunissait et essayait de traduire. [2]

Dernièrement enfin, Zeuss a cité le manuscrit de Cambridge; mais comme il ne l'a point eu entre les mains, et que l'ouvrage même de Lhuyd, devenu très-rare, paraît ne pas lui avoir passé sous les yeux, il se borne à repro-

[1] *A weslh grammar*, p. 9.
[2] *A dictionary of the welsh language*, t. I, p. 346.

duire, d'après Owen, trois vers seulement de la pièce bretonne en faisant remarquer que « ces trois vers appartiennent, et par l'orthographe et par les formes grammaticales, au premier âge de la langue cambrienne, *primam linguæ cambricæ ætatem scriptione et formis grammaticalibus prodentes.* [1] Leur importance ne pouvait lui échapper; il est fâcheux qu'il n'ait pas connu les autres et qu'il ne les ait pas tous traduits. Pour en juger par mes propres yeux, je suis allé à Cambridge, et gracieusement secondé par le vice-chancelier de l'Université, M. Edwin Guest, par le docteur Powel, conservateur, et le révérend H. R. Luard, chargé du catalogue des bibliothèques de la ville, j'ai pu retrouver le précieux texte breton.

La copie qu'en a prise Lhuyd, et sur laquelle on a imprimé, est peu exacte, j'en ai acquis la preuve, et elle avait besoin d'être comparée avec l'original; mais il ne s'est pas exagéré l'importance de la pièce. C'est bien le chant d'un chef de guerre breton : dans l'isolement et l'insomnie, ce guerrier barde pleure sa ruine et celle de sa famille.

[1] *Grammatica celtica,* t. II, p. 946.

TRIBAN MILUR

IN GUETID.

Ni guorkosam, n'em heunaur, — henoid;
Mi telu n'it gurmaur :
Mi a'm frank; dam an kalaur!

Ni kanu, ni guardam, ni kusam, — henoid,
Ket iben med nouel;
Mi a'm frank; dam an patel!

Na mereit i'm nep leguenid, — henoid;
Is diszur mi kouedid;
Don n'am rikeur i'm guetid! [1]

[1] Voici ce vieux texte breton avec l'orthographe galloise moderne que Lhuyd lui a imposée, et le sens qu'il lui prête. Ses prédécesseurs du moyen-âge ont ainsi rajeuni les poèmes des bardes en les copiant :

Ni wyrchyssaf nam'n ûn awr
Heno, fy nheulu nid gorfawr ;
Mi am Ffrank daf an callawr.

Ni chanaf, ni chwraf, ni chwsaf
Heno, cyhyd ei ben medd Nywell;
Mi am franc daf an padell.

Na fyred un nêb lhawenydd,
Heno ys discin fy nghyhyddydd :
Dau nam ry ceir y nguadydd.

(*Archæologia britannica*, p. 221.)

FAC-SIMILE D'UN MANUSCRIT

des Bardes Bretons.

Copie de la fin du VIII[e] Siècle
d'un poëme tiré du *Juvencus* de Cambridge (Pages 48, 49 et 50)

niguorcosam nemheunaur henoid mi telu nit gurmaur mi am :franc dam ancalaur

nicanamniguardam nicusam henoid cet iben med nouel mi am franc dam an patel

namercit un nep leguenid henoid isdirgur micoueidid dou nam riceur unguetid

CF. P. 450 de ce recueil.

CHANT D'UN GUERRIER
DANS LA DÉTRESSE. [2]

Je ne repose point, je ne m'endormirai point, cette nuit; ma maison n'est plus considérable : [3] [plus personne ici que] moi et mon serviteur; plus de chaudière! [4]

Je ne chante point, je ne ris point, je ne fais point l'amour, cette nuit, en buvant l'hydromel vivifiant; [plus personne ici que] moi et mon serviteur! plus de coupe!

Il ne me reste aucune joie, cette nuit; il est découragé, mon compagnon; personne ne m'assiste dans ma détresse!

[2] J'ai publié et traduit pour la première fois, en 1856, d'après le manuscrit original, dans mes *Notices des principaux Manuscrits des anciens Bretons*, le texte de ce petit poème, accompagné du *fac-simile* que je reproduis plus haut.

[3] Le savant M. Nash, plus heureux d'ordinaire, a été assez mal inspiré en corrigeant *telu* (maison), par *telyn* (harpe), et *n'it* (n'est), par *it* (est). « Cette substitution, dit-il, rend la première strophe intelligible, et donne la clé de toute la pièce. » (*Taliésin*, p. 79 et 80.) La vérité est que le sens est ainsi complètement changé, et qu'une première erreur a entraîné le trop ingénieux critique dans d'autres erreurs non moins regrettables.

[4] Un soldat français dirait moins poétiquement : *la marmite est renversée !*

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Quelle est la date de ces vers? A ne tenir pour certaine que celle de l'écriture, dont le *fac-simile* prouve assez l'antiquité, ils seraient au moins de la fin du VIIIe siècle ou du commencement du IXe; mais il est très-vraisemblable que leur rédaction remonte à une date fort antérieure à la copie. Doit-on toutefois se borner à dire, avec Zeuss, qu'ils appartiennent au premier âge de la langue bretonne, et n'avons-nous aucun moyen de connaître, soit l'époque où ils ont été faits, soit le nom de l'auteur? Il y en a un : c'est de les rapprocher des poèmes des bardes bretons du VIe siècle, qui pour nous être parvenus rajeunis avec des modifications d'orthographe regrettables, n'en sont pas moins authentiques. Or, parmi ces poèmes, nous en avons trouvé un où la situation de l'auteur, ses sentiments, son langage, son genre, son style, sa forme rhythmique, tout concorde avec ce que vient de nous offrir le chant de guerrier du *Juvencus*. Ruiné aussi lui, seul, sans toit, sans serviteurs, sans chaudière, sans sommeil, il passe les nuits à gémir au souvenir de sa prospérité passée :

« La salle de Kendelann n'est pas agréable, cette nuit, au sommet du rocher d'Hédouez; sans maître, sans société, sans fête!

» La salle de Kendelann est sombre, cette nuit; sans feu, sans chansons; les larmes me creusent les deux joues.

» La salle de Kendelann est triste, cette nuit, après les honneurs que j'y reçus; sans les guerriers, sans les dames qu'elle recevait. » [1]

[1] Ystafel Kyndylan nis esmwyth, — heno,

Et s'affaissant tout-à-fait sous le poids de la douleur :

« Je suis vieux, je suis seul, je suis difformé et glacé ; plus de lit d'honneur pour moi ! je suis misérable ; je suis plié en trois.

» Les jeunes filles ne m'aiment plus ! Personne ne me soulève [sur ma couche] ; je ne puis remuer : ah ! malheur ! ô mort, tu ne m'es pas favorable !

» Rien ne m'est favorable ! Plus de sommeil ! Plus de bonheur !.... » [1]

L'auteur de ces vers nous est connu ; on se le rappelle, c'est Liwarc'h, le centenaire, chef du Cumberland, si célèbre par ses malheurs comme prince et comme père de famille ; ils ont une date bien fixée ; ils remontent au temps de la mort du roi breton Kendelann, qui périt en l'an 577, comme on le sait positivement par la Chronique saxonne. La ressemblance frappante qu'offre avec eux le premier morceau ne permet-elle pas de conclure qu'il est du même barde, et par conséquent du même temps? Si cela était, nous possèderions enfin, sous sa forme orthographique primitive, et sans aucune altération ni de style ni d'écriture, l'œuvre d'un des poètes les plus anciens et les plus fameux des Bretons.

Ar benn karec Hydwyth ;
Heb ner, heb nifer, heb ammwyth.

Ystafel Kyndylan ys tywyl, — heno,
Heb dan, heb gerddau ;
Dygystudd deurudd dagrau.

Ystafel Kyndylan ys oergrai, — heno,
Gwedy y parch am buai :
Heb wyr, heb wragedd ai kadwai.

Voyez plus haut, p. 79 et 80.

[1] P. 134 et 136.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES

DANS CE VOLUME.

FIN.





